

Harry Dickson, L'intégrale Tome 18

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Shirley
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE 18

CLUB *N°1*



Jean
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE/18
∞



CLUB *Neo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/18

CLUB *Neô*

Table des matières

LES VINGT-QUATRE HEURES

PRODIGIEUSES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

LE WHISKY DE MONSIEUR

BITTERSTONE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 48

LES NUITS EFFRAYANTES DE

FELLSTON&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 62

LA RESURRECTION DE LA

GORGONE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 127

LA CITE DE L&RSQUO;ETRANGE

PEUR&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 181

LES ENIGMES DE LA MAISON

RULES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 242

LES VINGT-QUATRE HEURES PRODIGIEUSES^{1}

1. Un ancien mystère

Les débuts de l'étrange affaire que le biographe de Harry Dickson entreprend de raconter aujourd'hui remontent à 1908.

La terre avait tremblé en Sicile et Messine n'était plus que décombres fumants et ruines désolées.

Au large du cap Spartivento le croiseur britannique *Ouse* était ancré. Il offrit immédiatement son concours à l'Amirauté italienne, concours qui fut aussitôt accepté avec reconnaissance, car en ces jours beaucoup de touristes anglais se trouvaient dans l'île sinistrée, qui auraient trouvé ainsi une aide et un réconfort immédiats.

Le commandant du *Ouse* avait reçu, par marconi-gramme, de Londres, l'ordre d'aller sur-le-champ explorer les ruines de l'opulente villa Sefira, habitée par Lady Bradmore, riche et jeune veuve appartenant à la haute aristocratie anglaise.

Le commandant Wellborn, accompagné d'un lieutenant et d'un midship, ainsi que d'un détachement de fusiliers marins, ne trouva plus sur les lieux indiqués qu'un amas de décombres d'où s'élevaient encore des flammes.

Après de laborieuses fouilles, ils parvinrent à en retirer le corps de l'infortunée Lady Bradmore, mais elle avait cessé de vivre.

On transporta le corps à bord du croiseur dans l'intention de le conduire en terre anglaise. Mais, dans la nuit précédant le départ du navire, il disparut mystérieusement. Lady Bradmore n'avait que vingt-deux ans...

En vain toutes les autorités furent alertées, la villa en cendres et la partie restée intacte explorées : le cadavre demeura introuvable.

Le commandant Wellborn et ses officiers se souvenaient vaguement d'un gentleman, correctement vêtu, à la mine sombre, qui avait suivi attentivement leurs recherches sans toutefois y prendre part.

Son signalement fut transmis à la police italienne qui ne le reconnut pas, mais la police française fut plus heureuse et elle parvint à identifier l'inconnu au bout de quelques jours.

Etrange identification s'il en fut, car le Quai des Orfèvres ne put fournir à Scotland Yard que ce décevant renseignement :

« Signalement en question semble correspondre à celui d'un individu fort singulier, figurant sur les registres de police sous le nom

de Barbon-la-Douceur. Il a résidé dans de nombreux grands hôtels de France sous le nom de Merlet, qui est faux, en s'y livrant à de grandes dépenses.

» Son nom de Barbon-la-Douceur lui est venu à cause de l'extrême violence de son caractère, qui certainement l'aurait déjà mené souvent devant les tribunaux s'il n'avait pas toujours étouffé les vilaines histoires à coups de billets de banque.

» Comme aucune plainte n'a jamais été déposée contre lui, qu'en dehors de ces violences passagères il se montrait correct, qu'il semble même avoir joui de quelques protections, la police ne s'est pas inquiétée outre mesure à son sujet.

» Depuis la catastrophe de Messine, Merlet dit Barbon-la-Douceur a disparu de France. Son dernier lieu de résidence fut l'hôtel Beresco à Nice. »

*

Vingt-deux ans plus tard, le commandant Wellborn, pensionné depuis la cessation des hostilités de 1914-1918, vint trouver Harry Dickson dans son home de Baker Street, pour lui raconter la chose suivante :

— Depuis ma retraite, j'habite dans les environs de Dulwich, un quartier tranquille, presque champêtre, où je trouve un juste repos après ma vie de marin, nomade et agitée...

Le commandant Wellborn semblait affectionner les tournures un peu précieuses, empruntées à ses longues et solitaires lectures de jadis. Il parut fort content de ce préambule et continua :

— Deux fois par semaine, je remonte Surbage Road pour arriver au soir tombant à Herne Hill Station, où se trouve l'excellente taverne du *Faisan Doré*.

» J'y rencontre des amis, ou plutôt des connaissances. Nous y jouons aux dames, parfois aux échecs et plus rarement au whist ; de temps à autre le patron, qui est un ancien maître d'hôtel de grande maison, nous y offre à souper, et alors c'est un véritable régal, comme on n'en fait plus guère à Londres.

» Il en fut ainsi hier soir. Nous soupâmes tous de fort bon appétit, car on nous avait servi un turbot à la royale, un canard à la crème et un délicieux pâté de homard et d'anchois. Comme la soirée était belle et que je voulais faire une bonne promenade de quelques milles, je fis à pied la route qui sépare Herne Hill des portes de Dulwich. Mais, à l'angle de Winterbrook Road, le mauvais éclairage du lieu m'incita à faire un léger détour par Half Moon Lane, au lieu de prendre comme d'habitude par Surbage Road.

» Bien que cette route soit tout aussi solitaire que l'autre, la

municipalité y a placé depuis quelque temps de beaux et bons lampadaires électriques qui l'éclairent passablement ; je dis passablement parce que, à mon avis, ces réverbères sont encore trop espacés. Mais passons...

» J'arrivai donc au carrefour de Half Moon et de Beckwith, vous savez bien, là où Half Moon Road se rétrécit un peu, et je me trouvai devant une très belle maison neuve, aux fenêtres éclairées. Tout à coup, je vis une forme paraître à l'une d'elles et se pencher au-dehors ; c'était une dame.

» Je pouvais aisément la voir, car un des réverbères précités lui envoyait sa lumière en plein visage. Tout d'abord il ne me rappela rien, mais je fus néanmoins frappé par sa toilette.

» C'était une ample robe en soie écarlate, rehaussée de somptueuses dentelles et lamée d'or, très riche et très coûteuse en vérité, mais d'une mode bien surannée. Soudain, je me souvins fort bien d'une toilette pareille, entrevue dans des circonstances singulièrement tragiques : celles du terrible tremblement de terre de Messine, en l'an 1908, quand je commandais le croiseur léger *Ouse* de la flotte de Méditerranée.

Ici, le commandant Wellborn plaça le récit que le lecteur a trouvé au début de ce chapitre, puis il continua :

— Je restai là comme sidéré, le regard rivé sur le visage de la dame. Oui, monsieur Dickson, bien que le sceau de l'âge y eût été apposé, je le reconnus : c'était celui de Lady Bradmore, dont le cadavre avait été enlevé si mystérieusement à mon bord. Mais le visage de la morte que j'avais tenue dans mes bras était doux et calme, tandis que celui de la femme vivante, se penchant hors de la fenêtre dans la nuit, était ravagé par la plus affreuse des angoisses.

» Je pouvais très bien voir ses yeux grands ouverts scrutant l'ombre de la rue, puis ses mains crispées sur sa poitrine comme si elles cherchaient à y comprimer les battements de son cœur.

» Tout à coup à l'intérieur de la maison s'éleva une sorte de chanson... si cela peut s'appeler chanson. C'était plutôt une vague et plaintive mélodie, comme en poussent parfois les pêcheurs ou les marins qui s'évertuent à chanter quelque complainte dans le vent.

» La femme poussa un cri d'effroi et de désespoir, se jeta en arrière et ferma la fenêtre. Quelques minutes plus tard, la lumière s'éteignit dans la chambre et les autres suivirent. La maison était plongée dans d'épaisses ténèbres et plus un bruit ne s'en éleva.

» Je crois que c'est un immeuble de rapport qui doit être sous-loué en de nombreux appartements. Celui de la femme est situé au second, au-dessus de l'entresol.

» J'aurais pu passer, hausser les épaules et accuser le bon vin de la taverne du *Faisan Doré* d'avoir joué un tour à ma mémoire, mais je

ne puis oublier, Dickson, que la disparition du corps de Lady Bradmore avait pour ainsi dire marqué la fin de ma carrière.

» A Londres, j'avais dû subir alors une série d'interrogatoires, presque en accusé. Je me rappelle fort bien que Downing Street n'a pas décoléré pendant des semaines, demandant ma mise à la retraite anticipée. Heureusement, le Département de la Marine m'a soutenu. J'ai conservé le commandement de mon bâtiment, mais je ne suis plus monté en grade. Au contraire, pendant la guerre je dus commander un affreux petit stationnaire à Scapa-Flow.

» J'ai soixante-cinq ans maintenant et, pourtant, je me sens toujours sous le poids de cette injustice. C'est pour cela que je suis venu vous trouver aujourd'hui. Je ne suis pas riche, mais quand il s'agit de ma réhabilitation !...

Harry Dickson rassura le brave marin d'un geste et d'un sourire.

— Ceci ne nous rajeunit pas, commandant, dit-il, mais au temps dont vous parlez j'étais déjà entré dans la carrière policière et je m'enorgueillissais de quelques succès. Je me souviens fort bien de la disparition du cadavre de Lady Bradmore, veuve de ce vieux nabab, riche comme Crésus, Arthur Bradmore. Ce fut un mariage d'amour, du moins du côté du vieux gentilhomme qui, avec soixante-quinze hivers derrière le dos, épousa une magnifique jeune fille de dix-neuf ans, pour la rendre veuve moins de deux ans plus tard.

» Mais la beauté de la jeune Sonia excusait bien des folies...

— Un nom étranger, Sonia..., dit Mr. Wellborn.

— Comment, vous êtes si peu au courant d'une chose qui vous intéresse de si près ? s'écria Harry Dickson en riant... Ah, marin que vous êtes ! Eh bien ! Sonia Bradmore, de son vrai nom Sonia Berenoff, était Russe. Sir Arthur Bradmore la connut petite étudiante à l'Université industrielle de Kensington, s'éprit violemment d'elle et la demanda en mariage.

» Pourtant, cette union fut heureuse. Sonia fit honneur à son mari et le « cant » anglais ne tarda pas à lui faire bonne figure, aussi incroyable que cela puisse paraître. Après la mort de son mari, Lady Bradmore quitta l'Angleterre pour se retirer d'abord en Suisse, puis dans la magnifique villa qu'elle acheta à Messine.

— Je n'en ai vu que les ruines fumantes, se souvint le commandant. Mais à qui est allée l'immense fortune des Bradmore, monsieur Dickson ?

Harry Dickson hocha gravement la tête.

— L'histoire est en effet curieuse et a fait les frais de bien des potins, monsieur Wellborn. Sir Bradmore n'avait pas d'héritiers directs, et je puis même dire qu'il n'en avait plus du tout, dernier qu'il était d'une très vieille famille, lentement éteinte. Son épouse fut son unique héritière. Elle est morte intestat, et l'Etat deviendra

propriétaire de ses biens si personne ne surgit pour les exiger en tant qu'appartenant à la famille de Sonia Berenoff. Or, je crois savoir que personne ne s'est jamais présenté.

» Autre chose curieuse : bien que la fortune liquide de Sir Arthur fût considérable, on n'en a retrouvé qu'une minime partie en banque.

» Au moment de partir pour la Suisse, la jeune veuve avait retiré de plusieurs grandes banques anglaises une somme totale de deux millions et demi de livres. Quant à ses bijoux, qui valaient une fortune colossale – on parlait de vingt millions de livres – on n'en retrouva pas un seul.

» C'est tout ce que je connais au sujet de cette histoire, et je m'empresse d'ajouter que c'est ce que tout le monde en connaît.

— Excepté moi, naturellement, riposta amèrement le vieux loup de mer. Voilà ce que c'est d'avoir vécu toute une vie entre les murs mouvants d'une cabine de commandement sur toutes les mers du globe !

— Donnez-moi votre adresse, commandant Wellborn, dit le détective en prenant congé de son hôte, et dites-vous bien que votre rencontre d'hier soir pourrait bien ne pas être inutile à une nouvelle enquête.

— Dont vous vous chargez, monsieur Dickson ? s'écria avec reconnaissance le vieux marin.

— N'en doutez pas, répondit Harry Dickson en riant, et vraiment, je crois qu'elle en vaut la peine.

Eh oui... elle devait singulièrement en valoir la peine. Le détective ne devait pas tarder à en être convaincu.

*

Dans la conversation qu'il avait eue avec le vieux marin, quelque chose avait frappé Harry Dickson.

— Downing Street était fort en colère, avait dit le commandant Wellborn.

Downing Street, c'est l'Intelligence Service britannique, c'est ainsi qu'on désigne la plus vaste organisation officielle d'espionnage qui existe sur toute la terre.

« Du moment que Downing Street s'en mêle, j'aurais des difficultés à me mettre à l'ouvrage sans aller prendre la hauteur de ce côté », s'était dit le détective.

Et il s'y rendit, résolu toutefois à ne pas se déboutonner complètement et à garder autant que faire se pouvait une assez sage réserve.

On ne sait jamais d'avance comment Downing Street vous accueillera : le fonctionnaire qui vous a reçu hier avec son plus beau

sourire tournera vers vous, vingt-quatre heures plus tard, un visage sombre comme une nuit d'orage. Downing Street est l'imprévisible en personne.

Harry Dickson lui-même n'avait pas toujours joué sur le velours avec ces gens redoutables, mais tout comme Scotland Yard, Downing Street avait dû maintes fois recourir aux services du fameux détective...

On le reçut de la manière la plus affable, mais avec un peu d'appréhension, car Harry Dickson ne s'adressait jamais à la légère à ce puissant organisme.

— Lady Bradmore... mais oui, mais oui, nous connaissons cela, lui répondit-on évasivement. Mais attendez, cela doit intéresser le service du capitaine Nicholls.

Ce dernier fut averti et ne se fit pas attendre ; c'était un homme à l'air jovial, ayant bien plus les apparences d'un professeur de lycée de province que d'un fonctionnaire de Downing Street.

— Cet admirable Dickson ! s'écria-t-il. Venez donc fumer un des meilleurs cigares que le Mexique nous envoya en ses beaux jours.

Il entraîna le détective dans son bureau privé et lui fit prendre place dans un profond fauteuil club. Quand les cigares furent allumés, le visage du capitaine Nicholls se fit soudain grave et soucieux.

— C'est une vieille histoire, monsieur Dickson, dit-il, mais qui pourtant appartient à la catégorie de celles qui demeurent toujours d'actualité. Pourquoi venez-vous nous demander des renseignements au sujet de cette morte si étrangement disparue depuis 1908 ?

— C'est une question de politesse, répondit finement le détective. Je sais que votre service fut mêlé à l'affaire en ces temps déjà bien éloignés de nous, et il ne me viendrait pas à l'idée de reprendre une pareille affaire pour mon compte sans vous en avertir. Permettez-moi de poser une question à mon tour, capitaine Nicholls. Ce mystère est donc resté un mystère. La solution présenterait-elle encore un intérêt pour Downing Street ?

Le capitaine Nicholls leva les bras au ciel.

— Mais certainement, Dickson, je vous en donne ma parole ! Je vais même vous faire une confidence, ce qui n'arrive pas tous les jours ici, comme vous devez le savoir : depuis 1908, nous avons à plusieurs reprises repris les recherches, pour savoir ce qu'il est advenu de Lady Bradmore... ou de son cadavre si vous aimez mieux !

Harry Dickson voulut prendre congé de son hôte, mais celui-ci hésitait visiblement à le laisser partir. A la fin, il le retint.

— Il m'est pourtant permis de vous mettre en garde contre certaines choses, ou du moins contre certaines gens, dit-il à mi-voix. Notamment contre un certain Barbon-la-Douceur...

— Connus..., répondit le détective en répétant ce que le

commandant Wellborn lui avait dit au sujet de ce ténébreux personnage.

Mais le capitaine Nicholls secoua la tête.

— Quant à l'identité de ce personnage, je ne pourrais vous en dire davantage, mais ce que j'ose affirmer c'est qu'il est toujours en vie, et plus redoutable qu'un serpent à sonnettes. Il nous a joué quelques tours pendant la guerre, et il continue encore ce jeu dangereux. Que veut-il ? Faire du mal au monde en général et à l'Angleterre en particulier. Je ne puis vraiment vous en dire plus long, ces secrets ne m'appartiennent pas à moi seul, il s'en faut de beaucoup. Mais si vous aviez besoin de secours, n'hésitez pas à nous appeler à la rescousse.

— Bien, répondit le détective. La fortune de Lady Bradmore intéresserait-elle l'Etat ?

— Pas le moins du monde, déclara le capitaine Nicholls avec énergie, et ne cherchez pas de ce côté, c'est d'un ordre purement secondaire en cette affaire.

— Eh bien ! dans ce cas, au revoir, capitaine, dit joyeusement le détective.

Mais le fonctionnaire ne semblait pas content.

— Je ne vous ai pas demandé pourquoi, ni comment, vous voulez vous occuper d'une affaire qui, pour le monde entier, paraît être classée, dit-il, et je ne le fais pas. J'ai confiance en vous. Pourtant... méfiez-vous.

Cette fois, Harry Dickson prit congé.

Dans la rue, sa bonne humeur s'assombrit un peu ; il n'aimait pas les réticences de Downing Street, sachant que cet organisme formidable est aussi redoutable pour ses amis que pour ses ennemis.

Il s'attarda quelques minutes devant Whitehall Palace et put se rendre compte qu'il était déjà suivi.

L'homme qui le filait était si petit qu'on l'aurait pris de loin, à sa taille, pour un enfant de douze ans à peine ; mais son visage était lourd, grossier et d'une laideur caractéristique.

— Trop facilement reconnaissable pour être habile, murmura le détective. Je me demande seulement si ce nabot est lancé derrière moi par Nicholls ou... par quelqu'un d'autre ?

Alors quelque chose arriva à quoi il ne s'attendait certes pas en ce moment.

Le nain marcha droit sur lui, le prit par le pan de son manteau et lui dit d'une voix autoritaire :

— Monsieur Harry Dickson, veuillez m'accorder sur-le-champ quelques instants d'entretien. J'ai à vous parler d'urgence.

2. Neuf heures dix

— Monsieur Dickson, dit le nain de la même voix dure et menaçante, vous pourriez faire deux choses : m'arrêter immédiatement, ou me filer. Dans le premier cas, je resterais muet à toute question ou bien je me tuerais, car la vie n'a aucune valeur pour moi. Si vous me faites prendre en filature, vous perdrez votre temps, car elle ne vous apprendra jamais que ce que je veux bien. Si vous m'écoutez attentivement, vous pourrez tirer profit de mes paroles.

Ils s'étaient installés dans un coin du hall d'entrée, sur un de ces sofas vieillots en rotonde recouverts de peluche fauve.

— Ceux dont j'exécute les ordres, continua le petit homme, ne veulent pas votre mort, et c'est bien là une de vos chances. Néanmoins, ils ont cru devoir prendre des précautions. Tout à l'heure, je vous dirai lesquelles.

» Hier, nous avons commis une erreur. Qui n'en commet pas dans la vie ?... N'importe ! Nous, moins que personne, n'avons le droit d'en faire.

— Qui est ce « nous » ? demanda narquoisement le détective.

— Nous c'est nous, répondit le nain, et que cela vous suffise. Bref, hier soir nous avons laissé partir un certain imbécile du nom de Wellborn, après qu'il eut vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir.

» Nous avons pensé qu'il en serait resté là, mais il a fait le malin et, dès son réveil, il est venu vous trouver. Peu de temps après, vous vous êtes rendu à Downing Street. Cela nous suffisait : nous savions de quoi vous vouliez vous occuper. Vous êtes un détective privé, et à tout autre policier de l'espèce nous aurions offert de l'argent pour se tenir tranquille, s'il en valait la peine bien entendu. Nous savons bien que ce n'est pas de cette façon que nous devons procéder avec vous, et c'est là une louange à votre adresse que vous estimerez à sa juste valeur. Nous vous disons ceci : il n'y a que des déboires et du péril à trouver au fond de l'affaire dont vous paraissez vouloir vous occuper.

» Comme elle n'enclot aucun crime, vous n'en récolteriez ni honneurs ni avantages si, par un improbable hasard, vous parveniez à y voir clair. Pourtant, nous nous rendons parfaitement compte que le simple raisonnement que je tiens en ce moment n'est pas de nature à influencer une de vos décisions. Donc, nous avons pris des précautions. Nous avons besoin d'un mois de tranquillité absolue

encore, un mois entier, peut-être moins mais, en tout cas, pas davantage.

» Nous avons donc été obligés de prendre un otage pour obtenir votre neutralité : Tom Wills, votre cher élève, a été fait prisonnier par nos soins, et il est en notre puissance. Il sera très bien traité, n'en doutez pas, et il vous sera rendu d'ici un mois au plus tard si vous voulez bien ne pas vous occuper de... hm, disons de la vision de ce vieux sot de Wellborn.

Le détective écoutait sans émotion apparente.

— Parfait, dit-il. Mais qui vous dit que le commandant Wellborn se taira ?

Le nain esquissa une horrible grimace en guise de sourire.

— Wellborn tient compagnie à Mr. Wills, dit-il. Je crains qu'elle ne soit pas bien réjouissante, car ce vieux marsouin est borné comme une mule.

» Je suppose, monsieur Dickson, que vous vous rendrez à ces raisons vraiment excellentes, n'est-il pas vrai ?

Le nain se leva et salua avec une politesse affectée.

— Ne vous donnez pas la peine de me suivre, dit-il. Je me rends de ce pas dans Stangate Street, c'est à un pas, au restaurant Grivons, un établissement fort recommandable pour ses grillades et ses plats de poisson au vin blanc. J'y prendrai un lunch frugal, puis je ferai une petite promenade hygiénique qui me prendra exactement une heure. Après cela, j'irai passer une autre heure, et peut-être bien deux, à la bibliothèque de Chaterhouse, car je suis grand lecteur de romans historiques. Comme le soir est préjudiciable à ma santé, je retournerai dès la tombée du jour à l'hôtel des Flandres, à Charing-Cross, où je suis descendu sous le nom de Mr. Bretling. Je m'y tiens à votre disposition et je vous y recevrai de grand cœur si ma conversation à l'heur de vous plaire.

» Au fond, ma liberté et même ma vie sont entre vos mains, et je pousse la franchise jusqu'à vous avouer que mon arrestation et même mon suicide ne donneraient lieu à aucune mesure de représailles envers Messrs. Wills ou Wellborn. Ceci pour vous dire que je ne suis qu'une unité de très minime grandeur. Ah ! j'allais oublier une des choses les plus importantes : la personne qui vous intéresse ne séjourne plus dans la maison de Half Moon Road ; cette maison est même complètement inhabitée en ce moment.

» Nous ne vous empêchons pas d'aller aux renseignements en cet endroit, parce que vous n'y apprendrez rien. Une seule chose nous importe : notre secret doit en rester un, et le jour où nous le croirons en danger par votre faute, nous agirons. Pardonnez-moi d'avoir employé ce terme pluriel de « nous » ; je suis bien trop humble pour oser y comprendre ma chétive personne. Adieu, monsieur Dickson, ou

au revoir si l'envie vous en prend.

— Pourquoi, demanda froidement le détective, n'avez-vous pas essayé de me faire prisonnier moi-même ?

Le nain essaya de sourire d'un air aimable.

— Le Ciel nous garde d'une pareille bévue, monsieur Dickson. Qui d'autre que vous pourriez aller rapporter mes paroles au capitaine Nicholls ? Et ne savez-vous pas qu'en vous voyant adopter une sage inertie, Downing Street sera bien tenté d'en faire autant ?

— Entendu, monsieur Bretling, répondit le détective. Vous, ou plutôt ceux qui vous emploient, marquent le premier point, j'en conviens.

— Mais non, sir, répliqua affablement le nabot, car nous sommes bien convaincus qu'il n'y aura pas de lutte entre nous !

Ils se séparèrent, Harry Dickson ne tournant plus même la tête dans la direction de son étrange interlocuteur. Mais un sourire sardonique errait sur les lèvres minces du célèbre détective.

— Ils ont pris Tom Wills, dit-il. Vraiment ? Ah, le hasard fait parfois merveilleusement les choses !

Il quitta Whitehall et d'un pas vif marcha vers les sombres bâtiments de Scotland Yard, où il se fit annoncer immédiatement au superintendant Goodfield.

— Good', dit-il dès qu'il se trouva en présence de son vieil ami, l'affaire de Gunsbrook et de ses diamants subira un léger retard du fait de quelque chose de bien drôle, mon ami. Voudriez-vous libérer pour quelques instants le prisonnier n° 7 ?

— Certainement, dit Goodfield en lançant un ordre par le porte-voix.

Cinq minutes plus tard, un brigadier de service introduisait dans le bureau un voyou habillé d'un mauvais costume de matelot, au visage rongé par une vilaine barbe rousse.

— N° 7, dit Harry Dickson en riant, comment vous plaît votre captivité en ces lieux sévères ?

Un rire étonnant s'éleva : le voyou riait d'un rire juvénile et frais, bien peu en rapport avec son affreuse mine.

— On parle parfois d'un coq en pâte, maître...

Et Tom Wills secoua vigoureusement la main tendue du détective.

Mais celui-ci devint tout à coup grave.

— Voyons où nous en sommes à présent, dit-il. Voici plus de huit jours que le maître chanteur Gunsbrook me menaçait de faire emprisonner Tom Wills dans un lieu connu de lui seul. Il nous importait pourtant de connaître l'endroit où ce forban tient en captivité les personnes à qui il désire soutirer des sommes ou des valeurs plus ou moins importantes.

» Depuis huit jours donc, vous avez disparu de la circulation, pour vivre en prisonnier dans les cachots de Scotland Yard.

— Oh, un cachot..., protesta le jeune homme.

— Et, continua le maître, pendant ce temps vous avez été remplacé à Baker Street par Jim l'Évadé, vous savez, l'homme qu'aucune prison ne peut garder et qui, après quelques avatars avec la justice, s'est acheté une conduite en entrant au service de la police, qui jadis le traquait.

» Jim l'Évadé, qui est jeune et possède un talent de comédien hors ligne, s'est parfaitement fait votre tête, Tom. Moi-même je m'y serais trompé.

» Il attendait donc de devenir le prisonnier de Gunsbrook.

» Qu'arrive-t-il maintenant ? Que le pseudo Tom Wills a été fait prisonnier en effet, non par Gunsbrook... mais par des personnages autrement importants. J'attends avec confiance sa prochaine évasion et tous les renseignements qu'elle comporte.

Goodfield, qui écoutait ébahi, voulut faire une observation mais, d'un mot, Harry Dickson le mit à la raison.

— Pour de plus amples informations, faudra vous adresser au capitaine Nicholls, vieux camarade, dit-il.

— Hein ? s'écria le superintendant. Il s'agit donc de Downing Street ? Dans ce cas je n'ai rien à dire, car la priorité est acquise !

— Vous me garderez Tom Wills jusqu'à prochain ordre, décida Harry Dickson en s'en allant. Et surtout, gardez le silence : raison d'Etat !

Mots magiques qui firent que Goodfield, aussi bien que le jeune homme, s'inclinèrent fort bas.

Sur le seuil de la porte, le détective se retourna.

— J'ai quelques renseignements à demander au poste de Dulwich, dit-il. A quel officier pouvez-vous me recommander, Goodfield ?

— Hm, fit le superintendant, un quartier tranquille où nous ne détachons jamais des as, vous savez, mais s'il ne s'agit que d'informations administratives, je vous recommande le lieutenant Davinger. Voulez-vous lui téléphoner ?

Quelques instants plus tard, le lieutenant Davinger était à l'autre bout du fil.

— Bonjour, lieutenant, dit le détective après s'être fait connaître. Avez-vous déjà pris votre lunch ?

— Mais..., hésita une voix lointaine, mais... non, si cela peut vous servir.

— Beaucoup, car dans ce cas je vous invite à le prendre avec moi à la taverne du *Faisan Doré*, dans votre quartier.

— Fameuse maison, monsieur Dickson. J'entends que vous êtes

ou connaisseur ou gourmet. Je vous y attendrai avec plaisir.

Quand le détective arriva au restaurant de Herne Hill, l'officier de police l'attendait déjà. C'était un homme entre deux âges, au visage chagrin et qui se lança immédiatement en d'amères diatribes contre le service.

Il avait été méconnu, affirmait-il, et au lieu de lui donner des postes où on pouvait honorablement gagner ses chevrons, on le laissait moisir dans ce calme nid de Dulwich, où jamais rien n'arrive. Enfin, on devient philosophe, n'est-il pas vrai ?

La taverne du *Faisan Doré* méritait le renom que lui avait donné le commandant Wellborn. Le patron, Mr. Gruppín, vint prendre lui-même les ordres de ses clients et, par estime pour Mr. Davinger, comme il disait, ne voulut laisser à personne d'autre l'honneur de les servir.

Aussi le lunch se prolongea-t-il outre mesure et Harry Dickson fut obligé, non sans plaisir, de goûter à un merveilleux pâté de crevettes au vin rose, à des brochettes de rognons et à d'admirables volailles grillées.

Tout en mangeant, Harry Dickson dirigeait la conversation sur les gens du quartier et obtint sur eux tous les renseignements désirables.

Au surplus, Mr. Davinger ne lui apprit pas grand-chose.

Dans l'entretien, il était parvenu à jeter le nom du commandant Wellborn et ne rencontra à ce sujet que des récriminations : c'était un homme difficile, ladre, tatillon et chicaneur. Au bureau de police on le redoutait, car il se plaignait de tout et de tous à propos de rien ; au *Faisan Doré* on lui faisait bonne mine à contrecœur, car il était mauvais joueur et se fâchait quand il perdait au jeu.

Harry Dickson apprit de la sorte que l'ancien commandant du *Ouse* avait une vie réglée comme papier à musique.

Enfin il aiguilla la conversation sur les nouvelles constructions de Half Moon Road et sur leurs habitants.

Il apprit que la maison formant coin de carrefour et où le marin avait cru voir apparaître la silhouette de Lady Bradmore était un immeuble de rapport appartenant à une compagnie immobilière de la City, laquelle après avoir tenté en vain de la louer en appartements, avait décidé de la fermer provisoirement pour y apporter des changements.

— Le dernier habitant a vidé les lieux précisément aujourd'hui, dit Mr. Davinger, et j'ai reçu au bureau sa feuille de radiation de domicile.

» Il s'agit d'un certain Mr. Dims, professeur de danse et de maintien, un homme qui vivait là au-dessus de sa condition et qui a dû quitter un domicile trop cher pour ses revenus, d'autant plus qu'il

louait un appartement complètement meublé et à un prix vraiment exorbitant.

— Dims ?... murmura le détective en faisant mine de consulter sa mémoire. Ce nom ne m'est pas inconnu.

— Croyez-vous ? demanda naïvement le lieutenant de la police. Pourtant, l'homme avait un casier judiciaire tout à fait vierge. Il n'a résidé ici que pendant une couple de mois d'ailleurs, et je ne crois pas que sa clientèle fût fort nombreuse, ni riche non plus.

La porte du café fut ouverte et un agent de police, un véritable géant, entra en saluant militairement.

— Pourriez-vous passer au bureau pour signer les pièces, chef ? demanda-t-il à Mr. Davinger ?

Ce dernier dut s'excuser et prit à regret congé du détective.

— Si vous êtes venu pour affaires à Dulwich, monsieur Dickson, dit-il à mi-voix, j'espère que vous m'en laisserez bénéficier quelque peu... J'ai si peu de chances d'avancement dans ce quartier.

Harry Dickson resta seul devant une tasse de café qui refroidissait ; il était songeur : au fond qu'était-il venu chercher dans Half Moon Road, et qu'avait-il pu apprendre au cours de sa terne conversation avec le lieutenant Davinger ? Une chose : que la vie du capitaine Wellborn se réglait par minutes, et qu'il venait prendre régulièrement son apéritif au *Faisan Doré* sur le coup de onze heures.

Or, à onze heures, Harry Dickson parlait dans Whitehall au singulier Mr. Bretling, qui lui annonçait la captivité de Mr. Wellborn.

Et, négligemment, comme s'il s'agissait de quelque chose de bien minime importance, Mr. Gupping, patron du *Faisan Doré* avait raconté que le capitaine Wellborn avait pris son apéritif coutumier à l'heure habituelle : onze heures.

La déclaration du nain de Whitehall n'était-elle qu'une fanfaronnade ?

Harry Dickson sirota une nouvelle tasse de café avec lenteur. Mr. Davinger ne revenait pas. Le brouillard faisait naître au-dehors un crépuscule précoce.

Le détective quitta la taverne et prit par Surbage Road.

Le chemin était solitaire et, dans l'humide brouillard, les maisons se blottissaient comme des fantômes de cottages. Sans avoir rencontré personne, Harry Dickson atteignit la petite maison de campagne, isolée au milieu d'un jardinet à lilas et à fusains, du capitaine Wellborn, dont il trouva le nom inscrit sur la barrière de bois peinte en vert.

Il la poussa et le gravier grinça sous ses pas.

Le détective maudit les petites pierres aiguës qui gardent si mal les traces, et il se dirigea vers le perron.

La porte d'entrée était fermée à clef, mais elle céda au premier

tour de rossignol de Harry Dickson. Il vit un petit hall où traînaient quelques vêtements épars, des cannes et des parapluies. La porte du salon était large ouverte.

— Hm, grommela le détective, le nain n'a pas menti.

Les traces de lutte étaient flagrantes : des sièges étaient renversés pattes en l'air, la lourde table de bureau avait été balayée et des livres, des crayons et de menus objets gisaient épars sur le plancher.

— A sept heures trente, Wellborn est venu me faire ses confidences, dit le détective. Cela lui a pris exactement trois quarts d'heure. Il était venu en taxi et la voiture l'a attendu devant ma porte. A neuf heures, il a dû être rentré chez lui pour y reprendre aussitôt ses chères habitudes.

» C'est alors donc que l'agression a eu lieu...

Tout à coup, il poussa un cri de joie et se baissa vivement : une montre de bureau en galatithe avait été jetée par terre avec les autres objets.

Harry Dickson la ramassa : les aiguilles arrêtées indiquaient neuf heures dix.

Un éclair brilla dans les yeux du détective.

— Je vous ai dit, monsieur Bretling, murmura-t-il, que vous marquiez le premier point. Il n'en est rien. J'ai marqué le premier en vous laissant prendre Jim l'Evadé en lieu et place de Tom Wills. Voici que je marque le second.

» Quant au troisième...

Il quitta la maison désolée en fermant soigneusement la porte.

Dans le brouillard, il vit se dresser sur la route la haute silhouette de l'agent de police qu'il avait vu au café du *Faisan Doré*.

Il se glissa derrière un massif de lilas et ne bougea pas.

Quand l'agent se fut éloigné, il quitta sa cachette, traversa vivement la chaussée, prit un chemin de traverse qui le conduisit à Brockwell Park, où il trouva un taxi qui le ramena au cœur de Londres.

Il n'était pas mécontent de sa journée.

3. La singulière odyssée de Jim l'Evadé

Il est temps maintenant que nous présentions Jim l'Evadé au lecteur, car le rôle qu'il joua dans cette aventure policière ne manque pas d'importance, bien au contraire. C'était un garçon à la mine avenante et très jeune. Tous ceux qui eurent à faire à lui ont toujours été hantés par la même question : quel âge fallait-il donner à Jim ? Une fois il en paraissait à peine vingt, une autre fois on lui prêtait largement la trentaine.

D'excellente famille, ayant fréquenté le collège d'Eton et fait deux années de philosophie à Oxford, James Murleigh avait été mêlé à une histoire assez obscure de vol de livres qui lui avait valu son expulsion de l'Université.

Sa famille le renia et refusa de le recevoir encore. Le besoin et la tentation firent le reste : James devint un voleur.

Mais il ne tarda pas à faire connaissance avec le revers de cette médaille : trahi par un complice, il connut la cour de justice d'Old Bailey et la prison de Newgate. Ce fut pourtant le sévère pénitencier qui lui montra sa véritable vocation : celle d'éternel évadé.

Car James Murleigh s'enfuit de la célèbre geôle le cinquième jour de son incarcération. La police le reprit et James fut enfermé à Pentonville : il y resta exactement trente-six heures.

Pourtant, la liberté lui faisait grise mine ; quelques mois plus tard, à la suite d'un vol de minime importance, il fut arrêté et condamné à une peine très lourde. On l'expédia à Dartmoor.

Jimmy déclara que, l'air du marécage ne valant rien pour sa santé, il renonçait au voyage.

Hommes de loi et geôliers s'esclaffèrent et une garde spéciale fut commise durant le trajet.

Mais ce fut le détenu qui rit le dernier ; quand le camion cellulaire arriva dans la cour ténébreuse de l'énorme pénitencier-bagne, on y trouva trois convoyeurs endormis, mais pas de James Murleigh.

Depuis, il devint plus prudent et ne reparut dans le monde que sous des déguisements habilement choisis.

Dans les milieux de la pègre, et même judiciaires, il était devenu peu à peu célèbre, et le nom de Jim l'Evadé lui était d'ores et déjà

acquis.

Ce fut alors qu'il fit la connaissance d'Harry Dickson.

Que se passa-t-il exactement entre les deux hommes ? Le saura-t-on jamais ?

Mais, quelques semaines après, James Murleigh était un homme libre, par grâce royale affirmait-on, et également résolu à suivre une nouvelle voie dans la vie.

Nous savons déjà qu'en vue de l'affaire Gunsbrook il avait pris, auprès du détective, la place de son élève Tom Wills, menacé d'être fait prisonnier par le bandit. Le hasard en avait décidé autrement, et Jim l'Evadé était désormais en puissance de forbans autrement redoutables.

Peu de temps après la visite du capitaine Wellborn et du départ de Harry Dickson, le téléphone s'était mis en branle dans le cabinet de travail du détective.

Le pseudo Tom Wills avait décroché l'appareil et posé la question d'usage.

— C'est vous Tom ? demanda la voix du détective.

Jim sourit, car il savait le moment d'agir proche. Il avait été entendu qu'au téléphone on se servirait d'un code convenu : les signes de ponctuation devaient être énoncés de vive voix. Ce qui fait que la question « C'est vous Tom ? » aurait dû être « C'est vous Tom, point d'interrogation ! »

Ce n'était donc pas Harry Dickson qui téléphonait, mais quelqu'un qui parvenait à imiter fort bien la voix du maître. Néanmoins, Jim répondit :

— Oui, maître.

— Sautez dans le premier taxi venu et venez me rejoindre dans Whitehall. Grouillez-vous !

— J'arrive !

Jim haussa des épaules dédaigneuses en raccrochant l'écouteur :

— Peuh, pour un enlèvement c'est vraiment trop traditionnel !

Il s'approcha de la fenêtre et vit un taxi en maraude s'avancer avec une lenteur calculée.

— C'est enfantin ! grommela le jeune homme. On se croirait en première page d'un roman policier.

Il descendit, héla le taxi et constata avec mépris l'empressement et la joie du chauffeur à lui ouvrir la portière.

A l'angle de Regent Park, l'auto ralentit ; la portière fut ouverte vivement, puis refermée, et un gentleman au chapeau rabattu sur les yeux se laissa tomber aux côtés du faux Tom Wills.

— Ne faites pas un mouvement, ne poussez pas un cri, monsieur Wills, gronda l'étranger en braquant un automatique sur lui.

— Que me voulez-vous ? demanda Jim en jouant à l'effroi.

— Rien de mal si vous ne tentez pas d'attirer l'attention ! fut la réponse.

— Je me rends..., murmura le jeune homme. Mais cela pourrait vous coûter cher.

— Ne vous occupez pas du prix, ricana l'intrus, et tendez-moi vos mains.

L'instant d'après, un cabriolet d'acier emprisonnait les poignets de Jim.

— Quand nous sortirons de la ville, je serai obligé de vous bander les yeux, continua le gentleman.

Jim haussa les épaules et resta tranquille.

On quitta la ville par Lewisham et, juste avant Foresthill, l'inconnu lui banda les yeux.

« Quel pharamineux idiot ! » se dit le jeune homme.

Au moment de recevoir le bandeau, il avait eu recours au truc traditionnel bien connu dans les théâtres d'illusionnistes. Il avait fortement froncé les sourcils. Une fois le bandeau posé, Jim laissa doucement son front se détendre, ce qui provoqua une légère remontée du bandeau.

Jim voyait ses pieds, mais cela ne lui suffisait guère.

Avec un soupir il se laissa aller en arrière dans les coussins et éternua à plusieurs reprises. C'était fait : du coin de l'œil gauche, il voyait le paysage qui défilait à la portière.

L'auto fila bon train jusqu'à Lower Sydenham, puis se mit à faire des crochets qui la ramenaient lentement en arrière.

« La route de Dulwich », se dit Jim l'Évadé.

Il vit s'approcher les terrains vagues et les maigres bois de Peckarmans Wood, se crut déjà arrivé, mais faillit pousser un cri d'étonnement en voyant brusquement s'obscurcir les vitres de la voiture.

L'auto roula alors d'un train d'enfer et Jim, comprenant que toute son astuce ne lui avait pas servi à grand-chose, se mit à éprouver un peu plus de considération pour l'adversaire.

Jusqu'à ce moment, l'inconnu n'avait plus adressé la parole à son prisonnier ; quand la voiture fut plongée dans l'ombre, il se mit à parler.

— Nous avons voulu vous épargner les ennuis de la narcose, monsieur Wills, car nous désirons que votre captivité n'ait rien de désagréable.

» Je vous préviens toutefois qu'elle pourrait être un peu spéciale. L'auto stoppa.

— Veuillez descendre, monsieur Wills, continua l'inconnu, et vous dire que vous êtes ici chez vous pour un mois environ. Marchez, courez partout où vous voulez, nul obstacle ne se dressera devant

vous : jamais prisonnier n'aura été homme plus libre !

Jim sentit le cabriolet tomber, puis le bandeau lui fut retiré. En même temps, il reçut une poussée qui le fit rouler à dix pas.

Furieux et un peu meurtri, il se releva.

Il n'y avait plus de trace d'auto, ni de ravisseur. Il était seul dans un spacieux corridor aux voûtes surélevées, aux murs revêtus de superbes céramiques. Le sol et une partie du plafond étaient en épaisses briques vitrées tamisant des lumières. Jim pouvait se croire au cœur d'une gigantesque pierre aventurine. Au fond du corridor s'ouvrait une vaste salle semi-circulaire où s'ouvraient à leur tour de larges baies lumineuses, autant de portes ouvertes sur une suite de salles luxueuses mais de dimensions plus réduites.

Jim les parcourut lentement, s'étonnant, admirant sans réserve les beautés sans nombre des lieux. Il pénétra tour à tour dans une vaste bibliothèque, dans un salon de musique avec pianos et orgues mécaniques d'une grande perfection, une chambre à coucher vraiment royale, un fumoir de milliardaire, une petite galerie de tableaux des plus harmonieuse, enfin une salle à manger où une table était somptueusement servie et un jardin d'hiver.

Quand Jim eut visité toutes ces pièces d'une splendeur hallucinante, il se trouva avoir fait le tour du propriétaire, ou du prisonnier, et se vit revenu à son point de départ, le corridor aux céramiques, finissant en cul-de-sac contre une paroi de pierre opaline.

Déjà il avait constaté que la lumière était complètement artificielle, que l'air était délicieusement rafraîchi et renouvelé par un système tubulaire, que le chauffage se faisait à l'aide de menus mais puissants radiateurs électriques et que nulle part ne se décelait une communication avec le monde extérieur.

Pour la première fois de son existence, il douta de ses chances et se prit à regretter les sombres cellules fortes de Newgate.

— Enfin..., murmura-t-il. A tout à l'heure les choses sérieuses.

Il se mit à table de fort bon appétit, mangea force hors-d'œuvre glacés, dit un mot aux plats choisis gardés à leur juste température par le truchement de petits réchauds électriques, but un doigt de vin et se retira dans le fumoir pour y fumer un excellent cigare et réfléchir.

Sa montre indiquait quatre heures de l'après-midi quand sa sieste prit fin. La lumière tamisée prenait une douce teinte bleue, comme si elle s'apparentait à un beau crépuscule du dehors, et il en fut ainsi dans toutes les pièces.

A cinq heures, elle s'éteignit et un puissant éclairage électrique de nuit remplaça la première féerie qui suivait en gamme la lumière solaire.

« Quels nababs pour pouvoir offrir une pareille prison à quelqu'un ! se dit-il de bonne humeur. Je crois que je m'évaderai à

regret de ces lieux. »

Mais il se rendit compte intérieurement qu'il se consolait à l'aide de vains mots : ses idées tournaient en rond comme le faisaient les salles de la geôle magnifique.

Dans la salle à manger, le dessus de la table glissa dans la muraille et fut remplacé par une autre table sur laquelle le thé était servi avec beaucoup de goût.

— Un travail de chaîne, murmura-t-il en connaisseur, observant la mécanique.

Il essaya de voir ce que pouvait lui révéler le mince panneau ouvert dans la cloison. Il ne put rien découvrir car la fente se fermait au fur et à mesure que la table mécanique avançait ou reculait, comme en un système de tour très perfectionné.

« Si je me mettais à la place de cette théière, se dit-il, je me ferais proprement décapiter ou laminer... Rien à faire de ce côté... Et puis, c'est vraiment trop primitif pour être bon. »

Il passa une partie de sa soirée dans le jardin d'hiver, car il aimait beaucoup les fleurs.

Elles devaient lui rendre cette affection, car ce fut d'elles que naquit son premier espoir.

« A la façon dont ce jardin est agencé, se dit-il, les plantes devraient exhaler des flots d'acide carbonique et mourir ou s'étioler par un complet manque de soleil et d'aération. Or il n'en est rien.

» Admettons que l'action chlorophyllienne puisse se réaliser en partie grâce à ce bel éclairage scientifique. Reste la question du renouvellement d'air. Il doit exister ici un système différent des minces jeux de tuyauterie des autres salles. »

A dix heures, la lumière s'éteignit partout, excepté dans la chambre à coucher.

C'était un signe discret : une certaine discipline devait être de règle dans cette prison merveilleuse.

Jim obéit en se mettant au lit : quelque temps après, les lumières se mirent en veilleuse.

Il feignit de s'endormir, guettant l'une ou l'autre occulte intrusion.

Mais elle ne vint pas.

Vers minuit, il se laissa couler doucement hors du lit et se mit à ramper dans la direction du jardin d'hiver.

La lueur des veilleuses ne pouvait l'y suivre, mais Jim en avait bien vu d'autres et la nuit la plus opaque ne signifiait pas pour lui les ténèbres complètes. Il atteignit facilement le palais des fleurs.

Un large souffle de vent nocturne balayait l'immense salle et, tout en le respirant avec délices, Jim l'Evadé jubila.

Il lui était facile de se mouvoir dans la direction d'où venait le

souffle d'air frais.

Bientôt le ronron d'un gigantesque ventilateur lui parvint et il s'aïda à la fois de la direction du vent et de celle du bruit pour guider sa marche.

Au bout d'un quart d'heure, il frôla la paroi circulaire de la main : le ventilateur était tout proche. Mais le jeune homme ne se hasarda pas trop près des pales dangereuses de l'appareil.

Pourtant, il était bien loin d'être découragé : tous ses nerfs étaient en éveil et il semblait que d'invisibles antennes lui poussaient sur le corps.

Après le souffle d'arrivée, il venait de détecter un appel d'air : une lente succion s'opérait dans l'air ambiant. Au ras du sol, les gaz délétères devaient être aspirés tandis que l'air nouveau arrivait des hauteurs.

Jim se tassa plus fort contre le sol, rampa le long des parois et enfin entendit un sifflement très doux : il était arrivé à la hauteur d'une valve ouverte.

Elle était tellement étroite qu'elle aurait à peine livré passage à un chat.

Les gardiens de Newgate et de Pentonville, s'ils avaient pu assister aux manœuvres du prisonnier, auraient alors compris une partie de son secret.

Jim s'aplatit littéralement contre le sol, ses bras s'allongèrent, ses épaules rentrèrent, tout son corps prit une forme étrangement souple, comme celui d'un boa constrictor, et vraiment ce fut d'un lent mouvement ophidien qu'il continuait à avancer.

Le trou d'aspiration le reçut. Il rampa comme une énorme couleuvre par l'étroit boyau cylindrique. Tout à coup, il sentit l'obstacle : le passage faisait un coude brusque et montait en verticale vers les hauteurs.

Jim sourit, l'obstacle n'était difficile qu'en apparence : son corps reprit sa lente reptation, cette fois-ci dans le sens de la hauteur, et y progressait aussi aisément qu'en palier.

Enfin, il tâta un rebord de pierre et s'y hissa à la force des poignets.

Il sentit un frisson de feuilles et de rameaux sur son front et prit pied au milieu d'un gros massif de lilas.

L'instant d'après, il laissait errer ses regards sur un grand jardin baigné de lune. Mais, en même temps, il vit les hautes murailles de briques le ceinturant et se hérissant, à leur faite, de piquantes haliebardes de fer.

« Jeu d'enfant », murmura-t-il en haussant les épaules.

Il allait sortir de l'abri fleuri, quand il lui sembla entendre du bruit dans le jardin. Il ne tarda pas à voir une ronde de quatre

hommes circulant le long de la muraille d'enceinte.

— Mauvais ! grommela-t-il.

A vingt pas de son refuge se dressait un pavillon Renaissance, passablement négligé et affecté sans doute au remisage des ustensiles de jardinage.

Jim constata que l'herbe était haute, se frotta les mains et reprit le jeu du boa constrictor pour se glisser quelques instants plus tard par la porte ouverte du pavillon. Ces sortes de constructions sont toutes pourvues d'une cave qui, dans le temps, servait de glacière. Jim le savait pour en avoir vu de pareilles dans la demeure de ses parents.

Il chercha cette cave et la trouva promptement, car le pavillon n'était pas grand.

Mais là où il ne s'attendait qu'à trouver un refuge propre à une féconde méditation, il découvrit au contraire quelque chose qui l'intrigua et le réjouit en même temps : un portillon s'ouvrait dans le mur du souterrain.

« Je suis né curieux », se dit Jim l'Évadé en l'ouvrant.

Quand il eut parcouru quelques mètres, il contint mal son envie de rire.

« Voici un précieux couloir qui va me conduire hors des murs, comme dans un fauteuil », jubila-t-il intérieurement.

Le couloir pourtant se prolongeait et l'épaisse obscurité commençait à fatiguer l'évadé dans son continuel effort de vouloir y voir un peu clair malgré tout.

« Une autre porte, se dit-il, quand il eut atteint un escalier de pierre qu'il gravit.

» Ils avaient une telle confiance en moi qu'ils ne m'ont même pas fouillé. Et puis, ils eussent été bien malins s'ils avaient trouvé ! »

Pour la première fois, il y alla d'un rayon de lumière fusant d'une lampe de poche guère plus grande et plus épaisse qu'un crayon de poche.

Ce rayon illumina une serrure dans laquelle l'habile garçon glissa un amour de rossignol en acier bleu. La porte céda.

« Hum, grommela Jim, cela sent le tabac, et pas précisément de bonne qualité. »

Il se trouvait dans un petit réduit complètement fermé mais dont le plafond formait trappe.

« Quel jeu de cache-cache ! » se dit-il en se haussant à la hauteur de la trappe.

Il la poussa... Un souffle d'air renfermé le frappa au visage, puis il entendit un bruit sourd et régulier.

« Ma parole, on dort là-dedans », grogna-t-il.

Sans faire de bruit, il se glissa par l'étroite ouverture de la trappe entrebâillée.

Alors, Jim l'Evadé connut la plus grande stupeur de sa vie.

4. Le cahier numéro 9

Plus tard, Harry Dickson raconta en riant que cette aventure s'était conduite au gré des règles classiques de jadis, et qu'à l'unité d'action elle joignait sinon celle de lieu du moins celle de temps, puisqu'elle se termina en vingt-quatre heures exactement.

Le soir était donc venu quand le détective fut de retour à Londres et eut donné pendant quelques secondes libre cours à sa satisfaction.

Le taxi l'avait déposé à l'angle de St. John Street et de Clerkenwell Road. Après avoir fait quelques pas dans la foule apaisée quittant bureaux et magasins, il vit au loin les massifs ombreux de Charterhouse étoilés par la pâleur de quelques vitres éclairées.

« Voyons si la veine m'a quitté avec la lumière du jour », se dit-il en entrant dans le hall de la bibliothèque.

Un gardien solitaire s'y occupait mélancoliquement à la confection d'un mince repas, fait d'œufs durs cuits sur un réchaud à alcool et d'une once de fromage fort.

— Hello, Turnip ! s'écria le détective. On ne ferme donc pas aujourd'hui ?

Le gardien leva des yeux désespérés vers le haut plafond.

— Pas aujourd'hui, sir, répondit-il tristement, car c'est le jour du professeur Snowtree, qui a reçu l'autorisation de rester travailler dans la bibliothèque jusqu'à neuf heures sonnantes.

Il se tourna d'un air aussi contrit que mécontent vers l'horloge électrique et annonça :

— Il est sept heures cinq. Je ne me coucherai pas avant onze heures puisque j'habite Hampstead, et encore faut-il que je parvienne à attraper le bus dans Barbicane !

— Le Dr Snowtree, dit Harry Dickson. C'est, si je ne me trompe, le professeur de physique de Kensington University ?

— En retraite, sir, en retraite. Mais cela ne l'empêche pas de travailler dans la bibliothèque comme un étudiant à la veille d'un examen.

— Quelle salle ? demanda le détective.

— Toujours la même. La salle D-A, réservée aux ouvrages de géodésie et de physique naturelle. Vous n'avez qu'à suivre le couloir de droite. Vous verrez la salle éclairée devant vous.

— Sept minutes, continua-t-il sur un ton lamentable, et moi qui n'aime que les œufs mollets !

Harry Dickson suivit les indications du portier et entra dans une grande salle carrée, pourvue d'un maussade éclairage au gaz, où un unique visiteur se penchait sur d'énormes tomes en prenant lentement des notes.

— Bonsoir, monsieur Snowtree ! lança le détective en s'approchant.

Un vieillard à la mine revêche lui répondit d'une voix bourrue :

— Bonsoir, et laissez-moi travailler... Je n'ai pas le droit de rester ici plus tard que neuf heures.

— Je ne vous demanderai certes pas les deux heures qui vous restent encore à jouir de ces livres, docteur, riposta Harry Dickson. Néanmoins, le sujet de notre entretien sera de nature à vous intéresser.

— J'en doute, monsieur. Et d'abord, qui êtes-vous ?

— Probablement un inconnu pour vous, puisque je m'appelle Harry Dickson.

Le professeur leva lentement la tête et fixa son interlocuteur à travers ses grosses lunettes à verres bombés.

— Non, votre nom ne m'est pas inconnu car, de temps à autre, je lis un journal. Mais votre métier ne m'intéresse pas, voilà qui est certain.

— In médias res ! laissa tomber le détective. C'est-à-dire que j'irai droit au but. Vous vous intéressez certainement aux vicissitudes de notre pauvre monde sublunaire, aux tremblements de terre par exemple.

Un peu de rougeur vint aux joues livides du vieux savant.

— C'est la vérité, répondit-il. Mais je me demande ce qu'un policier pourrait m'apprendre à leur sujet. Espérez-vous arrêter un volcan un jour ?

— Qui sait ? dit Harry Dickson avec malice. Mais, pour l'heure, je vais vous prier, professeur, de m'apprendre quelque chose ; après ce sera mon tour, si vous le voulez bien. Vous souvenez-vous du tremblement de terre de Messine, en l'an 1908 ?

— C'est bien proche pour ne pas s'en souvenir, dit aigrement Snowtree. C'était en effet une bien belle convulsion de la croûte terrestre, accompagnée d'éruptions volcaniques et autres manifestations tributaires de ces phénomènes sismiques.

— Vous étiez professeur de physique à ce moment...

— Oui, gronda le savant, je l'étais, mais à une université industrielle, où le côté scientifique des études est négligé pour la partie pratique. Je suis honteux de devoir vous l'avouer !

— Pourtant, vous avez formé d'excellents élèves... Tenez, pour

ne parler que de Miss Sonia Berenoff !

Le vieillard s'agita sur sa chaise.

— Berenoff ! Si je m'en souviens ! Un esprit d'élite, une force de travail merveilleuse, une intelligence féconde et prodigieuse... Et dire que tout cela a fini par un mariage, et quel mariage !

— Avec Sir Bradmore, qui la rendit archimillionnaire !

— Peuh... C'est tout ce que vous trouvez à dire à ce sujet ? C'est mince, monsieur Harry Dickson, et cela ne plaide pas pour votre esprit. Ah, si elle avait voulu !...

— Vous épouser, n'est-il pas vrai ? demanda narquoisement le détective.

— Et pourquoi pas, monsieur l'agent de police ? se fâcha le professeur. Je lui ai offert ma main, mon nom et la faveur de partager mes travaux et ma renommée ; elle a préféré le nom de ce sot sénile qui lui apporta la fortune.

— Je crois que vous êtes injuste à l'égard du vieux Lord Bradmore, docteur, dit doucement le détective. Ne s'intéressait-il pas lui-même énormément à vos travaux ?

Snowtree écarta avec colère le gros tome qu'il compulsait.

— D'accord, il s'y intéressait, mais sans y comprendre grand-chose ; puis il m'enleva ma meilleure élève. Mais tout cela ne m'apprend pas ce que vous êtes venu faire ici. Vous me prenez mon temps et vous n'avez pas le droit de vous trouver dans cette bibliothèque passé sept heures, tout comme les autres. Le savez-vous ?

— Je le sais, et je vous remercie de me le rappeler, docteur. Aussi vais-je vous avouer que la curiosité n'est pas étrangère à ma démarche.

» Savez-vous où j'ai dîné aujourd'hui ? Au restaurant du *Faisan doré*, près de Herne Hill Station, et cela en compagnie de ce brave Mr. Davering, le lieutenant de police, qui m'a parlé des habitants les plus célèbres de son quartier, parmi lesquels il vous citait.

— Ce n'est pas vrai ! hurla Mr. Snowtree.

Harry Dickson prit un air étonné.

— Pardon ?... Il me semble pourtant que vous habitez Dulwich ?

— J'habite où il me plaît d'habiter, rugit le savant, et vous pouvez aller habiter l'enfer, sans que cela me fasse quelque chose, entendez-vous ?

Le détective le toisa avec froideur.

— Il me semble que vous gagneriez à être raisonnable, dit-il.

Le savant devint plus calme et, peu à peu, sa colère se mua en un abattement profond.

— Je me demande pourquoi vous me tourmentez, monsieur Dickson, finit-il par dire d'une voix plaintive. Je ne fais de mal à personne et les études que je poursuis demandent une attention

soutenue et une tranquillité complète.

» Vous déméritez de la science, monsieur !

— En effet, si cette science n'essayait pas de se mettre au service de criminels ou de fous.

Mr. Snowtree roula de gros yeux.

— Eh ! s'écria-t-il, que signifie pareil langage, monsieur ? Depuis quand jumelle-t-on le nom sacré de la science aux termes grossiers de crime et de folie ?

— Depuis que vous écrivez des mémoires pareils, dit Harry Dickson en mettant sous le nez du professeur un mince cahier d'étudiant aux pages bourrées de chiffres et de notes.

— Mon mémoire ! s'écria Mr. Snowtree. Ou plutôt le dernier cahier de mon mémoire, le cahier n° 9. Il n'est sorti de mes mains qu'hier soir et le voici dans les vôtres ! Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans la poche d'un certain Mr. Bretling, qui commit l'imprudence de s'asseoir trop près de moi sur une banquette de Whitehall Palace.

» Le nom de Bretling ne vous dit rien sans doute ?

— Mais non, en effet, reconnut Mr. Snowtree avec un accent d'indiscutable sincérité. C'est peut-être bien un voleur !

— Je n'en doute pas, répondit gravement le détective, et si je vous disais maintenant que je ne suis venu ici que pour vous rendre votre bien ?

Le visage du vieux savant s'illumina d'un radieux sourire.

— Dans ce cas, vous seriez l'envoyé des dieux, s'écria-t-il.

— Je n'ai pas très bien compris cette partie de votre mémoire, docteur, continua Harry Dickson, mais vous y affirmez des choses tellement...

— Fantastiques, j'achèverai la phrase pour vous, tonna le professeur. Ce que je dis est vrai et... possible, puisque...

— Puisque ?

Snowtree regarda son visiteur d'un air soucieux.

— C'est un secret, mais pour un gentleman qui vient de me rendre un si grand service, je puis bien lever un coin du voile... Cela est possible, sir, parce que la chose s'est déjà produite !

— Ah... et quand ?

— A Messine, sir, en 1908 ! s'écria triomphalement le savant.

— Très bien, dit le détective, je ne demande qu'à vous croire. Mais vous occupez-vous uniquement de ces travaux... bizarres pour votre propre compte, monsieur le professeur ?

Mr. Snowtree sembla perplexe.

— Je n'aime pas vous mentir, déclara-t-il enfin. D'ailleurs, si je le voulais je ne le pourrais pas. Je vous dirai seulement qu'un mécène inconnu protège et encourage mes recherches et mon travail.

— Travail que vous entreprîtes naguère avec votre meilleure élève, Miss Berenoff...

— Comment le savez-vous ? s'écria naïvement le vieil homme. Mais je n'ai aucune honte à vous l'avouer, sir. C'est cette étonnante jeune fille qui me mit sur le chemin de cette découverte entre toutes prodigieuses. Je dois ajouter que, dès l'âge de dix ans, elle avait voyagé avec son père, un savant distingué, mais un peu... étrange, au Japon et dans l'île de Java. Vous comprenez ?

— Oh, certainement, répondit Harry Dickson.

— Elle est morte, continua le savant avec tristesse, morte sur la terre de son œuvre et par son œuvre elle-même. C'est sans aucun doute une bien belle mort. N'empêche que je la regrette ! Oui, monsieur, c'est sur les données d'une petite jeune fille de vingt ans que le vieux professeur Snowtree a construit son travail et ses prodigieuses théories.

— Et votre mécène, naturellement, y croit lui aussi ?

— S'il y croit ! s'écria le docteur avec enthousiasme.

— Le connaissez-vous ?

— Mais non. Je crois vous avoir dit qu'il m'était complètement inconnu. Il s'est contenté jusqu'ici de me fournir les fonds nécessaires et une tranquille retraite.

— A Dulwich ?

— Certainement.

— Il a fait preuve en tout cas d'une inlassable patience, dit le détective.

— Je vous le concède, car c'est sur ses indications que je me suis mis au travail, peu de temps après la catastrophe de Messine. Mais de pareils travaux exigent la collaboration des années.

— C'est donc en main propre de votre... mécène que vous avez remis hier le cahier n° 9.

Mr. Snowtree prit un air embarrassé.

— Non, finit-il par dire. Je ne le vois jamais lui-même. Je ne parle avec lui qu'au téléphone. Quand j'ai achevé une partie de mon mémoire, je le dépose en un endroit déterminé de ma maison.

— Puis-je savoir où ?

— Dans ma cave, déclara le docteur, et je me suis demandé souvent comment on faisait pour aller l'y prendre, car le soupirail ne pourrait livrer passage qu'à un gnome.

— Ceci s'explique par la toute petite taille de Mr. Bretling, dit Harry Dickson en riant.

Le professeur haussa les épaules : au fond la chose ne l'intéressait que médiocrement.

Il était huit heures et le détective prit congé de lui.

— Encore une heure ! dit le savant avec une joie non dissimulée.

J'ai encore une heure devant moi pour étudier ces ouvrages merveilleux et prendre les notes nécessaires à la composition du reste de mon mémoire.

Harry Dickson traversa les jardins de Charterhouse en sifflant une gigue endiablée. Dans Coswell Road, il entra dans la première cabine téléphonique venue et sonna l'hôtel des Flandres à Charing-Cross.

— Voulez-vous me passer Mr. Bretling ? dit-il.

Quelques instants après, la voix aigrelette du nain lui répondit.

— Monsieur Bretling, dit le détective, je désire vous voir sur l'heure, et cela parce que je désire vous éviter le... hara-kiri.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil, puis une voix grave répondit :

— Soit..., je vous attends, sir.

Le détective trouva le petit homme dans un salon banal et coquet.

Mr. Bretling le regarda attentivement, un mince sourire sur ses lèvres décharnées, et lui fit un geste amical.

— Je n'attendais pas moins de vous, monsieur Dickson, dit-il d'une voix profonde qui n'était plus celle du matin. Vous m'avez pris le cahier n° 9, si je ne me trompe ?

— J'ai pris le cahier n° 9 dans votre poche, et je l'ai rendu à Mr. Snowtree, qui le remettra en place dans sa cave, je suppose. Vous l'y retrouverez si vous jugez devoir le faire.

Le nain secoua la tête.

— Inutile, puisque vous savez maintenant.

— Et vous comptez vous suicider dès mon départ ?

— Vous l'avez dit !

— Vous auriez tort ! s'écria le détective, et vous ne rendriez pas service à votre patrie en le faisant, bien au contraire. Voyez-vous, le service d'espionnage japonais a commis la même erreur que l'Intelligence Service d'Angleterre... Tout est là !

Le nain s'était levé d'un bond.

— Qu'est-ce qui vous fait penser... ? murmura-t-il d'une voix émue.

— Bien des choses, allez, et peut-être peu de choses, si vous me permettez un pareil paradoxe. Voulez-vous être mon hôte ce soir, à Baker Street ? Vous y rencontrerez une personne de connaissance.

— Soit, mais dans ce cas permettez-moi de me présenter, monsieur Dickson : Comte Ujita, du service particulier de Sa Majesté le Mikado.

Le détective s'inclina.

Dans l'auto qui les menait à Baker Street, les deux hommes n'échangèrent pas un mot concernant la mystérieuse affaire qui les

occupait. On parla de Londres, du fog, des vieux romanciers d'Angleterre, que le Japonais aimait beaucoup.

Quand ils arrivèrent à Baker Street, Mrs. Crown annonça à son maître qu'un visiteur l'attendait au parloir.

C'était le capitaine Nicholls, de Downing Street.

5. Le secret des Berenoff

Le capitaine Nicholls regarda fixement le petit homme.

— Comte Ujita, dit-il à mi-voix, je vous savais depuis des années en Angleterre.

— Depuis deux ans, exactement, répondit poliment le Japonais.

— Mes compliments. D'ailleurs je sais qu'on vous nomme « le Japonais qui a le moins l'air d'en être un » !

— Il y a, dit Ujita, des Européens qui ressemblent à s'y méprendre à des asiatiques, et un peu moins d'Asiatiques qui ressemblent à des Européens.

— Une erreur dans laquelle on vit depuis tant d'années prend de terribles allures de vérité, dit énigmatiquement Harry Dickson.

— Il est vrai, dit le Japonais avec un léger sourire, que l'on détruit plus facilement une telle erreur en vingt-quatre heures qu'en dix ans.

— Très juste, répondit Harry Dickson.

— Aussi vous donnons-nous la parole, monsieur Dickson, répliqua le capitaine Nicholls, aussi bien le comte Ujita que moi-même.

— Soit... La nuit n'est d'ailleurs pas achevée pour nous, bien que nous ayons fait du chemin.

— Parlez pour vous, grommela le capitaine.

— Peut-être aurez-vous à me reprendre, continua Harry Dickson, mais j'accepte le récit et le voici :

« Vers les années 1903-1904, un savant russe du nom de Berenoff voyageait au Japon, puis dans l'île de Java. Il était accompagné de ses deux enfants, une jeune fille de quatorze ans, d'une intelligence rare, Sonia-Nadedja, et un jeune homme de vingt ans du nom de Gregor, qui avait déjà à cet âge décroché son diplôme de docteur en sciences naturelles, mais n'en était pas moins, pour cela, un parfait coquin.

» Le vieux Berenoff a laissé derrière lui un ou deux ouvrages fort peu connus sur les phénomènes sismiques, où il prétendait, entre autres fantaisies, que de pareilles manifestations telluriennes pourraient être provoquées. Oui, le père Berenoff se croyait de force à provoquer le feu central de la vieille Terre ! Chose étrange, on le crut au Japon et... on le pria gentiment d'aller faire ses expériences

ailleurs. Il partit pour Java où son fils se mit au plus mal avec les autorités en volant effrontément les indigènes. Le gouvernement hollandais les considéra tous trois comme indésirables et les embarqua sur un steamer en partance pour l'Angleterre.

» Le vieux Berenoff mourut pendant la traversée à la suite d'un mal contracté sous les tropiques, laissant ses enfants héritiers de son singulier rêve.

» Mais, en ces jours, un professeur anglais, le Dr Snowtree, poursuivait, bien que sous un angle plus scientifique, les mêmes recherches que le voyageur russe. Sonia, qui avait seize ans alors, se fit inscrire à son cours, tandis que son frère, attiré par la vie facile, se mettait à courir le monde.

» Sonia se plongea dans les études paternelles, aidée par l'enthousiaste professeur Snowtree. Entre-temps Gregor s'amusa et faisait de folles dépenses ; lorsqu'il venait à manquer d'argent, il en demandait effrontément à sa sœur, qui ne pouvait rien lui refuser. L'héritage du vieux Berenoff, qui n'était guère considérable, fut bientôt dilapidé et, sur les instances de son frère, Sonia accepta d'épouser le vieux Lord Bradmore, un homme entiché de science qui fréquentait de temps à autre l'auditoire du professeur Snowtree et y avait fait la connaissance de la jeune étudiante russe.

» Sonia, devenue Lady Bradmore, quitta l'université et subsidia largement son frère. Bien que ce dernier menât une vie de bâton de chaise, il n'avait pas oublié la marotte de son père et songeait surtout à en tirer profit.

» Il n'était pas moins intelligent que sa sœur, mais ne possédait pas son esprit de recherche.

» Sur ces entrefaites, Sonia devint veuve.

» Gregor n'eut aucune difficulté à lui faire quitter l'Angleterre et s'établir dans une magnifique villa en Sicile.

» L'atmosphère de l'île volcanique fit le reste : l'esprit du père flotta autour du frère et de la sœur Berenoff.

» Sonia fit construire, dans les dépendances de sa royale demeure, un laboratoire merveilleusement équipé. Elle entreprit des sondages et, soudain, se crut capable de passer à la réalisation matérielle de l'œuvre conçue par son père.

» Et voici que la terre trembla, se crevassa, cracha le feu et la foudre.

» Messine fut détruite et la villa Bradmore se trouva parmi les ruines.

» Mais l'œuvre de Berenoff n'avait pas joui d'un secret absolu... Je suppose que Gregor a dû essayer de la monnayer auprès de quelques puissances, entre autres l'Angleterre. Comme de juste, on l'éconduisit avec ironie.

» Sans doute laissa-t-il tomber des paroles de menace imprudentes, n'est-il pas vrai, capitaine ? »

Le capitaine Nicholls approuva d'un geste bref.

— Je puis vous le dire. Il se fâcha et dit : « Attendez que nous vous envoyions des nouvelles de Messine, et vous aurez de quoi réfléchir ! »

» Et la terre trembla hideusement là-bas !

« C'est bien cela, approuva Harry Dickson à son tour. Aussitôt après le terrible cataclysme, on accourut de deux parts : ce fut d'abord Gregor Berenoff qui, craignant pour sa sœur, arriva en toute hâte de Nice, ensuite le commandant Wellborn qui reçut ordre de ramener Lady Bradmore morte ou vive.

» Ce fut Wellborn qui la trouva le premier, au moment où Gregor arrivait lui aussi. »

— Je marque le premier point à votre actif, Dickson, dit le capitaine Nicholls. Barbon-la-Douceur et Gregor Berenoff sont une seule et même personne.

— J'ai procédé par voie de supposition, comme en algèbre, répliqua légèrement Harry Dickson. Il est vrai que vous n'avez pas lu le cahier n° 9 du professeur Snowtree, comme moi et... le comte Ujita.

Le nain sourit et acquiesça de la meilleure volonté du monde.

— Sinon, continua Dickson, vous auriez mieux connu le trio Berenoff et vous en auriez été aussi éclairé que moi-même. Reprenons le fil de notre récit : « Wellborn qui, pour être un excellent marin, n'en était pas moins un homme assez borné, crut avoir découvert le cadavre de Lady Bradmore et le fit conduire à son bord. Mais Gregor savait bien mieux que lui... Il n'ignorait pas que sa sœur souffrait d'un mal mystérieux et qui avait toujours été gardé bien secret : après une grande émotion, elle entra dans un état de catalepsie qui perdurait parfois pendant des journées entières. »

— Comment saviez-vous... ? commença le capitaine Nicholls.

— Snowtree compose ses mémoires d'une façon bien singulière, répondit le détective. Au milieu d'une savante description d'ondes sismiques, il parle de la maladie de sa chère Sonia.

— Au diable le cahier n° 9 ! grommela l'homme de Downing Street.

— Bénissez-le au contraire, Nicholls, car sans lui j'aurais pu, comme tant d'autres, m'attacher au problème pendant dix ans sans être plus avancé qu'eux !

« Donc, Gregor enleva nuitamment le corps inerte de sa sœur et Downing Street exigea de sévères sanctions contre le pauvre commandant Wellborn. »

Le détective respira, fit servir du whisky, du soda et des cigares et reprit :

« Deuxième partie : Gregor est convaincu de la terrible réussite de sa sœur ; il s'enfuit avec elle, je ne sais où. Elle revient à la vie, mais – oh terreur !... – elle y a laissé sa raison.

» Désespéré, mais décidé à continuer quand même la grande œuvre, Gregor Berenoff revient en Angleterre, où réside le seul homme qui puisse lui être utile : le Dr Snowtree. Il est immensément riche car Sonia, avant de partir pour l'Italie, a liquidé la plus grande partie de son immense fortune et, en plus, il dispose des fabuleux bijoux de sa sœur.

» Il assure à cette dernière une retraite sûre que je devine, sans la connaître encore.

» Il est persuadé que Sonia, revenant à la raison, lui dévoilera sa grandiose et effroyable découverte : le réveil artificiel des volcans !

» Entre-temps, il s'institue le mécène mystérieux du Dr Snowtree, qu'il encourage dans ses travaux géodésiques.

» Les années se passent dans l'insuccès. Le caractère de Gregor s'aigrit. Ce garçon est enclin au mal par nature. Sans que cela lui rapporte profit, il prend forme d'une sorte de dictature du crime... crime c'est peut-être beaucoup dire mais, en tout cas, par simple vice et goût de douteuses aventures, il combine quelques forfaits qui inquiètent la police. Barbon-la-Douceur devient une sorte de fantôme criminel.

» Mais les autres pays, qu'il menaçait jadis de l'éveil du feu de la terre, ont été émus tout comme l'Angleterre par la catastrophe « artificielle » de Messine. Tel le Japon et la Hollande. Ils envoient des émissaires, des as...

» Ils réussissent là où Downing Street échoue, car leurs envoyés deviennent des comparses de Gregor. Je serais plus véridique en disant qu'ils le surveillent plutôt.

» Et ici j'ouvre une parenthèse : tout en continuant ses doubles travaux : d'abord le traitement qui doit rendre la raison à sa sœur, ensuite les recherches sismiques appuyées sur celles du professeur Snowtree, tout en se livrant de temps à autre à des passe-temps de nature à ennuyer la police et le public, affaire de goût, Gregor surveille attentivement un personnage qui devrait nous paraître bien falot : le commandant en retraite Wellborn ! Oui, et cela durant des années. Je pense en connaître la raison, mais j'attendrai encore un peu avant de vous la communiquer.

» Et voici qu'arrive le jour prodigieux : Sonia revient à la raison !

» Gregor a dû la tenir captive dans un endroit tout à fait retiré pendant sa maladie, mais à présent il doit la rendre à la lumière.

» Il l'installe dans un appartement de Half Moon Road.

» Et le hasard veut qu'en un instant de surveillance relâchée, Wellborn l'aperçoive la nuit à une fenêtre de ladite maison.

» Gregor devait être absent cette nuit-là, sinon le compte du marin était bon, mais il ne revint que le lendemain, alors que Wellborn sonnait déjà à ma porte. Immédiatement, Barbon-la-Douceur m'a fait l'honneur de me considérer comme un adversaire redoutable.

» Il m'envoya un de ses lieutenants... Mr. Bretling, alias comte Ujita. »

— Tout cela est exact, comme si vous aviez le don de seconde vue, monsieur Dickson, dit le Japonais avec respect. Et je vous avoue que, tout à coup, j'eus peur moi-même. Votre entrée en scène pouvait arrêter les travaux que Sonia allait reprendre ; et sincèrement, le Japon voulait savoir, tout comme la Hollande d'ailleurs et l'Angleterre.

Harry Dickson garda un moment le silence.

— Dix années d'erreur, dit-il doucement, pour n'avoir pas fait la supposition que le cataclysme de Messine pouvait n'être qu'une simple et fortuite coïncidence !

Nicholls et le comte Ujita se levèrent d'un bond.

— Démontrez ! crièrent-ils impétueusement.

Harry Dickson hocha lentement la tête.

— Dans tout ceci il n'y eut jamais qu'une seule et unique personne de bonne foi, et c'était Sonia Berenoff. Elle ignorait que son père n'était pas un savant, qu'il ne possédait même aucun grade universitaire, qu'il n'était qu'un aventurier et un habile escroc, comptant retirer une fortune d'un règne de terreur qu'il rêvait d'établir grâce à sa fabuleuse découverte.

— Vous oubliez que Gregor continua les recherches ! dit âprement Nicholls.

— Après la catastrophe de Messine. Il y a cru... bien étonné malgré tout !

— Et comment le savez-vous ? demanda plus courtoisement le comte Ujita.

— Vous ne me le demanderiez pas si vous aviez eu le temps de lire très attentivement le cahier n° 9, répondit aimablement le détective.

— Encore ce damné cahier ! s'écria le capitaine Nicholls. Et que faites-vous du professeur Snowtree, qui est un savant, lui ?

Harry Dickson se mit à rire.

— Quelle somme le... mécène mystérieux, alias Gregor, vous a-t-il fait déposer dans la cave du Dr Snowtree, à la place dudit cahier, comte Ujita ? demanda-t-il.

— Vingt mille livres, répondit simplement le Japonais.

— Ce qui, joint aux honoraires de jadis, doit composer une jolie fortune. Le professeur, qui est décidément plus fort en comptabilité qu'en cryptographie, s'est imaginé qu'il vous aurait fallu plusieurs

jours pour déchiffrer une page d'écriture secrète enclose dans son mémoire.

» Il m'a fallu exactement trois quarts d'heure pour le faire, le temps d'un trajet en autobus vers Herne Hill Station. A propos, j'ai rencontré ce soir le digne Dr Snowtree à Charterhouse... Saviez-vous ce qu'il lisait avec attention quand je suis entré dans la bibliothèque, et ce qu'il prit d'ailleurs grand soin de dissimuler immédiatement sous un gros volume de physique naturelle ? Je vous le donne en mille : l'indicateur des lignes aériennes de nuit de Croydon vers le continent et, dans un coin de la salle, j'ai vu une belle et volumineuse valise neuve.

— Par exemple ! murmura le petit Japonais en perdant un peu de son beau calme. Dans ce cas, un fripon s'est joué de l'autre...

— Comme vous le dites, conclut Harry Dickson, mais je vous avoue que si, j'ai pu dire comme César : Veni, vidi, vici, c'est que je suis arrivé au bon moment et rien de plus. Je dois tant de choses au sort et à ma bonne étoile dans tout ceci ! Les autres, au contraire, ont attendu patiemment quelque chose qui ne pouvait se produire !

Une porte claqua dans la maison et des pas pressés sonnèrent dans l'escalier. L'instant d'après, Jim l'Evadé entra le visage en feu et les vêtements en lambeaux. Il traînait en remorque un pauvre diable ahuri et terrifié : le commandant en retraite Wellborn !

— Monsieur Dickson, s'écria le pseudo Tom Wills, savez-vous d'où je sors, ou plutôt d'où je me suis évadé en compagnie de ce gentleman ?

» Du poste de police de Dulwich !

Harry Dickson éclata de rire.

*

Et Jim l'Evadé conta par le menu sa bizarre aventure.

— Bien, dit Harry Dickson quand il eut achevé, nous connaissons à présent la mystérieuse retraite où Sonia Berenoff fut détenue et soignée à l'insu de tous. Je suppose, comte Ujita, que vous n'en saviez pas autant ?

— Non, avoua sincèrement le Japonais. Mais ce n'est pas là que nous nous rencontrions avec Gregor.

— Au *Faisan doré*, n'est-il pas vrai ? dit Harry Dickson en riant de plus belle. C'est une bien petite chose qui me l'apprit. Gupping m'affirma que Wellborn était venu ce matin prendre son apéritif quotidien, à l'heure habituelle. Or, à ce moment, vous m'aviez déjà annoncé la capture du commandant.

» Gupping avait trop parlé... Il était donc complice. Le digne Gupping n'ira pas raconter cela à ses chefs d'Amsterdam ou de La

Haye.

— Gupping, espion hollandais ?... gronda le capitaine Nicholls, croiriez-vous que nous sommes parfois si mal renseignés à Downing Street !

— Et nous savons aussi que la retraite mystérieuse est bien proche du poste de police de Dulwich, avec lequel elle communique même souterrainement !

Nicholls poussa un juron étouffé et se rua au téléphone.

— Que faites-vous ? demanda narquoisement Harry Dickson. Vous voulez parler à ce brave lieutenant Davering ?

Mais Nicholls avait déjà obtenu la communication et son visage reflétait la plus parfaite stupeur.

— On me dit qu'une formidable explosion vient de se produire dans une propriété voisine du poste et que tout y flambe dans un brasier énorme, gémit-il.

— Et que le lieutenant Davering n'est pas là, acheva Harry Dickson. Non, je crois que ce digne fonctionnaire cessera définitivement d'émerger à Scotland Yard pour redevenir Barbon-la-Douceur, partout ailleurs qu'en Angleterre.

» Mon cher Nicholls, la pie a détruit son nid et s'en est allée à tire-d'aile. Ne courons pas après elle.

Tout à coup, une autre voix s'éleva, celle du commandant en retraite Wellborn.

— Si... si j'ai bien compris, Barbon-la-Douceur, comme vous dites, ou le terrible homme barbu de Messine, qui tout à coup apparut devant moi dans ma prison et que j'ai reconnu tout de suite, bien qu'il eût beaucoup vieilli... bref, ce démon est parti et bien parti.

— Certainement, Wellborn, dit sévèrement Harry Dickson, et il ne viendra pas de si tôt vous redemander ce qu'il exigeait de vous et qui mobilisa la surveillance attentive pendant tant d'années, à savoir les bijoux que sa sœur portait sur elle, le jour du cataclysme, bijoux qui représentaient une vraie fortune et que vous avez fait passer adroitement dans vos poches.

» Je crois, monsieur, que si l'administration a pris dans le temps des mesures disciplinaires contre vous, ces dernières ont été bien douces en égard à ce geste, indigne d'un homme de votre rang. Aussi ne sera-t-il pas question de réhabilitation pour vous ; tenez-vous tranquille et songez que, pour un malfaiteur, c'est se confesser au diable, que d'aller prendre conseil de Harry Dickson !

LE WHISKY DE MONSIEUR BITTERSTONE^{2}

Parmi les aventures que le célèbre détective Harry Dickson aimait narrer à ses familiers se trouve celle qui va suivre.

— Et, ajoutait le détective en matière de préambule, je ne la raconte pas par orgueil, car je n’y ai joué qu’un rôle tout à fait secondaire.

» Tout l’honneur de l’affaire revient à un brave homme de rentier londonien, qui se découvrit soudain des talents de détective.

» Il est vrai qu’il ne voulait que coincer un voleur qui lui avait dérobé un tout petit peu de whisky.

» Mais n’anticipons pas et plongeons-nous immédiatement au sein de l’aventure. Si elle ne vous met pas devant une prouesse de Harry Dickson, elle vous fera faire la connaissance d’un brave homme qui eut son heure de célébrité à Londres.

» La voici :

1. Le whisky volé

Mr. Oswald Bitterstone était l'homme le plus heureux du monde, car c'était celui à qui jamais rien n'était arrivé.

Il habitait, dans Widgate, une jolie maison dont il était propriétaire et qu'il avait fait arranger à son goût.

Il n'y recevait pas d'amis et y était servi par une femme de charge, Mrs. Cobson, qui partait à quatre heures de l'après-midi, sa besogne achevée.

Avons-nous dit que Mr. Bitterstone était célibataire et même célibataire endurci ? Il l'était, et comment ! – au point de ne jamais avoir voulu que des femmes de charge très laides, comme l'était d'ailleurs Mrs. Cobson.

Mais voilà qu'un jour il se découvrit des amis, bien que fort mystérieux en vérité. A des intervalles, fort irréguliers il est vrai, son mince courrier, composé surtout de prospectus et de brochures de l'Armée du Salut, comportait une enveloppe fermée, timbrée de la City, où se trouvait glissée une entrée de faveur pour l'un ou l'autre théâtre de Drury Lane.

Mr. Bitterstone ne raffolait pas de théâtre, mais son esprit économe se révoltait à l'idée de laisser perdre un fauteuil qui, en toute autre circonstance, aurait coûté six shillings pour le moins.

En ces jours privilégiés, il tirait sa redingote la moins luisante de sa garde-robe, passait ses grêles moustaches à la pommade hongroise, mettait une cravate blanche et faisait à pied le trajet de Widgate à Drury Lane.

Pour rien au monde il ne serait parti avant la fin du spectacle, ce qu'il aurait considéré comme un gaspillage d'argent. La nuit, il revenait à pied également, ne s'offrant un bus que par temps de grande pluie ou de tempête.

Au début, ce cadeau l'avait intrigué, mais à la longue il y avait tellement pris goût qu'il en arrivait à récriminer contre le généreux inconnu quand les cartes de faveur s'espaciaient trop à son idée.

Mais, un soir, Mr. Bitterstone connut l'émotion la plus violente de sa vie.

Il n'avait pas contracté des habitudes d'intempérance. Néanmoins, il possédait en cave quelques bouteilles de vieux whisky dont il usait avec parcimonie.

La cave était fermée à clef et, dès qu'une bouteille était entamée, il la plaçait dans le coffre-fort de son salon-bureau.

Quand il allait au théâtre, il l'en retirait, la mettait en évidence sur la table, histoire de pouvoir s'en offrir une goutte dès son retour.

Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'on pût lui en voler, pour le bon motif que la bouteille ne quittait le coffre-fort qu'au moment où il était l'unique occupant de sa demeure.

Or, un soir, en rentrant, il regarda la bouteille avec stupéfaction : le niveau avait baissé d'un demi-pouce !

Certes, il n'avait pas fait de marque, mais il crut se souvenir pourtant que ce niveau se confondait avec la bordure supérieure de l'étiquette.

Après tout il pouvait se tromper, bien que Mr. Bitterstone ne se trompât jamais !

Trois semaines s'écoulèrent et il reçut une invitation pour un beau spectacle de variétés. C'était sa distraction préférée et il jubila. Mais au moment de partir, en disposant la bouteille de Black and White, sur la table, il se souvint de l'autre soir.

Et, à l'aide d'un fin crayon, il fit une marque imperceptible sur l'étiquette.

Le croiriez-vous ? Pendant la soirée, il fut distrait ; il écouta à peine les quolibets des clowns et se montra inattentif aux trucs de l'illusionniste. Il pensait à la bouteille marquée.

Aussi, quand l'orchestre entonna la marche finale, il se dépêcha de gagner la sortie et, quoique la soirée fût belle, il prit place dans le bus pour rentrer chez lui.

Il était curieux et anxieux à la fois.

Il tourna avec quelque appréhension la clef dans la serrure fermée à triple tour, ne vit rien d'anormal dans le hall où le gaz brûlait en veilleuse, ni dans le coin du portemanteau où il se débarrassa de son overcoat et de son chapeau.

Une fois dans le salon-bureau, où rougeoyait doucement une petite salamandre d'archaïque modèle, il retrouva sa tranquillité, tant tout y paraissait à sa place coutumière.

Ce fut presque avec confiance qu'il se saisit de la bouteille de whisky, mais aussitôt il exhala une plainte effrayée : le niveau de la liqueur se trouvait à un centimètre sous la marque faite à l'étiquette.

La première chose que fit Mr. Bitterstone fut de se munir d'une vieille canne-épée, qu'il pointa d'estoc sous les meubles du salon. Comme il n'y rencontra aucune résistance, il reprit assez de courage pour faire le tour de sa demeure, tenant une bougie allumée d'une main et la lame menaçante de l'autre.

Non seulement il ne découvrit aucune présence dangereuse, mais aucune trace qui aurait été en mesure de témoigner d'une intrusion.

Mr. Bitterstone se retrouva dans son salon, dont il avait auparavant soigneusement clos la porte, et après s'être convaincu une dernière fois que tout était intact à l'intérieur de son coffre-fort et qu'on ne lui avait pas dérobé les deux horribles toiles qu'il attribuait à Van Dyck, il se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à réfléchir.

— Pendant mon absence, conclut-il à haute voix à la fin de cette laborieuse méditation, quelqu'un s'introduit dans ma maison pour me faire tort d'un verre de mon whisky, et j'ajoute : d'un grand verre.

Au fond, Mr. Bitterstone était un homme de bon sens, comme tout Anglais moyen.

— Je me demande, continua-t-il, quel est le malfaiteur assez fou pour risquer les travaux forcés, et se donner la peine de cambrioler une maison, dans le but unique de voler une gorgée de whisky.

Le digne homme lisait avec une attention passionnée un roman policier, paraissant en feuilleton dans l'unique quotidien qu'il se permettait. Un détective du nom de Newbanks y faisait des prodiges, découvrant les auteurs des crimes les plus compliqués, à l'aide d'une peluche, d'un cheveu adhérent à une brosse, d'un grain de tabac trouvé sur le coin d'une cheminée, ou d'une pincée de charbon.

— Je vais faire comme Newbanks, dit-il.

Et, pour commencer, il examina la serrure de sa porte. Elle fonctionnait parfaitement et, autour du trou, il ne put relever aucune éraflure suspecte, alors que Newbanks en trouvait à tout bout de champ.

Par contre, il découvrit autant de cheveux qu'il voulut, coincés entre les dents d'un vieux peigne en écaille, posé sur la pierre à évier de la buanderie. Mais il ne fallait pas être grand clerc pour s'apercevoir qu'ils avaient appartenu à la triste tignasse décolorée de Mrs. Cobson.

Toutefois il eut plus de chance avec le tabac.

Mr. Bitterstone ne fumait jamais et il avait le pétun en horreur ; aussi Robinson Crusœ n'éprouva-t-il émotion plus forte, en relevant une empreinte de pied nu sur le sable de son île déserte, que Mr. Bitterstone en ramassant sur la carpeite à fleurs de son salon quelques menus filaments de tabac blond.

« Newbanks aurait examiné cette saleté à la loupe et en aurait tiré des conclusions définitives », soliloqua-t-il.

Après quelques recherches il finit par découvrir une lentille, tombée d'un vieux stéréoscope, parmi des fonds de tiroirs, et la braqua aussitôt sur sa trouvaille. Cet examen ne lui apprit rien de sensationnel ; aussi rejeta-t-il avec un soupir la loupe au fond du tiroir.

Il fit alors une chose que Newbanks ne devait pas toujours juger nécessaire, puisque le roman n'en faisait pas mention : il flaira le

tabac.

Il n'y connaissait pas grand-chose. Pour lui, du tabac c'était du tabac, qu'il fût fine fleur du Maryland ou simple fleur de comptoir, mais il lui découvrit une odeur qui n'était certes pas celle de l'herbe à Nicot, mais bien de la menthe poivrée.

Et, soudain, tout se mit à tourner autour du nouveau détective.

Il était membre honoraire d'une secte de l'Armée du Salut, qui s'intitulait elle-même les « Avancistes, ou les Sauveurs au jour du Jugement Dernier ».

Contre une menue dîme annuelle, cette société salvatrice assurait à ses membres honoraires une place digne dans la vallée de Josaphat, au grand jour des règlements de comptes.

Mr. Bitterstone s'était vu attribuer la place 431, à côté de l'honorable Mr. Babilock, à qui était échu le numéro 432.

Or Mr. Babilock fumait, au grand ennui de Mr. Bitterstone de se savoir nanti d'un voisin pétunant au cours de la journée finale de la création.

Certes Mr. Bitterstone, tout en marchant sur les traces du prestigieux Newbanks, n'aurait pas conclu si vite à la culpabilité de ce voisin, si le tabac de ce dernier n'avait répandu un arôme exceptionnel, car Mr. Babilock fumait des cigarettes dites glaciales, c'est-à-dire fortement parfumées à la menthe.

— Ah ! la canaille, le sacripant, gronda Mr. Bitterstone. Et dire qu'il me sentirait du coude à la face du Seigneur ! Quelle abominable compagnie pour paraître au dernier jugement des hommes !

Il se coucha ce soir-là l'âme frissonnante de désirs vengeurs, bien décidé à démasquer le misérable Mr. Babilock.

2. Le train maudit

En ces jours, un autre détective, moins illusoire que le grand Newbanks, s'occupait d'une affaire qui n'avait rien de commun avec le vol d'une gorgée de whisky Black and White.

Harry Dickson aidait Scotland Yard dans l'étrange histoire des morts de Liverpool. En l'espace de six mois, quatre commerçants réputés de cette ville avaient été assassinés dans le rapide de Londres.

Les crimes avaient ceci de bizarre, d'hallucinant même, qu'ils étaient tous perpétrés de la même façon : les morts se penchaient hors de la portière ouverte d'un coupé de première, la tête broyée par une balle dite dum-dum. Ils n'étaient jamais dévalisés, et d'aucuns portaient sur eux des sommes considérables auxquelles jamais un penny ne manquait.

Quant au train, c'était invariablement le même : celui qui arrivait en gare de Londres à 10 h 15 du soir. D'ailleurs, ce train eut vite un renom si détestable que de nombreux voyageurs refusèrent d'y prendre place.

L'examen des cadavres avait permis aux chercheurs d'affirmer que la mort devait être donnée aux victimes peu de temps avant leur arrivée à Londres, et que les balles devaient être tirées à l'aide d'une très puissante carabine à air comprimé.

En vain des policiers de Scotland Yard avaient-ils pris place dans le train maudit, en vain Harry Dickson lui-même avait-il payé de sa personne : jamais un pareil drame ne devait se produire en ces moments.

Pendant que le détective se démenait en vain, connaissant de véritables accès de découragement, un autre détective, bien inconnu de lui, continuait son enquête : Mr. Bitterstone recherchait le nocturne voleur de whisky.

Les réunions des Avancistes avaient lieu l'après-midi, deux fois par mois.

Mr. Bitterstone y devint tout à coup assidu, ce qui lui valut les éloges du président. Il y rencontra Mr. Babilock fumant ses cigarettes poivrées mais, quand il s'agissait de le mettre au pied du mur, le courage lui faisait défaut.

C'est que Mr. Babilock était un homme de forte taille, aux épaules de lutteur, au tronc massif et au visage rouge où luisaient

d'inquiétants petits yeux porcins. Il avait été beefpacker à Chicago et possédait de véritables mains de tueur.

Mr. Bitterstone, dont le crâne pointu n'atteignait pas l'épingle de cravate du géant, sentait fondre comme neige au soleil ses plus vaillantes décisions quand il regardait de côté la colossale stature du n° 432 de la Vallée dernière.

Il ne l'en observait pas moins avec soin, et il fit de la sorte une constatation qui le rendit perplexe : non seulement Mr. Babilock ne buvait jamais d'alcool, mais il professait hautement à l'égard des buveurs de whisky la plus formelle répulsion, qui allait parfois jusqu'à la cruauté.

N'était-ce pas lui qui avait tenté de faire voter l'ordre du jour enjoignant au gouvernement de punir de mort les délits d'ivresse ?

— Si je savais que vous avez chez vous du whisky, même une seule goutte, avait-il dit d'un ton menaçant à Mr. Bitterstone, je me ferais changer de place à Josaphat !

Mais le détective amateur découvrit d'un autre côté que le célèbre Newbanks aurait cherché en vain un cheveu comme indice, car le crâne de Mr. Babilock était nu comme un galet de torrent.

Entre-temps Scotland Yard promettait une récompense de deux cents livres à celui qui lui ferait découvrir l'auteur des attentats du train de 10 h 15.

Mr. Bitterstone n'en savait rien, puisqu'il ne lisait dans son journal que le feuilleton, le résultat des concours de mots-croisés et les comptes rendus des séances de la Chambre des Communes.

Le feuilleton en question en arrivait justement à des péripéties vraiment émouvantes. Le formidable Newbanks était lancé sur la piste d'un assassin terrible entre tous, et disposant d'une force physique telle qu'il brisait les plus solides cabriolets policiers. Newbanks allait justement recourir à un stratagème merveilleux : il allait essayer d'endormir le monstre.

Ce fut pour Mr. Bitterstone un trait de lumière : la première fois qu'il quitterait encore de nuit sa demeure violée, il droguerait son whisky et remettrait le bandit, que ce fût Mr. Babilock ou non, entre les mains de la police, sans crainte de défense ou de représailles de sa part.

Il hésita quelque temps devant la crainte de sacrifier la bonne et coûteuse liqueur, mais il décida en pure logique de ne laisser qu'une bouteille parcimonieusement remplie à la portée du cambrioleur.

Le plus difficile fut l'acquisition de la drogue somnifère car Newbanks, qui en possédait de merveilleuses, n'en révélait jamais la recette.

Il se souvint fort à propos d'un sien cousin, pharmacien à Lambeth, et lui fit une visite. Le potard fut trop heureux de voir

s'amener un oncle de l'héritage duquel il avait toujours désespéré, et il ne demanda qu'à lui rendre service.

— Vous savez, dit ce dernier, il ne s'agit que d'une petite blague tout à fait inoffensive. Il faut que celui à qui nous désirons jouer un bon tour puisse s'endormir assez solidement, et pour un temps assez long afin qu'on puisse lui couper la barbe, tondre les cheveux et l'habiller en femme !

Le pharmacien trouva la farce excellente et rit à gorge déployée.

Après avoir manipulé force poudres et liquides, il finit par remettre à son cousin une petite fiole à moitié remplie d'une liqueur incolore.

— Le sommeil vient très vite, dit-il, sinon brusquement, et est assez profond et en même temps de durée assez longue pour vous permettre d'exécuter le tour que vous vous proposez. En plus, la drogue est inoffensive, à part une petite migraine qui persistera quelque temps encore après le réveil.

— C'est admirable ! s'écria Mr. Bitterstone en remerciant son aimable cousin avec une effusion qui n'avait rien d'artificiel.

« Newbanks serait fier d'avoir un élève de ma trempe », se dit-il en s'en allant, la précieuse fiole blottie au plus profond de la poche de son pardessus.

Au cours des monotones soirées de célibataire qui suivirent cette journée qu'il appelait « un jour d'action », il se livra à de nouvelles méditations qu'il estimait être fécondes.

En premier lieu, il chercha la raison de l'intrusion du voleur inconnu, et il finit par en découvrir une très rassurante, qui le disposa presque bien envers son voleur.

— C'est un amateur d'art, dit-il, qui vient en cachette admirer mes Van Dyck.

Au cours de la réunion des Avancistes qui suivit, il entama la conversation avec Mr. Babilock et aiguilla l'entretien sur des sujets d'art et de peinture.

Mais le colosse souffla avec mépris et déclara qu'il n'aurait jamais donné un farthing pour la plus belle toile de maître et qu'il se proposait de rédiger un nouvel ordre du jour, enjoignant au gouvernement de transformer les musées soit en abattoirs, soit en entrepôts frigorifiques pour la conservation des viandes d'importation.

— Vous verriez comme cela ferait cesser la vie chère, meugla-t-il en matière de péroration.

— C'est cela, murmura Mr. Bitterstone. Si c'est lui le coupable il n'en veut qu'à mon whisky, ce qui démontrerait qu'en sus d'un voleur, il est encore un fieffé hypocrite. Que justice se fasse !

Sur ces entrefaites, il reçut au courrier du matin un fauteuil pour une troupe équestre venant donner des représentations dans un music-

hall-cirque de Covent Garden.

Et un nouveau trait de lumière se fit en l'esprit du détective amateur.

On l'éloignait à dessein de sa maison.

Pas une minute Mr. Bitterstone ne songea qu'il péchait gravement contre la saine logique, que le prix de sa place valait dix fois celui de la quantité de liqueur dérobée. Il se dit pourtant que l'intrus pouvait être un fou et, sans nul doute, un fou dangereux.

Il se montra plus généreux qu'il se l'était promis de l'être en posant sur la table une bouteille à moitié remplie, et sa main trembla fort quand il y versa la drogue narcotique.

— Et maintenant nous allons voir ! jubila-t-il en quittant Widgate d'un air de triomphe.

La représentation était fort belle. Néanmoins Mr. Bitterstone n'y prit pas grand goût, tellement il était préoccupé par le résultat possible de sa ruse.

Pendant l'entracte, il eut grande envie de se retirer. Mais il pensa avec raison que le misérable pouvait fort bien ne pas encore avoir bu le whisky drogué, et il resta à suivre d'un œil distrait les superbes prouesses équestres des cavaliers et des écuyères.

Enfin, la soirée prit fin et Mr. Bitterstone se retrouva dans la rue.

Tout son enthousiasme était tombé. Une soudaine peur lui était venue. Que ferait-il en se trouvant en face d'un cambrioleur, même endormi ?

Il crut se souvenir alors que, dans le temps, un médecin appelé pour soigner un petit accès de toux lui avait trouvé le cœur un peu faible.

— Une crise cardiaque pourrait me terrasser devant le bandit, murmura-t-il, et en se réveillant il pourrait, me trouvant sans résistance, prendre une éclatante revanche sur ma personne.

Il resta à vaguer dans Kings-Covent, ne pouvant se résoudre à rentrer chez lui.

— Marchons un peu, se dit-il.

Un autobus s'arrêta devant lui et une idée lui vint.

— Je vais me faire conduire dans un quartier plus ou moins éloigné de Londres et j'en reviendrai à pied. Entre-temps, le voleur se sera réveillé et aussitôt parti.

Il sauta dans la voiture qui démarrait.

Elle suivit les quais de la River et, soudain, s'arrêta.

— On ne va pas plus loin à cette heure ! lança le wattman.

Mr. Bitterstone descendit à contrecœur : il se trouvait sur l'Einbankment. Au loin, une grande bâtisse sombre se dressait, à la façade trouée de multiples fenêtres éclairées : Scotland Yard.

Le malheureux détective eut une soudaine inspiration :

— J'irai avertir la police !

Il entra et, à l'agent de planton, demanda l'officier de service.
C'était le superintendant Goodfield.

3. Le triomphe de Mr. Bitterstone

Harry Dickson était assis en face de son vieil ami Goodfield.

Ce dernier avait l'air tout déconfit et ne cessait de froisser un journal du soir, où la police métropolitaine se trouvait malmenée de la pire façon.

— Au diable ces morts du train de 10 h15 ! maugréa-t-il. Ne pouvaient-ils se faire tuer ailleurs qu'à Londres ? A Liverpool par exemple ?

— Un gentleman qui vient pour une affaire urgente, annonça le garçon de bureau en passant la tête par l'entrebâillement de la porte matelassée.

— Faites entrer ! grommela Goodfield de mauvaise humeur.

Et Mr. Bitterstone entra, en resta un moment interdit, effrayé par sa propre audace et, soudain, prenant son courage à deux mains, il s'écria :

— Je crains, sir, qu'en ce moment un dangereux malfaiteur ne se trouve chez moi !

— Vous craignez seulement ? grommela le superintendant. Enfin, je vous écoute.

Mr. Bitterstone se mit à parler avec une sorte de désespoir. Il raconta l'arrivée au courrier des places gratuites, la fuite de son whisky. Tout à coup Goodfield s'écria, en colère :

— Comment, vous venez me déranger ici de nuit, pour accuser un inconnu, qui a bu un dé de votre damné whisky ? Vous vous moquez de la police, sir, et vous savez que cela pourrait vous coûter cher ?

Mais tout à coup une autre voix s'éleva, celle de Harry Dickson.

— Laissez parler Mr. Bitterstone, dit-il. Je crois au contraire qu'il vient nous rendre un fameux service.

Le détective amateur jeta un regard de gratitude à son célèbre confrère et ne se fit pas prier pour raconter tout : depuis les aventures du prodigieux Newbanks, les cigarettes glacées de Mr. Babilock jusqu'à la farce de la liqueur droguée.

Quand il eut fini, Harry Dickson lui serra chaudement la main.

— Widgate... vous habitez Widgate, dit-il, et dites-moi, monsieur Bitterstone, quelle vue vous avez de la fenêtre de votre bureau-salon ?

— J'aperçois très bien Liverpool station, répondit le brave homme, et une partie de ses quais. Je vois les trains émerger du tunnel souterrain et...

— Au galop, Goodfield ! rugit Harry Dickson. L'auto et trois solides inspecteurs ! Nous tenons la solution du mystère du train maudit, et Mr. Bitterstone deux cents livres de récompense !

— Mais... mais..., balbutia Goodfield, stupéfait.

— Allons, s'impatienta le détective. Voulez-vous contrôler les dates auxquelles Mr. Bitterstone a reçu les billets de faveur et celles des crimes du train ?

Mr. Bitterstone avait une mémoire excellente, il énonça d'un seul trait les dates en question.

— Juste Ciel ! cria Goodfield en donnant fébrilement des ordres dans l'interphone.

L'auto roula par les rues silencieuses de la métropole et, chemin faisant, Harry Dickson expliqua :

— Au moment où le train émerge du tunnel, il ralentit fortement et ne gagne son point terminus qu'à toute petite allure. A ce moment, les voyageurs pressés ouvrent la portière et se penchent déjà sur le loquet extérieur pour ouvrir. Et tous les morts ont été trouvés dans cette position penchée, Goodfield !

— Mais quel intérêt l'assassin peut-il avoir eu, pour commettre de telles atrocités ? s'exclama le superintendant.

— Mr. Bitterstone a émis une juste hypothèse : un fou, un dangereux maniaque, un homme qui a d'ailleurs déjà été soigné dans le temps pour cela, car on a dû lui conseiller de fumer du tabac mitigé de menthe poivrée, qui agit comme un calmant ! Et un homme abstinant qui s'est donné du cœur au ventre par l'absorption inaccoutumée d'un peu d'alcool. Ah, Goodfield, Mr. Bitterstone en remontrerait à bien des détectives allez !

Mais Bitterstone entendit à peine l'éloge, car l'automobile stoppait devant sa porte.

Il eut quelque peine à l'ouvrir, tant sa main tremblait.

La veilleuse brûlait dans le hall solitaire, et quand la porte du salon fut doucement poussée, la pièce était plongée dans les ténèbres et l'on ne voyait par la fenêtre que les lointaines lumières des sémaphores de la gare.

Quelqu'un fit de la lumière.

La chambre était vide et Mr. Bitterstone poussa un cri de désappointement. Mais en même temps, il vit sur la table, à côté de la bouteille de whisky largement entamée, un court fusil luisant : une arme à air comprimé d'une rare perfection.

Au même instant éclata un ronflement sonore, venant de dessous la table.

Harry Dickson et Goodfield s'élancèrent, tirant à eux une forme flasque, tandis que les inspecteurs brandissaient les cabriolets d'acier.

— C'est Babilock ! C'est lui ! hurla Mr. Bitterstone.

Puis il se trouva mal et un inspecteur charitable, qui n'était pas au courant de la farce du whisky drogué, lui en fit avaler une ample gorgée.

Cela fit que Mr. Bitterstone dormit durant quatre heures d'un sommeil de plomb. Mais, entre-temps, Mr. Babilock avait déjà été transféré à la prison de Newgate, où il entra dans une telle crise de folie furieuse qu'on dut lui mettre la camisole.

Quand Mr. Bitterstone se réveilla, il apprit que ses premières prouesses de détective n'avaient pas envoyé un homme à l'échafaud, mais au cabanon, et qu'elles lui avaient valu les fabuleux honoraires de deux cents livres.

LES NUITS EFFRAYANTES DE FELLSTON

1. La terrifiante nouvelle

Fellston n'est pas une station balnéaire renommée, elle est, ce que l'on a pour habitude d'appeler « un petit trou pas cher ». Bien que située sur les bords de la mer d'Irlande, elle ne reçoit aucune de ses coutumières faveurs.

Sur la plage minuscule, souvent boueuse, le jusant laisse de gros paquets d'algues jaunes qui fourmillent de crabes nageurs et de méduses mortes. Qu'il fasse beau comme sous le ciel d'Espagne dans l'île de Man, il pleut et vente à Fellston. Sans doute la montagne cumbrienne qui barre l'horizon du nord à l'est est-elle pour quelque chose dans ce détestable régime météorologique.

À la belle saison, des petits-bourgeois de Preston et quelquefois de Carlisle viennent y passer un week-end et, plus rarement, des vacances complètes. Le village, presque essentiellement habité par des pêcheurs, se trouve en retrait de la station proprement dite, abritée derrière de hautes dunes de sable, hérissées de genêts et de chardons bleus. Plus loin, dominant une hauteur de rocailles, s'élève le vieux manoir de Fellbroke, antiquaille à peine cataloguée, tant elle est vilaine et banale.

La station comporte trois hôtels et le double d'auberges qui s'intitulent hôtels pour la saison, mais ne sont que de vulgaires buvettes. Elle possède également un casino, grande bâtisse carrée, d'une blancheur horrible, neuve et déjà délabrée où périssent les millions de quelques actionnaires trop confiants et trop téméraires.

À la grande colère des hôteliers, le « Casino » a, depuis quelques années, morcelé à l'aide de cloisonnages, une série de salles vides pour en faire des chambres et a pris rang d'hôtel qui se veut huppé.

Le *high life* des baigneurs y passe la saison à se morfondre dans des salles à manger et des salons sonores comme des musées vides, et à pester contre l'eau et le sable qui s'introduisent sans vergogne dans leurs appartements privés.

À l'époque qui nous intéresse, le temps, plus affreux que jamais, avait limité le nombre de clients de « L'Hôtel du Casino » à une dizaine de gens moroses, maussades et s'ennuyant à mourir.

Le plus gros de leur temps, ils le passaient dans la pièce, dite le salon bleu, la seule un peu confortable de l'établissement, à jouer au

whist, au nain jaune, les gentlemen à fumer et à lire des magazines, les dames à effectuer de petits ouvrages de main. Il n'y avait pas d'enfants parmi eux ; la seule famille qui en fût pourvue ayant quitté le casino pour un hôtel moins cher et pourtant plus amusant.

Le soir où commence ce récit, il y avait un peu plus d'entrain que de coutume autour de la table du dîner, car un des clients, Mr. Kirkwinkle, qui chassait, avait eu de la chance. Il était revenu avec plusieurs avocettes, des pluviers, des courlis, des bécassines et des jacquets plein son carnier.

Généreux, il avait tout envoyé à la cuisine, et à présent les hôtes du « Casino » allaient pouvoir se poulécher les doigts d'un salmigondis de gibier qui n'aurait pas déparé une plus riche table que celle de l'hôtel.

Comme la cloche du repas vespéral sonnait, les convives virent le maître d'hôtel poser un nouveau couvert au bas de la table.

« Tiens, se dirent-ils curieux, il y a donc un nouveau client ? »

C'était un événement.

Les demoiselles Bradsome, de Carlisle, trois sœurs approchant du retour, mais rêvant toujours à la problématique venue du Prince Charmant, réquisitionnèrent pour leur compte personnel les chétives roses du salon et les piquèrent sur leurs plats corsages.

Mr. Kirkwinkle de Preston se remémora quelques bonnes histoires de chasse qu'il pourrait servir avec honneur dans la conversation.

Mr. Brodge, un vieil avare millionnaire, jeta un regard méfiant et menaçant à la fois du côté de sa jeune et jolie femme qu'il avait épousée très pauvre, pour sa beauté et sa jeunesse et dont il empoisonnait la vie par d'inimaginables soupçons d'infidélité.

Et même le hargneux M. Trabage, qui semblait toujours furieux contre tous et contre tout, rajusta machinalement sa sombre cravate.

On passait au second service, quand le nouveau client prit place devant son couvert et aussitôt un murmure d'étonnement réprimé circula.

— Sir Donald Fairfax !

Donald Fairfax, propriétaire du manoir de Fellbroke, était un bel homme approchant de la quarantaine, mais qui semblait beaucoup plus jeune, en raison de son élégance racée et sportive. On le savait peu riche, quoique aisé, indépendant et quelque peu sauvage de caractère, bien qu'homme du monde parfaitement poli avec tout ceux qui l'approchaient.

Sir Donald entendit le murmure, le comprit et sourit : tout sauvage qu'il était, il sentit la nécessité d'une brève explication.

— Mesdames et Messieurs, dit-il, je me vois obligé de m'installer à l'hôtel. La tempête qui a sévi hier sur le pays a provoqué un écroulement partiel dans ma demeure, ce qui la rend pour ainsi dire inhabitable, pour le moment.

» Comme, de toute façon, je devrai faire venir les architectes et les maçons, je compte en profiter pour faire quelques changements au vieux nid de mes pères et, en attendant, je demande l'hospitalité au voisin, comme au bon vieux temps !

On le trouva charmant, et puis Sir Donald Fairfax, bien que de petite noblesse rurale, était un homme très considérable pour la région et pour les petits-bourgeois dont la clientèle de « L'Hôtel du Casino » se composait. Aussi ne rencontra-t-il que sourires et approbations autour de lui.

Mr. Kirkwinkle lui fit les honneurs de son salmigondis ainsi que du récit de sa chasse de la matinée. Les sœurs Bradsome rayonnaient, espérant chacune pour son compte le Prince Charmant tant attendu en la personne du nouveau venu.

Mr. Brodge lança un terrible coup de pied à sa femme qui réprima difficilement un cri de douleur et, pendant toute la durée du repas, Mr. Trabage n'émit aucune de ses coutumières réclamations.

Il y avait encore deux hôtes, se tenant très à l'écart.

Une dame au type oriental, bien que répondant au nom très anglais de Miss Brown, et un vieil homme chétif qui n'ouvrait la bouche que pour manger et tousser et qu'on appelait Mr. Simons.

Miss Brown passait tout son temps à faire de l'aquarelle et Mr. Simons à priser et à frissonner, étendu sur une chaise longue, recouvert d'un plaid d'Écosse.

Ils se contentèrent de saluer Sir Fairfax et s'en désintéressèrent aussitôt.

Mr. Kirkwinkle, qui était le voisin de table du maître de Fellbroke Castle, l'accapara bien vite avec ses histoires de chasse, que l'autre semblait écouter d'ailleurs avec quelque complaisance.

Le salmigondis fut apporté en dernier lieu : un plat de grand luxe, et le chasseur servit lui-même son nouvel ami.

— Tiens, dit tout à coup Sir Donald, des avocettes... où donc avez-vous pu tirer ces jolis échassiers, cher monsieur ?

Mr. Kirkwinkle se rengorgea.

— Ils m'ont coûté assez de peine, allez, fanfaronna-t-il. Imaginez-vous que je suivais leur vol depuis l'aube. Leur bande se levait, s'abattait, se levait de nouveau, m'attirant toujours plus loin dans les terres, dans la montagne ensuite. Enfin, du haut d'une colline, je les ai

vues s'abattre pour tout de bon sur les bords d'un petit étang complètement encaissé dans la montagne. J'ai pu les approcher et en tirer une demi-douzaine.

Sir Donald le regarda gravement.

— Vous avez de la chance d'être revenu, monsieur Kirkwinkle, dit-il, vous avez chassé sur les bords de l'étang Boosan, et bien peu dans le pays oseraient le faire, croyez-moi !

— Et pourquoi donc, sir ? s'inquiéta le brave homme.

— À cause des sables et des boues mouvants qui sont fréquents à cet endroit et où l'homme s'enlise sans espoir de secours.

— Mon Dieu ! s'écria-t-on autour de la table et le chasseur devint plus pâle que sa serviette.

— Allons ! tout est bien qui finit bien, décida Sir Donald. Pour mon compte, je suis content de manger des avocettes, gibier rare que je prise presque à l'égal des bécasses.

— Et moi qui pensais y retourner ! gémit Mr. Kirkwinkle.

— Gardez-vous-en bien, avertit Sir Fairfax, car je crains fort que vous n'en reveniez plus pour nous procurer un nouveau salmigondis de ce genre.

La nuit étant tombée, on alluma de piètres lampes électriques, car Fellston emprunte le courant à une lamentable petite centrale de la région ; au-dehors le vent se mit à souffler en tempête.

Tous passèrent alors dans le salon bleu où le thé était servi.

Pour l'occasion, les sœurs Bradsome chantèrent en s'accompagnant du piano, ce qu'elles faisaient très bien, il faut l'avouer, étant des musiciennes consommées et possédant des voix agréables.

Pour les ennuyer, M. Trabage bourra sa pipe de tabac noir et se mit à fumer comme un Turc. Mr. Simons faisait des réussites solitaires à une petite table éloignée ; Miss Brown feuilletait son carnet d'esquisses, Mr. Brodge jouait aux dominos avec sa femme, en prenant bien soin de tourner le dos à Sir Donald.

Celui-ci écoutait les chanteuses avec politesse. Quant à Mr. Kirkwinkle, il était devenu taciturne et pensait au danger qu'il avait couru au matin à l'étang de Boosan.

La tempête redoublait de fureur et l'on entendait mugir la mer démontée comme si elle allait à l'assaut du « Casino » lui-même.

Les chanteuses avaient salué et récolté des applaudissements et des félicitations. Elles vinrent s'installer à la table de Sir Donald ou plutôt, pour dire vrai, c'était le châtelain qui occupait une place à leur table habituelle.

— Vos pauvres domestiques passeront une bien vilaine nuit dans votre manoir menacé, Sir Fairfax, dit Bertha Bradsome, la plus âgée des trois.

— Comment, répliqua Sir Donald, ai-je dit que mes domestiques occupent encore le château ? Détrompez-vous, mademoiselle, ils ont reçu un congé d'une quinzaine pour le passer en famille. D'ailleurs, n'allez pas me croire à la tête d'une domesticité bien énorme. Elle se compose tout juste d'un vieux maître d'hôtel qui est plutôt un maître Jacques, car il s'occupe de tout, y compris du jardinage, et d'une cuisinière !

— Vous êtes bien solitaire, Sir Donald, murmura langoureusement la vieille fille.

Il approuva d'un geste de tête lent et quelque peu attristé.

— On ne fait pas toujours sa vie comme on le désire, dit-il.

— À qui le dites-vous, sir ! s'écria Miss Bertha prenant ce lieu commun pour un aveu habilement déguisé.

Ce fut ce moment que le vieux Trabage choisit pour apprendre à la compagnie une nouvelle étourdissante.

Il venait de déployer *Le Journal de Preston* qu'il recevait régulièrement au courrier du soir et qu'il ne prêtait jamais à personne.

— Aha ! s'écria-t-il soudain, en voilà une bonne.

On le regarda avec stupeur : jamais Mr. Trabage ne soufflait mot à personne de ce qui se trouvait dans son cher journal.

— *Le Journal de Preston* est une bonne gazette, continua le grincheux. À preuve, je le lis régulièrement et j'y suis abonné. Je ne dis pas que ses nouvelles sont toujours très fraîches. Ainsi celle que je viens de lire est-elle vieille de plus de quatre jours.

— Quelle nouvelle ? grogna Mr. Brodge en abritant soigneusement ses dominos de ses mains, de peur que sa femme n'y coulât un regard indiscret.

— Solway Ghost est revenu en Angleterre, on ne dit pas depuis quand. Je ne m'étonnerais pas que Scotland Yard ait tenu la nouvelle cachée jusqu'au moment où il lui est devenu impossible de la garder secrète.

Miss Brown qui était de Londres posa son carnet à esquisses à côté d'elle pour demander.

— Qui donc est Solway Ghost ?

— Le fantôme du Solway Firth, et le Solway Firth, c'est tout près d'ici, s'écria joyeusement Mr. Trabage. Regardez le monde autour de vous, Miss, et cela vous apprendra sans doute quelque chose.

Miss Brown obéit et avec étonnement elle constata que les sœurs

Bradsome étaient devenues livides, que Mr. Brodge avait laissé ses dominos à nu, que Sir Donald fronçait les sourcils, que Mr. Kirkwinkle faisait mine de presser une détente imaginaire et que même le falot Mr. Simons avait brusquement cessé de faire des réussites.

— C'est que nous sommes tous du pays, Miss, continua Mr. Trabage, et Solway Ghost y a commis assez de crimes pour que son nom y soit resté entouré d'une auréole de terreur, jusqu'au moment, il y a deux ans de cela, peut-être trois, où il a disparu soudainement de telle sorte qu'on a pu s'en croire débarrassé.

— Il est revenu en Angleterre, objecta Miss Brown. C'est bien grand l'Angleterre.

— Les gens d'ici, répliqua méchamment Mr. Trabage, qu'ils soient honnêtes gens ou bandits, aiment leur pays ; de Preston à Carlisle, en passant les monts Cumbriens, et ils y reviennent fatalement quand ils l'ont quitté. Pourquoi Solway Ghost ferait-il exception à cette règle de patriotisme régional ?

— Je m'obstine, insista Miss Brown, qui est Solway Ghost ?

Mr. Trabage avait repris sa pipe et il ne répondit que par un grognement. Ce fut Donald Fairfax qui prit la parole à sa place.

— On n'en sait rien, Miss. Il y a cinq ans environ qu'il a fait parler brusquement de lui dans cette région. C'est un tueur, bien plus qu'un vulgaire assassin. Il a toujours tué sans profit constaté, à Carlisle comme à Preston et même dans des villages isolés de la montagne. C'est peut-être un fou, mais combien dangereux. Ses forfaits plus effroyables et plus étranges les uns que les autres ont ensanglanté le pays pendant plus de deux ans, puis ils ont cessé aussi soudainement qu'ils avaient commencé. Il signait ses crimes, c'est-à-dire qu'aussitôt après en avoir perpétré un nouveau il en avertissait les autorités par une lettre écrite à l'encre rouge, d'une écriture bizarre et tourmentée. Comment la police de Londres a-t-elle appris qu'il est revenu, je me le demande !

— *Le Journal de Preston* ne le dit pas, grommela Mr. Trabage, et si elle ne le sait pas, personne ne le sait, voilà ce que je dis.

— J'espère, Sir Donald, murmura Bertha Bradsome en rougissant, qu'on vous a donné une chambre pas trop éloignée des nôtres.

— J'occupe le numéro 19, répondit Sir Fairfax.

— Juste Ciel ! s'écria la vieille fille ravie et confuse à la fois, la chambre voisine de la mienne.

Le châtelain s'inclina.

— J'aurai donc le bonheur de vous prendre sous mon humble protection, dit-il en souriant.

Miss Bertha lui jeta un regard plein de reconnaissante douceur et, dans le fond de son cœur, elle dut bénir le terrible Solway Ghost.

Le cartel du salon sonna la demie d'onze heures : les clients de « L'Hôtel du Casino » étaient déjà d'une heure en retard sur celle de leur coucher habituel.

On se leva en se souhaitant mutuellement la bonne nuit. On entendit les portes se fermer à double tour, et les verrous criards glisser dans les gâches.

L'ombre de Solway Ghost rôdait déjà...

Une heure plus tard, au moment où le personnel de l'hôtel éteignait les dernières lumières, une auto s'arrêta devant la porte et deux gentlemen en costume de voyage en descendirent.

— Nous avons eu une panne qui nous a retenus longtemps, expliqua le plus âgé au maître d'hôtel en signant sur le registre :

— Mr. Smithson de Londres, Esquire, et son secrétaire, Mr. White.

Bien des gens s'appellent ainsi en Angleterre. Néanmoins l'hôtelier s'inclina fort bas, car les gentlemen avaient l'air très comme il faut.

— Je reviens des colonies, dit Mr. Smithson, ainsi que mon secrétaire.

L'hôtelier s'inclina encore, il l'avait d'ailleurs deviné tout de suite au teint bronzé de ses nouveaux clients.

— Et nous avons besoin tous les deux d'un séjour tranquille au bord de la mer, continua le vieux gentleman, je crois qu'ici, c'est l'endroit rêvé pour cela, n'est-ce pas ?

Le maître d'hôtel l'affirma avec une extrême énergie.

— Quelques sandwiches et un peu de whisky suffiront pour ce soir, continua Mr. Smithson et que l'on apprête nos chambres sur-le-champ, nous sommes très fatigués. Mr. White conduira l'auto au garage.

Quand ils eurent avalé leur frugal souper, ils se retirèrent aussitôt dans leur appartement, situé au premier étage de l'hôtel, le seul d'ailleurs qui fût occupé par des clients.

— Ouf, dit le plus âgé des voyageurs, c'est une besogne bien difficile qui commence, mon petit. Scotland Yard n'a reçu qu'une de ces lettres à l'encre rouge, mais sait à quoi s'en tenir à ce sujet. Écoutez ce que je vous dis : la vilaine série recommencera bientôt par ici !

C'étaient Harry Dickson et Tom Wills qui venaient de s'installer à « L'Hôtel du Casino » de Fellston.

2. Un cri dans la tempête

Harry Dickson n'avait pourtant dit que la moitié de la vérité.

Ce n'était pas uniquement la lettre reçue à Scotland Yard qui avait motivé son départ précipité pour Fellston, mais un petit billet sans signature qu'il avait regardé avec autant de curiosité et d'attention et qui ne portait que ces mots : « L'Hôtel Casino » – Très intéressant. Probablement urgent. »

Aucune signature ; mais le détective examina le grain du papier, puis l'écriture et siffla doucement, comme il en avait l'habitude quand il se trouvait devant une découverte qui en valait la peine. Le lendemain, il avait entrepris le voyage en compagnie de son élève Tom Wills.

Au déjeuner qui suivit, les deux nouveaux venus furent bien accueillis.

— Nous n'aurons jamais assez de monde à l'hôtel pour le cas où il faudrait nous défendre contre Solway Ghost, déclara Mr. Kirkwinkle, qui se chargea aussitôt de mettre les deux étrangers au courant.

Et comme il semblait trouver en eux des auditeurs attentifs, il passa bientôt au récit du danger qu'il avait couru la veille, à l'étang de Boosan.

— Des avocettes ! s'écria Mr. Smithson, je me rappelle en avoir tiré dans ma jeunesse. C'était passionnant, car jamais je n'ai connu oiseau plus méfiant que ce joli petit échassier, guère plus gros qu'un vanneau ordinaire, et délicieux... oh, mais, délicieux !

Mr. Kirkwinkle sourit d'aise, mais fit bientôt longue figure en entendant sa nouvelle connaissance lui proposer de retourner à l'étang.

— Et les sables mouvants ! s'écria-t-il, vraiment vous n'y pensez pas, monsieur Smithson !

— Au contraire, j'y pense beaucoup, riposta le vieux colonial, vous allez me montrer le chemin, ce n'est pas quelques pouces carrés de mauvais terrain qui doivent vous en empêcher, j'imagine.

Le chasseur reprit courage.

— Il est vrai que les lieux ne me semblent pas tout à fait inhabités, dit-il, car il m'a paru y voir le toit d'une hutte qui...

Il n'acheva pas sa phrase. Il sentit soudain un pied presser le sien avec fermeté et, en levant les yeux, il vit les regards de Sir Donald fixés sur lui dans une expression de prière.

— Bah, dit-il, au fond je pense avoir été le jouet d'une illusion... Non, non, n'insistez pas, monsieur Smithson, à tout prendre je crois que je me contenterai aujourd'hui et les jours suivants de tirer la bécassine, les sarcelles et les magnifiques harles dorés dans des endroits moins périlleux.

— Bon, répliqua le colonial, cela m'est égal... chasser pour chasser.

Le déjeuner fut bref ; un peu de soleil passait entre les nuages, et il s'agissait pour tous d'en profiter.

Mr. Smithson et son secrétaire prévirent le maître d'hôtel qu'ils ne rentreraient pas pour le lunch, car ils désiraient faire une longue promenade le long de la mer.

Sir Fairfax et Mr. Kirkwinkle prirent le chemin des dunes et Mr. Brodge, que ses affaires rappelaient pour une partie de la journée à Preston, après avoir eu une entrevue, pleine de hargneuses recommandations, avec son épouse soumise, enfourcha une antique motocyclette et partit dans la direction de l'est en pétaradant d'importance.

Les deux détectives virent Mr. Simons s'installer frileusement au soleil et Miss Brown s'avancer vers le brise-lames son chevalet pliant sous le bras ; puis ils s'engagèrent à leur tour sur une étroite route qui conduisait vers le village.

— Je suppose que Sir Fairfax vous intéresse en premier lieu ? demanda Tom Wills à son maître.

— Du fait d'avoir coupé si brusquement la parole à ce bon Mr. Kirkwinkle ? fit Harry Dickson en riant. En effet, cela devrait suffire pour attirer mon attention sur l'étang de Boosan, sans même me soucier des avocettes. Mais de prime abord, je dois vous avouer qu'en cette affaire Sir Donald ne me semble pas intéressant.

— J'ai le sentiment au contraire qu'il l'est à plus d'un titre : celui d'imposer le silence à un homme encore inconnu la veille pour lui, et cela pour une question futile, ensuite le fait d'avoir quitté son château pour une raison assez bizarre, ma foi.

— Sans doute, Tom, et je raisonnerais comme vous, si je ne connaissais Donald Fairfax.

— Oh, se plaignit naïvement le jeune homme, et moi qui croyais déjà...

— Tenir Solway Ghost en sa personne ? se moqua Harry Dickson.

Tom Wills haussa les épaules, sans répondre.

— Eh bien, mon garçon, déclara le maître, je puis vous déclarer d'ores et déjà que le beau Donald ne pourrait être confondu avec le fameux bandit fantôme pour le très valable motif qu'à l'époque où les crimes ont été commis dans cette région, Fairfax non seulement ne s'y trouvait pas mais était dans l'impossibilité matérielle de les perpétrer.

— Où était-il donc ? demande Tom Wills.

— En prison.

— Hein ? Sir Donald Fairfax ?

— ... Est le rejeton d'une vieille famille ruinée, qui, n'ayant vu que de piètres exemples autour de lui dans sa jeunesse, n'a pas tardé à tremper dans de petites combines louches pour assurer son existence. Au temps où je vous parle, il avait commis à Londres une série d'abus de confiance considérables qui l'ont conduit pour deux ans à Pentonville.

— Et s'il était venu s'installer au « Casino » dans des intentions troubles ? répliqua l'élève qui tenait encore à sa première idée.

— Il se gardera bien de se mettre mal avec la loi dans son propre pays, répondit Harry Dickson, mais cela n'exclut pas chez lui des menées troubles comme vous le dites, Tom.

» Je crois que le seigneur de Fellbroke est venu habilement s'enquérir des ressources des dames Bradsome.

— Pour les voler ?

— Ou pour épouser l'une d'elles. Le maître d'hôtel m'a raconté avec orgueil que ces dames sont parmi les plus riches habitantes de Carlisle, bien que possédant un certain renom d'avarice.

— Comme on se trompe, murmura le jeune homme dépité.

En causant de la sorte, ils étaient arrivés en vue du village. Devant une auberge basse, stationnait une automobile dont le type ne leur semblait pas inconnu.

— Mais c'est une voiture de Scotland Yard, dit Tom Wills.

— Allons toujours prendre un verre, proposa Dickson.

Le village, bien que donnant son nom à une station balnéaire, ne s'était guère modernisé. L'auberge où entrèrent les détectives servait en même temps de maison communale pour les édiles de la bourgade.

En riant intérieurement, les deux hommes virent les regards soupçonneux de trois gentlemen attablés autour d'une grande cruche de bière se tourner vers eux.

« Downer, Mikes et Bakerton, se dit le détective, de bons inspecteurs soit, mais en tout cas pas les hommes qu'il faudrait pour

envoyer sur la piste d'un Solway Ghost. »

L'aubergiste s'étant éloigné pour quérir une nouvelle bouteille de bière, l'inspecteur Downer se tourna vers les nouveaux venus et leur demanda :

— Ces messieurs sont étrangers au pays ?

— Et ces messieurs sont de la police ? ricana Harry Dickson.

L'inspecteur sursauta.

— Dites donc, vous, commença-t-il. Mais l'instant d'après, un certain insigne étant venu à briller aux mains du soi-disant Mr. Smithson, il s'effara.

— Dieu du Ciel, monsieur Dickson et monsieur Wills..., eh bien, pour des hommes déguisés, vous êtes merveilleux.

— Parlez plus bas, Downer, et dites-moi pourquoi vous êtes ici, dit sèchement le détective. Je suppose que cela doit avoir trait à Solway Ghost ?

Les trois policiers eurent un geste d'approbation identique.

— Il y a déjà un mort, monsieur Dickson, le domestique du château de Fellbroke, le vieil Hodister. On l'a trouvé sur la route de Lancaster, tué d'un coup de couteau. Nous venons d'apprendre par le patron de cette auberge qu'il s'est attardé longtemps ici hier soir et qu'il était assez fortement pris de boisson en partant. Le crime doit remonter aux premières heures du matin.

— Sur la route de Lancaster, c'est bien vague.

— À deux milles du château de Fellbroke.

— Comment se fait-il que vous soyez déjà sur place ?

— C'est un hasard, monsieur Dickson. Nous avons reçu hier à minuit l'ordre de patrouiller dans cette région et nous nous sommes mis immédiatement en route avec l'auto du Yard. Une fois à Lancaster, est arrivée presque en même temps que nous la camionnette d'un mareyeur qui faisait route de nuit et qui avait découvert le cadavre. Le conducteur a eu l'idée, qui n'était peut-être pas la bonne, de marquer l'endroit où se trouvait le corps et de l'amener à Lancaster. Nous avons téléphoné sur-le-champ à Londres qui nous a donné l'ordre de ne pas perdre une seconde et d'enquêter aussi discrètement que possible à Fellston.

— Rien découvert de spécial ? demanda Harry Dickson.

— Une lettre dans une des poches du mort. Un billet plutôt, écrit à l'encre rouge.

— Donnez ! s'écria impétueusement le détective.

Il reconnut avec émotion l'écriture tourmentée.

« Solway Ghost recommence – et d'un ! »

— Que comptez-vous faire ? demanda Harry Dickson.

Downer prit un air embarrassé.

— Vous vous rappelez peut-être Sir Donald Fairfax...

— En effet, répliqua brièvement le détective, c'est un ancien condamné, mais ce n'est pas une raison suffisante pour l'inculper de meurtre.

— Pourtant..., hésita l'inspecteur.

— Je vous engage à le laisser tranquille... du moins pour le moment, dit gravement Harry Dickson. Et puis vous ne devriez pas ignorer que j'ai été délégué par Scotland Yard avec les pleins pouvoirs pour agir dans cette région contre Solway Ghost.

Downer, médusé, salua.

— À vos ordres, monsieur Dickson, répondit-il respectueusement, ce n'est pas moi qui irai à leur rencontre. D'ailleurs nous savions que nous aurions à prendre contact avec vous et nous devons nous mettre à votre disposition.

— Il se peut que j'aie besoin de vous, et le contraire est également possible, riposta le détective. Vous ne resterez pas à Fellston mais vous ne vous en éloignerez pas trop non plus. À trois ou quatre milles vers le nord, se trouve un hôtel solitaire, mais de bonne réputation : « L'Hôtel de Cumberland ». Le téléphone y est installé. Je pourrai vous y atteindre quand je le voudrai.

L'aubergiste rentra en s'excusant de son retard : il avait dû mettre une nouvelle barrique en perce.

— Mon ami, lui demanda le détective, je vais habiter pendant une quinzaine votre beau pays, et je vais surtout y chasser. On m'a indiqué quelques endroits giboyeux, parmi les étangs de la montagne, mais je ne peux me rappeler leur nom. Si vous m'aidiez ?

— Les étangs... Voyons un peu, il y a le Glapy ? Non ? Le Peg Top ? Il n'y a pas de gibier par là. Le Plover Hole ? Non, vraiment ! Pourtant il est le plus considérable, à moins que vous ne vouliez parler du Boosan mais ce n'est pas un endroit où l'on chasse.

— Et pourquoi cela, je vous prie ? demanda le détective.

— Il est très dangereux à cause des eaux mouvantes qui l'entourent. Il vous faudra un guide averti pour vous y conduire. Il y a là un sentier assez ardu et difficile à reconnaître. Sa réputation ne vaut rien !

— Encore une fois je vous demande pourquoi ?

Le tavernier haussa les épaules.

— Ce sont sans doute des histoires de bonne femme, mais on dit que le Boosan a son fantôme. Moi, je ne connais personne qui l'ait jamais vu.

— Personne n'habite donc les parages ?

— Personne... dans le temps, les anciens seigneurs de Fellbroke y avaient installé une hutte de canardière, mais ils l'ont désertée à cause des dangers d'approche que je viens de vous signaler.

Les policiers avaient vidé leurs deux cruchons de bière et s'en allèrent après un rapide et revêche salut. Les deux détectives les imitèrent, mais en prenant une direction opposée.

— Marchons vite, Tom, nous aurons besoin de tout notre temps au Boosan.

Le jeune homme s'effara :

— Et le danger d'enlèvement qu'en faites-vous ? Lança-t-il.

— Je compte le prévenir, dit simplement le maître.

— Et comment le ferez-vous ?

— En suivant fidèlement le chemin tracé sur cette carte, dit Harry Dickson en tirant de sa poche une vieille carte militaire du pays où un tracé à l'encre de Chine courait à travers la montagne Cumbrienne.

— Comment avez-vous pu vous la procurer ? s'écria le jeune homme stupéfait.

Harry Dickson se mit doucement à rire.

— C'est encore un secret, mon petit ! Un secret qui ne m'appartient pas et qu'à mon cœur défendant je ne vous révèle pas encore. Contentez-vous pour le moment de circuler sans danger dans cette contrée pleines d'embûches.

Le village était déjà derrière eux et la montagne commençait par une sorte de lande vive et pouilleuse, aux végétations basses et rabougries. Un chemin montant, qu'ils prirent, se rétrécit bientôt, se muant en sentier et puis en piste.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, la contrée devenait plus sauvage. Ils traversèrent des plages rocheuses, des plateaux herbus, côtoyant des torrents rageurs. La faune n'était pas rare mais méfiante, des perdrix rouges s'enfuirent en caquetant, des dassies ou lapins dévalèrent devant eux. Bientôt, ils aperçurent le vol ondoyant des vanneaux, ce qui indiquait une eau proche.

Un reflet palide au fond d'une cuvette de la montagne accrochait un mince rayon de soleil.

— Boosan, dit Harry Dickson, vraiment le site n'a rien d'enchanteur.

Il s'était remis à étudier la carte routière.

— Jusqu'ici notre chemin n'a pas été trop malaisé, déclara-t-il, le voici qui descend en pente raide vers l'étang, mais auparavant il serpente dans une plaine qui me paraît être pleine de péril. Le tracé semble avoir été effectué avec un soin extrême et à l'aide d'une boussole précise.

Il tira de sa poche le précieux petit instrument et donna ordre à Tom Wills de le suivre sur les talons.

— Posez les pieds dans les empreintes des miens pour plus de sécurité, conseilla-t-il à son élève.

La plaine qui, vue des hauteurs semblait nue, était de fait hérissée d'ajoncs et de hauts roseaux emplumés. Dès que les détectives y eurent mis les pieds, ils entendirent la terre borborygmer sourdement et de fins filets d'eau jaillirent sous leur poids.

L'avance fut lente et longue, Harry Dickson ne risquait aucun pas sans avoir de sa canne sondé le sol ; et ses regards allaient de la terre à la pointe bleutée de l'aiguille aimantée. La forêt des roseaux s'éclaircit et, soudain, avec un bruit plaintif, trois magnifiques oiseaux s'élevèrent en tournoyant.

— Nous voici dans le domaine du Boosan, dit le détective. Ah bon, et voici des avocettes !

Une escadrille voguait en triangle, dessinant de longs sillages sur la moire de l'onde.

— La hutte ! murmura Tom Wills en indiquant devant lui sur la berge un petit bâtiment bas, fait de planches mal équarries et verdies par les mousses et les pariétaires.

— Attention, riposta le maître. Je suppose que cette petite croix noire désigne cette cabane de chasse et voyez comme le tracé qui conduit vers elle serpente.

Le sentier qu'ils suivaient à présent n'était guère large de plus de deux pieds mais, parfaitement ferme, il prenait des allures de digue. Le détective examina attentivement la nature du terrain.

— Cela a été fait de main d'homme, déclara-t-il enfin. Mais il doit y avoir de longues années.

Il se retourna vers son élève.

— Vous avez comme moi parcouru le chemin les yeux rivés sur le sol, et qu'avez-vous découvert, Tom ? demanda-t-il brusquement.

— Découvert ? Rien du tout !

— Et cela ne vous semble pas curieux de ne rien avoir découvert du tout ?

— Comment ? s'écria le jeune homme interloqué, que voulez-vous

dire ? En voilà une question !

Ils étaient encore à quelques pas de la hutte.

— Eh bien ! moi, cela m'intrigue considérablement, Tom ! continua Harry Dickson dont le front était plissé sous l'empire de la réflexion. Avez-vous vu le fusil dont Mr. Kirkwinkle se sert ? Sans aucun doute, puisqu'il s'en montre assez fier !

— Certainement, répondit Tom Wills, c'est un excellent automatique de chasse, système Browning.

— Nous y voilà ! Et comment se comporte une telle arme ? Elle éjecte automatiquement ses douilles vides et les projette assez loin du tireur. Aussi celui-ci ne perd-il pas son temps à les ramasser. Avez-vous retrouvé une de ces douilles ?

— Aucune, c'est vrai.

— Et Kirkwinkle qui a fait bonne chasse a dû en brûler pas mal, continua Harry Dickson.

Ils avaient atteint la porte de la hutte et Dickson la poussa, mais sans succès.

— Pour une cabane abandonnée, elle possède une bien bonne serrure, ricana-t-il en tirant une fine tige d'acier bruni de sa poche.

La serrure céda, sans grincement, bien huilée comme elle l'était.

Tom Wills eut un geste de stupeur.

— Eh bien, si je m'attendais à cela ! S'écria-t-il.

L'intérieur de la hutte n'était certainement pas conforme à ce qu'on aurait été en droit d'attendre d'une cabane abandonnée au bord d'un étang que tout le monde évitait avec soin. Le sol était sec et garni en partie d'un épais tapis en fibres brunes.

Un large lit de repos couvert de peaux de chèvres occupait un des coins, et une table en chêne lustré lui faisait face.

Un petit poêle en crapaudine s'adaptait dans la cheminée façonnée de fraîche date, comme le révélaiient les briques encore roses. Une petite provision de bois sec et de coke s'entassait par terre.

— À présent je puis achever la phrase de Mr. Kirkwinkle, dit Harry Dickson. Au moment où elle a été coupée net, elle était ainsi conçue : « Il m'a paru y voir le toit d'une hutte qui... »

— Fumait ! acheva triomphalement Tom Wills.

— C'est bien cela, affirma le détective.

Une rafale aiguë fusa dans l'air et la cabane en reçut comme un choc.

— Diable, s'écria Harry Dickson, voilà la tempête qui recommence !

Le ciel s'était couvert de nuages rapides et noirs, l'eau de l'étang se hérissa en une courte houle hachée, des bandes de courlis et de piletts passèrent en criant avec une vitesse de locomotive.

— J'avais prévu un séjour assez prolongé en ces lieux, dit le détective en posant sur la table du chocolat, des biscuits et une petite gourde plate remplie de rhum. Profitons-en pour explorer ce logis peu ordinaire.

Tom le vit parcourir la place, retourner le tapis, examiner pouce par pouce le lit de repos, donner des signes de déception, puis finalement faire un geste de triomphe en élevant au-dessus de sa tête un petit objet brillant.

— Une boîte à poudre de riz ! s'écria Tom Wills.

— Qui signe partiellement la fin d'un mystère, répliqua son maître. Cette maison est un simple rendez-vous d'amoureux, mon garçon.

— De qui ? demanda Tom Wills.

— De Sir Donald Fairfax, cela saute aux yeux ! Comprenez-vous maintenant pourquoi il a exigé si impérieusement le silence de Mr. Kirkwinkle !

Il s'était assis sur le bord du lit de repos et jouait négligemment avec la boîte d'argent doré.

— Et... la dame ? hésita le jeune homme.

— Un peu de discrétion, Tom, fit Dickson en riant, surtout que pour le moment cela n'a qu'une bien minime importance. Il y a quelque chose qui en a bien davantage et c'est le fait de n'avoir retrouvé aucune des douilles du fusil de Mr. Kirkwinkle.

Brusquement le détective se redressa.

— Au diable, gronda-t-il, voilà qui est mauvais !

Tom l'interrogea du regard.

Harry Dickson s'était mis à arpenter la pièce de long en large, donnant tous les signes d'une agitation soudaine et profonde, puis il ouvrit la porte et regarda au-dehors. La tempête croissait de minute en minute en violence. Les roseaux se tenaient presque horizontalement, tellement la force du vent qui les courbait était terrible. Les eaux de l'étang roulaient une bave jaune et seuls d'énormes goélands et des mouettes flamandes survolaient encore avec des cris d'angoisse l'étendue liquide.

— Pourtant il nous faudra retourner, avant que... murmura Tom Wills.

Et Dickson acheva avec violence :

— Avant que Kirkwinkle ne soit assassiné !

Il avait à peine parlé qu'un cri effroyable retentit au loin, s'élevant au-dessus de la clameur des éléments déchaînés.

D'un bond, Harry Dickson était dehors et au mépris des rafales et des averses rageuses s'orientait du regard.

— Cela vient du côté de l'ouest ! grommela-t-il. Ah... j'aurais dû le prévoir !

Il avançait au milieu de la tourmente, n'écoutant pas les supplications de son élève.

— Les sables mouvants ! Pensez aux sables mouvants, maître !

Un second appel puis un troisième retentirent, plus affreux encore, et puis un autre plus faible qui se perdit dans le tumulte de la tempête.

— Un enlisé ! cria Dickson, que Dieu ait pitié de lui !

Sondant le sol, trébuchant par-ci, par-là, s'enfonçant parfois au-delà des chevilles puis se rejetant avec horreur en arrière, se confiant à leur bonne étoile autant qu'à la Providence, les détectives franchirent ainsi près d'un mille.

Mais plus aucun cri ne s'éleva et les hommes comprirent que tout secours humain serait désormais inutile à celui qui avait été happé par les sables mortels.

Soudain Tom Wills vit un éclair jaune parmi les herbes et les lentisques : c'était la douille d'un fusil automatique.

Il tendit l'objet à son maître.

Harry Dickson secoua tristement la tête.

— Hélas, murmura-t-il, je l'avais bien pensé ! Il y avait un autre chemin que celui tracé sur la carte militaire, c'est celui que Kirkwinkle a suivi, guidé et protégé par un prodigieux hasard, et c'est celui qu'un autre ne veut pas que l'on connaisse et que l'on emprunte !

— Fairfax ! s'écria impétueusement le jeune homme, Fairfax qui a voulu garder pour lui seul le secret de l'accès du lieu de ses rendez-vous clandestins. Il faut faire arrêter Fairfax dès que nous serons revenus à Fellston, monsieur Dickson !

Le crépuscule tombait quand les détectives trempés et fourbus furent de retour à l'hôtel.

La première chose qu'ils entendirent, ce fut la voix de Mr. Kirkwinkle qui racontait à qui voulait l'entendre d'anciennes prouesses cynégétiques.

3. Le véritable mort du Boosan

Harry Dickson s'était trompé !

Tom put lire un certain désarroi dans le regard de son maître, quand il aperçût Mr. Kirkwinkle blotti au creux d'un fauteuil de velours et fumant un énorme cigare noir.

Il avait pour auditoire la belle Mrs. Brodge, Sir Donald et le silencieux et chétif Mr. Simons qui, d'ailleurs, ne l'écoutait pas beaucoup. Un peu à l'écart se tenait Mr. Trabage, écoutant attentivement, lui, mais pour formuler de temps à autre des objections sarcastiques.

Harry Dickson et son élève s'assirent à quelque distance du groupe et se mirent à feuilleter des magazines vieux d'un mois. Le détective réfléchissait ; quelque chose avait cloché dans cette machine admirablement huilée qu'était son système déductif. Il lui fallait trouver la cause de l'erreur. Elle ne se dessinait pas encore, mais se présentait à l'esprit du grand détective sous la forme d'un brouillard épais où se mouvaient des formes imprécises. Et, tout à coup, avec épouvante il reconnut ce brouillard : c'était l'atmosphère... celle du crime aux aguets.

Le salon bleu était trop violemment éclairé par des lampes qu'une mauvaise distribution du courant faisait une fois passer au rouge sombre et une autre fois survoltait en les poussant au blanc aigu. Les visages lui paraissaient crayeux, ombrés de cernes trop lourds. La voix du chasseur sonnait creuse et fausse ; les regards de Mrs. Brodge s'attachaient aux vitres où une eau sombre ruisselait.

Fairfax rêvait, la mine absente. Seul Trabage avait l'air content et ses grosses lèvres luisaient. Quant à Mr. Simons, il paraissait si mince, si menu qu'il semblait fondre dans le profond fauteuil qu'il occupait près du feu.

Tout à coup, le staccato bruyant d'une moto déchira le silence.

— Le voilà ! s'écria Mrs. Brodge dont le visage s'éclaira, c'est mon mari, je reconnais le bruit de sa moto entre mille. Je commençais à être très inquiète, car il m'avait certifié qu'il rentrerait pour le lunch, et il ne plaisante pas sur l'heure, jamais !

La moto s'arrêta devant la porte, mais aucun Mr. Brodge ne parut.

Harry Dickson, prêtant l'oreille, crut entendre un colloque à deux

voix, où il reconnut celle de l'hôtelier, mais non la seconde. Ils parlaient sur un ton pressé et étonné.

Enfin la porte s'ouvrit et le maître d'hôtel parut, embarrassé et inquiet.

— Sir Fairfax ! dit-il en faisant signe au seigneur de Fellbroke de bien vouloir le rejoindre.

Mrs. Brodge prit un air étonné d'abord, angoissé ensuite.

— Que signifie, murmura-t-elle, n'est-ce pas la moto de mon mari ? Pourtant il m'a bien semblé la reconnaître...

Fairfax rentra : il était très pâle et rejoignit immédiatement Mrs. Brodge.

— Milady, dit-il d'une voix mal assurée, ne vous effrayez pas, il se peut que ce ne soit qu'une fausse alarme. C'est bien la moto de Mr. Brodge que vous avez entendue mais ce n'est pas lui qui la monte. C'est un habitant d'un village voisin qui l'a trouvée cet après-midi sur la route de Lancaster et il l'a identifiée pour l'avoir vue passer souvent conduite par Mr. Brodge. Comme elle y était encore à la nuit tombante, il a cru bien faire en la reconduisant ici.

— Il est arrivé malheur à mon époux ! s'écria Mrs. Brodge en fondant en larmes.

Pour la première fois, Mr. Simons intervint d'une petite voix flûtée, à peine audible, pour demander au propriétaire de l'hôtel, qui se tenait derrière Sir Donald, de faire entrer l'homme qui venait de ramener la motocyclette. C'était un jeune rural aux allures sportives et décidées.

— Mon nom est Alexandre Plumber, dit-il, et j'habite le hameau de Newfell, à quatre milles d'ici, je suis prêt à répondre à toutes les questions que l'on voudra me poser.

— Oh, dit Mr. Simons, il n'y en a qu'une et encore elle est de bien peu d'importance. Je ne sors pas beaucoup, et quand je le fais, j'évite le bord de la mer où l'air est trop vif pour mes poumons, alors je préfère me promener par la campagne. Il y a deux routes qui joignent Fellston et Lancaster, celle qui vient du village et celle, toute neuve, qui vient de la station balnéaire. Je suppose que vous avez découvert la moto de Mr. Brodge au-delà de la jonction de la route neuve avec celle de Lancaster, puisque plus rapprochée de Preston, où se rendait Mr. Brodge, n'est-il pas vrai, mon ami ?

Alexander Plumber ouvrit des yeux tout ronds et finit par s'écrier naïvement.

— Eh, c'est juste ce que vous dites, Sir, cela aurait dû être en effet, mais il n'en est pas ainsi pourtant. La machine se trouvait en amont de la jonction avec la route de Fellston Village, donc en

s'éloignant de Preston.

Mr. Simons haussa les épaules.

— Au fond, je ne sais si cela a de l'importance, dit-il en retombant dans son mutisme habituel.

Les yeux de Harry Dickson pétillèrent et il se prit à considérer le malade avec curiosité sinon avec sympathie : car la remarque était d'importance, en vérité.

— Il nous faudra battre le pays, conclut Sir Fairfax.

Plumber secoua la tête.

— Ce serait difficile, déclara-t-il, sinon impossible, car j'ai eu toutes les peines du monde pour parvenir jusqu'ici. Plusieurs ruisseaux voisins de la route de Lancaster ont démesurément grossi et, en certains endroits, j'ai roulé dans un demi-pied d'eau. À cette heure, la route doit être déjà inondée par endroits, et je m'en vais même passer la nuit chez un de mes cousins au village.

Mrs. Brodge éclata en sanglots et Sir Donald s'institua sur l'heure son cavalier servant et son ange consolateur.

À quelques minutes d'intervalle, les sœurs Bradsome rentrèrent de leur promenade ; elles avaient été retenues par les averses dans divers abris de fortune et déclarèrent qu'elles avaient dû guérer à plusieurs endroits pour retourner au Casino. Il en avait été de même pour Miss Brown qui rentra la dernière.

Ce fut Mr. Trabage qui se chargea de les mettre au courant de l'inquiétante absence de Mr. Brodge, chose qu'il ne put faire sans remarques désobligeantes à l'endroit des gens âgés qui se servent de motos comme moyen de locomotion.

L'hôtelier promit de téléphoner à tout hasard au village de Fellston, puis à Lancaster et le fit sur l'heure, mais il ne put recevoir aucune indication.

À grand-peine on obtint la communication avec Preston, et là on apprit que Mr. Brodge n'avait pas été vu par les gens chez qui il avait affaire. Incidemment on apprit ainsi que de graves inondations menaçaient une partie du pays, et que diverses communications ferroviaires et routières étaient menacées et même déjà coupées. La communication s'acheva sur de vagues paroles consolantes à l'adresse de Mrs. Brodge éplorée, et la promesse de faire battre le pays dès qu'il ferait jour. La pauvre femme se retira bientôt dans sa chambre et le repas fut servi dans une atmosphère de consternation générale.

Seul Mr. Trabage fit honneur aux timbales de macaroni et au pâté de turbot à l'anglaise. Les autres touchèrent à peine à leur assiette. Peu après les desserts, tout le monde se leva et, sans repasser par le salon, monta se coucher.

Au moment où Sir Fairfax allait en faire autant, il se sentit retenir par le pan de son veston par le vieux Mr. Smithson.

— Un moment Sir Donald, dit celui-ci.

Le châtelain lui jeta un regard mécontent.

— Je désire aller me reposer, monsieur, dit-il, je suis très fatigué et peu en humeur de causer.

— Qu'à cela ne tienne, riposta Harry Dickson, il ne s'agit que de rendre un très menu service à Mrs. Brodge. Voulez-vous lui rendre ceci ?

Et il lui tendit la petite boîte à poudre de riz.

Sir Donald devint livide.

— Où... avez-vous trouvé cet objet ? balbutia-t-il.

— Vous le savez aussi bien que moi, Fairfax, répondit sèchement le détective, et maintenant veuillez répondre à mes questions.

Le hobereau se redressa avec hauteur.

— Personne n'est en droit de m'en poser, monsieur, dit-il avec colère.

— Si fait, un inspecteur de police par exemple, fut la réponse brève. Mr. Brodge soupçonnait-il vos rendez-vous avec sa femme dans le petit chalet au bord de l'étang Boosan ?

Sir Donald s'effondra littéralement.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer..., murmura-t-il avec peine.

— Je ne suppose rien, je sais. Veuillez donc me répondre sans détours et alors je pourrai peut-être vous dire ce qu'il est advenu de Mr. Brodge.

Sir Fairfax se cacha le visage dans les mains.

— Je... je... crains..., finit-il par balbutier d'une voix éteinte. Depuis plusieurs jours, il tenait sa femme littéralement prisonnière ici. C'est pour cela que j'ai prétexté un accident arrivé à ma demeure pour venir réinstaller auprès de Margaret.

— Et faire la cour à Miss Bertha Bradsome, interrompit Harry Dickson.

Sir Donald eut un geste de dénégation, mais Dickson y coupa court.

— Cela, c'est une autre histoire, et c'est surtout une affaire, dit-il d'un ton tranchant.

— Mais qui donc êtes-vous ? s'écria tout à coup Sir Fairfax.

— Écoutez, Sir Donald, dit gravement le détective, je vais vous donner une preuve de confiance. Je crois bien que si, ici, à ma place, se trouvait un officier de police de Scotland Yard, il vous arrêterait sur

l'heure. Mais il aurait tort, car vous n'êtes coupable d'aucun crime. Je vais faire plus encore et vous demander votre aide.

— Mon aide ? s'effara Sir Donald.

— Pour empêcher que des gens soient assassinés dans cet hôtel.

— Mais par qui ?

— Par Solway Ghost !

— Justes dieux... Êtes-vous en droit de supposer de pareilles atrocités, sir ?

— Certainement, Sir Fairfax, car je suis Harry Dickson !

*

* *

Quand l'émotion causée par le nom prestigieux se fut un peu calmée chez Donald Fairfax, celui-ci se déclara prêt à seconder le détective de son mieux.

— Très bien, dit Harry Dickson, je vais vous poser des questions, mais ce n'est pas un interrogatoire que je vous fais subir, notez-le bien, Sir Donald. Vos domestiques avaient-ils reçu ordre de quitter votre château ?

Le châtelain secoua la tête.

— Pas précisément, sir, mais Hodister m'a demandé d'aller passer quelques jours dans sa famille, ce que je lui ai accordé avec joie. Ma cuisinière, la bonne Miss Saweyer, qui..., qui est un peu ma confidente, est restée au château, mais pour que les apparences soient sauves, elle ne se chauffe et ne cuisine qu'à l'aide d'un réchaud à pétrole.

Harry Dickson se leva d'un bond.

— Il faut sauver Miss Saweyer ! s'écria-t-il et il ajouta d'un air sombre : si toutefois on peut encore la sauver !

Fairfax poussa un cri de terreur.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle soit en danger ? s'écria-t-il.

Harry Dickson posa sa main sur le bras du seigneur de Fellbroke.

— Il faut que je fasse appel à tout votre courage, Sir Donald, car je n'ai que des choses terribles à vous apprendre. Le pauvre Hodister est mort, assassiné, je crois à peu près à l'endroit où l'on a trouvé la motocyclette de Mr. Brodge.

Fairfax chancela comme s'il avait été frappé en pleine poitrine.

— Hodister... mort... assassiné...

— Et sous le signe de l'effroyable et mystérieux Solway Ghost, déclara le détective. Ce n'est pas tout. L'infortuné Brodge lui aussi n'est

plus.

Sir Donald devint affreusement livide.

— Et comment ? Assassiné, lui aussi ? balbutia-t-il.

— Enlisé... Mais cela n'exclut pas une intervention criminelle. Vous, qui connaissez mieux que personne les terres perfides du Boosan, vous pourrez me dire combien de temps dure en général une pareille agonie.

— Environ une demi-heure, répondit Sir Donald.

— Mr. Brodge a crié trois fois et son troisième cri était un cri de mort, continua Dickson. Brodge a probablement été assassiné tout comme Hodister, à l'aide d'une arme à feu. À travers la bourrasque, il nous a été impossible d'entendre la détonation. Le corps peut-il être retrouvé dans les sables mouvants de Boosan ?

— Jamais, au grand jamais, affirma le châtelain.

— Donc, à moins de circonstances imprévues, nous ne connaissons jamais non plus la façon dont il est vraiment mort, dit lentement le détective.

Il s'était levé en adressant un signe à Tom Wills.

— Je vous accompagne, dit Sir Fairfax.

Dickson refusa.

— Votre présence ici m'est nécessaire. Donnez-moi les clés de votre manoir, et je saurai bien y dénicher ce qu'il faut. Nous quitterons l'hôtel sans être vus. Vous, Sir Donald, vous veillerez ; quand vous nous verrez revenir, et que nous vous enverrons des signaux lumineux avec nos lampes électriques, vous nous ferez entrer sans bruit.

Mais Sir Donald hésitait visiblement.

— Certes, je le ferai, dit-il, bien que cela me soit difficile.

Harry Dickson lui jeta un regard interrogateur.

— Je ne vois pas très bien pourquoi, dit-il sèchement.

Sir Donald ne semblait pas l'entendre et un trouble intense se lisait sur son visage.

— Pauvre, pauvre Margaret, murmura-t-il... Et maintenant que Brodge est mort !

— Voyons ! parlez donc, lui ordonna presque rudement le détective.

— Je vous dois toute la vérité, déclara le châtelain en rougissant. Vous n'ignorez sans doute pas que mon manoir de Fellbroke est grevé de bien lourdes hypothèques, et non plus que mon passé m'a chargé de dettes non moins considérables. Je ne savais vraiment pas comment en sortir.

» Quand je vous disais que j'esuis venu m'établir au « Casino » pour être plus prêt de Mrs. Brodge, je ne vous rapportais pas la vérité, monsieur Dickson.

— Je m'en doutais, répondit froidement le détective.

— Et cet après-midi, continua le châtelain à voix plus basse, devant le pasteur de Fellston, avec Mr. Kirkwinkle comme unique témoin, j'ai épousé Miss Bertha Bradsome...

— Mes félicitations, dit tout aussi glacialement le détective, Miss Bradsome est très riche.

— Margaret m'approuvait, gémit Sir Fairfax, et voici qu'elle se trouve être libre...

— Rien ne dit qu'elle hérite de la fortune de son mari, riposta railleusement le détective.

— Qu'importe, monsieur Dickson, j'aurais préféré perdre le château de mes pères, être réduit à gagner ma vie en travaillant durement, mais aux côtés de Margaret !

Harry Dickson le considéra avec un peu plus de sympathie.

— Vous avez décidé avec Lady Fairfax de garder votre mariage secret ?

— Quelque temps, c'est ma femme qui le désire. Mais pas bien longtemps toutefois, quelques jours à peine, c'est-à-dire le temps que nous passerons encore dans cet hôtel.

Puis Sir Donald se remit à parler du vieil Hodister.

— Je ne puis me faire à l'idée d'un pareil crime, monsieur Dickson. Hodister était un homme si simple, si peu connu des hommes, si effacé.

Harry Dickson lui posa brusquement la main sur l'épaule.

— Un moment ! Pardonnez-moi de réveiller chez vous un souvenir douloureux entre tous. Pendant votre... séjour à Londres, vos domestiques sont-ils restés au château ?

— Oui, répondit le châtelain en baissant la tête.

— Et c'est pendant ces deux années d'absence que Solway Ghost a agi dans ces parages d'une aussi tragique manière, dit brusquement Harry Dickson.

— Justes dieux, que voulez-vous insinuer ? s'écria Fairfax.

— Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, je ne suspecte aucun de vos domestiques, bien au contraire, mais je constate un fait.

— À partir duquel vous concluez quelque chose néanmoins ! Oh, dites-le ! supplia Sir Donald, les larmes aux yeux.

— Je vous ai trop pris en confiance pour ne pas vous le dire, Sir Fairfax, fit Harry Dickson en le regardant gravement. Les premières victimes de Solway Ghost ont été quelconques, si l'on peut dire. Elles ne le sont plus à présent. On dirait qu'aujourd'hui tous ceux qui connaissent le chemin qui conduit au Boosan gênent quelqu'un que, pour le moment aussi, je continuerai d'appeler Solway Ghost. C'est pour cela que Hodister est mort et que Brodger a péri.

Il leva la main en signe d'avertissement.

— C'est pour cela en outre que trois personnes ici sont en danger : Mr. Kirkwinkle, vous-même et... Mrs. Brodger.

— Seigneur ! murmura Sir Fairfax.

— Et c'est pour cela enfin, acheva le détective, que je crains fort, Sir Donald, que nous ne trouvions tout à l'heure dans votre manoir la pauvre Miss Saweyer assassinée !

4. Des pas au plafond

Si le manoir de Fellbroke ne s'était pas trouvé sur une éminence, et dans une partie mamelonnée du pays, les détectives n'auraient jamais pu l'atteindre au cours de cette nuit de tempête.

À peine eurent-ils quitté l'hôtel qu'ils durent affronter une eau noire et murmurante, montant d'instant en instant. Puis, le sol ne fut bientôt plus qu'une côte douce à travers les dunes, et les deux hommes n'eurent à lutter que contre l'eau du ciel, sans devoir se soucier pour le moment de celle de la terre.

La nuit était noire. Au loin on voyait les pauvres lumières de Fellston et l'éclairage plus accentué de quelques hôtels.

Tout en marchant, le détective songeait à l'expédition hasardeuse qu'il venait d'entreprendre en compagnie de son élève. Il s'avancait en terre hostile, à travers les ténèbres, incertain du danger qui pouvait jaillir d'un instant à l'autre du moindre buisson, du moindre tas de pierres. Un moment, il regretta de n'avoir pas prévenu Downer et les deux autres inspecteurs qui auraient pu les suivre dans leur périlleuse escapade.

Il en était à ces pensées peu réjouissantes quand il arriva au carrefour des hautes dunes où s'amorçait le chemin conduisant au manoir de Fellbroke.

Soudain, Tom Wills fit un écart en arrière et retint son maître par le pan de son manteau.

— On a parlé tout près de nous ! murmura-t-il.

Harry Dickson écouta et, en effet, un bruit de voix étouffées lui parvint.

— Qui vive ! s'écria-t-il, oubliant toute prudence.

— C'est vous, monsieur Dickson ? répondit une voix connue, c'est heureux, car il ne fait pas gai en cet endroit, sous cette pluie battante.

— Downer ! s'écria le détective.

— Mikes et Bakerton sont ici également, continua l'inspecteur. Dès que vous nous avez téléphoné de votre hôtel, nous nous sommes mis en route et nous voilà.

Tom Wills allait s'écrier avec une compréhensible stupeur que personne n'avait téléphoné, quand il sentit la main de son maître se

poser sur sa bouche, lui imposant le silence.

— C'est fort bien, dit joyeusement le détective, je regrette de vous avoir fait attendre un peu longuement. En route, nous allons à Fellbroke.

Il prit la tête du groupe qui avança en file indienne sur une route assez profondément encaissée entre deux hautes collines de sable. Bientôt le sol devint dur et rocheux et dans l'obscurité une forme noire se dressa au loin, sur l'horizon livide du Nord-Ouest.

Après avoir suivi une allée de chênes-marceaux, policiers et détectives traversèrent une courte pelouse et se heurtèrent à une grille de fer. Elle n'était pas fermée et donnait accès à une cour d'honneur mi-dallée mi-herbeuse, au fond de laquelle se dressait le perron.

— Faudra-t-il sonner ? demanda Downer. Ou alors se servir du pied-de-biche.

Mais Harry Dickson le retint.

— Inutile, d'abord parce que j'ai les clés, ensuite... parce que je crains beaucoup de n'y plus réveiller personne.

Le dé clic des lampes joua et la dure lumière blanche éclaira par zones un immense et sombre vestibule aux murs ornés de puissants trophées de chasse, allant du bois d'un dix cors, au mufle formidable des aurochs des siècles passés.

Harry Dickson fit halte pour réfléchir.

— Restez ici, ordonna-t-il aux policiers et ouvrez l'œil. Voici une rotonde qui sera pour vous un excellent poste de garde et d'observation en même temps. N'hésitez pas à vous servir de vos armes, si besoin en est !

Il monta le large escalier, suivi de Tom, et négligea les chambres du premier étage pour monter immédiatement à celui des domestiques, logés sous les combles du château.

— La troisième porte sur le palier à gauche est celle de la chambre de Miss Saweyer, murmura-t-il en se remémorant les indications de Sir Fairfax.

— Elle est ouverte ! dit Tom Wills à voix basse.

— Mauvais ! grommela le détective.

Il eut un moment d'hésitation avant de franchir les derniers mètres qui lui restaient à faire pour y accéder, puis braquant sa lampe, il avança...

Le cône lumineux pénétra dans une haute pièce triste et sombre, aux meubles sévères et antiques, atteignit un lit...

Tom Wills retint difficilement une exclamation d'horreur. Sur ce lit, un corps de femme était étendu dans une attitude de souffrance.

Les bras écartés en croix étaient solidement attachés au montant, à l'aide d'épaisses courroies de cuir. Les jambes avaient subi le même sort, et le corps tout entier était hideusement convulsé.

Harry Dickson abaissa le jet lumineux de sa lampe et le visage parut, blême, du sang aux commissures des lèvres, les yeux grands ouverts et révoltés.

— Morte ! gronda Harry Dickson. Pauvre Miss Sawyer !

— Pourquoi l'a-t-on attachée, commença Tom Wills, mais il s'exclama aussitôt : Regardez, maître, la malheureuse a été torturée.

Harry Dickson s'en était déjà rendu compte et il eut un mouvement de recul horrifié devant une pareille abomination : les ongles des doigts de pied avaient été arrachés, laissant à vif de hideuses plaies rougeâtres. Un unique coup de stylet porté derrière l'oreille avait atteint la malheureuse dans le bulbe cervical, et avait entraîné la mort, sans provoquer toutefois une hémorragie considérable.

Sur la courtepointe, Tom ramassa un petit bout de papier et l'approcha de la lampe du détective. « Et de deux ! » disait une haute écriture à l'encre écarlate.

Harry Dickson considéra le terrible billet en silence.

— Elle a dû être tuée peu après Hodister, dit-il.

— Pourquoi après ? demanda Tom Wills.

— Le bandit est exact quant à la numération, dit amèrement le maître – et si la mort avait été plus récente, le billet aurait porté peut-être le numéro trois par rapport à la fin de Mr. Brodge.

Pan !

Un coup de feu venait d'éclater au rez-de-chaussée et les échos en roulèrent avec fracas à travers les couloirs sonores du manoir. Puis, on entendit crier les policiers.

Harry Dickson et Tom descendirent quatre à quatre l'escalier et tombèrent littéralement au milieu du groupe effrayé des inspecteurs.

— Je les ai vus ! Je vous assure que je les ai vus, au moment où je tournais ma lampe vers cette muraille, s'écria Bakerton qui tenait un revolver encore fumant. Des yeux... oui, c'étaient des yeux ! Je pourrai vivre cent ans sans oublier leur expression féroce et inhumaine.

— Braquez toutes les lampes dans cette direction et tenez-vous prêts à tirer ! ordonna le détective.

Les faisceaux lumineux se confondirent enfin dans un seul cercle vivement éclairé sur les pierres grises de la muraille. La trace de la balle du policier était visible mais le mur ne présentait aucune issue,

ni porte, ni fenêtre. Même le couloir dont il formait le fond se terminait en cul-de-sac et n'était qu'un long boyau aveugle.

— Bakerton est bien celui de nous le moins sujet à la berlue, dit brusquement Downer, s'il dit qu'il a vu... eh bien, c'est qu'il a vu !

Tout à coup les cinq hommes se figèrent dans un même mouvement d'effroi : à l'étage au-dessus d'eux un rire effroyable, sardonique, infernal, venait d'éclater.

Downer voulut s'élancer mais Harry Dickson lui barra le chemin.

— Inutile de risquer votre peau, gronda-t-il, celui qui rit, celui que la balle de Bakerton n'a pas atteint, sait parfaitement qu'il peut rire impunément. Et si aucun de nous n'est tué ici sur place, c'est qu'il ne peut pas le faire !

Soudain le rire reprit mais sur un autre mode : il devenait chevrotant et il s'acheva sur une affreuse plainte de souffrance.

— Lumière sur le mur, cria Dickson et regardons où se trouve la trace de la balle de Bakerton. Je suppose que vous êtes bon tireur, continua-t-il en s'adressant au policier.

— Un de nos premiers prix de tir au revolver ! déclara fièrement Downer.

— Alors regardez à quelle distance du sol il a visé les yeux ! dit Dickson.

— Diable ! s'écria Bakerton, c'est vrai... à plus de quinze pieds du sol, mais c'est presque au plafond !

Une seconde après, ce fut à Tom Wills de crier de stupeur.

— Le plafond ! Regardez donc ! Il y a des traces de pas au plafond !

— Impossible ! rugit Downer, nous allons tous devenir fous dans cette taule, si cela continue.

Harry Dickson leur imposa silence et braqua sa propre lanterne vers les traces indiquées. Elles étaient peu nettes, mais luisaient de boue fraîche.

— Quel est le monstre infernal qui court au plafond ? gronda Downer.

— Un monstre ? Sans aucun doute, répondit Harry Dickson, tandis que son visage exprimait une sorte de détente heureuse.

— En tout cas, continua-t-il, il ne doit pas être content à cette heure, étant donné que votre balle, inspecteur Bakerton, doit lui avoir laissé un douloureux souvenir.

— J'en doute, riposta le policier, puisque le projectile est venu frapper la muraille.

— En passant à travers le corps du... monstre, déclara Harry Dickson.

— Dans ce cas, nous verrions des traces de sang, s'obstina Bakerton.

— Absolument pas, trancha Harry Dickson, et maintenant je vous félicite pour votre habilité de tireur, Bakerton, car vous avez bien visé entre les deux vilains yeux que vous avez vus !

— Sans l'atteindre !

— Si !

— Je n'y comprends plus rien, se résigna l'agent. Au surplus ce n'est pas mon affaire.

— Nous pouvons nous retirer, dit Harry Dickson, je parle pour Tom Wills et pour moi. Quant à vous, Downer, vous allez effectuer les constatations d'usage pour le crime qui s'est perpétré à l'étage. Voici le billet de Solway Ghost qui le signe. Devant le coroner du village, vous ne ferez mention ni de Tom Wills ni de moi, et laissez Sir Donald Fairfax tranquillement à « L'Hôtel du Casino », autant que faire se pourra.

— Et le monstre..., hésita Bakerton.

— Il vous laissera en paix, allez ! répondit Harry Dickson.

Il fit signe à Tom Wills de le suivre.

— Venez, Tom, la nuit n'est pas finie pour nous !

Ils s'enfoncèrent dans les ténèbres labourées d'averses glacées, courant bien plus qu'ils ne marchaient.

— Maître, dit Tom Wills, ai-je bien vu en remarquant que la découverte des étranges traces au plafond ont provoqué une sorte d'apaisement chez vous ?

— Très bien, mon ami, dit Harry Dickson, vous êtes un très fin observateur !

— Et si je vous demandais pourquoi ?

— Je vous répondrais de bien vouloir garder un peu de patience jusqu'à notre arrivée à l'hôtel, où j'aurai grand plaisir à dire deux mots à quelqu'un.

— Celui qui a téléphoné à votre place ?

— En effet. Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui imiteraient ma voix, au point de tromper l'inspecteur Downer qui est loin d'être une mazette.

La curiosité devait donner des ailes au jeune homme, car il prit bientôt la tête et se mit à marcher avec un entrain tel que Harry Dickson dut accélérer son allure. Bientôt, ils atteignirent de nouveau

la région des dunes d'où ils avaient vue sur le lointain. À leur gauche, « L'Hôtel du Casino » était visible entre deux creux de collines, et soudain Tom Wills s'écria :

— Il y a de la lumière dans notre chambre !

— Cela n'a rien d'étonnant, répliqua le maître.

Tom Wills ne sentait pas qu'il avait de l'eau jusqu'à mi-jambes, tant son désir de savoir était grand. Enfin Harry Dickson laissa filtrer un rayon de lumière par l'obturateur de sa lampe électrique et fit un signe en zigzag. Une minute après, un signe semblable lui répondit à la porte de service de l'hôtel qui s'ouvrit.

— Eh bien, Sir ? demanda la voix angoissée de Sir Donald Fairfax.

— Du courage, Sir Donald, et il vous en faudra encore beaucoup. Soyez homme...

— Miss Saweyer..., gémit le châtelain.

— Hélas ! vous aurez à subir sans doute demain un court interrogatoire de la part des délégués du Yard, mais ne vous en faites pas, tout est en ordre pour vous.

Sir Donald sembla hésiter.

— Monsieur Dickson, dit-il à voix basse, non seulement vous vous conduisez envers moi comme un gentleman, mais encore comme un homme profondément compréhensif, je dirai même un ami. Voudriez-vous continuer encore dans ce sens, en parlant à Mrs. Brodge... en la consolant ?

Le détective lui serra longuement la main.

— Je vous le promets, dit-il.

Puis il se séparèrent et, la tête basse, les pas lourds, Sir Donald marcha vers la chambre conjugale.

Tom Wills bouillait littéralement d'impatience en montant l'escalier qui conduisait à la chambre de son maître. Comme ils y arrivaient, une ligne de clarté apparut sous la porte. Toutes les lampes étaient allumées à l'intérieur. Un bon feu flambait dans la cheminée et un arôme de tabac chaud flottait. Quelqu'un qui leur tournait le dos était installé près du foyer, dans un fauteuil, les pieds, chaussés de savates rouges, sur les chenets.

Tout d'abord, Tom Wills ne remarqua que ces pieds, car l'intrus était enfoncé profondément dans les coussins du siège. Après une suprême hésitation, il s'avança.

— Monsieur Simons ! s'écria-t-il stupéfait.

Un rire clair lui répondit ; il ne venait pas de Mr. Simons qui continuait à fumer sa petite pipe en terre noire, mais de Harry Dickson.

Allant d'étonnement en étonnement, le jeune homme vit son maître approcher de l'énigmatique bonhomme, la main tendue.

— Ce cher vieux Bunny ! s'écria-t-il.

— Je crois, répondit Mr. Simons, que mon ami Tom ne m'a pas reconnu.

— Non..., balbutia l'élève, non..., en vérité.

— Et je ne vous adresse aucun reproche, dit joyeusement Harry Dickson, car moi-même je m'y suis laissé prendre. Voyons, Tom, faites appel à votre mémoire et saluez le célèbre Bunny Lipton !

5. L'étrange alliance

— Non, Bunny, avoua Harry Dickson en s'installant aux côtés du petit détective, et en bourrant à son tour une bonne pipe, non, ce n'est pas votre providentiel coup de téléphone à Downer, dont je vous remercie de tout cœur, qui m'a appris votre identité, mais... des pas mystérieux qui avaient laissé leurs empreintes sur un plafond à plus de quinze pieds du sol, au manoir de Fellbroke.

Bunny Lipton eut un mouvement brusque.

— Ensuite, Dickson ? demanda-t-il.

En peu de mots, Harry Dickson lui narra l'aventure récente, la sinistre découverte, puis le coup de revolver de l'inspecteur Bakerton.

— Bakerton ne pouvait se douter qu'il tirait sur un Wuhu, continua-t-il, un de ces affreux chéiroptères des montagnes hindoustanes, pourtant assez inoffensifs, si je ne me trompe. Les yeux de cette sorte de renard volant et rampant ont quelque chose de hideusement humain, et comme l'animal est nyctalope, ils luisent vilainement dans l'obscurité. Mais entre ces démoniaques prunelles, le crâne possède une espèce de vallonnement où pousse une excroissance très charnue. La balle du policier a traversé cette crête, sans gravement blesser son propriétaire, mais en lui infligeant certainement une cuisante douleur.

» Ajoutez à cela que ce nocturne exotique pousse, quand il est en colère, un cri qui ressemble à s'y méprendre au rire d'un homme pris de démence furieuse. Je n'ai donc pas été long à savoir quel était le monstre qui courait au plafond, riait comme un possédé et ne pouvait qu'être blessé légèrement par une balle envoyée entre ses deux terribles yeux de feu vert. Mais, en même temps, ma lanterne était bien davantage éclairée au sujet de l'ami mystérieux qui m'a fait venir de Londres à Fellston, et a appelé à mon aide les agents de Scotland Yard, logés dans les environs.

» Là, où se trouvait un Wuhu, il y avait de l'Orient dans l'air ! Et dès que les crimes d'Orient empiètent sur le domaine d'Angleterre, on voit surgir Bunny Lipton.

Celui-ci approuva avec simplicité.

— Nous reviendrons sur l'affaire du Wuhu, elle a énormément d'importance, dit-il, et je suis loin de prétendre qu'elle simplifie les

choses.

» De fait, Dickson, Scotland Yard a, une fois de plus, voulu jouer au plus malin, sans naturellement y réussir. La nouvelle lettre de... Solway Ghost était entre les mains des hauts fonctionnaires de là-bas, depuis plus de quinze jours déjà. Je travaillais à ce moment-là en France, selon un accord entre Downing Street et le Quai des Orfèvres. Ce n'est que par hasard que la lettre à l'encre rouge est tombée entre mes mains. J'ai dû faire une grimace, car un des chefs m'a demandé ce que j'y trouvais de remarquable.

» — Ce n'est pas un Européen qui a écrit cela, ai-je dit.

» Pour un peu mon interlocuteur allait hausser les épaules.

» — Mais un homme instruit, j'ose le dire, auquel l'écriture cunéiforme est familière.

» — Cela n'existe plus, a été la réponse railleuse.

» — Je vous demande bien pardon, ai-je dit en me penchant sur la carte de l'Hindoustan et en indiquant de la pointe de mon stylo une région tachetée de blanc, comme le font les cartographes quand ils se trouvent devant les terres mal connues et inexplorées, situées sur l'incertaine frontière nordique du royaume de Lahore et de l'Afghanistan.

» Mon chef poussa un grognement d'ennui.

» — Diable, c'est un vilain endroit, où les gens n'ont pas encore oublié les années 1846-1849 de la conquête anglaise !

» — Excellence, les terribles Thugs sont des agneaux comparés aux créatures malfaisantes qui infestent ces terres incertaines et ils ont voué une haine féroce aux Européens en général et aux Anglais en particulier. Ce qui est pire encore, c'est que parmi eux existent des êtres cultivés qui ont vu du pays, mais qui n'en sont pas devenus meilleurs, il s'en faut de beaucoup. Ils parlent, lisent, écrivent aisément plusieurs langues, mais leur propre écriture semble toujours être celle des âges chaldéens, et même lorsqu'ils empruntent nos caractères latins, ils peuvent difficilement la cacher.

» — À vous croire Solway Ghost serait des leurs ? a riposté mon chef avec encore quelque incrédulité. Et pourquoi opère-t-il dans une contrée aussi isolée de l'Angleterre au lieu de choisir Londres, terrain bien plus propice à ses sinistres exploits ?

» — Je vous avoue, Excellence, que je n'en sais rien, ai-je dit car ce sont des êtres fameusement imprévisibles !

» — Vous les avez approchés, je crois, a continué Son Excellence, puisque nous vous avons déjà envoyé en mission à Kaboul ainsi que sur la frontière afghane.

» — Hum, c'est beaucoup dire. Je n'ai de fait approché que les mortels communs de là-bas et non les privilégiés qui possèdent de la culture et qui sont en quelque sorte des prêtres d'une caste très supérieure. Ils diffèrent dans leur aspect des autres autochtones. Ils sont plus gracieux et plus agréables à la fois ; j'entends d'aspect ; leur teint est beaucoup plus pâle. J'ai souvent pensé qu'il s'agit une mystérieuse race eurasiennne.

» — Bref, dit le chef, ce sont de dangereux lascars. Vous ne retournerez pas en France, Lipton, et vous allez vous occuper de cette engeance.

» J'ai accepté et j'ai demandé votre concours, mais on a tardé à me répondre. Quand le Yard a fait appel à vous, j'avais presque en même temps envoyé à votre adresse le mot que vous savez. Enfin, tout est bien puisque vous voilà.

— J'estime, Bunny, répondit le détective, que vous auriez suffi à la tâche.

Bunny Lipton nia énergiquement du geste.

— N'en croyez rien, monsieur Dickson ; d'abord je ne joue pas tant au malade que vous pourriez le croire : réellement, l'air de la contrée ne vaut pas cher au vieux colonial que je suis. Ensuite, je suis franchement désarmé, l'ennemi m'échappe. Pourtant l'apparition du Wuhu me donne quelque espoir.

Harry Dickson en demanda la raison.

— Le Wuhu est un animal sacré pour les bandits dont nous venons de parler et on ne le laisse pas se promener comme un chien qui a défait sa laisse. Je pense que nous aurons encore des démêlés avec le manoir de Fellbroke.

— Dressons de commun accord un plan de campagne, si faire se peut, dit Harry Dickson, en relatant brièvement tout ce qui lui était arrivé depuis son arrivée à « L'Hôtel du Casino. »

— Voilà une découverte d'importance, dit Bunny Lipton en examinant la vieille carte militaire au tracé complémentaire à l'encre de Chine. Très curieuse, cette encre, ce n'est pas votre avis.

— Certainement, elle a des reflets rougeâtres, alors que ceux des encres du même genre que nous connaissons tirent sur le vert.

— Aussi vient-elle de ce pays d'embûches, s'écria triomphalement Lipton, et où l'avez-vous trouvée, merveilleux Dickson ? Chez Kirkwinkle ou chez Brodge ?

— Ni chez l'un ni chez l'autre, repartit le détective, mais bien cachée dans la chambre de Mrs. Margaret Brodge.

— Bah, Brodge et sa femme, c'est tout comme !

— C'est ce qui vous trompe, Bunny, répliqua Harry Dickson, car la belle Margaret ne suivait pas cette route, mais bien celle, plus malaisée pourtant pour atteindre le Boosan, qu'ont empruntée son mari et Kirkwinkle, celui-là par un effet de pur hasard s'il faut l'en croire.

— Diable ! s'écria le petit détective.

— Cette carte, continua Harry Dickson, ne semble pas avoir été dépliée depuis des années, et elle était conservée avec un amas de vieilles correspondances du père de Mrs. Brodge.

Bunny Lipton devenait nerveux et, quittant son fauteuil, il alla s'accouder au marbre de la cheminée.

— C'est ainsi que j'ai appris le nom de jeune fille de Mrs. Brodge, dit Harry Dickson, qui est Margaret Jordonoff. Cela vous dit-il quelque chose, mon vieux Bunny ?

Si cela disait quelque chose au vieux Bunny ! Il bondit littéralement vers le détective et s'agrippa à son poignet.

— Jordonoff, Grégor Jordonoff ? s'écria-t-il le visage empourpré par l'émotion.

— C'est bien cela, Bunny !

— Jordonoff, le plus fameux orientaliste des temps modernes qui a résidé longtemps à Kaboul, même aux jours où les Européens n'osaient plus s'y montrer !

Tom Wills qui jusque-là s'était contenté d'ouvrir les oreilles sans intervenir dans la conversation se leva brusquement et courut à la fenêtre.

— Une auto ! s'écria-t-il.

La vive lumière de la chambre tomba en un tablier lumineux sur l'esplanade devant l'hôtel et y éclaira l'arrière d'une automobile qui démarrait à toute vitesse.

— C'est notre auto ! cria-t-il, on vole notre auto !

— Vite au téléphone ! rugit Harry Dickson.

Bunny Lipton se retint.

— Inutile, mon ami, les communications téléphoniques ont été coupées depuis plus d'une heure : la tempête en a détruit les lignes.

— J'ai reconnu le voleur ! tonna Tom Wills, ou plutôt la voleuse... C'est Mrs. Brodge !

— Dickson, dit gravement Bunny Lipton, les difficultés ne font que commencer dans cette maudite histoire !

Ce fut la nuit de la formidable tempête qui dévasta en cette année plusieurs provinces de l'ouest de l'Angleterre.

Peu de temps après le vol de l'automobile des détectives londoniens, un véritable déluge s'abattit sur la région. Le personnel de l'hôtel fut tiré de son sommeil pour lutter contre les torrents d'eau qui envahissaient les caves et ils ne purent y parvenir qu'à moitié pour sauver les provisions qui y étaient conservées. La mer démontée franchit en un véritable raz de marée plages et digues et se rua à l'intérieur de la terre.

Quand l'aube se leva, jaune et sinistre, « L'Hôtel du Casino », situé sur une légère hauteur, dominait comme une petite île une sorte d'étendue lacustre d'où n'émergeaient de loin en loin que des bouquets d'arbres et des sommets de dunes.

Le déjeuner fut maussade. Seule Bertha Bradsome, à présent Lady Fairfax, avait des yeux souriants et déclara que l'aventure était du meilleur romanesque. Les yeux de ses sœurs approuvèrent doucement. Elles étaient dans le secret de leur aînée, elles enviaient avec un peu de tristesse son nouveau bonheur.

On parla peu de Mrs. Brodge et l'on accepta comme exact et vraisemblable son départ en pleine nuit pour Preston, dans l'auto qu'avait bien voulu lui prêter Mr. Smithson. Seul Donald Fairfax fut mis dans la confidence par le détective ; il en fut ému mais non étonné.

— Comprenez le double émoi de la pauvre enfant, monsieur Dickson, déclara-t-il, elle n'aura pas voulu rester sous le même toit que... Lady Fairfax.

— C'est vraisemblable, se contenta de répondre le détective, et tôt ou tard elle me rendra ma machine, j'en suis certain. Aussi, je ne lui en veux pas, puisque j'aurais eu grand-peine à m'en servir. C'est une voiture et, pour circuler dans le pays, il nous faudrait un bateau !

Ce fut vers l'heure de midi qu'arriva le nouvel événement inexplicable. Par suite d'un écroulement, la cheminée du salon bleu se mit à mal tirer, puis à fumer à l'excès. Tous durent se retirer à la hâte, s'ils ne voulaient être asphyxiés par les torrents de gaz délétères qui s'engouffraient dans la pièce. Chacun regagna sa chambre, car, à l'exception de la salle à manger où le personnel était au travail, il n'y avait de feu dans aucune salle, et l'atmosphère était froide et humide.

Harry Dickson, Tom Wills et Bunny Lipton s'en allèrent les derniers. Des fenêtres du hall, ils regardaient le tumulte des eaux environnantes. Subitement, un coup de feu suivi d'un cri de frayeur ou de souffrance s'éleva à l'étage. Presque aussitôt, des cris de femme et des pleurs retentirent. Les détectives s'élancèrent dans l'escalier.

Devant la porte ouverte de la chambre 19, Sir Donald gisait à moitié écroulé, la tête soutenue par Bertha Bradsome sanglotante, et entouré par les deux autres sœurs piaillant à qui mieux mieux. Harry Dickson s'agenouilla aux côtés du châtelain évanoui et examina la blessure.

— Il vit, dit-il, et ce ne sera pas grave. Bien que l'ayant atteint en pleine poitrine, la balle a ricoché sur une des côtes-Là, le voilà qui reprend connaissance.

— Que m'arrive-t-il ? demanda Sir Donald d'une voix faible.

— C'est à nous de vous le demander, Sir, dit le détective, vous sentez-vous assez fort pour parler ?

— Cela me cuit un peu et c'est très désagréable, répondit le châtelain avec un pâle sourire. Sans cela, je me sens assez bien. Ce qui s'est produit ? Je ne le sais. J'ai vu tout à coup, au moment d'arriver sur le seuil de ma chambre, un éclair violent devant moi et j'ai reçu un formidable coup en pleine poitrine... Je ne me souviens de rien d'autre.

— Nous ne resterons pas ici, sanglota son épouse, on se croirait dans un nid de brigands ou une maison de malheur !

L'hôtelier parut, tout alarmé, et un long colloque eut lieu entre lui et les dames Bradsome.

Deux heures plus tard, une longue barque plate se détacha du perron de l'hôtel ayant pour équipage deux domestiques du « Casino » faisant office de rameurs, les trois dames Bradsome et Sir Donald Fairfax.

— Nous allons à Fellston et de là nous gagnerons par tous les moyens possibles notre bonne ville de Carlisle, déclarèrent-elles aux clients du « Casino » qui prenaient congé d'elles.

Mais, au moment où l'embarcation allait prendre le large, un appel retentit du fond de l'hôtel et l'on vit accourir, brandissant valises armes et plaids, Mr. Kirkwinkle tout essoufflé.

— Je m'en vais avec vous, s'écria-t-il, je n'ai nulle envie de rester à moisir dans un hôtel qui risque d'être transformé sous peu en sous-marin !

Bien lugubre fut le repas du soir qui suivit ce départ.

Pour comble d'infortune, la lumière électrique ne s'alluma pas, le courant faisant défaut, et il fallut recourir à un lamentable éclairage de fortune : bougies et vieilles lampes à huile.

Du bout des dents on mangea des restes de la veille, apprêtés à la diable, et des conserves. Mr. Trabage se montra plus mauvais coucheur que jamais et se disputa aigrement à propos de vétilles avec

Miss Brown.

On se retira tôt dans les chambres à coucher, devenues aussi sinistres que les autres pièces, à cause des cheminées tirant de plus en plus mal et du funèbre éclairage aux chandelles de suif.

Harry Dickson, Tom Wills et Bunny Lipton s'étaient réunis dans la chambre du détective et leurs pensées n'étaient pas roses.

— Le départ des dames Bradsome et de ce greluchon de Fairfax ne me dérange pas outre mesure, dit Lipton, mais je regrette celui de Kirkwinkle.

— Bon, répliqua Dickson en riant, vous flairiez une proie en lui, je suppose ?

— Oui et non, déclara Bunny Lipton. Kirkwinkle est un être assez décevant, ma parole. Il s'en va chasser au Boosan, là où tout autre mortel non averti trouverait une mort certaine. Son amitié pour Donald Fairfax est aussi soudaine que fidèle : il se rivait à lui comme une ombre obstinée.

— Ce qui vous amène pourtant à conclure que ce ne peut être lui qui a tiré sur le maître de Fellbroke, dit Harry Dickson.

— Heu..., fit Bunny Lipton en hésitant.

— Vous oubliez le personnel de l'hôtel, dit Tom Wills à son tour. Qui vous dit que le meurtrier ne se trouve pas parmi la domesticité d'ici ?

Lipton secoua une tête décidée.

— Non, il m'a été très facile d'étudier les domestiques, d'ailleurs fort clairsemés, et aucun d'eux n'est douteux. Force m'est de me rabattre sur les clients.

— Et de trouver Solway Ghost parmi eux ? ricana Tom Wills.

— Pas si vite, mon petit, je n'ai jamais prétendu cela, mais je n'ai pas dit le contraire non plus.

— Voyons Miss Brown, murmura Harry Dickson.

Bunny Lipton lui jeta un long regard soucieux.

— Il m'a été en effet impossible de découvrir quelque chose de précis à son sujet, avoua-t-il, pourtant je n'ai ménagé aucune recherche dans cette direction.

Harry Dickson s'était mis à regarder fixement la flamme dansante de la bougie.

— Je comptais bien faire arrêter Miss Brown, dit-il.

— Là, voyez-vous ! s'écria triomphalement Bunny Lipton.

— Mais, à tout prendre et en y réfléchissant, je n'en ferai rien.

La mine du petit détective s'allongea tellement que Dickson ne put

se tenir de rire.

— Si je vous invitais chez cette dame ? demanda-t-il tout à coup.

— Elle doit être au lit à cette heure ! s'écria Tom Wills.

— Je ne le crois pas, répliqua Harry Dickson.

Il s'approcha de la table de toilette et en quelques secondes le teint basané et les cheveux poivre et sel de Mr. Smithson disparurent pour faire place au sévère visage de Harry Dickson.

— Venez, dit-il, et ne m'en voulez pas si je viens à manquer un peu aux usages.

Miss Brown occupait la chambre d'angle du premier étage et l'on voyait une ligne de lumière tremblotante sous sa porte.

— Elle ne doit pas être encore couchée, remarqua Tom Wills.

— Elle ne l'est certainement pas ! ricana Harry Dickson.

Et, sans frapper, il empoigna le bec-de-cane et poussa la porte.

Un cri d'effroi répondit de l'intérieur.

Au milieu de valises ouvertes et de tiroirs vidés, Miss Brown en costume de voyage, revêtue d'un épais imperméable ciré, faisait hâtivement ses bagages.

— Que signifie ? Balbutia-t-elle.

Puis son regard tomba sur le visage de Harry Dickson et elle eut un violent geste de recul.

— Mais non, mais non, Miss, dit poliment le détective, je ne vous veux nullement de mal, dites-nous seulement...

— Et tout ce que vous direz sera retenu contre vous ! riposta amèrement la jeune femme, je connais la formule.

— Que je n'emploierai pas envers vous, si vous êtes raisonnable, Miss, voyons...

Il s'empara d'une petite valise de cuir qu'il ouvrit aussitôt. Un costume collant en soie et un amas de menus objets brillants en tombèrent.

— Les dames Bradsome n'avaient emporté aucune parure, à ce que je vois, dit Harry Dickson.

La jeune femme lui jeta un regard de défi puis ses yeux s'assombrirent.

— Ah, les vaches ! gronda-t-elle.

Harry Dickson se tourna vers ses compagnons.

— Je vous présente Miss X. Peu importe son nom, souris d'hôtel, dit-il.

La jeune femme ricana.

— C'est bien ma chance ! s'écria-t-elle, je comptais m'en aller cette nuit dans la barque qui est revenue après avoir conduit à bon port cet imbécile de Fairfax et les trois péronnelles.

— Toute seule ? demanda Harry Dickson, ma foi, une pareille embarcation ne se manœuvre pas aisément, surtout en pleine nuit !

— Et qui vous dit que je serais partie toute seule ? riposta la voleuse, puisqu'il y a un vieil idiot qui veut me servir en même temps de rameur et de chevalier servant.

— Trabage ! s'écria Tom Wills.

— C'est bien ma chance, répéta-t-elle, car je crois qu'il était homme à m'épouser. Et je serais devenue une honnête femme.

— Ce n'est pas moi qui vous en empêcherai, dit gravement Harry Dickson, si vous me dites sincèrement quels étaient vos projets.

— Parole d'honneur ?

— Parole de Harry Dickson !

Miss Brown chancela.

— Je savais bien que j'avais déjà vu votre visage... mais, continua-t-elle rassurée, je sais également que jamais Harry Dickson n'a manqué à sa parole.

— Alors parlez, Miss.

— Par les gens qui sont revenus avec la barque je sais qu'au-delà de Fellston la route est libre. Au village prochain qui est, je crois, Seaws, se trouve un garage ouvert la nuit. J'y aurais trouvé une bonne automobile. Cette nuit même je serais arrivée à Carlisle...

— Et ? demanda avidement Harry Dickson.

— J'aurais fait une visite à la maison des dames Bradsome.

— Mais elles sont retournées chez elles ! intervint Bunny Lipton.

Miss Brown partit d'un éclat de rire aigu.

— Pas du tout ! s'écria-t-elle. Croyez-vous que je me risque avant d'être sûre de mon fait, et surtout que je n'ai pas d'oreilles ? Ces femmes ne sont pas à Carlisle, mais à Fellbroke Castle !

Harry Dickson, l'œil en feu, la considérait longuement. On aurait pu dire qu'il le faisait avec admiration.

— Et si je vous priais de ne pas abandonner votre projet ?

— Qu'est-ce à dire ? murmura Miss Brown.

— Si je vous proposais d'aller avec vous ?

— Dans la maison des dames Bradsome ?

— Précisément !

— Et Mr. Trabage viendra avec nous, dit tout à coup Bunny

Lipton.

La jeune femme les regarda tour à tour.

— Soit, dit-elle j'accepte, et Mr. Trabage acceptera tout comme moi. Il est du métier, c'est un voleur.

6. Le masque de Solway Ghost

Le propriétaire de « L'Hôtel du Casino » était un homme résigné à tout, depuis l'infortune de son établissement. Il ne fut donc pas étonné outre mesure d'être tiré de son lit par ce qui lui restait de clientèle, et il admit parfaitement que, la tourmente continuant, il fallait profiter des dernières voies encore ouvertes à la circulation.

Il fut entendu que l'embarcation serait confiée à un aubergiste du village de Fellston, et l'hôtel fut vidé avant le coup de dix heures. Miss Brown avait tout bien calculé. Un vent favorable poussant la barque sur les eaux ténébreuses, on atteignit le village en moins de vingt minutes.

Une demi-heure de marche les mena devant le garage de Seaws où ils trouvèrent immédiatement l'auto désirée. C'était une machine excellente et, Harry Dickson s'étant mis au volant, menant un train d'enfer, ils entendirent les douze coups de minuit tomber du haut du beffroi de Carlisle, au moment d'entrer dans les rues endormies de la vieille cité.

La pluie avait redoublé de rage et pas un chat ne se risquait dehors. La nuit était noire à couper au couteau, l'ouragan ayant soufflé les réverbères de la ville. Aucune lumière ne veillait aux fenêtres. La troupe marchait silencieusement dans une ville morte, uniquement en proie à la fureur des éléments déchaînés.

— Voici Eagle Street, dit tout à coup Miss Brown, et la maison est située tout à fait en retrait, au fond d'un jardin étroit mais fort long. Laissez-moi faire, j'ouvrirai bien toute seule cette grille.

Harry Dickson admira sa dextérité, et quand ils eurent à la fin atteint, au fond du jardinet bourbeux, une haute maison triste, à la façade étoffée de lierre épais, il jubila presque en la voyant s'escrimer avec un art parfait contre la lourde porte de chêne noir.

— Là, dit la souris d'hôtel.

La porte ouverte, on pénétra dans un large vestibule dallé où flottait un vague relent de renfermé et de moisissure.

— Le coffre-fort se trouve au salon du premier étage, souffla Miss Brown à l'oreille de Harry Dickson.

Pour la première fois de la soirée, la voix de Mr. Trabage se fit entendre. Jusque-là, il les avait suivis en silence, ne semblant s'étonner

de rien et les détectives avaient pu voir non sans stupeur que le gros homme développait, en ramant et en marchant, une vigueur et une souplesse peu ordinaires. À ce moment donc, il dit fermement :

— Laissez ce coffre-fort tranquille, Paula, il ne nous intéresse pas !

— Comment, s'offusqua Miss Brown, que venons-nous faire ici dans ce cas ?

— Ces messieurs vous l'apprendront si l'envie leur en prend, riposta Mr. Trabage, mais je suppose qu'ils ne viennent pas perdre leur temps dans cette sale taule. Descendons !

— Où cela ? demanda Miss Brown complètement déroutée.

— Dans les caves, que diable !

Harry Dickson vit un mince rayon de lumière filtrer par la lampe de Bunny Lipton et entendit celui-ci pousser un grognement singulier.

— Mr. Trabage a raison, dit brièvement le petit détective de l'Orient.

Il fallut quelque temps à la souris d'hôtel pour venir à bout d'une puissante porte aux énormes ferrures interdisant l'entrée des souterrains ; elle ne le fit pas sans quelques objections étonnées :

— Ma parole, une porte de coffre-fort est plus facile à ouvrir que celle de cet hôtel à rats !

Comme elle y parvenait, la lampe de Harry Dickson qui l'éclairait dans son travail s'éteignit et le détective poussa un léger sifflement, en guise d'avertissement.

— Il y a quelqu'un dans la maison ! murmura-t-il.

Tous se figèrent dans une immobilité absolue.

Les sens du détective l'avaient-ils trompé ? On n'entendait que le mugissement du vent et la chute sonore de la pluie.

Pourtant il ne s'était pas trompé du tout : bientôt le bruit d'un pas menu, léger comme celui d'un oiseau s'éleva dans le vestibule au-dessus d'eux, s'arrêta, reprit, s'arrêta de nouveau.

Des minutes qui parurent interminables au détective et à ses compagnons s'écoulèrent dans le silence.

Et soudain un long cri de frayeur retentit : un cri de femme. Interdits, les intrus se rapprochèrent les uns des autres dans l'ombre et soudain une lueur rapide surgit devant eux et deux yeux effroyables s'allumèrent dans les ténèbres, au-dessus de leur tête.

Avec un rire bref, Harry Dickson bondit en avant et lança un coup terrible de la crosse de son revolver.

Un son mat retentit et quelque chose de mou tomba dans l'ombre.

— Allons, dit Harry Dickson à haute voix, n'ayez plus peur, la

bête est morte.

Un sanglot étouffé lui répondit du haut des marches de l'escalier des caves.

Bunny Lipton démasqua entièrement la lumière de sa lampe électrique qui rencontra une silhouette peureuse et tremblante.

C'était Mrs. Margaret Brodge.

*

* *

Elle resta immobile quelques moments, les yeux agrandis par la frayeur, puis elle reconnut Mr. Trabage et Miss Brown, et des larmes se mirent à couler sur son beau visage.

— Dieu soit loué, s'écria-t-elle... Oh, comme je suis contente ! Dites, vous n'allez pas le laisser tuer, n'est-ce pas ?

— C'est pour cela que nous sommes ici, répondit Harry Dickson, j'espère que nous arriverons à temps pour sauver Sir Donald Fairfax de la plus horrible des fins ! Qui prendra la direction de notre groupe ?

— Moi ! dit Mr. Trabage.

Tom Wills allait d'étonnement en étonnement. Ou plutôt il ne s'étonnait plus de rien, il lui semblait tout naturel que le gros homme, s'emparant d'une des lampes, se dirigeât comme chez lui à travers les méandres compliqués d'une suite interminable de caves, les unes plus vétustes que les autres. Mais elles eurent leur fin, et le guide se heurta alors à une muraille poisseuse sans aucune issue.

— Où est passé le Wuhu, passeront des hommes ! déclara Mr. Trabage.

— Vous semblez connaître beaucoup de choses, monsieur Trabage, dit doucement Harry Dickson.

— Énormément, Sir, fut la réponse polie.

Aussitôt le singulier bonhomme se mit à tracer avec la pointe de son canif une suite compliquée de cercles sur la muraille, puis des arabesques et l'immobilisa enfin sur une bosselure presque invisible.

— Vous connaissez le système ? demanda-t-il un peu railleusement à Bunny Lipton.

— Certainement, répondit celui-ci, de l'autre côté de la muraille, un enfant, que dis-je, un Wuhu, pourrait la pousser. De ce côté-ci il faut connaître le secret.

— Mais le Wuhu le connaîtrait-il ? demanda Tom Wills.

— Posez doucement le doigt sur cette bosselure, jeune homme, dit Mr. Trabage, et dites-moi ce que vous sentez.

— C'est gras et gluant, déclara Tom Wills.

— Rien n'est plus gras et plus gluant que le corps de ce sale vampire, déclara Mr. Trabage avec dégoût. Poussez légèrement, mon ami.

Tom Wills obéit.

La muraille pivota en partie, découvrant un espace noir comme l'Érèbe.

— Heureusement que le Wuhu est passé par là, continua Mr. Trabage, sinon il aurait bien pu y avoir de l'autre côté une fermeture quasi insurmontable par nos pauvres moyens.

— Très juste, approuva Bunny Lipton.

— Qu'est-ce donc ? demanda Harry Dickson.

— Le système des souterrains clandestins de certaines maisons afghanes, répondit son ami.

Mr. Trabage avait tiré une boussole de sa poche.

— La ligne droite est d'extrême rigueur dans ces systèmes, dit-il, alors qu'il nous faudrait parcourir des lieues à la surface du sol pour arriver où nous devons arriver, une heure de marche souterraine suffira. On a admirablement tiré profit des anciennes carrières et mines qui abondent dans ce pays.

— On..., murmura Tom Wills, mais personne ne lui répondit.

Ainsi que Mr. Trabage l'avait prévu, le chemin souterrain s'allongeait comme tracé au cordeau. La route, d'abord très déclive et à certains moments en pente raide, continua bientôt en paliers. Au bout de trois quarts d'heure d'un bon pas de gymnastique, Bunny Lipton ralentit son allure puis s'arrêta en humant l'air.

— Monsieur Trabage, dit-il, sentez-vous quelque chose ?

— Oui, murmura le gros homme, en s'épongeant le front, c'est bien cela, pourvu que nous n'arrivions pas trop tard.

Tout à coup dans le lointain s'éleva un murmure bizarre.

— Non, s'écrièrent en même temps Bunny Lipton et Mr. Trabage, il n'est pas encore trop tard ! Les chants commencent à peine.

Mrs. Brodge se mit à sangloter doucement.

On marcha encore pendant cinq minutes, Mr. Trabage en tête ; soudain celui-ci s'immobilisa et, du geste, ordonna à ses compagnons d'en faire autant.

— Avez-vous votre revolver ? demanda-t-il à Bunny Lipton.

— Je le tiens prêt.

— Bon, c'est bien entendu, nous deux seuls nous tirerons, car les autres, aussi fins tireurs qu'ils soient, manqueraient leurs coups.

— Je le sais bien, murmura Bunny Lipton.

Dans la faible clarté d'une lanterne, Tom Wills regarda son maître, et constata que ce dernier acquiesçait gravement.

— Vous allez voir des choses déroutantes, expliqua Mr. Trabage, mais ce sera vite fini. Nous tirons...

— Pour tuer ! acheva Bunny Lipton d'une voix résolue, monsieur... Trabage, vous êtes un homme comme je l'entends !

Le gros homme tourna alors sa lanterne vers la muraille de fond qui semblait barrer le chemin, et l'éteignit aussitôt. Mais Tom avait pu remarquer que ce mur n'était qu'une haute draperie de velours sombre, barrant toute l'étendue du chemin.

À cette minute, les murmures devinrent plus distincts : c'étaient des récitatifs monotones, parfois parcourus d'un son criard, pour retomber ensuite dans un glapissement assourdi de rituels.

Mr. Trabage fit glisser doucement la tenture. Une clarté diffuse jaillit au-devant d'eux, éclairant un étrange intérieur. Il s'agissait d'une salle ronde illuminée par de hautes torches à flamme rousse ; une pénétrante odeur d'encens montait d'une paire de gros braseros de cuivre, au bas d'une sorte d'estrade.

Entre les brûle-parfum un homme chargé de liens, le torse nu, était agenouillé, immobile, ne donnant pas signe de vie.

Les intrus reconnurent Sir Donald Fairfax.

Mais à cela ne se limita pas l'horreur qu'ils éprouvèrent : l'estrade était occupée par trois immenses aberrations vaguement vivantes. On distinguait trois têtes monstrueuses, l'une d'une sorte de saurien antédiluvien, l'autre d'un bouc diabolique, la dernière affreusement léonine.

— L'hydre, murmura Dickson.

De magnifiques robes de brocart lamé d'or et d'argent revêtaient les hideuses créatures. L'une d'elles, celle à tête de lion, brandissait un large couteau aux reflets jaunes, les autres tenaient en main de compliqués instruments de supplice.

Tout à coup, les murmures cessèrent et les trois monstres, se levant d'un seul mouvement, se mirent à descendre les marches couvertes de luxueux tapis de l'estrade et se penchèrent vers le prisonnier.

Les pinces et les scies brillantes s'approchèrent de sa chair, la créature léonine décrivait des cercles furieux avec son couteau au-dessus de sa tête.

Mr. Trabage poussa Bunny Lipton du coude.

Tom Wills les vit braquer leur revolver, non sur la tête des bourreaux, mais plus bas sur leurs superbes robes. Il comprit alors la

recommandation de Trabage : ce n'étaient que des masques et il fallait atteindre mortellement les hommes qui se tenaient en dessous.

— Feu ! hurla soudain le gros homme.

Une véritable rafale roula.

On vit les trois horreurs se tourner lentement vers les agresseurs, chanceler et, tout à coup, en poussant d'effroyables clameurs d'agonie, s'effondrer sur le sol.

Tout en continuant à les cribler de balles, Trabage et Lipton s'élancèrent, suivis des autres. Harry Dickson et Lipton arrachèrent les abominables masques avec fureur.

Et apparurent les visages sanglants, défigurés, épouvantables à voir des sœurs Bradsome.

— Solway Ghost..., hydre triple, a vécu, tonna Harry Dickson.

— Ce sont les prêtresses du Wuhu, déclara Mr. Trabage, les plus hideuses tueuses d'hommes qui aient vécu sous le soleil. On les appelle aussi les princesses Thâri-Whu, toutes trois de sang royal.

— Vous avez raison, docteur Jordonoff, dit Bunny Lipton.

*

* *

— Emportez Fairfax sur vos épaules, dit Jordonoff, il nous reste encore un homme à retrouver.

— S'il était vivant, il serait aux côtés de Sir Donald au poteau des supplices, dit sourdement Bunny Lipton.

— Non, riposta le savant, il ne le serait pas, et je suis au regret de vous contredire, monsieur Lipton, ou plutôt, dans ce cas-ci, j'ai la joie de le faire. J'espère retrouver ce brave Kirkwinkle, sain et sauf !

Ils avaient traversé la salle ronde, découvert une seconde draperie de velours noir et se trouvaient de nouveau devant une route montante.

Mais elle était bien moins longue que la première ; bientôt le docteur Jordonoff atteignit une muraille qu'il se mit à sonder à petits coups et qui soudain pivota en partie sur des gonds invisibles.

— La muraille et le corridor du Wuhu ! s'écria Tom Wills qui reconnut un décor tragi-comique de la veille, nous sommes au château de Fellbroke !

— Dieu soit loué ! crièrent des voix fiévreuses.

Le groupe fut entouré d'un autre, celui des policiers de Scotland Yard, avec Mr. Kirkwinkle au milieu. Dès que ce dernier aperçut le docteur Jordonoff, il s'élança vers lui et lui serra vigoureusement les mains.

— Ah ! s'écria-t-il, vous voilà et monsieur Dickson également. Et Mr. Tom Wills et cet excellent Bunny Lipton. Ah, comme nous nous sommes morfondus, ces messieurs du Yard et moi, à vous attendre ici, mais les ordres du docteur Jordonoff étaient formels !

Harry Dickson et Bunny Lipton considéraient avec un peu d'ahurissement l'enthousiaste Kirkwinkle. Le détective se montra beau joueur.

— C'est bien notre tour d'être étonnés, Bunny, dit-il, je me complais à dire que dans cette affaire notre rôle a été plutôt secondaire.

— Ne dites pas cela, monsieur Dickson, riposta le docteur, je ne crois pas que sans votre courageuse intervention ainsi que celle de Mr. Lipton, nous aurions pu avoir raison du monstre à triple visage qui avait pris le nom de Solway Ghost.

— Donc, répliqua Harry Dickson de fort bonne humeur, Mr. Lipton, Tom Wills et moi, malgré nos personnages d'emprunt nous avons été reconnus comme des mauvais sous. C'est un peu décevant tout de même, tandis que Mr. Kirkwinkle reste tout aussi mystérieux pour nous !

Le docteur Jordonoff eut un geste d'excuse.

— Mr. Kirkwinkle est le seul homme qui m'a écouté, qui m'a cru et qui a voulu m'aider, dit-il. C'est un gentleman modeste, qui ne voulait rester séjourner à « L'Hôtel du Casino » qu'à condition qu'on ne lui donnât pas ses grades et titres. Je vous présente en sa personne le commissaire de police de Carlisle.

— Bunny, s'écria Harry Dickson en riant de bon cœur, nous venons de recevoir la plus magnifique leçon d'humilité qui soit. Pour ma part je m'en réjouis car l'orgueil et la présomption ne valent rien dans notre métier !

Le docteur Jordonoff fit signe à Mrs. Brodge.

— Sir Donald est évanoui, dit-il, ou plutôt profondément endormi, il en a encore pour une ou deux heures à rester dans cet état. Vous allez le veiller, car je crois que la présence qui lui sera la plus agréable à son réveil sera certainement la vôtre, Peggy !

— Merci, papa, dit-elle rougissante.

— Quoi ? s'écria Tom Wills, elle a dit papa !

— J'avais oublié de vous la présenter comme ma fille, dit le docteur en souriant. Et maintenant passons dans la pièce la moins délabrée du manoir où je vous expliquerai ce qui reste à expliquer.

— Depuis mes vingt ans, commença Jordonoff, je parcours l'Orient, mais principalement les terres dangereuses de l'Afghanistan, du Beloutchistan et l'éternellement ténébreux royaume de Lahore. Margaret – son nom véritable est Marèdja – y est née, de mon mariage avec une jeune fille noble du pays, elle est eurasiennne.

— Tout comme les sœurs Bradsome sans doute ? demanda Tom Wills.

— En effet, jeune homme, mais n'anticipons pas. Il y a quelques années un Anglais, un homme intelligent, mais un peu taré, le genre d'homme qu'on se plaît à nommer un aventurier, parcourait également ces régions. Il était très beau et très courageux. Son nom était Reginald Fairfax.

— Le frère aîné de Donald, expliqua Mr. Kirkwinkle, une tête brûlée qui a quitté très jeune le pays et dont la famille ne voulait plus entendre parler.

— Reginald Fairfax réussit à se faire admettre dans les hautes sphères autochtones, continua le docteur, et y acquit droit de cité en épousant une princesse de sang, de la famille des Thâri-Whu ; vous l'avez connue, c'était Telcida Bradsome. Il mourut jeune, à la suite d'un accident de chasse, mais avant de passer de vie à trépas, il avait confié à son épouse le secret du château de ses pères, le manoir de Fellbroke. Celui-là n'en est plus un pour vous : ce vieux manoir possédait des souterrains formidables, empruntés en grande partie à d'anciennes carrières et des mines abandonnées. Les seigneurs de Fellbroke, les Fairfax des siècles derniers, qui étaient quelque peu pirates et voleurs de grands chemins, ont dû en profiter largement.

» C'est alors qu'éclatèrent les terribles et obscures révoltes ensanglantant sans répit les frontières afghanes et hindoustanes. Elles furent réprimées par les Anglais avec une énergie sans pareille et la famille des Thâri-Whu fut durement éprouvée par cette répression : presque tous les représentants mâles furent tués aux cours des batailles ou fusillés par les Anglais. Ceux qui survécurent jurèrent vengeance sur le Wuhu, animal sacré.

» Mais cette vengeance ne pouvait s'accomplir dans ce pays momentanément pacifié, sans attirer de terribles représailles de la part du vainqueur. Les trois prêtresses Wuhu, princesses Thâri-Whu, résolurent de déplacer leur action sur le terrain de l'Angleterre même.

» Elles étaient riches, énormément riches, leur type était presque complètement européen, comme celui de nombreuses femmes de sang noble là-bas. Elles se souvinrent du secret de Fellbroke et vinrent à Carlisle, où elles achetèrent une vieille maison ayant fait partie jadis des propriétés des seigneurs Fairfax. Après de longs et patients travaux, elles parvinrent à trouver la jonction souterraine avec le

manoir lointain.

» Mais ce labyrinthe des ténèbres possédait d'autres ramifications, et l'une des plus importantes conduisait vers le Boosan. Quand tout cela fut en ordre, les tueries de Solway Ghost commencèrent.

— Un instant, interrompit Harry Dickson, pourquoi les tueuses envoyaient-elles des lettres à la police, alors qu'elles auraient pu se passer aisément de cette correspondance dangereuse ?

— On pourrait y voir un certain défi, une bravade de leur part, répondit Jordonoff, mais je crois que les causes en sont plus profondes.

— Mentalement, les prêtresses consacraient leurs victimes au Wuhu ; or ce culte de mort veut que la victime soit prévenue d'avance de son sort prochain. Les tueuses ne pouvaient prévenir leurs victimes, puisqu'elles les assassinaient au hasard de leurs rencontres. Elles crurent alors tourner la difficulté en prévenant l'autorité de leurs actions. Leur loi rituelle ne dit-elle pas « qu'une mort n'est agréable au Wuhu, que si elle s'entoure de péril et de vaillance pour le sacrificateur » ?

— Et tout cela pour une sale chauve-souris ! s'écria Tom Wills avec dégoût.

— Pardon, le Wuhu n'est jamais qu'un symbole, expliqua le docteur, les scieurs tragiques avaient emmené un de ces vilains nocturnes, mais ne s'en souciaient pas beaucoup en tant qu'animal puisqu'elles le laissaient librement vaquer à travers leur repaire souterrain.

» Et maintenant arrivons au cœur des faits. Je ne savais rien des crimes de Solway Ghost, comme on se plaisait à appeler le mystérieux forban, en venant à Londres il y a plus d'un an. Quand je fus mis au courant, et surtout quand je découvris dans les journaux de l'époque la reproduction des lettres aux graphismes cunéiformes, je compris immédiatement où le bât blessait.

» Je me mis à chercher pour mon propre compte, mais j'étais pauvre et j'avais charge d'âme. Je m'établis à Preston sous le nom de Trabage car je ne me souciais pas d'être reconnu par les Thâri-Whu que je pressentais établies dans la région.

» Margaret aussi prit un autre nom et se conduisit envers moi en étrangère. Elle fit à Preston la connaissance d'un gentleman riche et âgé qui l'épousa en promettant de la rendre heureuse. Je crains qu'elle ne l'ait pas été.

» Margaret et moi, nous explorions le pays avec prudence et attention. Et puis elle rencontra Sir Donald Fairfax et je crois qu'ils s'aimèrent.

» Pendant tout un temps, les Thâri-Whu, ou Solway Ghost, s'étaient tenues tranquilles. Pourquoi ? Pour un fait bien matériel : les couloirs souterrains s'effondraient continuellement, et il leur fallut procéder de nouveau à de patients et très longs travaux de réfection. Quand tout fut près, elles eurent de nouveau accès clandestinement au manoir de Fellbroke.

» Ici se place maintenant une chose assez étrange. N'oubliez pas que les Thâri-Whu et les Fairfax avaient été unis par le sang. D'ailleurs Telcida avait aimé son mari, Reginald Fairfax.

» Elles regardaient Donald comme un membre de leur famille. Comme Reggy avait été des leurs, pourquoi Donald ne le serait-il pas ? Et leur malice de femmes entra en jeu. Elles firent habilement savoir au jeune homme qu'elles étaient immensément riches et ne se refuseraient pas à des projets matrimoniaux. Elles vinrent s'établir pour la saison à « L'Hôtel du Casino ».

» Mais Margaret veillait et sans les connaître (on ne connaît jamais les visages des femmes de sang royal là-bas) elle pressentait leur identité. Elle parvint à décider son mari Mr. Brodge à passer quelques semaines au « Casino » et un jour plus tard, Mr. Trabage s'y établit également.

» Donald Fairfax fut, sur ces entrefaites, harcelé soudainement par tous ses créanciers. Qu'il y ait eu un manège des prétendues dames Bradsome là-dessous, il ne faut pas en douter.

» Le châtelain vint résider à l'hôtel sous le prétexte saugrenu que vous connaissez et... Bertha eut le coup de foudre. Mais ce coup de foudre éveilla un autre sentiment, celui de la jalousie : Bertha se mit à détester furieusement Mrs. Brodge et résolut de s'en défaire.

» Elle fit parvenir une lettre anonyme à son époux, lui révélant les rendez-vous de sa femme dans la hutte du Boosan et y joignit un tracé de la route qu'on pouvait suivre sans péril.

— Ah ! s'écria Harry Dickson, maintenant je comprends le tracé mystérieux sur la vieille carte routière.

Le docteur Jordonoff sourit.

— Votre remarque est dictée par la pure logique, pourtant il n'en est rien : la carte dont vous parlez, c'est la mienne, dont le tracé fut fait par Reginald Fairfax dans le temps et je l'ai retrouvé dans sa maison déserte de Kaboul. Ce n'était pas celui qu'il avait remis à sa femme, mais bien un autre dont il était un peu plus sûr. Cela vous expliquera pourquoi ma fille et Mr. Kirkwinkle l'ont emprunté et pourquoi Sir Donald suivait votre itinéraire. La chose n'est d'ailleurs que d'une importance secondaire. Je reprends le fil de mon récit. Mr. Brodge ne trouva pas sa femme au rendez-vous, à cause d'un faux

calcul des trois tueuses. Elles avaient compté sur la venue de Margaret au Boosan et non sur celle de Harry Dickson et de Tom Wills. Comme elles n'entendaient nullement que Mr. Brodge revînt en arrière, elles décidèrent de le supprimer !

— Pourquoi n'ont-elles pas tué elles-mêmes Mrs. Brodge et nous ensuite ? demanda Harry Dickson.

— Question sensée, répondit le docteur... Les sœurs tragiques commencèrent à sentir que les choses pourraient se gâter pour elles. Ensuite, l'aînée Bertha était toute à ses projets matrimoniaux, et c'est pourquoi vous avez été épargnés, vous et votre élève. Quant à ma fille... Eh bien, elles ont dû avec quelque effarement la reconnaître comme quelqu'un de leur sang, quelqu'un qu'il leur était défendu de tuer en dehors de certains rites.

» Elles auraient préféré que Brodge s'en chargeât, car si ce dernier avait surpris sa femme, violent comme il était, il l'aurait certainement tuée.

» Maintenant les choses vont se précipiter. Les trois sœurs mettent la main à la pâte. Une première tue Hodister, une seconde en fait autant avec Miss Saweyer, parce qu'elles n'entendent pas voir autour d'elles des serviteurs uniquement dévoués aux Fairfax, alors elles seront les maîtresses du château.

» La pauvre servante a été torturée avant de subir son sort. Quel secret a-t-on voulu lui arracher ? Je ne pense pas qu'on ait voulu faire cela, mais bien la gagner à la cause des trois ogresses, craignant que Donald ne leur pardonnât jamais le meurtre de la vieille bonne qui l'avait élevé. Les Bradsome se sont révélées ici des Thâri-Whu qui s'imaginent que tout s'obtient par la torture et le sang.

— Mais, si je comprends bien, elles voulaient mettre Sir Fairfax au courant ? murmura Tom Wills.

— Et pourquoi pas, jeune homme ? Son frère Reginald l'avait fait avant lui, et Bertha était convaincue que son mari serait aussi facile à entrer dans les vues des Thâri-Whu, que le fut l'époux de Telcida.

» Le mariage clandestin eut lieu. Il s'agissait maintenant de quitter très vite l'hôtel, sur un motif plausible. Bertha tira sur son mari en prenant bien soin de ne pas le blesser. Elle put donc l'emmener affaibli, démoralisé et sans résistance. Vous les avez vus partir. Cette fois-ci, j'eus peur, car je craignais le refus de Donald d'entrer dans les vues criminelles des trois sœurs.

» Sur mes instances, Mr. Kirkwinkle fut du voyage, mais il les quitta à Fellston pour aller sur-le-champ avertir les trois policiers du Yard qui se trouvaient dans un hôtel proche.

» Ici, je vous adresse un reproche, monsieur Dickson. Si vous

n'aviez pas été un si parfait Mr. Smithson, j'aurais immédiatement sollicité votre aide...

» De mon côté, j'étais décidé à quitter l'hôtel, de nuit, avec... Miss Brown dont j'avais déjà découvert les qualités exceptionnelles. Je me suis présenté à elle comme un... confrère, et nous décidâmes de cambrioler la nuit même la demeure des dames Bradsome à Carlisle. Vous avez déjà compris que je ne voulais que prendre les tueuses entre deux feux : le mien avançant par les couloirs souterrains de Carlisle et celui de Mr. Kirkwinkle et des policiers prenant Fellbroke d'assaut. Heureusement la Providence a voulu que vous soyez des nôtres, monsieur Dickson et vous aussi, monsieur Lipton, puisque Donald refusa de se soumettre comme son frère.

— Pourquoi ces rites étranges avant de le tuer ? demanda Harry Dickson. Et pourquoi l'avait-on endormi ?

— N'oubliez pas que Donald était l'époux de la princesse Thâri-Whu et ne pouvait être tué qu'après une cérémonie de sacrifice dans un temple de Whu. Telle est la loi pour les personnages de sang royal. Le temple de Whu était tout installé dans les souterrains, comme vous l'avez vu. Et si Donald Fairfax allait mourir d'une mort indolore, c'est parce que Bertha l'aimait ! C'est tout ce qu'elle pouvait encore faire pour son mari d'un jour.

Tout à coup quelqu'un éclata en pleurs aux côtés de Mr. Jordonoff. C'était Miss Brown.

— Ainsi, sanglota-t-elle, j'ai été roulée !

Le docteur lui prit les mains.

— Pas du tout, Paula. Quand ma fille aura épousé Sir Donald, car cela est à prévoir, je repartirai pour les contrées dangereuses de l'Orient. Elle ne pourra plus m'y suivre, mais je me fais vieux et j'ai besoin à mes côtés d'une femme vaillante et d'action. Sur ces terres d'aventures, vous rachèterez facilement un passé un peu sombre, Paula, si, au lieu de devenir madame Trabage, vous devenez madame Jordonoff.

Pour toute réponse, Miss Brown se jeta à son cou.

— Eh bien ! mon cher Dickson, dit Bunny Lipton. J'ai eu raison de dire qu'il y avait quelque chose d'intéressant à voir à « L'Hôtel du Casino ».

LA RESURRECTION DE LA GORGONE

1. L'homme que Dickson avait sauvé

— Vous me reconnaissez, monsieur Dickson ?

C'était dans Hammerless Road, par une douce et agréable soirée de septembre, à l'heure où s'allument les réverbères.

Le détective regarda la silhouette svelte, aux épaules un peu voûtées cependant, l'overcoat qui n'était plus de première fraîcheur, le chapeau de feutre élimé, dont le bord rabattu dissimulait tout le haut du visage ; il vit des lèvres bien dessinées, qu'un pli amer déformait, et une barbe de trois jours bleuissant joues et menton.

— Si je vous reconnais ?... Il me semble... Votre voix ne m'est pas inconnue, ni ce que je puis apercevoir de vos traits.

Le pli abaissa plus fortement les commissures des lèvres et, d'un geste brusque, l'homme releva son chapeau.

Harry Dickson vit des yeux tristes et fiévreux, trop profondément enfoncés dans leurs orbites.

— Justes dieux ! s'écria-t-il, monsieur Renders !

— Albin, Nelson, Athelstane Renders, pour vous servir, compléta l'autre avec un rire qui sonnait faux.

— Guéri ? s'enquit le détective.

— Sans doute, puisque les docteurs de l'hôpital de Hammersmith ont signé mon exeat il y a huit jours.

— Physiquement vous vous en tirerez toujours, Albin, répliqua Dickson. Ce que je voulais savoir, c'est si vous êtes guéri de ce goût maladif des périls et des aventures qui était le vôtre.

L'homme haussa les épaules avec indifférence.

— Le sais-je, moi ? Il paraît que je ne puis vivre sans le coup de fouet de l'émotion, comme d'autres ne peuvent se passer d'alcool ou de cocaïne. Selon vos propres paroles, monsieur Dickson, je suis un intoxiqué de l'aventure. Pour le moment, mes poumons sont encore pleins des saletés qu'ils respirèrent dans l'atelier de Mattheus Jarns.

Harry Dickson considéra Renders avec sympathie et l'entraîna dans un bar proche, où on leur servit du whisky de qualité.

Albin Renders vida son verre d'un trait, et son visage soucieux s'éclaira.

— Je suis loin d'être un ivrogne, monsieur Dickson, dit-il, mais il y a des moments dans la vie où l'on doit bien reconnaître qu'il fait bon boire une liqueur qui vous retape les nerfs tout en vous incendiant les entrailles. Le whisky est un fameux frère, allez !

— Vous êtes un spleenétique, Renders, constata le détective. Pour un garçon de votre intelligence et de votre culture, vous manquez d'équilibre. Attention ! Qui aime le danger y périra !

— Parlez pour vous, monsieur Dickson ! s'écria Albin en riant. Mais le détective secoua gravement la tête.

— Vous vous trompez à mon sujet, mon cher. Je ne recherche pas le péril pour l'amour du péril. Là où je ne puis l'éviter, dans l'intérêt de la justice que je sers, je m'y engage et accepte de lutter contre lui. Vous, au contraire, vous le recherchez avec une passion morbide, ce qui ferait de vous le plus mauvais policier du monde.

Albin Renders, jeune célibataire d'une trentaine d'années, docteur en sciences physiques et naturelles de l'Université de Cambridge, assez riche pour ne devoir pas gagner sa vie, s'était spécialisé depuis quelques années dans les reportages sensationnels, pour le compte de quelques journaux du matin. Il n'y avait pas réussi, il faut le dire. Hardi, intelligent, il manquait, sinon de flair, surtout de chance. Se ruant tête baissée dans des dangers sans nombre, il ne s'en tirait jamais sans écorchures, et sans parvenir pour autant à en rapporter des articles fracassants.

— Je vous dois une fière chandelle, murmura le jeune homme en remplissant son verre. Dire que, sans vous, j'aurais été changé en statue de pierre tout comme les proies des Gorgones !

— Si seulement l'aventure des Centaures de Mattheus Jarns pouvait vous servir de leçon ! souhaita Harry Dickson en souriant.

Ce fut une bien curieuse histoire – que nous relaterons ici aussi brièvement que possible – qui défraya durant si longtemps la chronique criminelle de Londres que beaucoup l'ont encore aujourd'hui présente dans la mémoire.

A l'époque, Mattheus Jarns, statuaire de médiocre talent, mais assez bon animalier pourtant, préparait pour le salon d'automne un groupe équestre baptisé : *Lutte de Centaures*. Ce groupe, fort banal, représentait un combat singulier entre deux de ces monstres que la mythologie veut moitié hommes, moitié chevaux.

Au fur et à mesure que l'ouvrage avançait, Jarns s'en montrait de moins en moins satisfait. Il savait façonner un cheval dans la glaise, mais il n'en tirait que des formes humaines sans vie ni beauté.

Par trois fois, ne pouvant donner au visage l'expression tragique qu'il fallait, Jarns dut détruire le buste du centaure abattu.

Un jour, deux déments, internés dans l'asile d'aliénés de Bedlam, s'évadèrent. Le public s'en montra ému car il s'agissait de bandits redoutables que les médecins aliénistes avaient arrachés avec beaucoup de peine à l'échafaud.

L'affaire intéressa un journal de Fleet Street, où Albin Renders jouait au reporter. Renders se lança immédiatement sur la piste des

fugitifs, mais cette piste se brouilla bientôt, pour se perdre complètement non loin de Farningham.

Déçu et mécontent, Renders allait regagner Fleet Street, l'oreille basse, quand il surprit une silhouette connue musant dans les rues de Farningham : Harry Dickson en personne.

— Nous sommes à la poursuite du même gibier, se dit le reporter. Voyons qui arrivera bon premier !

Et, sans grands scrupules, il se mit à suivre le célèbre détective. Il ne tarda pas à découvrir que celui-ci surveillait une maison solitaire, sise en retrait de la dernière rue du faubourg. C'était une bâtisse blanche et neuve, d'une architecture prétentieuse et tarabiscotée à outrance. Sur la porte, le nom de *Jarns* s'inscrivait en lettres d'or.

Albin Renders se souvint de quelques expositions d'art, où des œuvres de ce sculpteur avaient remporté quelques pâles lauriers.

L'attention que le célèbre détective apportait à surveiller cette demeure eut tôt fait de décider le journaliste à passer sans retard à l'action. C'était avant tout un téméraire et il se jetait tête baissée dans les pires aventures.

À la nuit tombante, Renders escalada les murs bas du jardin, fit quelque bruit en piétinant des cloches à melons, mais continua néanmoins son exploration qui le conduisit dans une arrière-maison qui lui semblait inoccupée.

Il se rendit vite compte qu'il s'était trompé.

À peine s'était-il avancé de quelques pas dans un hall obscur, qu'un faisceau de lumière éblouissante le frappa en plein visage, tandis qu'une voix triomphante hurlait dans l'ombre :

— C'est le diable qui nous l'envoie !

Aussitôt, des mains robustes terrassèrent l'imprudent reporter, l'immobilisèrent et lui poussèrent un bâillon dans la bouche.

Terrible aventure que celle qui succéda à cette soudaine capture, et qui manqua bien être la dernière de notre amateur de dangers !

Renders vit un homme en blouse blanche, brandissant un maillet de sculpteur, le couvrir de regards féroces, tandis que deux brutes, en qui le journaliste reconnut les évadés de Bedlam, poussaient des grognements sauvages, marquant un extrême plaisir.

— Quel beau sujet ! s'était exclamé le sculpteur Jarns. Et comme il crisse admirablement le visage sous l'empire de la terreur ! Allez vite me chauffer la pâte, mes amis ! Mon œuvre ne souffre aucune attente...

Sans qu'il sût comment cela s'opéra, l'infortuné Albin se trouva transporté devant un socle de marbre blanc où, dans une ruade figée, un centaure dardait un court javelot sur un adversaire étendu à ses pieds et auquel la tête manquait, tandis que dans le col béait une

singulière ouverture.

Jarns fit signe à un des déments, et Renders le vit retirer le tronc de la statue qui se révéla largement évidée. Alors, le reporter comprit vaguement le sort qui l'attendait. Mais toute résistance était vaine, d'autant plus que la poire d'angoisse enfoncée dans sa gorge, et qui l'empêchait presque de respirer, lui interdisait tout appel au secours.

Avec une dextérité remarquable, Jarns fit glisser son prisonnier à l'intérieur de la statue creuse, de façon à ne laisser libre que la tête, qui dépassait le col de marbre.

— Ah, le visage ! hurlait le sculpteur. Je n'ai jamais pu réussir l'expression d'un visage, et ce qu'il me faut aujourd'hui, c'est de la peur, de la terreur, l'angoisse de la mort. Oui, oui, mon ami, votre fin est proche, et quelle fin ! Pourtant elle aura sa récompense. Elle vous rendra éternel dans votre mort ! Car l'expression d'épouvante qui se marque sur vos traits restera à jamais et fidèlement gravée dans la pierre.

À ce moment, le second aliéné entra, portant une large marmite fumante.

— Doucement ! ordonna Jarns. Cette mixture de plâtre et de cire bouillante doit être versée avec précaution à l'intérieur du centaure abattu. Il faut qu'elle remplisse d'abord le creux du cou, puis qu'elle couvre le crâne et les joues. Les yeux ne doivent être aveuglés qu'à la dernière seconde, afin que l'expression reste bien réelle.

Jarns écarta d'une pichenette un éclat de marbre, souffla une poussière qui ternissait le buste, puis il leva la main.

— Commençons ! cria-t-il. Envoyez-lui d'abord la poudre sèche.

D'un geste vif il retira le bâillon de la bouche de Renders et, avant que ce dernier eût pu pousser un cri, un jet de poudre ardente lui fut insufflée dans la bouche.

— C'est ma dernière invention, expliqua fièrement Jarns. Un mélange de talc, de camphre, de plâtre de Paris et de savon en paillettes. Cela forme immédiatement tampon dans la bouche, vous empêche d'abord de crier et possède le don de vous faire esquisser ensuite une grimace de souffrance aiguë qui n'est pas trop passagère. J'ai appelé cela le « fixateur de la souffrance ». Ingénieux, n'est-il pas vrai ? Vous voyez que je vous traite presque en confident et ami. Oui, oui, mon cher inconnu, je suis votre ami, car je vous donne l'éternité et, dans cette éternité, la Gloire !

— À votre tour, monsieur le fondeur de cire ! dit Jarns cérémonieusement, en se tournant vers l'homme à la marmite.

Celui-ci éleva le lourd récipient à hauteur de la poitrine, où il fut reçu par l'autre fou, une créature velue et musclée comme un ours,

qui poussa un ricanement de joie féroce.

— Versez ! cria Jarns.

Albin Renders avait fermé les yeux et poussé un râle d'agonie...

Mais sa maladresse devait le servir pourtant. Harry Dickson n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'insistance avec laquelle le jeune reporter suivait tous ses mouvements. Il connaissait vaguement Renders et, au premier moment, son manège l'avait fort amusé. Mais, quand il vit le jeune homme escalader le mur de la maison mystérieuse, il s'alarma...

Le grand détective savait que Jarns était fou et qu'il venait de donner asile à deux autres fous, parmi les plus dangereux de Londres. Il comprit qu'il lui fallait sans perdre de temps, voler au secours du trop téméraire journaliste. Comme ce dernier sentait, toute proche, la chaleur violente de la pâte en ébullition, une détonation claqua, et le verseur de cire roula en bas du socle, gravement blessé.

Quelques minutes plus tard, l'atelier était envahi par une brigade de policiers, qui s'emparèrent de Jarns et de ses complices, tenus en respect par Harry Dickson, tandis que, non sans peine, on délivrait le malheureux Albin Renders.

Telle était l'histoire de l'homme qui faillit devenir centaure, ce qui ne lui valut pas la célébrité qu'il en escomptait puisque tout l'honneur revint à Harry Dickson.

À présent, assis dans le confortable fauteuil en rotin du bar, le détective souriait à celui qu'il avait arraché à une mort aussi peu banale et, du geste, l'invitait à se servir encore de whisky.

Mais Renders secoua doucement la tête.

— Trois mois se sont écoulés depuis ce fameux soir, dit-il. J'ai été, immédiatement après, dirigé sur l'hôpital où l'on me prodigua des soins dévoués. Je n'avais que les nerfs malades, car la mixture que Jarns me fit avaler ne renfermait aucun élément nocif. Au bout d'une semaine, je me sentais assez fort pour m'en aller. Et, brusquement, cela est venu... Une langueur étrange, une lassitude dans tous les membres.

» Il me semblait que je soulevais des tonnes de plomb. Les médecins ne s'inquiétaient pas outre mesure, disaient-ils, mais entre eux, ils avouaient ne rien comprendre à mon état. On procéda à une analyse de mon sang ; elle fut absolument négative. Scientifiquement j'étais un homme sain. Il y a huit jours on me laissa partir. Renders fit une pause, les yeux fixés gravement sur ceux du détective.

— Et depuis huit jours j'ai cherché, monsieur Dickson, dit-il en scandant ses mots.

— Quoi donc ?

— La cause mystérieuse de mon mal.

— L'émotion, la terreur, peuvent en être la raison.
— Vous oubliez que je recherche volontiers le péril, donc la peur.

— C'est vrai, avoua Dickson frappé par l'argument.

— Et j'ai trouvé, monsieur Dickson !

Le détective, impressionné par la gravité du jeune homme, considéra ce dernier en silence.

— Jarns est mort, n'est-il pas vrai ? demanda Renders.

— Il y a environ six semaines, dans le cabanon vert des fous furieux.

— Il n'a pas toujours été sculpteur, à ce qu'il paraît ?

— En effet... Il était professeur d'histoire ancienne et, de bon historien, devint tout à coup méchant artiste, répondit le détective avec bonne humeur.

Albin Renders se mit à pianoter fiévreusement sur la table.

— Mattheus Jarns voyagea longtemps en Grèce, dans le Péloponnèse, dit-il. Voilà ce que j'ai découvert cette semaine. Et j'ai perdu pas mal d'heures également à retrouver ses œuvres disséminées dans quelques musées de troisième ordre. Elles se rapportent toutes à la mythologie grecque. Deux surtout m'ont frappé par une réelle valeur que les autres ne possèdent pas. L'une d'elles est une tête énorme, aux traits tirés, aux yeux morts, avec une expression indéfinissable de repos répandue sur sa face. Elle porte le nom d'*Atlas*. L'autre représente Persée, glaive et bouclier en main, prêt à frapper, et s'appelle *La Vengeance*, ce qui ne paraît avoir aucun sens. Et pourtant, j'ai deviné quelque chose sous cet illogisme. Au moment où je regardais le vainqueur de Pégase et de la Chimère, je sentis l'aile noire du mystère m'effleurer.

» C'était au petit musée de Homerton dans Sydney Road. J'étais seul dans la salle, ou presque, à part un gardien qui sommeillait sur une banquette et une jeune fille qui copiait des tableaux, et pourtant une peur affreuse m'assaillit. Quelle atmosphère terrible, monsieur Dickson ! Depuis j'ai erré, j'ai négligé le boire et le manger. Je cours les rues comme un être sans âme ou, ce qui est plus juste peut-être, comme un homme pourchassé.

— Par qui ? demanda brièvement le détective.

— Par l'inconnu, par l'invisible ! gronda Renders en serrant les poings. Il se leva brusquement.

— Cette sensation-là, il me semble l'avoir déjà éprouvée dans la maison de Jarns !

— Cela me paraît normal. En ce moment, la mort était bien proche de vous !

— Non, ce n'est pas cela. Je ne puis confondre cette terreur indéfinissable avec celle, affreuse et nette, qui s'empara de moi au

moment de mon supplice. Ecoutez ce que je vous dis, Dickson : le secret que Jarns a emporté dans sa tombe est autrement redoutable.

Le reporter avait gagné la porte, qu'il ouvrit.

— Autrement redoutable ! répéta-t-il.

Et il se perdit dans la nuit.

Huit jours plus tard, le détective apprenait la mort d'Albin Renders.

On l'avait trouvé étendu sans vie sur une pelouse gazonnée de Hackney Marsh. Le médecin légiste n'avait relevé aucune blessure, mais il n'était pas parvenu non plus à assigner une raison exacte à sa mort. Pourtant, le rapport médical que Harry Dickson eut sous les yeux comportait une phrase des plus singulières :

Le corps de Renders présente une particularité absolument inconnue : plusieurs organes, comme le cœur et une partie du cerveau, sont comme pétrifiés. Comme il a été impossible de trouver les causes de ce phénomène, on est obligé de conclure à une mort naturelle.

Harry Dickson était demeuré longtemps songeur.

— Pauvre Albin Renders ! murmura-t-il. Ce garçon était intelligent et instruit ; a-t-il réellement découvert quelque chose, une chose effrayante et dangereuse, et a-t-il payé de sa vie sa témérité coutumière ? Si je cherchais à mon tour ? Au fond, je dois bien cela à sa mémoire.

Le détective décrocha le téléphone et demanda Scotland Yard.

— Qui s'est occupé de la perquisition domiciliaire chez feu Mattheus Jarns ? demanda-t-il à l'officier qui répondit à son appel.

— C'est le sergent Barkis, monsieur Dickson, assisté d'un greffier.

— Mettez-moi en communication avec Barkis, voulez-vous ?

Quelques instants plus tard, le policier était à l'autre bout du fil.

— Barkis, demanda Harry Dickson, n'auriez-vous pas fait, par hasard, quelque découverte intéressante dans la maison du sculpteur Jarns ?

— Le fou à la cire fondue ? demanda Barkis... Euh, non... à part une bonne quantité de cire vierge et de plâtre. Ce qui m'a paru curieux toutefois, c'est la grande quantité de poisson frais et de fruits contenus dans l'énorme garde-manger de la cave. Ah ! c'est vrai, j'allais oublier. Dans une armoire, nous avons découvert également une véritable collection de lunettes aux verres très fortement fumés.

Harry Dickson raccrocha le cornet acoustique à sa fourche et bourra sa pipe.

— Etrange, murmura-t-il. De plus en plus étrange... Je crains que Renders n'ait eu raison en disant que quelque chose de terrible flottait autour de lui.

2. Villa Jupiter

— Non, monsieur, les objets d'art qui sont exposés dans ce musée ne sont pas à vendre. Ce sont des dons ou des acquisitions d'Etat, qui ne font l'objet d'aucun commerce.

Le conservateur du musée de Homerton était un petit homme imbu de son importance et qui cependant se rongait les sangs en se sachant relégué pour toujours dans un établissement de trente-sixième ordre. Serré dans sa redingote étriquée, il faisait les honneurs de son musée à un gentleman à mine rougeaude, au léger embonpoint et au parler nasillard trahissant l'Américain.

— Ma maison d'Albany est elle-même un véritable musée qui en vaut dix comme le vôtre, fanfaronna le Yankee, mais je veux qu'il s'enrichisse sans cesse, et pour cela je ne regarde pas à la dépense. Je possède plus d'une tonne de toiles de maîtres flamands, italiens, allemands. Il est vrai que la sculpture y est négligée, et c'est pour cela que je fais un tour en Europe... Quel est ce ridicule bonhomme de marbre qui lève son sabre ? Un soldat du Moyen Age, je suppose ?

— Il appartient à un âge plus ancien, répondit le conservateur avec hauteur. C'est Persée au moment où il s'apprête à tuer Méduse.

— Ah ! s'esclaffa l'Américain, ce soldat... Comment le nommez-vous ? Ah oui, Percy, je me souviens maintenant. Donc Percy veut tuer une méduse et il lui faut un sabre pour cela. Chez nous on les écrase du pied.

Devant une ignorance aussi grossière, le conservateur ne put que soupirer.

— Au fond, ce Percy me plaît, continuait l'étranger. Je le trouve ridicule, mais il m'amuse... Combien ?

— Mais je vous répète que rien n'est à vendre ici !

— Billevesées ! ricana l'Américain. Mais je m'y connais en affaires et je sais que vous feignez de refuser dans l'espoir de faire monter les prix. C'est de bonne guerre et je ne vous en veux pas. Je suis preneur à mille dollars.

— Encore ! gémit l'infortuné conservateur.

— Vous en voulez encore ? demanda naïvement l'autre. Eh bien ! j'ajoute cinq cents dollars, soit quinze cents, et n'en parlons plus. Faudra m'emballer cela convenablement pour l'expédier à Albany.

Pour le coup, le conservateur n'y tint plus et s'enfuit, laissant

son visiteur seul devant l'objet de sa convoitise.

Un rire clair et harmonieux s'éleva derrière l'Américain qui se retourna, interloqué, pour apercevoir une jeune fille habillée avec une élégante simplicité et qui, à grands traits de fusain, copiait un paysage.

L'Américain salua.

— Mon nom est Flemmington, dit-il. Jonas Flemmington, cuirs et peaux, vous devez me connaître.

— Et le mien est Euryale Ellis, tableaux et décorations en tout genre, répondit la jeune fille en riant.

Flemmington tendit à la dessinatrice une large main cordiale.

— Je suis l'ami des artistes, un Messias, ou... Comment dites-vous ?

— Un mécène ?

— C'est cela, mécène. Jonas Flemmington, cuirs et peaux. Voulez-vous déjeuner avec moi, Miss Ellis ?

La jeune fille pouffa.

— Comme vous allez vite en besogne, monsieur Flemmington d'Albany ! dit-elle avec un rire joyeux. Il est vrai que l'on pardonne à un Américain bien des choses que l'on reprocherait toute sa vie à un Anglais. Alors, sir, vous êtes tellement riche, pour vouloir payer mille dollars pour un navet ?

— Un navet ? demanda l'Américain. Je n'entends rien à l'agriculture.

— Ni à l'argot des artistes ! répliqua Miss Ellis. On donne le nom de « navet » à un objet d'art sans valeur.

— Comme Percy ?

— Comme Persée, en effet, éclata la copiste en se tenant les côtes. Quel gai compagnon vous faites, sir !

— Raison de plus pour accepter de déjeuner avec moi, insista Flemmington. Il n'y a en effet pas d'homme plus gai à table que moi, prétendent mes amis, et je crois qu'ils ont raison. Tout en mangeant, nous parlerons art et vous m'indiquerez ce que je dois acheter pour mon musée privé d'Albany. Il va de soi que vous toucherez une commission sur chaque affaire.

— Savez-vous que vous possédez un puissant talent de séducteur ? minaуда la jeune fille.

— Très bien, nous dînerons donc au Savoy, dont le grill-room est fameux. Leur homard braisé au porto est une pure merveille.

— Dieux de l'Olympe ! s'écria Miss Ellis. Me voyez-vous entrer au grill-room du Savoy vêtue de mon petit tailleur bleu et coiffée de ma toque de loutre ? Je parie que le chasseur appellerait la police pour m'expulser.

— Je le boxerais, affirma sauvagement Mr. Flemmington, et je

ne lui payerais pas un sou de dommages et intérêts pour sa figure cassée si l'envie lui prenait de m'assigner en justice. Ma devise est : *Respect aux femmes blanches*, et j'y ai fait honneur en faisant lyncher trois Noirs qui avaient voulu embrasser une petite fleuriste blanche comme neige.

— Eh bien ! tournons la difficulté, répliqua Miss Ellis, qui s'amusait énormément. Je ne puis décemment vous accompagner au Savoy, mais je vous invite à déjeuner chez moi. Je vous préviens toutefois que je n'ai pas de homard à vous servir. Tout au plus le porto, qui coûte beaucoup moins de vingt dollars la bouteille.

— Accepté, dit simplement Mr. Flemmington, dont le visage resplendissait pourtant de joie. Je n'avais ni amis ni connaissances à Londres. J'allais à l'aventure, et voici que, dès les premiers jours, je me trouve admis dans l'intimité de la plus belle femme d'Angleterre.

— Assez, assez, n'en jetez plus, méchant flatteur ! s'écria Miss Ellis, rouge de confusion, en se hâtant de rassembler ses fusains et ses cartons.

— Je n'ai pas d'auto, dit l'Américain. Je voyage incognito et ne désire pas m'embarrasser d'une voiture. Quand l'envie m'en prend, je me déplace en taxi, comme le plus vulgaire des mortels.

Pour l'heure, nous ferons route à pied, répliqua Miss Ellis. Je n'habite pas loin d'ici, dans Temple Mills. Un petit cottage caché dans les verdure de Hackney Marsh, et que je trouve très charmant.

La journée était superbe et d'une douceur printanière. Mr Flemmington marchait au côté de sa nouvelle amie tout en admirant l'élégance de sa silhouette et la perfection de ses traits. Sa peau avait une délicieuse teinte de pêche mûre, ses yeux noirs, très longs et très doux, luisaient comme des étoiles sous l'ébène de lourds cheveux portés en chignon, à l'ancienne mode.

Euryale vit le regard de son compagnon et dit en faisant la moue :

— Vous regardez mes cheveux et vous devez me trouver vieux jeu, presque antique, n'est-il pas vrai, monsieur l'Américain ?

— Vous êtes très belle, répondit sincèrement Flemmington, qui ne put trouver meilleur compliment à sa portée.

— Vous ne le diriez plus si vous voyiez ma sœur Georgina, répliqua Miss Ellis. Seulement vous ne la verrez pas, car elle est sauvage comme une biche. Elle se contentera de vous faire un bon déjeuner.

Ils traversèrent l'East London Canal par Wick Bridge et longèrent la partie verte et boisée de Hackney Marsh qui fait ressembler cette étendue à un vaste parc de château.

Bientôt, Miss Ellis quitta Temple Mills Road pour s'engager dans une drève de platanes au fond de laquelle on voyait luire les

murs roses et verts d'un cottage charmant.

La jeune fille poussa la barrière, contourna une minuscule pièce d'eau, où folâtraient des cyprins et des carpes de Chine, et monta un perron de six marches pour atteindre une large porte vitrée.

— *Villa Jupiter*, lut l'Américain sur une plaque de granit rose.

» Tiens, ajouta-t-il avec sa naïveté coutumière, mon sommelier s'appelle ainsi. Oui, Jupiter Brams... Il n'a pas son pareil pour réussir un cocktail aux huîtres.

Miss Ellis eut un léger geste d'impatience et de colère.

— Jupiter c'est Jupiter, dit-elle, et je ne puis concevoir qu'un sommelier ou n'importe qui portât pareil nom. Que diriez-vous si je vous disais que mon marchand de fromage s'appelle Jéhovah ?

Mr. Flemmington la regarda sans comprendre, et la jeune fille se rasséra.

— Prenez place dans ce fauteuil, dit-elle. C'est le plus confortable de toute la maison. Voici du porto et des cigarettes. Cela vous aidera à passer le temps qu'il me faut pour prévenir Georgina.

Ce temps dut être long puisque Flemmington eut le loisir de fumer une demi-douzaine de cigarettes et de vider la moitié de la carafe de porto avant que Miss Ellis ne revînt.

La jeune fille avait revêtu une magnifique robe d'après-midi en soie rose pailletée d'argent, qui rehaussait singulièrement son éclatante beauté.

— Monsieur est servi ! annonça-t-elle.

Elle introduisit son hôte dans un petit salon meublé avec art et confort et où de splendides rideaux en dentelle tamisaient le jour de façon à laisser régner dans la pièce une clarté un peu crépusculaire.

— J'assumerai seule le service, déclara la jeune fille, car Georgina se montre plus sauvage que jamais. Pourtant, je lui rapporterai les louanges que vous ne manquerez pas de faire en goûtant sa cuisine.

Ces louanges montèrent aux lèvres de l'Américain dès les premières bouchées. Il dévora à belles dents une salade d'anchois, de crevettes et d'olives vertes servies sur glace pilée, prit une part énorme d'une large truite saumonée, fit une brèche non moins considérable dans un délicieux pâté de langoustines et finit en engouffrant toute une série d'aspics de homard, d'huîtres et de paupiettes de sole.

— Vive Georgina ! clama-t-il en arrosant la fin de ce festin d'un puissant verre de vin rosé. Je n'ai jamais rien bu de pareil, confessa-t-il.

— Bah ! dit Miss Ellis, ce n'est que du jus de fruits que Georgina prépare elle-même selon une recette dont elle garde jalousement le secret. Voulez-vous des fruits, une liqueur ?

— Va pour la liqueur, accepta Mr. Flemmington.

D'une élégante carafe en cristal taillé, l'hôtesse versa une liqueur aux tons mordorés répandant un fin parfum d'ambre et d'épices.

— Je ne connais pas cela non plus ! s'écria l'Américain, de plus en plus en admiration devant ce qu'on lui servait.

— Ni moi davantage, avoua sa compagne. Je sais que dans sa composition entre du miel de l'Hymette, des herbes dont j'ignore le nom, et même une certaine algue. Je n'en bois pas souvent mais, aujourd'hui, pour vous faire honneur, j'en remplis un verre.

Elle avait posé nonchalamment les coudes sur la nappe et soutenait sa belle tête brune de ses deux mains ; ses regards plongeaient dans les yeux de son invité.

— Vous êtes riche, monsieur Flemmington ? demanda-t-elle soudain.

La question ne sembla nullement choquer le Yankee. Au contraire.

— Je vaud trente millions de dollars, dit-il simplement. Encore ce chiffre est-il loin en dessous de la vérité, mais peu importe.

— Dans ce cas, continua Miss Ellis, nous pouvons parler, avec avantage.

— Bien, j'aime cette façon de converser.

— Vous tenez énormément à acheter des œuvres d'art ? continua Euryale.

— Enormément, c'est bien le mot, affirma joyeusement l'Américain en reprenant de la belle liqueur d'or.

— De vraies œuvres d'art, ou d'autres qui n'en ont que le nom ?

— Peuh... Je ne distingue pas bien... Le principal est que mon musée d'Albany contienne des pièces capables d'épater le monde.

— Et vous les paieriez très cher ?

— J'aime payer cher, s'exclama Mr. Flemmington. Cela seul m'amuse encore. À quoi bon posséder beaucoup d'argent si on ne le dépense pas sans compter, dites-le-moi, Miss Ellis ?

— Vous avez sans doute raison, mais bien rares sont ceux qui crient cela sur les toits, comme vous, monsieur Flemmington.

Ici se plaça un petit intermède, qui eût passé inaperçu, si Miss Ellis n'y avait prêté une attention à la fois aussi soudaine qu'inquiète.

Du côté du jardin s'éleva un bruit violent de clapotis, comme si les eaux du bassin aux cyprins avaient été battues avec force. D'un bond, Euryale se leva et courut au-dehors ; le bruit cessa aussitôt. Quand elle revint, ses joues étaient rouges et ses yeux brillaient de colère.

— Le chien du voisin essaye sans cesse de me voler mes carpes, expliqua-t-elle, et je tiens à ces jolis poissons.

— Voulez-vous que je lui envoie un coup de revolver ? proposa l'Américain.

— Inutile ! Il est loin à présent. Retournons à nos affaires, voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux, déclara Flemmington, que la délicieuse liqueur ambrée mettait de bonne humeur.

— Si je vous proposais de réunir un certain nombre d'objets d'art, pour vous permettre de faire un choix parmi eux, sinon de les acheter tous ?

— Mais je n'aurais jamais osé vous le demander ! s'écria le Yankee au comble du ravissement.

— Attendez... Je vous ai entendu demander le prix d'une sculpture au musée de Homerton...

— Ah oui, Percy, l'homme qui voulait tuer une méduse avec un sabre ! J'aurais aimé l'acheter pour montrer aux Américains combien les Anglais manquent souvent de sens pratique.

Miss Ellis se mit à rire.

— Je crains pourtant devoir vous faire la leçon, monsieur Flemmington, et notamment une leçon de mythologie grecque. Persée, et non Percy, fils de Jupiter, est un des plus célèbres héros de la Fable antique. Il vainquit les trois Gorgones et tua l'une d'elles : Méduse.

— Ah, fit Flemmington, qui ne semblait y comprendre goutte.

— On représente les Gorgones, qui sont sœurs, comme des femmes d'une grande beauté, mais monstrueusement déformées : ailes d'aigle, griffes de lion, chevelure de serpents.

— Eh bien ! s'écria le Yankee, si un Barnum était parvenu à signer un contrat avec elles, il aurait assurément gagné beaucoup d'argent...

— Elles possédaient la terrible propriété de changer en statue de pierre tout être humain ayant osé affronter leurs regards.

— C'était là une façon rapide et facile de faire de la sculpture, opina gravement Flemmington. Je regrette fort que ces dames ne soient plus de ce monde ; je leur aurais assuré ma fidèle clientèle.

— Vous êtes un plaisantin, monsieur Flemmington, reprocha Euryale, et vous vous moquez de mes leçons. Mais je cesse de vous en faire profiter pour retourner sur le terrain des affaires.

— À la bonne heure ! Vous, au moins, vous savez parler... Mais pourquoi ne buvez-vous pas ? C'est très bon !

— Les affaires d'abord, cher monsieur !... L'œuvre que vous n'avez pu acheter est celle d'un artiste, décédé récemment, et qui a laissé d'autres sculptures disséminées à travers le pays. Il s'agit d'un certain Mattheus Jarns.

— Le fou ? s'écria Flemmington. J'ai lu cette affaire dans les journaux. Oh ! cela m'intéresse de plus en plus. Où se trouvent lesdites

sculptures ?

— Je vous ai dit qu'elles étaient éparpillées à travers l'Angleterre. Je me propose de les réunir pour vous permettre de les acheter.

— Très bien, répliqua l'Américain, chez qui le businessman reprit soudain le dessus. Avez-vous qualité pour traiter ?

— Oui, murmura Miss Ellis, ou plutôt ma sœur Georgina. Mais je puis agir en son lieu et place, car elle n'entend rien à ce genre de choses.

— Bon, je vous signe un chèque, comme provision. Cela vous occasionnera sans doute des frais de déplacement et d'expédition.

— C'est juste, sir. Et je vous demanderai également un peu de temps. Quinze jours par exemple. Tout au plus trois semaines.

— O. K. ! Moi-même je compte voyager un peu. Mais vous pourrez toujours m'atteindre à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, dans Covent Garden. Voyez-vous, Miss Ellis, j'ai horreur des palaces, et, à Albany, l'on m'a recommandé cette hôtellerie vieille de plus de trois siècles et que fréquentèrent des écrivains célèbres tels que Shelley, Byron et, plus tard, Charles Dickens. On y est merveilleusement traité, et, si vous voulez y être mon invitée un prochain jour, cela me ferait un immense plaisir.

Miss Ellis nota l'adresse sur un mignon bloc-notes.

— À présent, dit Flemmington en tirant son carnet de chèques, je vais vous signer un chèque de... voyons... Mille dollars, est-ce suffisant ?

— Par Jupiter ! s'écria Euryale, comme vous jonglez avec les chiffres ! C'est vraiment magnifique ! L'argent est une grande puissance !

— Il n'y en a pas de plus grande, approuva le Yankee avec conviction.

— À savoir... murmura doucement la jeune fille.

— Et laquelle donc ? demanda Flemmington d'un ton piqué.

— Le regard de Méduse par exemple...

— Soit, mais cette dame n'a pas existé. Alors n'en parlons plus ! La fantaisie n'a rien de commun avec les dollars. Je libelle votre chèque au nom de Miss Ellis ?

— Pardon, répondit Euryale avec un peu d'embarras. Veuillez le faire plutôt au nom de Madame Veuve Georgina Jarns...

— Ah, dit Flemmington, la veuve du sculpteur fou ?

— C'est ma sœur, dit Miss Ellis en se mordant les lèvres.

— Très bien... Cela simplifie sans doute les choses, estima simplement le mécène.

Il signa le chèque et le tendit à son amphytrionne.

— Et maintenant buvons ! s'écria-t-il. Mrs. Georgina ne nous

fera-t-elle pas l'honneur de trinquer avec nous ?

Euryale secoua la tête.

— C'est une sauvagerie, je vous le répète. Elle se cache et, depuis la mort de son époux, bien qu'ils vécussent séparés depuis longtemps, elle est devenue plus sombre et plus misanthrope que jamais. Il faut l'excuser.

— Bien, bien, concéda l'Américain. D'ailleurs, la compagnie d'une seule jolie femme me suffit, quand elle l'est comme vous, Miss Ellis ! À votre santé !

La jeune fille toucha à peine à son verre, et ce fut l'invité qui vida à lui seul la carafe à la liqueur merveilleuse.

Quand il se leva pour prendre congé, il titubait un peu.

— Donc d'ici à quinze jours, trois semaines au plus tard, j'aurai de vos nouvelles, Miss Ellis ? insista-t-il.

— Certainement... Dès demain, je me mettrai en campagne pour vous. La jeune fille accompagna son hôte jusqu'à la barrière et, là, ils se séparèrent.

Flemmington marcha sur la route de Temple Mills en faisant quelques zigzags, mais à peine eut-il dépassé le dernier platane de l'avenue que sa marche se fit soudainement plus assurée.

Il regarda autour de lui, vit le chemin désert et, d'un bond, s'enfonça dans le fourré le plus voisin.

Que faisait l'Américain et pourquoi tout était-il changé dans son allure ? Car il glissait comme une couleuvre parmi la basse végétation, jusqu'à ce qu'il fût à nouveau en vue de la villa Jupiter.

À peine observait-il la maison depuis quelques minutes qu'il vit Miss Ellis en sortir, portant une large épuisette de pêche.

Il la vit plonger son filet dans l'eau du bassin, l'y promener avec attention et le retirer vivement.

Deux belles carpes miroir y étaient prises.

La jeune fille s'en saisit aussitôt et rentra en courant dans la maison.

— Bien, bien, murmura Mr. Flemmington suivant son habitude.

Il attendit d'avoir atteint Marsh Hill pour prendre un taxi qui devait le conduire dans la City.

Une fois dans la voiture, il déboutonna son gilet, et, comme par enchantement, son léger embonpoint disparut. Il tenait à la main une poche en caoutchouc, en partie remplie d'un liquide qu'il flaira attentivement.

— L'étrange odeur ! se dit-il. Je me demande si nos laboratoires seront suffisamment outillés pour parvenir à l'analyser.

Car Mr. Flemmington n'avait rien bu de la fameuse liqueur aux algues. Un habile geste de prestidigitateur avait envoyé le contenu de

chaque verre dans son large col raide, d'où un tube dissimulé sous les vêtements conduisait le liquide à l'intérieur de la poche en caoutchouc.

Quand il eut quitté le taxi, Flemmington alla à pied jusqu'à Baker Street et, une fois là, redevint celui qu'il était vraiment : Harry Dickson.

3. L'Hôtel de l'Aigle Bleu

L'Hôtel de l'Aigle Bleu n'était pas une hôtellerie ordinaire. Il s'ouvrait dans une de ces rues de Covent Garden, encombrées pendant la journée de voitures de colporteurs, d'échoppes volantes où s'entassaient des légumes et des fruits, des pyramides d'oranges, de potirons, de pommes, de citrons et de pamplemousses. Le tout disparaissait à la nuit tombante pour être remplacé par des éventaires ambulants de marchands nocturnes vendant des huîtres, du crabe chaud et des tranches de pudding aux pois chiches.

Du dehors, l'hôtel ne présentait rien de bien remarquable : une façade étroite à trois étages, aux fenêtres gothiques, une porte cochère, large mais basse, ouverte sur un hall antique où brûlait une lampe vénitienne. De ce hall, une porte latérale conduisait, par deux larges marches de marbre blanc, vers la salle du restaurant.

Bien que d'ordinaire apparence, l'Hôtel de l'Aigle Bleu n'est pas accessible à tout le monde, bien au contraire. Qu'un grand de la terre, roi ou prince, voyage incognito sur la terre britannique et fasse un séjour à Londres, c'est là qu'il descendra. Qu'un plénipotentiaire veuille résider dans la métropole, à l'insu des journalistes, c'est l'Hôtel de l'Aigle Bleu qui l'abritera sous son toit. Combien de traités secrets ont été conclus dans un des petits salons, aux lustres de cristal et aux profonds canapés ! Combien de pactes formidables entre nations y ont été signés !

Mais cela, le commun l'ignore et continuera sans doute à l'ignorer longtemps encore. Cette maison accueillante et pourtant sévère est reliée téléphoniquement à Scotland Yard et à Downing Street par des lignes clandestines. Le moindre sommelier y a grade d'inspecteur au Yard ou d'officier auprès des services spéciaux de Sa Majesté. Ses frais généraux émargent au budget national.

Quand la nécessité s'en faisait sentir impérieusement, Harry Dickson y résidait parfois sous un nom et une figure d'emprunt. Et puisque en ces jours Mr. Flemmington, d'Albany, y avait établi ses pénates, c'est que quelque chose de pas ordinaire devait se tramer dans l'ombre.

Trois jours après que son nom fut inscrit sur le registre de passage, soit deux jours après sa visite à la villa *Jupiter*, Harry Dickson se tenait, sous les atours du millionnaire yankee, dans le salon orange, l'un des plus secrets de l'établissement. Il venait de souper

solitairement et semblait attendre quelqu'un en sirotant, un verre de vieux kummel glacé.

Un doigt frappa discrètement à la porte.

— Entrez, fit doucement le détective.

Ce fut le patron de l'hôtel, Marcus Barnstaple, qui entra en saluant.

— Il vous faudra patienter encore un peu, monsieur Dickson, dit-il à voix basse. L'affaire n'est pas aisée, vous ne l'ignorez guère.

— Rien de nouveau, Marcus ?

— Si, monsieur Dickson. Depuis hier, une nouvelle marchande d'oranges s'est installée dans la rue, presque en face de l'hôtel.

— Comment est-elle ?

— Vieille et sale mais, en réalité, elle doit être jeune et remarquablement belle. Voulez-vous voir des photos ?

Car l'Hôtel de l'Aigle Bleu possède un service photographique aussi bien outillé, sinon mieux, que celui d'un grand quotidien de Fleet Street.

Barnstaple tendit un petit portefeuille en maroquin noir au détective qui en retira quelques photographies. Les premières représentaient une vieille marchande des quatre-saisons à côté d'une voiturette plate chargée d'oranges et de noix dressées en pyramides. Mais, sur les autres photos, la silhouette de cette marchande subissait un changement étrange. Par un habile truquage, le photographe l'avait dépouillée de ses hardes pour y substituer d'autres vêtements. Il avait redressé sa taille courbée et, finalement, transformé le visage.

Harry Dickson sourit.

— Mes félicitations, Marcus ! Voici du beau et bon travail...

— Vous la connaissez ?

— Certainement... Elle se fait appeler Miss Euryale Ellis. À mon avis c'est, à l'heure actuelle, la plus belle femme résidant en Angleterre.

— C'est ce que l'on pense également à Downing Street. Mais on ne s'y intéresse pas pour autant.

— Bien entendu, puisque ce n'est pas une espionne. A-t-on vu ces photos à Scotland Yard ?

— Oui... Le chef est intrigué. Il viendra vous visiter tout à l'heure. Il pense que vous êtes sur une piste intéressante...

— Ce n'est pas impossible, murmura Harry Dickson... C'est tout ?

— Brooker, le boy, a acheté des oranges à notre marchande. Ils ont bavardé et sont au mieux...

— Je suppose que Brooker vous a rapporté fidèlement le sujet de l'entretien ?

— Naturellement. La marchande ne lui a posé aucune question

sur l'hôtel, si ce n'est pour lui demander s'il y gagnait convenablement sa vie. Elle lui a dit qu'elle avait une fille de vingt ans, qui était très belle, et dont, s'il le désirait, il pourrait faire la connaissance.

— Bien... De son côté, Brooker a-t-il agi exactement suivant mes instructions ?

— Très exactement, il faut le reconnaître. Il a raconté à la marchande qu'il était fiancé et que sa future était jalouse comme une tigresse, mais qu'il possédait un sien cousin, employé comme lui à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, qui avait rompu depuis quelques mois avec une jeune fille qu'il comptait épouser, et qui serait très heureux de faire la connaissance de la beauté en question. « Quelles sont les fonctions de votre cousin dans l'hôtel ? lui a demandé la fausse vieille. »

— Il est garçon d'étage, a répondu Brooker.

— Je suppose qu'il gagne bien sa vie et qu'il est sérieux, a demandé la marchande.

Brooker s'est mis à chanter les louanges de son cousin, un certain Mike Saunders. La marchande a paru ravie et, ce soir, étant de sortie, Saunders accompagnera Miss Bella Smithers – c'est le nom de la belle fille – au cinéma. Elle lui a donné rendez-vous sous l'horloge de Ludgate Hill. Elle portera un imperméable blanc et une grosse rose rouge à son revers. Vous voyez que tout se passe suivant vos prévisions, monsieur Dickson. Ah ! voilà le chef...

Un gentleman grisonnant entra, serra la main de Marcus, qui s'éclipsa discrètement, et s'installa à la table du détective.

Sir Humphrey Dole était un personnage important.

Bien qu'il occupât un des principaux emplois à la police métropolitaine, aucune porte de bureau ne portait son nom. D'ailleurs, Sir Humphrey restait peu en place : un jour il voyageait sur le continent ; un autre, le Flying Scotchman le transportait aux confins de l'Ecosse ; un autre jour encore, il bouclait brusquement sa valise et partait pour l'Amérique. Il était attaché aux recherches criminelles internationales et travaillait dans l'ombre, mais avec une énergie sans égale.

— J'espère que votre exil de Baker Street ne vous pèsera pas trop, Dickson, dit-il d'une voix cordiale. Faut-il que vous soyez incertain de vos lendemains pour vous installer à demeure à l'Hôtel de l'Aigle Bleu !

— En effet, répondit le détective d'une voix grave. Aussi longtemps que je ne connais pas la nature d'un danger, je préfère me montrer prudent. La leçon du pauvre Albin Renders me suffit dans l'affaire qui nous occupe.

— L'exhumation de son corps a-t-elle déjà eu lieu ?

— Ainsi que la seconde autopsie. Les résultats sont pour le moins curieux. Le corps ne présente que des signes de décomposition

partielle, du moins en ce qui concerne les organes ayant été épargnés par cette singulière pétrification déjà constatée précédemment. Enfin, dans les viscères on a pu relever les traces de plusieurs substances aromatiques inconnues et qui, injectées à des lapins et des cobayes, ont provoqué une torpeur non moins singulière. En outre, ces animaux semblent changer d'habitudes et de mœurs. Le lapin refuse une nourriture végétale et prend voracement des aliments carnés ; le cobaye se montre batailleur.

— En d'autres termes, un changement de personnalité, remarqua Dickson.

— C'est exactement cela. Quant à la liqueur que vous avez soumise à l'analyse, elle présente les mêmes propriétés que les matières trouvées dans le corps de l'infortuné Renders.

— Dans une quinzaine, peut-être trois semaines... murmura rêveusement Harry Dickson.

— Que se passera-t-il ? demanda avec curiosité Sir Humphrey Dole.

— Je ne sais... Je ne fais que formuler à haute voix une pensée sans suite. Excusez-moi, mais cela m'arrive parfois...

Sir Humphrey sourit et remplit son verre de kummel.

— À la vôtre ! Espérons que cette liqueur a des effets moins étranges que votre mystérieuse mixture ambrée.

— J'en suis heureusement convaincu... fit Dickson en riant. Et les recherches du côté de Renders, n'ont-elles abouti à rien ?

— À rien... Des faits et gestes de la vie courante.

— Comme acheter du poisson frais par exemple ? demanda le détective.

Sir Humphrey repoussa son verre et regarda son compagnon avec une stupeur mal dissimulée.

— Que dites-vous ? Mais c'est la pure vérité, Dickson ! Dans les derniers jours de sa vie, Renders a acheté pas mal de poissons frais ou, plutôt, du poisson vivant. Cela a même dû lui coûter une jolie somme ! En déduisez-vous quelque chose ?

— Rien de précis pour l'instant, répondit Harry Dickson, car mieux vaut ne pas nous hâter de conclure, sir. Dans l'affaire qui nous occupe, tout est à ce point incohérent et étrange que nous ne pouvons pas dire à l'avance où elle nous conduira.

— Pourtant vous avez une idée, sinon une certitude, insista Sir Humphrey.

— Une idée ?... Peut-être !... Et en fait de certitude, celle du péril, bien que j'ignore la nature de celui-ci. C'est pour cela que je suis pour le moment prisonnier à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, où je suis aussi bien gardé contre les criminelles surprises que l'ancien Tzar de toutes les Russies dans son palais, au temps de sa gloire et de sa splendeur.

Sir Humphrey sortit son carnet de notes et le feuilleta.

— Voici quelques renseignements sur Mattheus Jarns et Euryale Ellis, dit-il. Rien de bien extraordinaire.

Il lut :

— Docteur en histoire de l'art de l'Université de Cambridge, Mattheus Jarns séjourna longtemps en Grèce, y épousa une jeune fille de Neokastro, dans le Péloponnèse, du nom de Georgina Nastakidès, avec qui il vint en Angleterre, mais dont il se sépara bien vite sans toutefois divorcer. Il y a trois ans, Miss Euryale Ellis, fille d'un Anglais établi en Grèce et de la mère de la première, est venue rejoindre ici sa demi-sœur Georgina. Elles habitent la Villa Jupiter que vous connaissez. Mais l'officier de l'état civil de Homerton ne brille ni par l'intelligence ni par son exactitude administrative. Le lieutenant de police non plus d'ailleurs. On sait que Georgina est malade et ne se laisse pas voir. Seule Miss Ellis, bien que vivant d'une façon assez retirée, est bien connue à Homerton. Les demi-sœurs semblent du reste jouir d'une réelle aisance et ne font pas de dettes. Vous savez que ce dernier point suffit à tout Anglais moyen pour être fixé sur la moralité de quelqu'un.

— Je n'attendais pas davantage de votre service d'information, répliqua Harry Dickson. Le reste nous incombe, ou plutôt m'incombe à moi-même, sir.

Le détective plongea la main dans la poche intérieure de son habit et en retira les photos que Barnstaple lui avait remises.

— Dickson, s'écria Sir Humphrey en regardant le portrait où Miss Ellis était représentée, sous les atours de la vieille marchande, mais avec son visage réel, Dickson, qui est cette femme ?

— Examinez la photo attentivement, sir, et fouillez bien votre mémoire, se contenta de déclarer le détective.

Le front du chef se plissa sous l'effort.

— Je connais cette figure, murmura-t-il, mais ne puis encore y mettre un nom... Laissez-moi réfléchir...

Tout à coup Dole poussa une exclamation de surprise angoissée.

— Lady Rock ! Par le Ciel, Dickson, c'est la femme de Nathaniel Rock !

— C'est elle, dit le détective d'une voix altérée, et je me demande quels nouveaux malheurs sont prêts à fondre sur le pauvre monde.

— Depuis quand avez-vous identifié Miss Ellis et Lady Rock comme étant une seule et même personne ? demanda Sir Humphrey.

— Dès les premières minutes de notre rencontre, affirma Dickson. Rien n'est changé dans son visage, mais dans son maintien. Alors que Lady Rock était une majestueuse apparition, Miss Ellis est la grâce et la jeunesse en personne. Peut-être ce simple changement de

personnalité vaut-il mieux qu'un maquillage savant. Je m'y serais laissé prendre, s'il n'y avait eu Nathaniel Rock !

Sir Humphrey se prit à considérer rêveusement les lumières du lustre.

— Rock... murmura-t-il. N'oubliez pas qu'il est baronet et a droit de porter le nom de Lord Mangrove. Pourtant il a toujours préféré le patronyme bref et dur de ses ancêtres.

— Sir Humphrey, demanda tout à coup le détective, en tant que représentant de la justice anglaise, que reprochez-vous à Lord Mangrove ?

— C'est ce qui peut s'appeler une question précise, répondit Sir Humphrey. La justice actuelle ne peut rien contre Mangrove mais, aux siècles passés, il eût été brûlé vivant comme sorcier. On lui doit en effet des travaux fort intéressants sur la kabbale, la magie noire, et les grimoires. Il est le seul, affirment les occultistes, à avoir donné une interprétation satisfaisante aux fameuses Clavicules du roi Salomon. Je ne connais pas grand-chose à ce fatras, mais je sais cependant que tous ceux qui s'en occupent sont, pour la plupart, ou des simples d'esprit, ou des savants d'une dangereuse intelligence. Nathaniel Rock est parmi ces derniers.

— Savez-vous où il est en ce moment ?

Dole haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Après son divorce, qui eut lieu voici six ou sept ans, il disparut. Je crois qu'il retourna à l'étranger, où il séjournait souvent. Pendant les deux années qu'il se mêla à la haute société londonienne, il eut l'occasion d'y faire naître une véritable vague de terreur.

— Tout cela est déjà loin, mais je m'en souviens malgré tout, dit Harry Dickson. Il était impossible de rester un certain temps en présence de cet homme, sans ressentir une terreur affreuse et irraisonnée. Quelques-uns de ses familiers se suicidèrent. On prétendit que ce fut par amour pour Lady Rock, ce qui parut plausible, mais j'ai dans l'idée que, mû par une sombre jalousie, Lord Mangrove, par l'effet d'une puissance inconnue dont il disposait, les poussa à leur geste fatal.

— Tout cela est fort possible. Pourtant, ces assertions seraient repoussées avec ironie, sinon avec indignation, par n'importe quelle cour de justice.

Il y eut un silence et Sir Humphrey reprit du kummel. Il s'en versa un grand verre qu'il but d'un trait. De fines gouttes de sueur perlaient à son front et à ses tempes.

— Qu'avez-vous, sir ? demanda Dickson à voix basse.

— Rien... Un malaise sans doute... Cette soirée ne vous semble-t-elle pas étouffante ?

— Non, au contraire... La température s'est brusquement

refroidie et les radiateurs chauffent, mais très peu, déclara lentement le détective.

— Un peu d'oppression alors, murmura Sir Humphrey. Diable... J'ai le cœur qui bat la chamade.

— Sir Humphrey, dit Harry Dickson en regardant son interlocuteur droit dans les yeux, ne me cachez rien. Vous avez peur !

— Eh bien ! oui, s'écria le chef, j'ai peur !

— Cela ne m'étonne pas, reprit le détective d'une voix de plus en plus étouffée, moi-même je me sens gagné par cette peur.

— Vous, Dickson ? Que signifie...

Le détective se leva brusquement.

— Cela signifie que Nathaniel Rock est près de nous, dans cette maison qui semble si bien gardée ! Cela signifie que l'ennemi est dans la place ! Cela signifie que nous ne sommes plus à l'abri même à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, notre ultime refuge, notre forteresse !

— Taisez-vous ! supplia Sir Humphrey. Ce serait trop terrible, trop épouvantable !

— Terrible, je vous le concède, parce que des ondes psychiques inconnues nous entourent et nous accablent. Mais épouvantable, non !... J'estime, au contraire, que c'est là une sauvegarde pour nous.

Sir Humphrey ouvrit de grands yeux étonnés. Dickson trouva bon de s'expliquer :

— Je pense que Rock ne s'intéresse pas à nos personnes, mais à son ancienne femme, qu'il hait profondément après l'avoir trop aimée. S'il est ici, ce n'est, à mon avis, que pour contrecarrer les projets d'Euryale Ellis.

— Mais où est-il ? s'écria Sir Humphrey. On n'accepte à l'Aigle Bleu que des gens pouvant montrer patte blanche, vous le savez bien !

— Qui vous parle de gens ? dit le détective. Il n'y a pour le moment que trois pensionnaires à l'hôtel, dont je suis, et je me porte garant des deux autres.

— Le personnel ?

— Trié sur le volet... Ne perdez pas de temps en vains soupçons !

— Savez-vous que vous êtes rudement énigmatique et énervant, Dickson ? s'impatientait le chef. Vous allez finir par me faire croire à vos histoires de magie noire.

— Précisément, répondit le détective avec gravité, il n'y a pas un être au monde qui prenne plus au sérieux que moi cette détestable science.

— J'ai l'impression que vous en savez plus que vous voulez bien l'avouer.

— Je n'en sais pas plus que vous, mais je cherche, avec la quasi-certitude de trouver, comme cela se passe ordinairement.

— Je crois que, pour le moment, nous nous sommes tout dit, fit Sir Humphrey avec une pointe de mécontentement dans la voix.

— Non, pas tout... Il nous reste à attendre l'heure de fermeture des cinémas...

— Revenons sur la terre, dit Sir Humphrey, moqueur.

— En effet, revenons sur terre ou, plutôt, à Londres, dans Covent Garden, à l'Hôtel de l'Aigle Bleu où j'attends avec impatience le rapport d'un certain Mike Saunders, garçon d'étage ; en l'occurrence, cet excellent serviteur n'est personne d'autre que mon élève, le brave et précieux Tom Wills.

— À la bonne heure ! s'écria le chef. Je retrouve Harry Dickson.

— La vague de terreur est passée, n'est-il pas vrai ? remarqua doucement le détective.

— Tiens, c'est vrai... Je n'y pensais plus...

— Heureux homme... Pourtant cela devrait vous donner à réfléchir sur Rock et sa puissance.

Humphrey Dole haussa les épaules avec une insouciance revenue.

— C'est votre affaire, Dickson. Puisque vous cherchez, vous trouverez. Vous venez de le dire vous-même.

On frappait à la porte.

4. La chambre de veille

Tom Wills, alias Mike Saunders, arpentaient depuis plus d'un quart d'heure la morne étendue de Church Yard, poussant de temps à autre une pointe jusqu'au coin de Ludgate Hill, sans apercevoir d'imperméable blanc piqué d'une rose rouge.

Le temps était sec et froid, et le jeune homme frissonnait sous son mince overcoat. Serré dans un complet de confection trop neuf, il avait pris les allures prétentieuses d'un jeune calicot et, luxe insensé, fumait un mauvais cigare qui lui faisait tourner le cœur.

Heureusement, un orateur public, appartenant à l'Armée du Salut, vint bientôt distraire l'apprenti détective de son attente.

Qu'il pleuve ou qu'il vente, de pareils discoureurs trouvent toujours un auditoire complaisant à Londres. Oublieux des clients attendant leurs commandes, des garçons livreurs firent halte ; des filles en cheveux vinrent les rejoindre ; et quelques tommies désœuvrés complétèrent bientôt le groupe attentif.

Tom avait entendu des dizaines de fois les mêmes allocutions aux foudroyantes finales, et il n'y prêta que peu d'attention, préférant à celle-ci la foule, dont la psychologie permet toujours une moisson profitable à un élève détective.

Cette attention fut d'ailleurs bientôt attirée par un vieillard, vêtu d'une ample pelisse, qui s'était faufilé à coups de coude jusqu'au premier rang des auditeurs. Vu de dos, l'homme n'avait rien de bien remarquable, mais Tom finit cependant par se rendre compte que, tout comme lui-même, il n'écoutait le beau parleur que d'une oreille distraite.

De minute en minute, tout en donnant des marques évidentes d'impatience, le vieux gentleman tournait ses regards du côté de Ludgate Hill.

Comme Tom Wills regardait également dans cette direction, il eut l'idée, assez singulière, que le vieillard pouvait attendre lui aussi l'imperméable blanc à la rose rouge. Naturellement, il ne s'appuyait sur rien de précis pour penser cela. Son instinct seul parlait.

Cela lui suffit toutefois pour désirer mieux observer l'inconnu. Il fit le tour du groupe, de façon à pouvoir le regarder en face.

L'aide de Harry Dickson fut aussitôt frappé, sinon effrayé, par un étrange détail. Le visage du vieillard semblait être sculpté dans du marbre livide. Il était d'une pâleur sinistre. Son front énorme luisait

comme de l'ivoire poli et ses yeux, obstinément baissés, fixaient le banc sur lequel l'orateur s'était juché.

Soudain l'homme leva les yeux, et Tom Wills en reçut comme un choc électrique.

C'étaient d'immenses yeux glauques, mornes, sans expression... Des yeux morts.

Le jeune, homme se détourna avec malaise, comme si, de ces yeux sans vie, une onde maléfique pouvait émaner.

À ce moment l'orateur entama une brève péroraison puis, sautant en bas de son piédestal improvisé, souhaita le bonsoir à la compagnie et alla porter plus loin la bonne parole. Quelques secondes après, le groupe des auditeurs s'étant dissous, Church Yard était vide, à l'exception d'un bobby impassible béant aux étoiles à l'angle du parvis.

Tom Wills, que l'attente décevait, s'était mis à marcher à pas lents vers le rond-point de Cannon Street, quand l'idée lui vint de se rendre compte de la direction prise par le vieillard à la pelisse.

À son étonnement, il le vit tourner prudemment autour de la colonne Morris, à l'angle de Ludgate Hill, puis il ne l'aperçut plus.

Intrigué, Tom Wills s'approcha en ayant soin de prendre des allures de flâneur.

Une grosse lampe électrique était fixée au haut de la colonne et éclairait vivement le petit trottoir circulaire, où se dressait le disgracieux cylindre aux affiches.

Chose étrange, quand le jeune détective arriva devant la borne, il ne distingua plus personne. Pourtant, dans une lumière aussi vive, il eût dû voir s'éloigner le vieillard au sinistre visage.

Il se souvint alors que les colonnes Morris sont creuses et servent de remises aux balayeurs de rues. Le singulier gentleman s'était-il glissé dans celle-ci ? Il fallait le supposer, bien que le portillon donnant accès à l'intérieur du monument semblât soigneusement fermé à clef. « Mais une porte s'ouvre à qui le veut », se dit Tom Wills. Et il supposa que le vieillard se tenait aux aguets de quelqu'un ou de quelque chose à l'intérieur de l'édicule.

Tout en musant, il continua à observer et, bientôt, il remarqua que la porte basse s'entrebâillait. Il avait bien deviné : l'homme se tenait tapi dans l'étroit espace.

Fut-ce à une nouvelle saute d'instinct qu'obéit Tom Wills, ou bien à un réflexe irraisonné de sa jeunesse malicieuse ?

Des paveurs, ayant travaillé dans la journée à cet endroit, avaient laissé à l'abandon de gros pavés et de lourdes bordures de granit. L'une de ces dernières se trouvait toute proche du portillon.

Tom s'approcha, puis, se baissant soudainement, fit basculer une de ces lourdes pierres, qui retomba contre la porte, la fermant

plus solidement qu'un cadenas d'acier eût pu le faire.

Une exclamation sourde, s'élevant à l'intérieur de l'édicule, apprit au jeune homme qu'il avait bien deviné, et il se releva en riant. Mais, aussitôt, il changea d'attitude : à cinq pas de lui, une fine silhouette, vêtue d'un imperméable blanc piqué d'une grosse rose rouge venait d'apparaître. Le visage était ombré par une fine voilette.

— Monsieur Saunders ? demanda une voix harmonieuse.

— Miss Bella Smithers ? répondit Tom Wills en soulevant son chapeau.

— Vous faites du sport ? s'enquit ironiquement la nouvelle venue.

Comme le jeune homme ne croyait pas devoir mentir, il rapporta le mauvais tour qu'il venait de jouer au gentleman au visage de marbre.

— Excusez-moi, murmura-t-il, mais je suis resté un gamin et je crains de le demeurer encore longtemps. Je vais délivrer ce pauvre homme...

À sa vive stupeur, la jeune fille le prit vivement par le bras et l'entraîna.

— N'en faites rien, dit-elle, ce vilain personnage méritait une leçon. Qu'il fasse un peu de bruit et l'un ou l'autre bobby viendra le délivrer et lui dresser procès-verbal pour avoir forcé la porte d'un édifice public.

Tom Wills considéra sa voisine : sous la fine voilette bleue, les lèvres finement rougies tremblaient autant que la main qui se posait sur son bras.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, continua la voix harmonieuse de Bella Smithers, mais je travaille comme dactylo chez un changeur de Barbican, et mon patron m'a retenue pour terminer son courrier. Je crains qu'il ne soit trop tard pour aller au cinéma. Tous les grands films doivent être commencés... Voulez-vous prendre une tasse de thé, monsieur Saunders ?

— Très bien, répondit le jeune homme, nous irons chez Braddy, à l'angle de Ludgate Circus. Vous savez bien, là où fréquentent les journalistes de la Fleet. J'ai quelques amis parmi eux...

Elle lui donna une tape sur la joue en riant.

— Méchant garçon... Vous oubliez que, si l'obscurité du cinéma est propice aux premières entrevues entre un gentleman et une dame, la clarté des tavernes est compromettante pour les jeunes filles. Et puis, une taverne de journalistes. Non, non, monsieur Saunders, ce soir vous serez mon invité...

— Bien, accepta le jeune homme. Je referai donc connaissance avec votre maman, entrevue seulement à travers les rideaux de l'Hôtel de l'Aigle Bleu, où je suis premier garçon d'étage.

— Vous ne rencontrerez pas maman, répliqua Miss Bella en riant de toutes ses dents blanches, car elle habite assez loin en banlieue. Aussi, quand je m'attarde à Londres, comme ce soir, je demande asile à une de mes amies qui est de service de nuit au téléphone. J'ai le double de la clef de son appartement. C'est tout près, dans Cheapside. Je vous y mène ?

Tom Wills accepta avec tout l'enthousiasme d'un jeune godelureau se sentant en bonne fortune.

Ils marchèrent d'un pas allègre sur le pavé rendu sonore par le premier gel de la nuit, pour déboucher bientôt dans une des rues traversières de Cheapside. Miss Bella s'engagea sous une large entrée cochère, bâillant tous vantaux ouverts, et monta un escalier d'angle éclairé par un avare lumignon.

— L'appartement de Maud se trouve dans l'arrière-bâtisse, expliqua la jeune fille. Il donne sur la cour, car les loyers sont chers dans les parages ; n'empêche qu'il est très confortable et arrangé avec goût.

Après avoir fait parcourir à son invité un véritable labyrinthe de paliers et de couloirs aussi pauvrement éclairés que l'escalier lui-même, Bella Smithers ouvrit une porte et tourna un commutateur.

Un plafonnier opalin s'alluma, éclairant une fort élégante salle à manger-salon, où brûlait une belle salamandre de tôle laquée.

— Chez Maud je suis chez moi, déclara Miss Bella en se débarrassant de son imperméable et de son petit chapeau de feutre gris.

Tom Wills eut peine à retenir une exclamation admirative, tant sa compagne était jolie. Elle s'aperçut sans doute de cet émerveillement, car elle sourit et se lança un coup d'œil satisfait dans la glace de la cheminée.

— Soyez bien sage et attendez-moi, dit-elle. Je fais un tour dans la cuisine, juste le temps de faire bouillir le thé et de nous tailler des sandwiches. Que voulez-vous ? Du jambon, du fromage, du bœuf froid ? Maud est un tantinet gourmande, et son garde-manger est toujours bien garni.

— Je mangerais bien un peu de tout cela ! dit Tom Wills. Mais faites vite, car j'ai hâte de bavarder un peu avec vous. Savez-vous que vous êtes diantrement jolie, Miss Bella ?

— Des compliments, déjà ? Attendez de mieux me connaître, car il paraît que j'ai mauvais caractère, du moins à en croire ma chère maman. Pour vous faire patienter, je vais vous servir un doigt de cette liqueur... Elle est excellente...

Elle prit une carafe sur le buffet et remplit une tulipe de cristal d'un beau liquide doré, d'où s'échappa un parfum d'épices et de sucre, puis elle s'éclipsa par une porte latérale.

Tom Wills but une gorgée, une seconde et, finalement, vida son verre : en effet, la liqueur était merveilleuse.

Il entendit Bella remuer des tasses dans la cuisine, puis il lui sembla que la lumière du plafonnier devenait plus intense, presque aveuglante.

Il ferma les yeux, eut quelque peine à les rouvrir, les referma. Il ne bougea plus, se contentant de pousser de temps à autre un soupir ; sa tête retomba en arrière contre les coussins de son fauteuil.

Peu après la lumière s'éteignit au plafond.

— Entrez ! dit Harry Dickson.

M. Barnstaple, le directeur de l'Aigle Bleu, entra en saluant selon son habitude.

— Mike Saunders est de retour, dit-il à l'adresse du détective de Sir Humphrey. Il est monté immédiatement à sa chambre et semble être légèrement pris de boisson.

Harry Dickson eut l'air étonné, car il connaissait la sobriété de son élève.

— Je dois vous faire remarquer, sir, continua l'hôtelier, que Mike Saunders chausse des souliers qu'il ne portait pas en sortant et dont les semelles sont beaucoup plus épaisses. En entrant il ne fumait pas de cigarette russe, dont se servent les habitués de cet hôtel pour montrer patte blanche.

— Ah ! murmura Harry Dickson dont le visage s'altéra.

— À part cela, l'illusion est parfaite, compléta Barnstaple.

— J'espère que Brooker a de son côté bien accompli sa mission ? fit le détective, dont la voix trahissait quelque angoisse.

— Soyez tranquille, sir, répondit Barnstaple. Brooker est passé maître dans l'art de la filature. Si j'ai tardé à vous prévenir c'est que le téléphone sonnait au moment même où le faux Mike Saunders montait l'escalier. C'était Brooker qui m'appelait pour me dire avoir trouvé votre aide dans un appartement meublé de Cheapside, loué voilà deux jours par une jeune personne se prétendant employée au téléphone. Votre collaborateur dort comme un loir et Brooker, qui n'a pas cru devoir le réveiller, le ramène en automobile.

Harry Dickson tendit la main à Mr. Barnstaple.

— Vous êtes le plus précieux des serviteurs, dit-il, et je suis content que Sir Humphrey Dole soit présent pour me l'entendre dire. Maintenant, laissez-nous. Sir Humphrey et moi avons affaire...

— Donc, continua le détective quand il fut de nouveau seul avec le chef, voici enfin un de nos ennemis dans la place, et encore sous les traits de ce cher Tom Wills qui sera bien surpris en l'apprenant. Eteignons les lumières, sir, et attendons...

Les lampes du lustre s'éteignirent, et pourtant la pièce ne fut pas pour autant plongée dans l'obscurité.

Deux miroirs angulaires s'étaient trouvés soudainement éclairés et l'on voyait s'y refléter l'escalier de l'hôtel ainsi que les couloirs d'étage. C'était là une des particularités secrètes de l'Hôtel de l'Aigle Bleu : de la chambre occupée par Dickson, appelée de ce fait « chambre de veille », on pouvait, par un jeu habile et compliqué de miroirs, surveiller tout ce qui se passait dans l'immeuble.

Sir Humphrey s'installa aux côtés du détective et plongea ses regards dans les glaces révélatrices.

Au bout de quelques instants, une forme obscure, à peine une ombre, sortait de la chambre occupée par Mike Saunders, alias Tom Wills.

— Camouflage parfait, murmura Harry Dickson avec admiration. Pour un peu, je m'y tromperais.

Le faux Tom Wills glissait sans bruit le long des murs, tout en jetant des regards circonspects autour de lui. Arrivé sous une des petites lampes du palier, il sortit un bizarre appareil de sa poche et l'assujettit sur son visage.

— Un masque à gaz, murmura Sir Humphrey.

— On le dirait, acquiesça Harry Dickson.

Jusqu'alors, l'intrus avait semblé hésiter quant à la direction à prendre. A peine masqué, cependant, il se dirigea vers le fond d'un couloir où se trouvaient les salles de bains.

— Je crois qu'il s'agit plutôt d'un appareil détecteur que d'un masque à gaz, glissa le détective.

— Pour détecter quoi ? demanda Sir Humphrey.

— Un parfum, une émanation, une onde peut-être ?...

L'étrange personnage n'ouvrit aucune porte mais, arrivé au bout du corridor, il se haussa sur la pointe des pieds pour atteindre une petite niche dans laquelle brûlait une lampe à pétrole de secours.

Les deux guetteurs le virent s'emparer de la lampe, la souffler et la glisser sous son habit.

— Brave petite ! dit Harry Dickson en riant tout bas.

— Vous dites ?

— Je dis « brave petite », puisque Miss Ellis, car c'est elle qui se promène ici sous les atours de ce cher Tom Wills, travaille pour nous. Savez-vous ce qu'elle vient d'enlever ?

— Sans doute allez-vous me l'apprendre, murmura Sir Humphrey.

— L'émetteur d'ondes terrifiantes ! dit Harry Dickson avec conviction. Je me rends compte à présent que c'est seulement le soir, donc quand la lampe de secours est allumée, que nous sommes saisis d'une terreur irraisonnée ! Au fond il n'y a rien de bien nouveau sous

le soleil ! Certaines herbes exotiques, comme une variété de bardane africaine, réduites en poudre et mélangées à l'huile d'une lampe ou à la graisse d'une chandelle, répandent des effluves absolument inodores, mais combien redoutables ! qui influent sur certaines parties du cerveau et font naître la peur... Une peur parfois mortelle !

— Mais, dans ce cas, tout le monde à l'hôtel devrait ressentir cette épouvante ?

— Rien n'est moins sûr ! Certaines de ces poudres infernales n'opèrent que sur des sujets ayant subi déjà un premier traitement occulte, comme l'ingestion d'une mixture favorisant l'effet des effluves. Tenez... Ce kummel vous semble-t-il parfait ?

— Oui et non... J'y ai relevé un goût d'épices, fort agréable d'ailleurs, mais qui n'appartient pas au véritable kummel !

— Vous y voilà !

— Alors il y aurait un complice dans la maison ? s' alarma Sir Humphrey. Ce que vous présumez là est très grave, Dickson !

— Je ne le pense pas, dit le détective. Celui qui a mêlé la poudre de terreur au pétrole de la lampe peut fort bien avoir versé également la drogue dans notre bouteille de kummel sur le buffet du fumoir. En cherchant bien, nous apprendrons que, dans la journée d'hier ou d'avant-hier, un plombier ou un électricien a travaillé dans la maison. En cherchant mieux encore, nous finirons par découvrir que cet ouvrier en remplaçait un autre, quelques bank-notes ayant permis la substitution.

— Mais pourquoi aurait-on justement choisi ce kummel pour y mêler la drogue ?

— Parce que Mr. Flemmington, depuis qu'il est descendu à l'Hôtel de l'Aigle Bleu, en consomme tous les soirs !

— Ainsi c'est vous que l'on vise ?

— Pour le moment, oui !

— Et pourquoi ?

— Sans doute pour contrecarrer les plans de Miss Ellis...

Le faux Tom Wills, dont Harry Dickson et son compagnon continuaient à suivre les agissements dans les deux miroirs d'angles, était parvenu à la porte du jardin.

— Il va filer ! s'écria Sir Humphrey. Je dois faire arrêter ce drôle !

— Ou plutôt cette drôlesse... corrigea Dickson en riant. Mais n'en faites rien, sir. Pour l'instant, Miss Ellis nous sera plus utile en liberté qu'en prison...

L'ombre avait disparu.

Harry Dickson sonna et Mr. Barnstaple en personne vint à son appel.

— Réveillez Tom Wills à l'aide de quelque vigoureux

vulnérable, ordonna-t-il, et qu'il vienne ici sur l'heure.

Une demi-heure plus tard, Tom Wills, penaud et furieux, la tête encore un peu lourde, faisait le récit fidèle de son équipée.

— Une si jolie femme ! gémit-il en concluant.

— Bah ! vous n'auriez pu mieux travailler éveillé qu'endormi, le consola son maître. À présent, allons voir ce qui se passe à l'intérieur de la colonne Morris de Ludgate Hill.

On trouva la porte à moitié disloquée et la bordure de granit repoussée à deux pas de là.

Tom Wills qui braquait sa lanterne dans l'étroite pièce cylindrique, huma soudain l'air et s'écria :

— Oh ! quelle odeur...

Il se baissa vers un objet sombre qui, à son horreur, s'agita soudain avec de brusques soubresauts.

C'était une serviette de caoutchouc noir, que l'apprenti détective ouvrit avec prudence, s'attendant sans doute à voir quelque chat lui sauter au visage.

Il n'y avait pas de chat dans la serviette, mais bien une demi-douzaine de belles carpes, toutes vivantes et encore frétilantes.

5. La valise

Harry Dickson était resté quelques instants songeur.

— Cette histoire de poissons frais est des plus étranges, remarqua Sir Humphrey.

Le détective nia du geste.

— Au contraire, sir, elle relève de la plus haute et de la plus saine logique. Pourquoi, après tout, une belle carpe dorée ne pourrait-elle jouer un rôle dans un drame, tout comme un diadème ou un incunable ? Le tout est de savoir si l'homme enfermé par Tom Wills dans la colonne Morris a réussi à se libérer par ses propres moyens ou si quelqu'un est venu à son secours.

— La porte a sans doute été forcée de l'intérieur, déclara Sir Humphrey après un rapide examen.

— Il est certain que des efforts ont été faits dans cette intention par le prisonnier, corrigea Harry Dickson, mais il est probable qu'il n'a pas réussi car, dans ce cas, la bordure de granit n'aurait pas été repoussée aussi loin. Si nous nous référons au récit de Tom Wills, seule Miss Bella, ou plutôt Miss Ellis, savait qu'il avait enfermé un homme dans la colonne. Si le prisonnier a été délivré, il y a neuf chances sur dix que ce soit par elle. Mais à quel moment se situe son intervention ? Avant sa venue à l'Hôtel de l'Aigle Bleu ? Après ?

Le détective demeura un instant songeur, puis il releva la tête.

— Après, sans aucun doute, décida-t-il. Il lui importait avant tout d'accomplir sa mission à l'hôtel...

Harry Dickson se mit à tourner autour de la colonne, la regardant sur toutes ses faces comme s'il voulait lui arracher son secret.

— L'homme au visage de marbre surveillait quelqu'un, ou attendait quelqu'un, monologuait-il, et c'est pour cette raison que Miss Ellis arriva en retard au rendez-vous. On est en droit d'en conclure qu'elle avait vu l'inconnu, qu'elle craignait d'être aperçue par lui et que, seule, la farce de Tom Wills lui permit d'arriver sur les lieux. L'homme avait-il eu vent du rendez-vous entre Tom et la fausse Miss Bella ?

Se tournant vers Brooker qui se tenait, silencieux et respectueux, à quelque distance, le détective demanda :

— Où vous teniez-vous, en décidant de ce rendez-vous avec la vieille marchande d'oranges ?

— En face de l'hôtel, sur l'autre trottoir, devant les bureaux Gibbons et C°, répondit Brooker sans hésiter.

— Hum !... Des bureaux abandonnés depuis des mois, grommela Harry Dickson. Un excellent poste d'observation. Retournons à Covent Garden !

Les bureaux de la firme Gibbons avaient été installés jadis dans une vieille maison maintenant délabrée et dont les étages restaient inoccupés depuis plusieurs années en raison de leur effrayant état de vétusté et de malpropreté.

On parvint sans peine à ouvrir les portes des anciens bureaux et l'on se trouva devant une suite de pièces sordides et poussiéreuses.

— La poussière est souvent fort précieuse, murmura Harry Dickson en relevant quelques empreintes. Quelqu'un a séjourné ici durant un certain temps. Tenez, Brooker, ce quelqu'un a même fait un trou dans ce volet à l'aide d'une vrille, ce qui lui a permis d'observer la rue sans être vu, et vous en même temps... Oh ! oh ! voilà qui pourrait nous être utile !

Dans un coin d'une des arrière-salles, Dickson venait de découvrir une bicyclette de bonne marque, portant sa plaque d'immatriculation.

— *B. 14-18-22*, lut-il. En ce qui concerne cette bécane, les recherches se circonscrivent donc dans Battersea. Voyons ce que l'on nous en dira au poste de police...

Le renseignement demandé au téléphone de l'Hôtel de l'Aigle Bleu fut promptement donné : la bicyclette appartenait à un certain George White, habitant Park Road, non loin des réservoirs de Battersea.

— Qui est ce White ? s'enquit Harry Dickson.

— C'est un voyageur de commerce, répondit l'agent de service. Il habite seul et jamais nous n'avons eu à nous occuper de lui.

Harry Dickson et Tom Wills s'en furent dans la nuit noire. Une saute de vent leur apporta le lamento des cloches de Westminster que Big Ben piqua de trois coups. Trois heures.

La maison de Park Road était haute et d'apparence maussade. Au loin on voyait luire les surfaces argentines des réservoirs.

— Hum, grommela le détective en considérant la lourde porte de chêne, voilà un obstacle qui promet de nous donner du fil à retordre. Les panneaux ont trois pouces d'épaisseur au moins, et si la serrure est d'aussi bonne fabrication...

Contre toute attente, le rossignol mordit immédiatement, et le battant s'ouvrit sans la moindre difficulté.

Au fond d'un spacieux corridor, un escalier était éclairé.

Tom Wills s'arrêta.

— N'aurions-nous pas mieux fait de sonner simplement à la

porte, dit-il.

Le maître secoua la tête.

— Une auto a stationné récemment devant cette porte, dit-il, une auto dont le réservoir fuyait légèrement. La petite flaque d'essence est à peine évaporée, ce qui indique un départ fort récent. Si oiseau il y a jamais eu dans ce nid, il y a des chances pour qu'il se soit envolé.

Déjà, Dickson montait l'escalier recouvert d'un épais tapis de haute laine.

Une puissante ampoule électrique éclairait le large palier, où une porte s'ouvrait toute grande.

Tom Wills s'avança avec prudence et, soudain, se rejeta en arrière.

— Il est là ! balbutia-t-il, effrayé.

— Qui est là ? demanda Harry Dickson.

— Lui ! L'homme de la colonne Morris... Seigneur, qu'il est laid !

Harry Dickson s'avança à son tour et entra dans la pièce, qui était grande et éclairée par un lampadaire dépourvu d'abat-jour.

Devant une immense table, les yeux fixés sur les nouveaux venus, un homme se tenait assis, dans une immobilité effrayante.

— Il ne bouge pas !... Il est mort ! s'écria Tom Wills.

Mais Dickson avait déjà contourné la table et donné une rude bourrade au solitaire, qui, pourtant, ne bougea pas d'un pouce. On entendit seulement un bruit mat et, comme Tom Wills s'était risqué jusqu'à toucher de la main le visage livide, il en éprouva une sensation bizarre et décevante.

— Une statue ! s'écria-t-il.

Le front du détective s'était chargé de sombres nuages.

— Pas tout à fait, corrigea-t-il d'une voix dure.

Il tira un fin couteau de sa poche et le promena sur le visage impassible : un masque sauta et une autre figure apparut, tout aussi blême, mais combien plus terrible encore !

— Le reconnaissez-vous, Tom ? demanda Harry Dickson.

— Non... Et, pourtant, il me semble l'avoir déjà entrevu, mais avec des traits moins crispés cependant !

De nouveau, le jeune homme avait tendu la main vers les joues blanches à la hideuse grimace.

— Une statue ! répéta-t-il.

— Qui était vivante il y a peu de temps encore ! répliqua Harry Dickson.

— Quel cauchemar ! gémit l'apprenti détective. Mon esprit s'y perd.

— Et il y a de quoi, Tom, répondit gravement le maître. Nous sommes certainement ici devant une des plus effroyables énigmes des

temps présents et passés.

— Mais qui est cet homme ? demanda Tom Wills.

— Le Dr Nathaniel Rock. Mais ce n'est pas sous ce nom que vous devez avoir entendu parler de lui...

— Sous quel nom alors ?

— Celui de Mattheus Jarns !

— Le sculpteur aux centaures vivants ? s'écria Tom Wills. Mais il y a des mois que cet homme est mort !

— Pour l'état civil de Londres seulement, mais non en réalité. Pour un homme d'inférieure intelligence, comme Nathaniel Rock, il n'y a pas eu grande difficulté à se faire passer pour mort à Bedlam, où il était interné, à se laisser enterrer et libérer ensuite de la tombe par quelque complice...

Harry Dickson se tut, puis il ajouta, tout bas :

— Comme elle est allée, vite en besogne !

— De qui parlez-vous ?

Dickson ne répondit pas tout de suite. Il continuait à examiner l'étrange cadavre qui, frappé du doigt, rendait cette sonorité mate observée déjà par Tom Wills.

— Je m'obstine à ne pas croire qu'il s'agit là d'un cadavre, déclara Tom, mais bien de quelque affreuse statue de pierre.

— De pierre oui, mais non une statue... Un homme de pierre ! Nathaniel Rock ou Mattheus Jarns, comme vous préférez, a été complètement pétrifié !

— Comment ? s'écria Tom Wills.

Encore une fois le maître ne fit aucune réponse à ce sujet.

— À présent qu'il n'est plus, se contenta-t-il de dire gravement, Miss Euryale Ellis va se tourner contre nous. Mon pauvre Tom, je crains que nos armes soient bien insuffisantes ! À partir de cette minute, nous entrons en lutte ouverte avec un véritable démon.

Huit jours s'écoulèrent cependant sans que Miss Ellis ne se manifestât et ces huit jours furent pour Flemmington, soudainement réapparu, des jours de feinte tranquillité. Il se promenait dans Londres, visitait les musées, les salons d'exposition et fréquentait les artistes.

Le huitième jour, au cours du petit déjeuner du matin, Miss Ellis l'appela au téléphone.

— Je suis de retour à Londres depuis cette nuit, déclara-t-elle, et j'ai mis la main sur quelques œuvres de Jarns qui sont peut-être des chefs-d'œuvre.

— J'en suis ravi, répondit vivement l'Américain, bien que je ne sois pas fort en état d'en juger pour le moment.

— Que voulez-vous dire ? s'alarma la jeune femme.

— Un stupide accident, miss, qui a failli me coûter la vue. Mais

il paraît qu'avec le temps, je m'en remettrai complètement. Où puis-je vous voir ?

— À Farningham... Vos dollars m'ont permis de soudoyer le concierge qui détient les clefs de l'atelier de l'artiste défunt. J'y ai fait secrètement apporter les statues. Ne vous étonnez pas de cette manière de faire ; mais vous n'ignorez sans doute pas que le gouvernement se montre fort pointilleux en ce qui concerne les œuvres d'art proposées à l'émigration. J'ai dû agir en cachette...

— Vous êtes une maîtresse femme ! s'écria Mr. Flemmington. D'ici une heure, je serai à vos côtés...

La communication fut coupée et Harry Dickson devint singulièrement actif. Sir Humphrey fut tiré de son lit et accepta des ordres comme un simple agent de la circulation routière.

— Il y a un steamer grec en partance, à Gravesend, déclara le détective. Le *Melinis*, du Pirée. Voilà huit jours exactement qu'il tient sournoisement ses chaudières sous pression. Tous ses papiers sont en règle, et je suis convaincu qu'à cette minute il fait déjà pousser ses feux. Il faut l'empêcher d'appareiller. Sir Humphrey... Envoyez quelques solides inspecteurs en civil sur les quais. Soyez-y vous-même, et je pense que, vers midi vous m'y verrez paraître à mon tour. Nous approchons de la fin du drame, sinon du mystère...

Ceci dit, Harry Dickson, sous les atours de Flemmington, fit avancer un taxi et jeta l'adresse de Farningham à son conducteur.

L'autre fila bon train par les rues qui n'étaient pas encore trop encombrées à cette heure matinale.

Comme les premières maisons, de Farningham défilaient de chaque côté du taxi, Flemmington tira de sa poche une imposante paire de lunettes aux verres fortement fumés et s'en chaussa le nez.

Farningham, quartier de petits rentiers et d'hommes d'affaires retirés, affectait encore un air somnolent de demi-réveil quand l'auto parcourut ses rues pour s'arrêter enfin devant l'habitation de Mattheus Jarns. A peine le pseudo-Américain avait-il mis pied à terre que la porte de la maison s'ouvrit et qu'Euryale Ellis parut sur le seuil.

— Entrez vite, monsieur Flemmington, dit-elle, et que votre taxi aille stationner un peu plus loin...

L'Américain obéit. Après avoir donné l'ordre au chauffeur de l'attendre au coin de la rue voisine, il s'avança la main tendue vers la jeune femme, qui la serra distraitement, les yeux fixés sur les lunettes noires de Flemmington.

— Vos yeux sont donc si mal en point ? s'écria-t-elle.

L'Américain crut percevoir un doute, ou de la déception, dans la voix de son interlocutrice. Mais il répondit jovialement :

— Hélas, me voilà bien puni, puisque ce sot accident me prive de la joie de voir vos belles couleurs, Miss Ellis !

— Faisons vite, dit la jeune femme. Nous pourrions attirer l'attention de curieux...

Le faux Flemmington suivit Miss Ellis dans un corridor qu'il connaissait trop bien pour l'avoir parcouru jadis, sous les traits de Harry Dickson, lors du sauvetage d'Albin Renders. Chemin faisant, il flaira discrètement la main qu'il avait tendue à Euryale et que celle-ci avait serrée : une faible odeur de poisson s'en dégagéait.

La jeune femme entra dans l'atelier du sculpteur. Il était vide, mais une haute draperie jaune en voilait le fond.

— Approchez dit Miss Ellis en souriant. Je vous ménage une surprise.

Elle tendit la main vers le cordon de la draperie et tira doucement. Le rideau glissa sur sa tringle.

Alors, en un geste d'une vélocité incroyable, Euryale arracha les lunettes noires de Flemmington.

— Regardez donc ! cria-t-elle d'une voix terrible.

L'Américain poussa un long soupir et plia les genoux. Ses muscles se raidirent violemment, comme s'il voulait résister à quelque chose de redoutable, puis il tomba le nez contre le sol.

Avec un cri de joie sauvage, Miss Ellis se pencha sur Flemmington, maintenant inerte, fouilla ses poches et en retira portefeuille et carnet de chèques.

Quelques minutes plus tard, la porte claquait et une auto se mettait en marche au-dehors.

— Elle fiche le camp dans mon taxi, fit Dickson d'une voix ironique.

Il se releva et inspecta l'espace que le rideau ne voilait plus. Il était vide mais, au milieu, se trouvait une flaque d'eau et des arêtes de poissons frais.

— Si je n'avais pas baissé les yeux, murmura le détective, je serais à ce moment comme l'homme de la colonne Morris... ou presque, car quelque chose aurait pourtant manqué à la fête.

Il eut quelque peine à trouver un taxi dans les parages. Quand il l'eut découvert, il se fit conduire aussitôt à Gravesend.

— Onze heures ! annonça Sir Humphrey.

À trente yards de là, des policiers montaient à bord du vapeur grec qui, visiblement, s'apprêtait à appareiller.

— Si des matelots s'avisait de se mêler de nos affaires, fit Dickson à l'adresse du chef, donnez l'ordre à vos hommes de leur tirer dessus sans ménagement... Ah, voilà Brooker ! Voyons ce qu'il a à nous apprendre.

Le jeune inspecteur arrivait hors d'haleine.

— Miss Ellis a touché six chèques à la Midland Bank, expliqua-t-il. Un total de vingt mille dollars, presque tout ce qui y était déposé, au nom de Flemmington, dont les signatures étaient admirablement contrefaites.

— Nous récupérerons cet argent sans difficulté, affirma joyeusement Dickson. Quant aux signatures, elle a eu tout le temps de se faire la main depuis que je lui ai remis un premier chèque, chez elle, voilà près de deux semaines.

— Un taxi s'approche ! dit tout à coup Sir Humphrey.

Harry Dickson devint très grave.

— Elle portera une lourde valise, fit-il, mais elle ne la confiera cependant à personne. Si elle fait mine de l'ouvrir, envoyez-lui une balle dans le corps, et même plutôt deux qu'une !

Miss Euryale Ellis descendit de l'auto. Elle régla promptement le chauffeur et s'avança vers le steamer, portant une valise de grandes dimensions et qui, en effet, paraissait fort lourde.

— Allez ! jeta Dickson.

Sir Humphrey fit un geste et, aussitôt, ses hommes s'élancèrent. Par-derrière, ils s'approchèrent de la jeune femme, mais du *Melinis* on avait dû s'apercevoir du manège, car un cri d'avertissement en partit.

Miss Ellis devint affreusement pâle et se mit à courir vers le navire. Un officier parut sur le pont et pointa son revolver sur les policiers. Un coup de feu partit du quai et l'homme tomba.

La jeune femme se vit cernée et, avec un cri de rage inhumaine, elle se pencha sur la valise, en fit jouer la fermeture.

— Tirez ! hurla Dickson.

Atteinte par les balles, Miss Ellis tomba à genoux. En même temps, la valise s'entrouvrit.

— Ne regardez pas ! rugit le détective en s'élançant.

Il bondit vers la valise et, tout en détournant les yeux, se mit à la cribler de coups de feu.

De toutes ses forces, il lui lança alors un formidable coup de pied et la fit rouler dans l'eau du bassin, où elle s'engloutit.

6. L'effroyable chose

— Avant tout, commença Harry Dickson quand le moment fut venu de fournir les explications nécessaires pour soulever le dernier pan du voile recouvrant encore cette ténébreuse affaire, avant tout, je vais vous faire un petit cours de mythologie grecque.

» Les Gorgones étaient trois monstres sœurs, dont Méduse nous est la plus connue par son aventure avec Persée, qui la tua. On les représentait comme très belles de visage, mais avec des ailes d'aigle, des griffes de lion et une chevelure de serpents. Leurs terribles regards pétrifiaient tous les êtres sur lesquels ils s'arrêtaient. Lorsque Persée eut tranché la tête de Méduse, il s'en servit pour changer en pierre plusieurs de ses ennemis, comme le géant Atlas, qui devint montagne.

» Au fond de chaque légende, vous le savez, dort une part de vérité. Mais quelle peut être cette part dans la fabuleuse histoire des Gorgones ?

» Dans les abysses de l'océan habitent d'effrayantes créatures, des poulpes géants, dont le regard fascine à un tel point leurs victimes que ces dernières demeurent immobiles, impuissantes à fuir devant les monstres.

» La variété la plus cruelle de ces céphalopodes, et aussi la moins connue, est le *Haplopteutys ferox*. Quelques-uns ont été aperçus au large des îles de la Sonde ; d'autres, bien que de moindre envergure, ont été capturés dans la Méditerranée, ou plutôt dans la mer Ionienne, non loin des rivages du Péloponnèse. C'étaient des octopodes dont les tentacules mesuraient à peine un yard de long, mais dont la tête monstrueuse atteignait en grosseur celle d'un bœuf. Leurs yeux immenses avaient la dimension d'une soucoupe, et leur regard, d'un feu vert intense, était à un tel point insoutenable, que les pêcheurs les plus audacieux s'en détournaient.

» La dernière capture de ce genre remonte à l'année 1848 ; la bête fut remontée à bord d'une sacolève, mais mourut bientôt et se décomposa très vite.

» Vous me direz qu'il y a loin de ce regard, affreux certes, aux regards pétrificateurs des Gorgones. Eh bien ! détrompez-vous, et attendez la suite.

» Il est arrivé que des pêcheurs de la mer Ionienne retirassent de leurs filets des poissons, du genre maquereau ou grondins, absolument minéralisés. Les savants qui les examinèrent crurent à la

présence de sources pétrifiantes sous-marines apparentées plus ou moins à celles qui existent en Suisse et en Autriche, et aussi dans le parc national de Yellowstone, aux Etats-Unis. Explication, qui comme vous allez le voir, valait ce qu'elle valait.

» J'en viens maintenant aux acteurs du sombre drame au brusque dénouement duquel nous venons d'assister.

» Il y a quelques années, un savant anglais nommé Nathaniel Rock, mais qui avait droit au titre de Lord Mangrove, voyageait en Grèce, sa position en Angleterre lui étant devenue intenable à la suite d'une affaire de vivisection qui avait ameuté l'opinion publique. C'était un homme intelligent, mais dur et cruel. On l'avait suspecté d'avoir étendu ses coupables expériences à des sujets humains, mais la preuve ne devait cependant jamais en être faite. On le craignait obscurément, le sachant capable de toutes les horreurs, de tous les crimes au nom de la science ; aussi respira-t-on quand il quitta le pays. En Grèce, il s'enticha d'études mythologiques et se mit en tête d'en découvrir plus long sur la légende des Gorgones.

» Au cours de ses recherches, Nathaniel Rock devait rencontrer une jeune universitaire grecque, mais d'origine anglaise par sa mère, et qui, chose curieuse, poursuivait les mêmes investigations au sujet des Gorgones.

» Une exploration minutieuse de la villa *Jupiter* où habita Miss Ellis, continua Harry Dickson, m'a permis de mettre la main sur quelques documents que la belle Euryale n'eut pas le temps de détruire, ou qu'elle oublia. C'est ce qui fait qu'à l'heure présente, je puis me montrer assez affirmatif sur certains points de cette affaire. La jeune fille en question se nommait Georgina Nastakidès et Ellis par sa mère ; peu de temps après sa rencontre avec Lord Mangrove, elle l'épousa.

» Notre homme qui aimait décidément changer d'identité, adopta celle d'un sien oncle : Jarns – et obtint même du gouvernement anglais le droit de faire homologuer ses diplômes universitaires à ce nom, ceci en secret toutefois. Cela fit que, pendant tout un temps, je crus réellement être en présence de deux individus distincts, Rock d'un côté et Jarns de l'autre.

» Georgina n'avait pas manqué de relever le curieux phénomène des poissons pétrifiés, et elle parvint à en découvrir la cause réelle. Dans les endroits où les pêcheurs trouvaient ces poissons, croissait une certaine algue sous-marine qu'ils aimaient brouter. L'injection de cette nourriture provoquait dans leur organisme des troubles mystérieux, dont la jeune femme découvrit bientôt la nature. Mais elle fit mieux : elle trouva également que, dans cet état, la fascination de la pieuvre pétrifiait presque instantanément lesdits poissons.

» Le secret des Gorgones était ainsi éclairci ou, tout au moins, l'origine de ce conte fabuleux. Que fit Georgina ? Elle parvint à isoler la matière mystérieuse enclose dans les algues, puis elle partit à la recherche des fameux poulpes, qu'elle finit par découvrir.

» Et voici les deux époux partis sur la voie d'une fortune aussi étrange que terrible ! Ils connaissent le secret des Gorgones ; ils sont maîtres de l'épouvante. Ils reviennent en Angleterre, sous le nom de Mr. et Mrs. Jarns pour les uns, de Mr. et Mrs. Rock pour les autres.

» Et, maintenant, suivez-moi bien, car j'entre dans une partie compliquée et encore bien obscure de mon récit.

» Ce n'est que trois ans après la venue des époux en Angleterre qu'il est fait mention d'Euryale Ellis, demi-sœur de Georgina. Or, Georgina et Euryale ne doivent jamais avoir fait qu'une seule et même personne. Pourquoi ?

» À Neokastro, Rock épouse une Georgina Nastakidès, dont la mère, anglaise, se nomme Ellis comme je vous l'ai dit déjà. Trois ans après surgit une personne imaginaire : Euryale Ellis. En fait, c'est Georgina Nastakidès qui accompagne son mari en Angleterre. Ils s'y livrent à des travaux mystérieux et terribles qui exigent des sacrifices humains. Mais, au cours de leurs travaux communs, la jalousie professionnelle, si je puis m'exprimer ainsi, s'est installée dans leurs âmes. Ils se séparent, deviennent même ennemis. Or, la véritable détentrice du secret de la Gorgone, c'est Georgina. Elle n'entend pas en perdre le bénéfice et elle n'entend pas non plus rester en puissance de mari. Elle devient la belle-sœur de ce mari, qui assiste impuissant à ce changement d'état civil.

— Pourtant, intervint Sir Humphrey, Mrs. Georgina Rock continua à habiter chez Miss Euryale Ellis...

Harry Dickson éclata d'un rire bref.

— Elle ne pouvait faire autrement, sinon on aurait bien pu l'accuser de sa propre disparition !

— Et cette Georgina était sans doute la mangeuse de poisson ? fit ironiquement Tom Wills.

— Vous venez presque de toucher la vérité du doigt, Tom, répondit le détective de l'air le plus sérieux du monde. Bientôt je vous en dirai plus long à ce sujet.

» Voici donc les deux concurrents séparés et envieux l'un de l'autre, mais c'est la femme qui a la partie belle. *Elle est parvenue à pétrifier des hommes, comme l'aurait fait une des sœurs fabuleuses de la mythologie !*

Un cri d'horreur répondit à cette affirmation du détective.

— Oui, continua avec force Harry Dickson, et le malheureux Albin Renders fut une des victimes de ce pouvoir. Mais il existe cependant d'autres preuves. Toutes les statues de Jarns, alias

Nathaniel Rock, sont des hommes pétrifiés !

» Jarns ne fut jamais sculpteur, il ne faisait que signer de son nom d'emprunt les œuvres effroyables de sa femme. Et voici que, l'envie aidant, il s'ingénia à faire comme elle. Lui aussi voulut pétrifier des êtres humains, et sa première expérience fut celle des centaures vivants.

— Ah ! Dickson, murmura Sir Humphrey, je commence à entrevoir quelques lueurs dans ces atroces ténèbres !

— Voici comment procédait la moderne Gorgone, continua le détective. Elle commençait par faire boire à ses victimes une liqueur contenant les éléments mystérieux tirés de l'algue marine. Mais cette drogue infernale était à action lente. Il lui fallait plusieurs jours d'action sur l'organisme pour accomplir son effet. Ensuite...

Harry Dickson se tut, comme pour ménager un effet.

— Ensuite, continua-t-il avec un sourire étrange, Miss Ellis n'avait plus qu'à présenter ses victimes à... la véritable Georgina.

— Quoi ? s'écria-t-on autour du détective, qui enchaîna :

— ... à la mangeuse de poissons frais, au terrible poulpe *Haplopteutys ferox*, qu'elle gardait chez elle, et tout était dit. La statue humaine était née !

Il y eut un long moment de stupeur parmi l'assemblée.

— Mais l'herbe qui procurait cette étrange impression de peur ? interrogea Tom Wills.

— Il s'agit d'un antidote inventé par Nathaniel Rock, qui craignait qu'un jour ou l'autre sa diabolique épouse lui fasse subir à son tour le terrible sort de la pierre.

— Pourtant, ce sort il n'a pas pu l'éviter, objecta vivement Sir Humphrey.

Harry Dickson secoua lentement la tête.

— Ici, je me vois réduit à émettre une supposition. N'oubliez pas que, dans cette histoire, bien des points demeureront à jamais obscurs.

» Euryale connaissait l'existence de cet antidote, mais elle en ignorait la composition. Il ne semble pourtant pas qu'elle ait poussé ses investigations bien loin en ce domaine. Elle n'avait en effet aucun intérêt, pour le moment du moins, à faire disparaître son mari. En effet, les œuvres démoniaques devaient être vendues sous la signature de Jarns, et elle avait intérêt à ce que ce dernier demeurât en vie. Vint la mort simulée de Jarns, à la suite de laquelle Euryale se crut veuve.

» C'est ici, à la suite du trépas du pauvre Albin Renders, que Flemmington arrive en scène.

» Depuis quelque temps la belle Euryale, ou Georgina si l'on préfère, a l'intention de fuir l'Angleterre, mais elle manque d'argent, Flemmington arrive juste à propos, et elle médite un nouveau crime à

l'aide des armes qu'elle a sous la main. Ayant fait boire la fameuse liqueur d'algues au faux milliardaire américain, elle prétexte une absence de huit jours pour laisser au poison le temps de produire son effet.

» Mais, tout à coup, la jeune femme découvre qu'elle est surveillée. Par qui ? Par l'époux qu'elle croit mort. En effet, Rock-Jarns n'a plus qu'une idée : ravir à sa femme le secret de la Gorgone. Intelligent et rusé comme il l'est, il comprend immédiatement comment s'agence l'affaire Flemmington. Il s'introduit à l'Hôtel de l'Aigle Bleu et y installe sa fameuse lampe à fumigations. En même temps, il drogue le kummel qu'il sait être la boisson vespérale de l'Américain, qu'il veut préserver de l'atteinte de sa femme, car il ne veut pas que celle-ci « fasse l'affaire ». Mais non seulement il désire récolter tout le bénéfice de l'entreprise, il veut aussi la ruine de son épouse. Ayant peut-être surpris la conversation de la soi-disant marchande d'oranges avec Brooker, il a tôt fait de démêler le vrai du faux. Le soir venu, le visage dissimulé sous un masque, il glisse à l'intérieur de la colonne Morris, un panier de poissons frais.

» Dès qu'il aura vu Georgina, qui se fait alors appeler Miss Bella, partir au cinéma avec son soupirant, il aura le champ libre pour se rendre à la villa *Jupiter* et y voler la redoutable pieuvre.

» Au moment où Rock voit arriver son épouse, il se dissimule dans la colonne. Mais Euryale l'a aperçu. Elle devine sans doute les manœuvres auxquelles il a dû se livrer à l'hôtel. Après avoir mis Tom Wills hors de combat, elle s'introduit à son tour à l'Aigle Bleu et en sort avec la lampe d'ondes terrifiantes, sans doute pour pouvoir l'étudier à son aise. C'est alors qu'elle découvre que ces ondes terrifiantes, ou ce fluide si vous préférez, empêche l'action pétrifiante de *Haplopteutys ferox*. Que se passa-t-il alors ? Euryale trouva-t-elle le moyen d'annihiler l'action bénéfique du fluide ? Voilà qui est fort probable.

» Elle a délivré Rock prisonnier dans la colonne et, au lieu de se montrer agressive, elle consent au contraire à traiter avec lui. Il ne demande pas mieux. D'ailleurs il ne la craint pas. Ne possède-t-il pas le contrepoison sauveur ? Ici, le phénomène de la pétrification se faisant en deux phases, je suis obligé de croire que, quelques jours plus tôt, Georgina est parvenue à lui faire prendre sa terrible drogue, puisqu'elle est à action lente. Mais comment ? C'est un des points obscurs dont je vous ai parlé. Seule Euryale Ellis pourrait nous en fournir une explication exacte, mais comme elle n'est plus...

» Voici maintenant les deux époux dans la maison de Battersea occupée par Nathaniel Rock. L'odeur du contrepoison, rendu inactif, flotte dans l'air. Rock est tranquille, rassuré sur son sort. Il s'expose au regard de la pieuvre mystérieuse et tout est dit.

» Lord Mangrove, alias Rock, alias Jarns, est devenu statue.

» Rien ne semble donc plus devoir venir contrecarrer les plans de la sorcière, et Flemmington est mandé à Farningham. Si Euryale a choisi cet endroit c'est qu'il était le seul local à sa disposition capable de contenir les statues promises. Etant fort logicienne elle-même, elle redoutait la logique des autres.

» Nous savons ce qui arriva ensuite. Croyant que l'Américain avait, une semaine plus tôt, absorbé la liqueur qui, en réalité, avait été recueillie dans une poche de caoutchouc, Euryale ne douta pas que le regard du poulpe, dissimulé derrière la draperie, n'ait accompli son office. Quand je fus à terre, raidissant mes membres et contractant mes muscles pour avoir autant que possible l'aspect d'une statue, Euryale me dépouilla en hâte et s'en fut avec la valise qui, en réalité, était une sorte de petit bassin portatif où se tenait le monstre au regard vert. La suite de l'aventure, vous la connaissez pour y avoir été mêlés.

» Et maintenant, ajouta Dickson en allumant sa pipe comme pour signifier qu'il allait prendre un repos bien gagné, et maintenant vous allez sans doute me demander ce qui me mit sur la piste de la Gorgone.

» Eh bien ! Ce fut l'orgueil de Miss Ellis et... son prénom.

» Comment, en effet, se nommaient les Gorgones ?

» Sthéné, Euryale et Méduse. Notre sorcière choisit le nom d'Euryale. Elle se croyait Gorgone, et de fait elle l'était. Et c'est peut-être ce qui la perdit...

La suite de l'enquête donna raison à Harry Dickson au sujet des statues de Jarns : il s'agissait en effet de créatures humaines pétrifiées. Cette enquête démontra également que bien des expériences n'avaient donné que des résultats partiels. Des exhumations permirent de constater que certains familiers de feu Nathaniel Rock étaient morts à la suite de pétrifications ou d'ossifications d'organes. L'analyse de la liqueur d'algues ne mena à aucune découverte essentielle, et la terrible mixture garda son secret. Quant à *Haplopteutys ferox*, une forte prime fut promise au pêcheur qui le retrouverait. Après bien des recherches, un crevettier retira de son filet les restes d'un octopus au bec fracassé par les balles. Mais dont les crabes avaient dévoré la plus grande partie de la tête et vidé les orbites.

Une commission savante se mit en relation avec des naturalistes grecs, mais on apprit qu'aucune capture d'*Haplopteutys ferox*, n'avait été officiellement enregistrée depuis 1848. Miss Ellis semblait donc avoir été plus heureuse que les savants dans ses recherches. Il est vrai que toute sa remarquable intelligence dont elle devait, on le sait, se servir à des fins horribles, avait été mise au service de son œuvre.

Les statues de Jarns ont été retirées des musées où elles se trouvaient et sur ordre du gouvernement, confiées à la terre, dans des cimetières dont le nom resta soigneusement caché.

Harry Dickson se désintéressait presque toujours d'une affaire qu'il avait menée à bonne fin. Pourtant, dans ses notes, nous trouvons des passages ayant trait à celle-ci et écrits assez longtemps après coup. On peut y lire que les travaux d'occultisme de Rock se rapportaient surtout à la transformation des êtres. Il semble que ce savant d'épouvante ait cru à la puissance des anciens sorciers capables de changer leurs victimes en bêtes.

Ce qui est plus troublant encore c'est la courte relation que Harry Dickson consacre à l'autopsie que l'on fit subir au corps d'Euryale.

Sur le crâne de la morte, cachées sous la luxuriante chevelure, des protubérances singulières furent relevées, ayant la forme de minuscules têtes de vipères. Les ongles des mains étaient parfaits et gracieux, mais ceux des pieds épouvantables au contraire, de véritables griffes de fauve.

Dans les yeux, on devait découvrir une matière jaune, glaireuse, absente chez les humains, mais s'apparentant au *tapetum lucidum* qui se trouve dans les prunelles des chats et de quelques céphalopodes.

Les Gorgones ont-elles existé dans la nuit des temps ?

Euryale en fut-elle une lointaine descendante ?

Qui sait ?

FIN

LA CITE DE L'ETRANGE PEUR

1. Isle of Dogs

Londres est une ville déconcertante, et Isle of Dogs en est la preuve flagrante. C'est de cette manière que l'on désigne le vaste espace enclos dans la courbe de la Tamise à Greenwich, où se trouvent les Mill-Wall Docks et leurs tristes quartiers riverains. La grande misère des ports l'a marqué de son signe. Tout y est triste, lugubre, sinon sinistre. Les nouvelles rues qui se frayèrent un chemin à travers une séculaire cité de taudis n'ont pas tardé à subir le même sort infamant.

Leurs façades se sont écaillées, leurs toitures neuves ruinées, une population interlope y occupe les sordides demeures.

Mais que l'étranger pénètre plus avant dans Manchester Road, qu'il contourne Glengall Road au-delà de Jubilee Chapel, et il se trouve au milieu d'un décor tout autre qui semble être emprunté à un âge défunt depuis plus d'un siècle.

Des rues tranquilles et provinciales se font suite ou s'enchevêtrent, tournant ainsi qu'en rond autour de la tour grêle de la chapelle. On y trouve encore des maisons aux petites fenêtres vertes tendues de désuets rideaux de mousseline, des épiceries éclairées au bec papillon et même, dans une minuscule échoppe tout en carreaux de verre, un écrivain public, le digne Mr. Doove. Les gens qui habitent cette oasis au milieu des ténèbres hostiles de l'Isle of Dogs, n'ont rien de commun avec la lie des quartiers proches. Ils appartiennent à une sorte d'aristocratie férue d'anciennes traditions et s'imaginant vivre à cent lieues et plus de Charing Cross et même de Limehouse Reach qui n'est qu'à deux milles de là.

Il est juste que dans de pareilles circonstances, ce lieu de calme et de méditation se distingue du voisinage par un nom à lui propre.

Et ce village enchâssé comme une pierre précieuse dans sa gangue, s'appelle « Ham », ce qui est court, bref et bon, et ne signifie pas grand-chose.

Mais les habitants s'en contentent et démontrent même une réelle fierté à cet endroit. N'habite pas Ham qui veut... n'est pas reçu qui veut chez les autochtones de Ham... Les ironistes les ont railleusement gratifiés du nom de « *cant* de l'East End », mais ils ont haussé les épaules et, au lieu d'y trouver sujet à colère, y ont vu un

motif de plus de gloire et de grandeur.
Cela dit, commençons notre récit.

Mrs. Hasslop noua les brides violettes de son chapeau capote sous son menton, fit tinter l'imposante carapace de jais qui servait de sombre bouclier à sa blouse de surah noir et dit à Molly Vinck, sa servante :

— Molly, n'oubliez pas que nous sommes aujourd'hui mardi et que ces dames viendront prendre le café à trois heures.

Car pour bien marquer qu'elle ne sacrifiait rien à l'esprit moderne et même national, Mrs. Hasslop servait du café et non du thé à ses amies.

— Que servirai-je à ces dames ? demanda Molly.

Depuis des années qu'elle était au service de Mrs. Deborah Hasslop, elle connaissait la sempiternelle réponse. N'empêche qu'elle n'aurait jamais osé prendre la liberté de ne plus poser la question du mardi.

— Vous servirez des biscuits de Savoie à raison de trois par tête, répondait invariablement sa maîtresse, une livre de couque de Hollande au miel et aux épices coupée en tranches minces, un pot de *jam* aux abricots et une coupe de marmelade d'oranges au sucre candi. Il faut que le café soit noir et fort, c'est ainsi que ces dames l'aiment, puis vous poserez sur la table le carafon d'eau-de-vie aux cerises et la bouteille d'élixir à la menthe. Plus tard, ces dames dîneront ainsi que le digne Mr. Doove qui sera des nôtres. Que pensez-vous nous servir, Molly ?

La servante savait fort bien que cette question également était posée par pure forme, car Mrs. Deborah savait mieux qu'elle ce que contenaient la cave et le buffet. Pourtant, elle fit mine de réfléchir avant de déclarer :

— Il y a un gigot froid, une salade de harengs et de laitances à la moutarde, du fromage d'Ecosse et du pain mollet.

— Très bien, répondit sa maîtresse, et vous servirez de la bière, et du grog au cognac pour le digne Mr. Doove.

Molly salua et voulut se remettre à l'essuyage de la vaisselle, quand sa patronne l'interpela de nouveau.

— N'oubliez pas, Molly, de mettre le fauteuil de velours rouge près du feu pour Lady Florence Honnybingle.

— Je n'aurais garde de l'oublier, Mrs. Deborah, affirma Molly Vinck avec conviction.

Cela également appartenait à la sainte tradition des lieux et du jour de réception. Le mardi, un confortable fauteuil en velours d'Utrecht était avancé tout près des chenets du foyer en cuivre forgé, mais il restait éternellement vide. Il y avait quelque dix ans, Miss

Hasslop avait invité une vieille dame de petite noblesse, Lady Florence Honnybingle, habitant les confins de Ham, à son jour. La grande dame avait accepté, mais n'était pas venue. Mais désormais, sa place restait vide et ouverte au foyer de Hasslop House, où on l'attendait toujours.

Quelques minutes avant trois heures, Mrs. Deborah s'installait dans la pièce éclairée de deux fenêtres donnant sur la rue et pompeusement appelée le salon jaune.

C'était une pièce haute de plafond, complètement tendue d'un papier de tapisserie jaune serin, meublée de chaises à canevassés, d'une belle table ronde en acajou ciré et du fauteuil en velours d'Utrecht.

Une splendide glace à l'eau un peu verte dominait le marbre veiné de la cheminée et se trouvait flanquée de deux grandes lampes Carcel qu'on allumait à la nuit tombante, car Mrs. Deborah n'avait jamais voulu sacrifier au luminaire moderne, au gaz ou à l'électricité.

Aux murs pendaient des daguerréotypes et deux grands portraits à l'huile, représentant des gentlemen en perruque et en jabot, que Mrs. Hasslop avait adoptés comme ancêtres, bien qu'elle en eût fait l'acquisition dans une friperie de James Market.

Une pendule à coucou de la Forêt-Noire y comptait les secondes d'un tic-tac sonore et d'une régularité douteuse.

Comme cette bruyante mécanique annonçait par un râle métallique la prochaine venue de l'oiseau de bois qui lancerait par trois fois son cri sylvestre, Mrs. Deborah approchait son visage de la fenêtre et, dans sa cuisine, Molly l'entendait invariablement annoncer :

— Voilà Miss Pumpkin qui tourne le coin de Narrow Street.

Car Miss Pumpkin arrivait toujours la première.

A 3 h 10, l'assemblée était complète et se composait, outre la maîtresse de céans et Miss Pumpkin, de Miss Sawyer, de Miss Pilcarter et de l'imposante veuve d'un contrôleur du pavage, Mrs. Bubsey.

— Mes chères âmes, minaudait Mrs. Hasslop, en faisant avec un sourire le tour des visages à la ronde, n'attendrions-nous pas la venue de Lady Honnybingle ? Nous savons toutes qu'elle est un peu retardataire.

Et d'un commun accord, ces dames acceptaient d'attendre l'invisible Lady Florence jusqu'à la demie sonnante.

Une paix si grande, si complète, un si prodigieux arrêt dans le temps, aurait-il jamais pu être troublé par d'autres préoccupations, surgies d'une sphère étrangère à Ham la paisible ? Quel prophète de malheur aurait osé prédire qu'un jour le regard attentif d'un Harry Dickson, par exemple, se tiendrait braqué sur cette belle oasis isolée au milieu des pires désolations désertiques ? Mais n'anticipons pas.

Nous ferons grâce au lecteur de la suite du tableau ou plutôt des heures qui séparaient la lente dégustation des biscuits de Savoie,

du moment solennel du dîner, qui avait lieu à six heures et demie et où prenait place l'unique gentleman admis dans cette féminine compagnie, le digne Mr. Doove, écrivain public de la cité perdue du Ham.

Un quart d'heure avant ces agapes vespérales, une bonne odeur envahissait Hasslop House du rez-de-chaussée à l'étage, et un grésillement de friture chaude venait de la cuisine où Molly Vinck s'affairait autour d'un large poêlon plat où rôtissaient des pommés de terre coupées en rondelles.

C'est que le digne Mr. Doove avait un faible pour ce plat simple, mais délectable, et n'expédiait jamais ses trois tranches de gigot froid sans les faire accompagner de cette grasse friandise.

A six heures, toutes les nouvelles de Ham avaient été servies, visées, révisées, critiquées et mises sous leur jour équitable, et l'arrivée de l'écrivain public signifiait celle des nouvelles moins indigènes, franchissant la *river* et allant parfois jusqu'au cœur même de la cité de Londres.

Ce mardi d'octobre, le coucou du *Schwarzwald* jeta son sextuple appel et se retira dans sa niche, sans que le coup de sonnette de Mr. Doove eût fait suite à son dernier accent.

Les dames se regardèrent : de toute mémoire, jamais le scribe de Ham n'était arrivé en retard à la réception de Mrs. Hasslop.

La chose était tellement inattendue qu'aucune d'elles ne se hasarda à faire des conjectures et qu'elles se contentèrent de se regarder en silence avec des yeux qui s'emplissaient d'étonnement et même d'effroi à mesure que les minutes s'écoulaient.

Molly Vinck posait sur la belle table ronde les assiettes et les couverts avec une lenteur voulue et qui était loin de lui être habituelle.

Enfin, Mrs. Deborah trouva la force de prendre la parole.

— Nous différerons le dîner d'une demi-heure, dit-elle avec effort, nous donnons tant de minutes de grâce à Lady Florence, nous pourrions en faire autant pour le digne Mr. Doove. Une fois n'est pas coutume.

D'un cri guttural, le coucou annonça la demie.

— Servez, Molly, dit la maîtresse de maison avec un gros soupir.

Un coup de sonnette retentit.

— Enfin ! s'écrièrent ces dames.

Et le digne Mr. Doove entra en faisant de belles révérences à la ronde.

C'était un petit vieillard fluet, serré dans un antique pardessus noisette aux revers matelassés et surpiqués, et à la figure poupine et amusante.

— A l'amende ! s'écria Miss Pumpkin, en essayant de se composer une mine sévère, ce qui n'était guère difficile pour son long visage maigre et ingrat.

Mr. Doove esquissa des gestes suppliants d'excuse.

— Ah ! si vous saviez, gémit-il, oui, si vous saviez ce qui m'arrive, ou plutôt ce qui nous arrive, car ceci nous intéresse tous... Ah ! je crains bien de voir mon appétit compromis pour ce soir et même pour bien des soirs qui suivront.

— Molly, dit Mrs. Hasslop, attendez quelques minutes encore avant de servir la salade de harengs à la moutarde. Mr. Doove désire avant tout nous faire part de ses graves préoccupations.

— Vous me prenez les paroles de la bouche, chère dame, s'écria le vieillard. De graves préoccupations, dites-vous... graves, oui, certes, mais c'est encore trop peu dire... terribles, voilà le mot qu'il faut.

Miss Pumpkin joignit ses mains sèches et les pressa contre sa plate poitrine de vieille fille confite dans toutes les niaiseries possibles, tandis que Miss Sawyer et Miss Pilcarter poussaient de petits cris effrayés.

La robuste veuve Bubsey imposa le silence du regard.

— Imaginez-vous, mesdames, continua Mr. Doove qui ne parut pas mécontent de l'effet qu'il venait de produire, imaginez-vous que j'ai été mandé au bureau de police de Manchester Road !

— Ciel ! crièrent toutes ces dames en chœur.

— En témoignage, mesdames, comme témoin, se hâta d'ajouter le scribe public, et cela dans une affaire de crime.

— Un crime à Ham ! hurla Mrs. Deborah... impossible !

— C'est ce que je me serais dit jusqu'à ce jour, déclara le digne Mr. Doove avec emphase. Pourtant, pour votre paix à vous toutes, je m'empresse d'ajouter que ce crime ne fut pas commis dans Ham proprement dit, mais à son exacte limite de Glengall Road. Vous connaissez bien l'infâme bouge qui se situe à cet endroit sous le nom de *Scotch Saloon* et est tenu par un individu de mauvais aloi nommé Bill Morgan.

— Cette abomination !

— Comme vous le dites ! Donc, cet après-midi, entre chien et loup, sans doute à l'heure même où vous allumiez ici ces deux splendides lampes Carcel, un matelot est sorti du *Scotch Saloon*. Il était ivre et titubait comme presque tous ceux qui quittent cette demeure infernale.

» Comme il en franchissait le seuil, un coup de feu est parti du terrain vague situé en face du débit de boissons et l'homme est tombé sans un cri, la tête traversée d'une balle.

» A ce bruit, Morgan est sorti de sa maison, armé de son

revolver, il a vu le cadavre et a voulu s'approcher.

» Un second coup de feu est parti et la balle a frôlé la joue du tavernier en lui faisant une belle écorchure.

» Furieux, Morgan s'est élancé vers l'endroit d'où les coups de feu avaient été tirés. Il a vu une silhouette s'enfuir et, par deux fois, il a tiré sur elle.

» Il ne doit pas l'avoir atteinte, car elle a continué à fuir dans la direction de Ham où elle a disparu dans Narrow Street.

» A ce moment, j'étais dans mon bureau, penché sous la flamme du gaz que je venais d'allumer et je transcrivais un poème de Southey qu'un de mes bons clients destine à sa fiancée. Je n'ai pas entendu le bruit des détonations, mais bien celui d'une course rapide.

» Je n'ai jamais vu quelqu'un qui courait dans Ham ; il n'est pas dans les coutumes de notre quartier de faire des choses aussi peu paisibles.

» Aussi ai-je vivement levé la tête et j'ai vu un jeune homme aux traits tirés qui courait avec beaucoup de peine.

» Une demi-heure plus tard, un agent de police est venu à mon bureau en me demandant si je n'avais pas vu quelqu'un s'enfuir dans la rue.

» Je lui ai parlé du jeune homme qui courait et qui grimaçait de douleur, à ce qu'il me semblait.

» — Parfait, a répondu le policier, Morgan l'aura blessé, et il ne pourra courir bien loin. Voulez-vous m'accompagner au poste de police pour déposer votre témoignage ?

» Je ne pouvais me soustraire aux exigences de la loi en bon et loyal citoyen d'Angleterre que je suis.

» Au poste de police, un officier très aimable me reçut et accueillit ma déposition avec un vif intérêt.

» — Voulez-vous me répéter aussi minutieusement que possible le signalement de cet individu, Mr. Doove ?

» Je m'exécutai de bonne grâce.

— Il avait tout l'air d'un gentleman, ai-je dit, un homme de bonne maison.

» Disons qu'il avait trente-cinq ans au plus, que son visage était glabre et d'une beauté que j'ose dire classique. Il était vêtu avec élégance, une élégance sportive, diraient les gens d'aujourd'hui qui ne sont pas de Ham. Il était grand, sa taille ne doit pas avoir moins de six pieds. Je m'empresse d'ajouter qu'il n'avait pas du tout l'air d'un assassin.

» — Les apparences sont souvent trompeuses, a répondu l'officier de police en souriant, et je n'ai pas osé lui donner tort, car il énonçait une vérité consacrée par un des plus vieux proverbes qui existent. Le reconnaîtriez-vous aisément, Mr. Doove ?

» — Certainement, car je suis bon physionomiste, je dois cela à mon métier qui comporte une grande connaissance de la psychologie humaine.

» Là-dessus, je vis qu'il allait me congédier, mais je ressentis tout à coup à l'endroit de ce crime une juste curiosité.

» — Je suppose que c'est à la suite d'une rixe de cabaret ?

» L'officier de police me sembla prendre un air mystérieux.

» — C'est bien ce qui vous trompe, Mr. Doove, répondit-il courtoisement, le client de Morgan a été tué sans ombre de provocation.

» — Et qui est cet homme, si je puis me permettre cette indiscretion ?

» — Je serais bien en peine de vous répondre ; c'est un marin, voilà ce qui est évident, et un étranger. Morgan affirme qu'il parlait l'anglais avec difficulté, mais sans pouvoir dire avec quel accent, bien qu'il soit fort bon connaisseur en la matière. Nous n'avons trouvé aucune pièce d'identité sur le cadavre. D'ailleurs, l'enquête commence à peine.

Le digne Mr. Doove ayant dit tout ce qu'il avait à dire, Molly put servir le dîner. Les convives se lancèrent aussitôt dans des considérations diverses sur cet événement tragique et plaignirent fort Mr. Doove d'avoir vu troubler d'une aussi insolite manière sa tranquillité coutumière. Mais on ne perdit pas un coup de dent ; on but même un peu plus de bière que d'habitude et lorsque Molly Vinck servit le grog à Mr. Doove, toutes les dames se trouvèrent d'accord pour demander leur part de cette réconfortante boisson.

Ordinairement, on se quittait à neuf heures sonnantes, mais ce jour, le coucou dut avertir l'assemblée par dix fois avant que l'on fit mine de lever la séance du mardi.

Les dames Sawyer et Pilcarter, qui habitaient à l'autre bout de Ham, bien que cette distance se parcourût en moins de cinq minutes, partirent les premières ; la veuve Bubsey, qui occupait des chambres dans Mail Street, qui est plus proche, les suivit à quelques minutes d'intervalle, avec Mr. Doove, son voisin, dans son sillage. Miss Pumpkin, qui habitait Narrow Street, dans le plus immédiat voisinage, partit la dernière, selon la tradition.

Elle habitait seule dans une vieille mais belle maison avec un superbe jardin aux arbres centenaires. La solitude lui pesait et elle aimait tirer ses visites en longueur.

Elle accepta avec reconnaissance l'offre d'un doigt de grog supplémentaire, et écouta avec complaisance Mrs. Deborah donner son avis sur l'événement tragique qui bouleversait le quartier.

— Il est vrai, admit la dame, que l'isle of Dogs, dont nous faisons hélas partie, est un endroit honni du ciel ; mais il faut bien se

l'avouer, malgré cet entourage sinistre, jamais la pègre voisine n'a fait mine d'empiéter sur notre domaine. Il semble qu'il soit tabou pour les scélérats et nous devons en rendre grâce au ciel. Ham jouit d'une paix et d'une sécurité que la plus douce ville de province pourrait lui envier, malgré son affreux voisinage. J'espère que cet événement sans précédent sera aussi sans suites.

Miss Pumpkin prit congé d'elle et l'on prit rendez-vous pour le mardi suivant.

Mrs. Hasslop aida sa servante à serrer dans le buffet les cristaux et l'argenterie, et ferma elle-même les verrous de la porte de rue et ceux des volets.

Molly, qui avait l'ordre de veiller dans la cuisine jusqu'au moment où les derniers charbons seraient éteints dans la cuisinière, ouvrit un vieux roman de Currer Bell et en lut lentement quelques pages.

A l'étage s'élevait un bruit régulier, une sonorité de grand repos : malgré les affres de la journée, le sommeil de Mrs. Hasslop était profond et sans cauchemars.

Molly Vinck resta quelque temps aux écoutes de ses larges ronflements en ondes d'orgue, puis elle tourna la lampe en veilleuse.

Elle mit sur ses épaules un ample manteau à capuchon et, silencieuse comme une ombre, glissa le long du vestibule pénombreux.

D'une main experte, elle fit glisser les verrous puis, d'un regard furtif, inspecta la rue.

Une fois que la porte se fut fermée sans bruit derrière elle, Molly Vinck se mit à courir.

2. Les ivrognes mystérieux

Presque à cette même minute, Harry Dickson, suivi de son élève Tom Wills, quittait le bureau de police de Manchester Road pour se diriger vers les confins de l'Isle of Dogs.

Peu de temps après la découverte du crime, Scotland Yard avait demandé l'intervention du célèbre détective.

On serait en droit de s'étonner de cette prière, comme de la célérité avec laquelle elle fut faite. Un matelot ivre tué d'un coup de feu est un crime bien banal pour Londres, surtout s'il se perpète dans les sinistres quartiers du port. Pourtant, le téléphone avait fonctionné avec insistance entre le Yard et Baker Street, et ceux qui auraient été admis à écouter les brefs échanges de paroles, en auraient été bien étonnés.

Au Yard, le superintendant Goodfield parle ; à Baker Street, Harry Dickson écoute et répond :

GOODFIELD.

— Un crime à l'Isle of Dogs, Mr. Dickson !

DICKSON.

— Événement bien banal, mon cher superintendant !

GOODFIELD.

— Tout proche de Ham...

DICKSON (*intéressé*).

— Aha, cela change un peu la situation, vous dites bien *proche* de Ham, n'est-ce pas ?

GOODFIELD.

— En effet, j'ai dit « proche ».

DICKSON (*insistant*).

— Mais pas dans Ham même !

GOODFIELD.

— Non, pas dans Ham même.

DICKSON.

— Naturellement !

GOODFIELD.

— Pourquoi naturellement ?

DICKSON.

— Voyons, Goodfield, dans Ham *ne se* commet pas de crime !

GOODFIELD (*résigné*).

— C'est ma foi vrai... c'est bizarre, hein ?

DICKSON.

— Ce n'est pas seulement « bizarre » mais telle n'est pas la question. Qui a fait la première enquête ?

GOODFIELD.

— Le lieutenant de police Chadburn du poste de Manchester Road.

DICKSON.

— Un bon serviteur et un garçon intelligent. J'irai le voir.

GOODFIELD.

— Ce soir encore ?

DICKSON.

— Mais certainement... Good bye, mon vieux Goodfield !

Tom Wills qui assistait à cette conversation téléphonique, du moins du côté de Baker Street, vit que le visage du maître était devenu soucieux, après que l'entretien eut été coupé.

— Pourquoi Scotland Yard attache-t-il tant d'importance à un crime si peu sensationnel ? demanda-t-il.

— Parce qu'il s'est perpétré à l'endroit que vous savez, répondit songeusement le détective.

— Pourtant, vous dites qu'il n'y a pas de crime qui se commet à Ham ? continua l'infatigable questionneur.

— Précisément, mon garçon. Dans un des quartiers les plus féroces, je dirai même les plus inhumains de Londres, se situe une sorte de nid provincial, appelé Ham, où habitent des gens aisés et tranquilles, où la terrible pègre toute voisine ne pénètre jamais et où, depuis des années et des années, aucun crime ne s'est commis. Un crime ? Que dis-je ? pas même un délit plus ou moins sérieux !

— Tiens, fit naïvement le jeune homme, c'est en effet pour le moins singulier. Ce Ham serait donc bien mystérieux ?

— Il n'est pas mystérieux pour un sou, mais cela n'équivaut pas à dire qu'il ne possède pas son mystère, mais lequel ?

— Celui d'être « tabou » pour les plus sinistres bandits de la terre, répliqua Tom Wills.

Le maître le regarda gravement.

— Vous voulez plaisanter et pourtant, vous venez d'énoncer la plus profonde et la plus étrange des vérités, Tom. Tel est en effet le mystère de Ham.

» Scotland Yard le sait ; moi, je le sais ; bien d'autres grands fonctionnaires de la police et d'ailleurs également. Mais quant à en connaître la raison, ça, c'est une autre histoire, comme on le fait répéter à satiété par Kipling.

— Et n'a-t-on jamais essayé de savoir ?

Harry Dickson partit d'un rire amer.

— La police se met en mouvement quand il y a crime et non quand il n'y a pas crime ! Voyez-vous un magistrat ordonnant une enquête pour savoir la raison pour laquelle tel citoyen *n'est pas* un assassin ? Vous voyez que nous côtoyons presque l'illogique et le ridicule, et pourtant...

Il regarda fixement les braises croulantes dans le foyer.

— Et pourtant, nous l'avons cherché, Tom.

— Rien trouvé et cessé le mouvement, acheva le jeune homme de bonne humeur.

— Rien trouvé, en effet, mais si nous avons cessé le mouvement, comme vous dites, c'est parce que cette enquête si vaine nous coûtait trop cher.

— Hein ?

— Oui, mon garçon, trop cher en bons serviteurs. Car un homme s'occupant d'une manière trop ostensible de Ham signait son arrêt de mort ou du moins sa perte. Non, non, ce n'est pas à Ham qu'on les retrouvait décédés de mort violente, mais à des lieues de là ! Et jamais un soupçon n'a pu être formulé, jamais un être suspect n'a paru à notre horizon. Alors vinrent des ordres d'en haut : laissez les choses telles quelles, et n'exposez plus des vies humaines au profit d'une inutile curiosité.

Harry Dickson regarda l'heure au cartel.

— Allons voir Chadburn, proposa-t-il.

Ils trouvèrent l'officier de police à ne rien faire dans son bureau, les yeux dans le vague.

— Je suppose que vous réfléchissez, Chadburn, dit le détective en entrant.

Un sourire détendit le visage assombri du policier.

— Content de vous voir, Mr. Dickson, et plus content encore de vous avoir pour guide et maître dans cette aventure, dit-il.

— Vous prévoyez donc une aventure ? sourit Dickson.

L'autre haussa des épaules découragées.

— Sans doute, mais laquelle ? Certainement une suite de déceptions, de marches, de contremarches et de batailles de buissons creux. Ah oui, je réfléchissais tout comme le lièvre de la fable française ; quand quelque chose a trait à Ham, on ne peut faire que réfléchir.

— Et l'homme mort ? demanda tout à coup le détective.

— Il est encore ici, dans le réduit attendant à la salle de garde ! Dans mon rapport qui sera communiqué à la presse, je dis qu'il s'agit d'un matelot inconnu, ne portant sur lui aucun papier ni objet susceptible de faire découvrir son identité. Nous formulerons comme conjecture, qu'il s'agit d'une sorte de *vendetta* entre marins étrangers, et tout sera dit.

Harry Dickson se pencha vers l'officier et dit à mi-voix :

— Ceci est parfait, mais à présent, j'attends votre véritable rapport, Chadburn.

L'officier fit un signe de tête et alla fermer la porte.

— L'homme était maquillé, Mr. Dickson, mais d'une façon supérieurement habile. Si je n'avais pas été mêlé aux enquêtes du genre il y a dix ans, je ne m'en serais pas aperçu. Dès que j'ai vu que notre réactif prenait, j'ai cessé l'opération, car il ne fallait pas qu'aucun de mes hommes sache, n'est-il pas vrai ?

— Tout ce qu'il y a de vrai, lieutenant Chadburn, affirma le détective.

— Eh bien, continua le policier, voici donc où nous en sommes. Faites un retour de dix ans en arrière, Mr. Dickson, et souvenez-vous qu'à peu près au même endroit, un homme a été tué d'un coup de feu, et les jours suivants trois autres encore. Vous vous êtes occupé de l'affaire, et vous avez trouvé... ce que vous allez retrouver aujourd'hui.

Le détective se tassa sur sa chaise, le front sombre.

— Je l'avais pensé, murmura-t-il. Allons le voir, voulez-vous ?

— Très bien. Après, je ferai convoier le cadavre par six de mes meilleurs agents vers le laboratoire spécial de l'Institut de médecine légale.

Les trois hommes se levèrent et, par un couloir obscur que seul un maigre bec à incandescence éclairait, arrivèrent dans une petite salle aux murs nus, où une forme était allongée sur les dalles.

Chadburn s'assura de la bonne fermeture des volets et tourna un commutateur.

Une forte lampe électrique s'alluma au plafond.

Harry Dickson écarta la couverture qui couvrait le corps et l'examina.

— Un beau gars, murmura-t-il, vous avez raison, Chadburn, il ressemble comme un frère aux hommes d'il y a dix ans. Cette figure mince en lame de couteau, ces cheveux d'un noir bleu, ce menton légèrement proéminent, et puis les muscles allongés, gracieux et néanmoins robustes comme l'acier même. A présent, voyons le corps lui-même... voulez-vous me passer la bouteille à réactif ?

Harry Dickson avait dénudé une partie de la poitrine ; la chair en paraissait légèrement bronzée.

Chadburn lui tendit une petite fiole en verre bleu et un large tampon d'ouate.

Le détective versa sur ce dernier quelques gouttes d'un liquide incolore d'où s'envola une forte odeur balsamique. Puis il se mit à en torcher la chair nue.

Tom Wills assistait sans mot dire à cette scène, mais quelques

instants après, il fit un geste d'étonnement : au fur et à mesure que le tampon d'ouate passait sur la poitrine, la chair hâlée changeait de couleur pour adopter une curieuse teinte verdâtre.

— Un homme vert ! s'exclama-t-il.

— Chut ! fit le maître, pas si haut, mon garçon, nous sommes en ce moment sur une route aussi mystérieuse que redoutable.

» Suffit, continua le détective, nous ne devons pas compter en apprendre davantage qu'il y a dix ans, Chadburn. En ces temps également, c'étaient des hommes verts qui furent tués aux confins de Ham... Dieu sait par qui !

— Aujourd'hui, quelqu'un a vu l'assassin, Morgan d'abord qui a tiré sur lui, mais il ne peut donner aucun signalement précis, ensuite le vieux scribe, Mr. Doove, qui, de son échoppe d'écrivain public à l'angle de Big Street, a vu passer un homme qui courait, et dont il a donné une description assez précise.

— Que savez-vous de Doove ? demanda Harry Dickson.

Le lieutenant de police eut le même haussement d'épaules découragé qu'auparavant.

— Que pouvons-nous dire des habitants de Ham ? Sinon que ce sont des gens bons et simples, vivant très retirés, qui n'ont jamais rien eu à se reprocher, qui jouissent tous d'une situation aisée qui les met complètement à l'abri du besoin, qui ne frayent jamais avec des gens d'autres quartiers, qui s'acquittent régulièrement des taxes et des impôts, ainsi que des notes de la Compagnie du Gaz et des Eaux.

» Mr. Doove est inscrit dans Big Street depuis plus de quinze ans, il venait d'un village d'Ecosse où il avait été surveillant dans un petit collège.

— Il y a dix ans, dit Harry Dickson, nous avons procédé à une enquête sur tous les habitants de cette minuscule cité de silence et de repos.

— Et nous avons dû remonter à plus loin encore dans le passé, continua Chadburn, et pour trouver quoi ? Que ce quartier avait été épargné par ordre de la commission archéologique des sites et des vieux monuments, comme ayant été jadis, dans je ne sais quel siècle, le noyau d'un village-faubourg notablement riche. Il appartenait à un vieux hobereau du Centre, qui donna ordre à ses hommes d'affaires de n'en louer les maisons qu'à des gens de bien, très tranquilles et respectueux des vieilles traditions. Cela remonte à quelque vingt ans. Notre enquête fut d'une pâleur extraordinaire, puisque nous nous sommes trouvés devant des gens sans histoire...

» Il y a pas mal de maisons vides dans Ham et, pour l'heure, le nombre de ses habitants ne dépasse pas la cinquantaine, dont quarante au moins appartiennent au beau sexe, tout en n'étant pas beaux du tout. Les autres sont des célibataires comme Mr. Doove et

tout aussi innocents que lui.

Ils avaient quitté la lugubre chambre et étaient revenus dans le bureau de Mr. Chadburn. Ils y étaient à peine qu'un agent frappait à la porte.

— Capitaine, dit-il en forçant le titre de son supérieur, capitaine, il y a six matelots ivres chez Morgan... six clients qui y sont absolument inconnus.

— Très bien, Bartts, dit le chef en lui faisant signe de se retirer. Il se tourna vers le détective, les yeux brillants.

— Je suppose que l'homme mort a des amis, murmura-t-il.

— Et moi de même, Chadburn, aussi je me promets de les regarder d'un peu plus près, mon capitaine !

— Mon Dieu, Mr. Dickson, n'oubliez pas que le péril pourrait s'étendre sur vous !

Ce fut au tour du détective de hausser les épaules.

— Cela me connaît, dit-il simplement, et Tom Wills également... Non, je ne désire être accompagné de personne, pour ce soir, je me contenterai de regarder.

Il n'était pas loin de minuit quand les deux détectives s'approchèrent du *Scotch Saloon*, d'où s'élevaient des voix avinées. En face du bouge se trouvait un petit terrain vague, entouré de palissades croulantes, l'endroit où l'assassin du matelot avait dû se tenir en embuscade.

Harry Dickson et son élève y prirent place à leur tour, chassant de leur terrain de récréation nocturne une demi-douzaine de chattes étiques et de matous hérissés.

Leur attente ne fut pas longue. Morgan ne devait pas se soucier de dépasser l'heure de police pour le plaisir de ces clients de passage, car les douze coups du clocher de Jubilee Chapel s'égrenaient à peine dans l'air, que la porte du cabaret s'ouvrit et qu'une demi-douzaine d'ivrognes, en vareuse et casquette de matelots, sortirent en titubant et en hurlant d'ignobles refrains de beuglant.

Ils longèrent la rue, accentuant leur marche hésitante de pochards, interpellant des ennemis imaginaires et s'enfonçant davantage dans les ténèbres de la nuit. Quand ils furent arrivés au tournant de la rue, le détective fit signe à son élève de quitter les lieux.

— Il nous faudra les suivre avec circonspection, dit-il, je n'entends pas être vu par eux ni... par d'autres.

Les détectives avancèrent dans l'ombre portée des murailles et comme ils tournaient également le coin de la rue, ils virent au loin les hommes arrêtés et semblant tenir un mystérieux conciliabule.

— Ils n'ont plus l'air ivres du tout, remarqua Tom Wills.

— Aussi, ils ne le sont pas, répliqua son maître.

— Ils sont arrêtés à l'angle de Big Street, continua le jeune homme ; je me demande s'ils vont entrer dans la cité de Ham.

Comme s'ils voulaient donner eux-mêmes réponse à la question de Tom, les six matelots se détournèrent brusquement et, au lieu de remonter Big Street, ils s'enfoncèrent dans les méandres d'une route obscure qui formait la lisière entre la petite ville du silence et l'affreux quartier de l'Isle of Dogs.

— Ils évitent Ham ! murmura Tom.

— Suivons-les toujours, décida le maître.

— Maître, dit Tom Wills, pensez-vous que ces hommes sont des... amis du mystérieux homme vert ? Ils sont loin d'avoir un type semblable.

— Vous dites vrai, Tom, consentit le détective, leurs mines en effet diffèrent de beaucoup, et pourtant, je suis assez connaisseur en la matière pour oser affirmer que ces six voyous sont tous maquillés, et remarquablement bien, entendez-vous ?

Pendant ce temps, les marins avançaient d'un bon pas sur la route ; ils avaient complètement abandonné leurs allures d'hommes ivres, et conversaient entre eux à voix très basse. Enfin ils firent halte, parurent surmonter une dernière hésitation et, prenant par une ruelle latérale, changèrent la direction de leur marche.

— Ils retournent vers Ham ! dit Tom Wills.

— Cela devient passionnant, dans ce cas, répondit le maître.

En marchant rapidement comme ils l'avaient fait, les inconnus avaient tourné en partie la cité du silence et se trouvaient en ce moment à la hauteur de Ham, là où s'ouvrent trois ruelles parallèles donnant sur une minuscule place publique appelée Church Gardens.

Quand ils furent devant l'une desdites ruelles, les détectives les virent hésiter tout comme ils l'avaient fait pour Big Street.

— Ils ont peur, opina Tom.

— Oui, acquiesça doucement le détective, ils ont peur... et je me demande de qui ou de quoi ?

A cette minute, un des individus se détacha du groupe ; c'était un homme corpulent au visage mafflu, barré d'une forte moustache noire ; ses yeux sombres brillaient d'audace et de colère.

Les détectives virent fort bien qu'il reprochait à ses compagnons leur pusillanimité et qu'il prétendait avancer seul.

Ils virent les autres faire des tentatives timides pour le retenir.

L'homme secoua violemment la tête, tâta l'une de ses poches qui devait sans doute receler une arme, et brusquement, presque tête baissée, il s'élança dans la première des ruelles de Ham.

Ici, il échappait immédiatement au champ de vision de Harry Dickson et de son élève, mais ils purent voir les cinq autres noctambules se serrer peureusement en regardant leur compagnon

s'éloigner.

Soudain, un cri bizarre, une sorte de rauquement, s'éleva au loin, et les marins, comme un seul homme, firent demi-tour et s'enfuirent à toutes jambes dans l'ombre.

Harry Dickson resta un moment indécis. Allait-il les suivre ou non ? Un autre événement en décida : l'homme à la moustache noire revenait.

Il sortait de la ruelle en titubant comme si cette fois-ci, il était véritablement ivre ; arrivé à l'endroit où ses compagnons avaient stationné sans oser le suivre, il resta un moment immobile et tout à coup, sans un cri, sans une plainte, il tomba lourdement sur le pavé.

D'une main rapide, Harry Dickson empêcha un cri de monter aux lèvres de son élève.

— Nous jouerons le grand jeu, Tom, dit-il fiévreusement. Cet homme qui vient de tomber est mort... Eh bien, il nous faut son cadavre !

» Je ne crois pas que, de la ruelle d'où il sort ni des autres, on puisse le voir par terre en ce moment. Au galop... il nous le faut, avant que ses compagnons, pris de remords, puissent revenir et aussi... avant que d'autres encore interviennent.

Tout en parlant, il courait vers l'endroit où gisait le corps immobile du gros marinier.

— Vite... Tom, saisissez-le aux épaules et emportons-le aussi loin que possible de cette zone dangereuse, ordonna-t-il.

Pourtant, rien ne semblait plus paisible que la perspective brumeuse des vieilles façades et des anciens pignons pointus.

L'homme pesait lourd aux mains des deux détectives. La voiture qui les avait conduits dans les parages, stationnait dans une impasse à plus d'un demi-mille. Ils y parvinrent néanmoins et, avec un soupir de soulagement, déposèrent leur sinistre fardeau au fond de la voiture :

Ce dont ils ne s'étaient pas aperçus, c'est qu'au moment de l'enlèvement du cadavre, une forme indistincte s'était glissée jusqu'au coin de l'une des ruelles de Church Gardens et s'était mise à les observer avec attention.

Quand elle les vit disparaître, elle recula lentement dans l'ombre du quartier de Ham et longea les maisons endormies, tête basse, ruminant des pensées...

— C'était Harry Dickson, murmura-t-elle, oui... Harry Dickson qui s'occupe de Ham. Cela pourrait évidemment apporter des changements à l'état des choses !

Elle traversa Narrow Street, noire comme le néant, tourna l'angle opposé de Big Street et, avec mille précautions, entra dans Hasslop House.

C'était Miss Molly Vinck qui rentrait dans la maison de sa maîtresse !

Elle avait ouvert et refermé la porte avec une telle prudence que, même à deux pas, on n'aurait pu percevoir le moindre bruit.

Dans le vestibule obscur, elle fit halte et écouta.

De l'étage descendait le rythme sonore de la respiration de Mrs Hasslop.

Molly poussa un grognement de satisfaction et glissa comme une couleuvre vers la cuisine familière.

Pour ce faire, elle devait passer devant la porte du salon jaune.

Cette porte était fermée, comme toujours, mais, à ce moment, son panneau se piquait d'une petite tache faiblement lumineuse – celle du trou de serrure.

La servante se raidit, en proie à un étonnement proche de la terreur.

Puis elle se baissa et colla son œil devant l'ouverture.

Son champ de vision n'était pas étendu, et se bornait à la lune opaline d'une des lampes Carcel allumée sur la console de la cheminée – à cette cheminée même et au fauteuil éternellement vide de Lady Florence Honnybingle.

Molly Vinck chancela comme si elle venait d'être frappée au visage.

Le fauteuil en velours d'Utrecht n'était pas vide : une petite vieille femme, ressemblant en tous points à l'image populaire que l'on se fait de la fée Grignotte, s'y tenait assise, ses longues mains décharnées tendues vers la braise mourante du foyer.

Molly ne l'avait jamais vue, et pourtant son cœur défailloit en la voyant, car dans le regard de la vieille brûlait un étrange feu diabolique, et la servante n'aurait pas été étonnée si on lui avait affirmé que ce regard possédait la propriété de passer à travers murs et portes.

La sueur de l'angoisse aux tempes, elle se releva et regagna la porte.

— Il est temps de mettre les voiles... ricana-t-elle.

Et pour la deuxième fois en cette nuit, Molly Vinck quitta la maison de Mrs. Hasslop, mais cette fois-ci, elle courait comme si tous les diables de l'enfer étaient à ses trousses et il ne fallait pas être grand clerc pour supposer qu'elle quittait Ham sans esprit de retour.

3. La confession nocturne

Le docteur Mills, de l'Institut de médecine légale, achevait l'autopsie de l'homme à la peau si bizarrement colorée en vert, tandis que le superintendant Goodfield, un peu à l'écart de ce macabre travail, attendait son verdict pour établir son rapport.

Le docteur Mills était un petit homme d'humeur égale et qui ne s'étonnait jamais de rien. Qu'on le tirât de son lit pour soigner un pied malade ou pour faire une autopsie nocturne, il acceptait l'un comme l'autre avec la même souriante résignation.

— Mon bon Goodfield, dit-il, je me rappelle que nous avons eu des cas analogues il y a dix ans environ ; Harry Dickson fut mêlé à l'affaire, je m'en souviens très bien.

— Il le sera également aujourd'hui, répondit Goodfield. J'espère que nous serons plus heureux cette fois-ci.

— Ouais, riposta le petit docteur, pour ma part, je ne puis vous apprendre rien de nouveau au sujet de ce lascar. Cette curieuse coloration de l'épiderme est due à un artifice, mais combien inconnu !

» Dans les cellules cutanées, je ne détecte aucune couleur pigmentaire qui puisse expliquer cette teinte verte. Les individus du genre ont dû, à un certain moment, subir une opération mystérieuse, dans je ne sais quel but.

» Quant à la cause de la mort de cet homme, elle est banale : il a reçu une balle dans la tête.

Le docteur Mills regarda malicieusement le policier et reprit :

— Je dois pourtant me reprendre ici et dire : telle est la cause apparente de sa mort. Car l'homme n'était plus en vie quand la balle l'a atteint.

Goodfield allait riposter vertement qu'il n'entendait pas écrire de pareilles billevesées dans son rapport, quand un garçon de salle arriva hors d'haleine :

— Ne partez pas, docteur Mills, s'écria-t-il, ni vous non plus, Mr. Goodfield. Mr. Dickson vient d'arriver avec un nouveau macchabée...

— Très bien, accepta le médecin légiste, je vais donc reprendre mes petits instruments.

Des pas rapides retentirent dans le corridor et, aidés par le

garçon de salle, les détectives déposèrent sur la table de dissection leur sinistre trouvaille de la nuit.

— Encore une peau verte ? s'écria Goodfield.

— Je ne le pense pas, répondit le détective. Toutefois, il appartient à la même affaire. Bonsoir, docteur Mills.

Le petit homme s'était déjà penché sur le mort et s'écria aussitôt :

— Certainement, certainement, il appartient à la même cause, comme vous le dites, Mr. Dickson, puisqu'il est mort de la même manière.

— Mais il n'a pas reçu de balle dans le crâne ! protesta Tom Wills.

Goodfield s'empressa de répéter la déclaration du docteur.

Celui-ci regarda les détectives d'un air triomphant.

— A Sing-Sing, on n'aurait pas fait mieux, déclara-t-il en riant.

— Que voulez-vous dire ? s'exclama le superintendant.

— Ces deux hommes ont été électrocutés !

— Ah ! murmura Harry Dickson, en effet... cela me paraît plausible.

— Ah, par exemple ! s'écria Tom Wills, à ma connaissance, il n'y a pas d'éclairage électrique dans le quartier de Ham... non, non, j'en suis convaincu : il n'y a pas de conduites d'électricité dans tout le quartier.

Le docteur Mills haussa les épaules.

— Ce n'est pas mon affaire, mais je maintiens ce que j'ai dit.

Ensuite, il répéta au détective ce qu'il avait dit à Goodfield au sujet de l'homme à la peau verte.

— Quant à l'électrocution, continua-t-il, il vous sera aisé de la constater par vous-même, Mr. Dickson, le contact s'est fait par la main droite, pour l'un comme pour l'autre ; regardez cette tache noire à l'intérieur de la main, c'est une brûlure caractéristique : les hommes se sont saisis d'un corps conducteur par où a dû passer un courant que je n'estime pas être inférieur à quinze cents volts.

— Pourtant, l'homme que je vous ai amené a franchi encore une distance d'au moins vingt mètres avant de tomber, dit Harry Dickson.

Le docteur Mills se gratta le menton et devint grave.

— Je tiens toujours pour l'électrocution, déclara-t-il, mais je n'ose plus insister sur le courant de quinze cents volts, dans ce cas... enfin, nous allons voir.

Son examen se prolongea quelque peu, et quand il eut pris fin, il se tourna vers le détective en secouant la tête d'un air de doute.

— Les hommes ont été électrocutés, cela, je le maintiens, dit-il avec décision, mais je ne trouve que cette unique brûlure. La mort est

due à une asphyxie quasi foudroyante, accompagnée de l'arrêt du cœur... Supposons qu'une gigantesque bouteille de Leyde ait fait le coup. Dans ce cas, on pourrait admettre que l'individu trouvé par Mr. Dickson, qui est un homme d'une énorme force physique, ait encore pu franchir une certaine distance avant de s'écrouler définitivement.

— Bien, dit Harry Dickson, à présent, docteur, lavez-lui le visage à l'alcool.

Le docteur Mills s'exécuta et presque aussitôt, il s'écria :

— Aha, la moustache est postiche, les « sourcils également, et pour un beau grimage, en voici un !

Sous les coups de torchon du docteur, un tout autre visage se révélait à leurs yeux.

Goodfield, qui s'était approché, prit soudain Dickson par le bras.

— Par le bonnet de ma grand-mère ! Le reconnaissez-vous, Mr. Dickson ?

— Et comment, murmura le détective, dont les traits reflétaient une sincère stupeur, c'est Randow...

— Ce nom ne m'est pas inconnu, dit le docteur Mills. Bien que les questions criminelles ne m'intéressent que sous certains aspects, j'en perçois de temps à autre des échos en passant par Scotland Yard. Randow, c'était un bandit notoire, si je ne me trompe ?

— Vous ne vous trompez pas, docteur, répondit Harry Dickson, Randow ne travaillait pas précisément lui-même, mais excellait dans l'art de faire besogner les autres pour son compte. C'est-à-dire que c'était un chef de bande réputé et qui échappait la plupart du temps à la justice des hommes.

» Il a toujours eu sous ses ordres une excellente équipe de perceurs de coffres-forts, et son service de renseignements était un modèle du genre.

— J'ai eu quelquefois maille à partir avec lui, dit Goodfield à son tour, mais jamais je ne l'ai vu maquillé comme ce soir. Il n'a jamais caché sa figure à quiconque, se sachant autrement à l'abri de la loi. Je me demande ce qu'il est allé faire dans Ham avec cet accoutrement et sous ce faux visage !

Tom Wills, qui n'avait pas encore pris part à l'entretien, crut le moment venu d'intervenir.

— Que devient dans tout ceci le témoignage du cabaretier Morgan ? demanda-t-il. Il a entendu le coup de feu peu d'instantes après le départ de l'homme à la peau verte, ensuite il a essuyé lui-même une balle avant de tirer sur un individu qui s'enfuyait...

— Il se peut que Morgan soit un menteur, dit le docteur Mills, cela s'est encore vu, hein ?

Goodfield et Dickson se regardèrent en souriant.

— Rien n'est plus vrai, docteur, mais comme vous êtes de la maison, nous pourrons bien commettre une indiscretion en votre faveur : Morgan est des nôtres.

— Aha, un indicateur de police...

— Pas du tout, un officier de police qui assume un rôle très difficile, assura Harry Dickson, puisqu'il a pour mission de surveiller la bizarre cité de Ham. La vérité nous oblige pourtant à avouer que malgré son intelligence et son adresse indiscutables, il n'a rien pu trouver jusqu'à ce jour.

Le docteur Mills consulta sa montre.

— Il n'est pas loin de deux heures ! s'exclama-t-il. Comme le temps passe vite en si aimable compagnie ! Mais il n'y a plaisir qui ne prenne fin. Je vous souhaite la bonne nuit, messieurs.

— Remettez la rédaction de votre rapport à demain, Goodfield, conseilla Harry Dickson, il se peut que, d'ici là, je puisse le compléter un peu.

— Dieu vous entende, Mr. Dickson ! s'écria le brave homme. Si je ne parviens pas à raconter aux chefs quelque chose de plus qu'il y a dix ans, cela me vaudra un tintouin du diable !

Harry Dickson et Tom Wills prirent place dans leur voiture et roulèrent à toute allure vers Baker Street.

A peine celle-ci bloquait-elle ses freins devant la porte de leur home, que Mrs. Crown, la gouvernante, leur ouvrait la porte.

— Comment, s'écria Tom, vous n'êtes pas encore au lit, Mrs. Crown ?

— Je voudrais vous y voir, avec cette pompe ambulante que j'ai eu la faiblesse d'écouter et de faire patienter au parloir en attendant votre venue, Mr. Dickson, riposta la bonne femme avec humeur. Mais vous savez bien que je ne puis voir couler des larmes, surtout lorsqu'elles me paraissent sincères.

» Alors, j'ai dit à la pauvre femme : « Entrez seulement, le maître ne tardera pas, et il n'y a pas plus d'heure pour lui que pour les braves, quand il s'agit d'aider le pauvre monde ! »

Harry Dickson arrêta du geste ce torrent de paroles et se dirigea sur-le-champ vers le parloir, où une jeune femme drapée dans un grand châle noir l'attendait, le visage bouffi par les larmes.

— Madame, commença-t-il, en la regardant attentivement.

— Emily Vinck, se présenta-t-elle, on dit aussi Molly Vinck...

Un sourire de sphinx glissa sur le visage du détective.

— Vraiment ? Pourtant, je serais tenté de vous appeler par un autre nom.

Les lèvres de la jeune femme se crispèrent.

— C'est vrai, dit-elle sourdement, je ne dois pas oublier que vous êtes Harry Dickson et que votre mémoire est rarement en défaut.

Je crois d'ailleurs que je vous l'aurais dit, parce que je suis venue ici pour vous demander aide et protection et dans ce cas, il ne faut jamais vous cacher la vérité.

— Très bien, ma chère Letitia Gerald, approuva Harry Dickson ; il y a plus de trois ans que je n'ai entendu parler de vous. Je suppose et j'espère que vous avez acheté une conduite ?

Elle secoua la tête avec énergie.

— Pas du tout, mais il y a trois ans que je suis Molly Vinck, bonne à tout faire au service de la dame Hasslop dans Ham.

— Hein ? fit le détective, que dites-vous ? Depuis trois ans, vous habitez Ham ?

Il la regarda avec une admiration qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu mettre au service du bien vos rares qualités, Miss Gerald, dit-il gravement, au lieu d'avoir choisi la triste voie des ennemis de la société ?

Elle eut un sourire navré.

— Vous avez beau parler, dit-elle. La pente du mal se remonte difficilement, allez. J'ai toujours été une voleuse et je le suis restée... bien que depuis trois ans, je n'aie pas fait tort d'un liard à personne, mais l'intention du vol était en moi. Ce n'était que pour cela que j'ai couru le risque d'habiter Ham et de côtoyer son mystère. Voulez-vous m'écouter, Mr. Dickson, car c'est une brève mais véritable confession que j'ai à vous faire.

— Je ne demande pas mieux, répondit le détective avec franchise ; permettez à mon élève Tom Wills d'y assister. Et laissez-moi vous dire maintenant que vous êtes en passe de rendre un signalé service à la justice de votre pays.

Molly Vinck eut une petite moue ironique, mais bientôt son visage se fit grave et sombre.

— Il y a quelque trois ans, commença-t-elle, j'ai fait la connaissance de John Allan Mason, que vous connaissez aussi.

Harry Dickson approuva de la tête.

— Un charmant garçon, de bonne famille, je crois, qui reçut une excellente éducation et une instruction soignée, mais qui se fit un tantinet voleur...

— Un gentleman voleur, en effet, acquiesça la jeune femme, et j'en suis fière.

» Nous avons décidé de nous associer, non pour continuer notre pauvre métier d'ombre, mais pour frapper un grand coup unique, nous permettant une fois pour toutes de nous retirer des affaires et de vivre en honnêtes gens. Nous nous sommes fiancés. John Allan était un garçon d'une grande intelligence, vous le savez, il est sorti d'Eton et de Cambridge et il est même passé par l'Université de

Heidelberg. C'est lui qui a découvert l'affaire.

» Voici, Mr. Dickson, de quelle étrange manière il l'a formulée.

» Sur la carte de Londres, il m'a montré l'Isle of Dogs, et y a tracé un rond, dans lequel il a écrit des noms et tracé des lignes, c'était une sorte de plan : le plan du quartier de Ham.

» — Chérie, a-t-il dit, voici donc le Ham qui sera notre prochain terrain d'opérations et sans doute de notre fortune. C'est un côté bien étrange : imaginez-vous qu'au milieu de la banlieue la plus criminelle de Londres, il forme la retraite la plus paisible et la plus heureuse qui soit. Les gens y vivent sans souci, dans un calme de lointaine province. Jamais le moindre vol n'y est commis : les bandits les plus audacieux n'osent y pénétrer.

» — Pourquoi ? lui ai-je demandé.

» Il a secoué la tête en disant :

» — Je l'ignore. Vous savez bien, ma chérie, que je suis un solitaire et que je n'appartiens à aucune bande ; pourtant, il m'arrive d'avoir de loin en loin des rapports avec l'une ou l'autre d'entre elles. Eh bien, toutes semblaient obéir à un mot d'ordre : respecter le Ham !

» J'en ai conclu ceci : une mystérieuse et forte puissance réside en cet endroit. Sous quelle forme ? Je ne le sais, mais il est bon de le savoir.

» — A quoi bon ? ai-je observé.

» — Petite tête de linotte, m'a-t-il répondu en riant, qui dit une pareille puissance dit argent, beaucoup d'argent... des fortunes. A nous de chercher comment en avoir une part. Mais il ne s'agit pas d'y aller à la légère.

» Je sais qu'une habitante très considérée de ce quartier, Mrs. Hasslop, vient de perdre sa servante, il faudra que vous la remplaciez.

» Cela n'ira pas sur des roulettes, et il faudra une recommandation : je l'ai !

— Ah, dit vivement le détective, et quelle était cette recommandation ?

— Voici ce que John Allan m'a fait répéter à Mrs. Hasslop : pendant les mois d'été, j'aurais fait la saison à Margate dans une pension de famille où j'aurais rencontré un vieux gentleman à qui j'aurais pu rendre quelques services. Au moment de quitter l'établissement, ce gentleman, à qui je me serais plainte du chômage qui m'attendait après la saison, m'aurait dit :

« Allez trouver de ma part Lady Honnybingle dans Church Gardens du quartier de Ham, et remettez-lui cette lettre. »

» C'était un billet écrit sur du papier vert qui ne portait que ces mots : *My lady ! Molly Vincks, porteuse de cette lettre, est une brave fille, simple comme une chèvre, mais dont vous pourrez vous occuper avec honneur. C'est ce que vous dit votre serviteur Jack Tortelboom.*

— Répétez ce nom, demanda vivement Harry Dickson.

Molly le fit, puis elle reprit son récit.

— J'ai posté cette lettre à ladite adresse. Sûre de mon fiancé, j'avais trouvé inutile de lui poser de plus amples questions ; d'ailleurs, il n'aimait pas être questionné.

» J'ai été reçu par un domestique très vieux et très méfiant qui m'a fait attendre dans le hall d'une immense et triste maison de maître.

» Quelques minutes après, il est revenu et s'est montré beaucoup plus aimable.

» — Aimeriez-vous entrer sur-le-champ en service chez une amie de mylady ?

» J'ai accepté avec toutes les marques d'une sincère reconnaissance et une demi-heure plus tard, je devenais la servante de Mrs. Hasslop dans Big Street.

Molly Vinck fit une pause.

— John Allan m'avait donné ordre de bien regarder et de bien écouter et rien de plus. A des époques régulières et en prenant beaucoup de précautions, je devais lui faire mon rapport. Cela a duré trois ans et chose étrange, jamais John n'a manifesté la moindre impatience, ni donné signe de déception ou de découragement. Pourtant, je ne pouvais lui faire part que de choses banales et coutumières : des récits de réceptions, des potins naïfs, des descriptions de gens et de choses falotes, bref, toutes histoires qui me semblaient, à moi, être profondément dénuées d'intérêt. Mais il me semblait que, du côté de mon fiancé, il n'en était pas de même.

» — Je crois que cela durera longtemps, disait-il, deux ans, trois ans et peut-être plus, et pourtant, nous finirons par trouver !

» Il paraissait attacher de l'importance à un fait ridicule : celui d'un fauteuil qui restait toujours inoccupé dans la maison de ma maîtresse et qui attendait Lady Florence Honnybingle.

» Je crois connaître tous les gens de Ham, Mr. Dickson, mais jamais je n'ai vu cette dame, bien que je doive ma situation chez Mrs. Hasslop à sa recommandation.

(Ici, Molly Vinck refit le récit qui se trouve rapporté dans le premier chapitre de cette aventure.)

— Jugez de ma terreur, Mr. Dickson, gémit-elle, quand, à la description que Mr. Doove a faite de l'homme qu'il avait vu fuir blessé, j'ai reconnu mon fiancé, John Allan Mason !

» J'avais rendez-vous avec lui ce soir même... il n'est pas venu !

» Maintenant, je vous affirme ceci : même grièvement blessé, il aurait trouvé moyen d'y venir ou de me donner de ses nouvelles. S'il était mort à la suite de ses blessures, son corps aurait été retrouvé un

peu à l'écart des limites de Ham, comme d'autres. Donc, il est vivant... et... il n'a pas pu quitter le Ham ! Il doit y être retenu prisonnier !

Elle surmonta l'émotion qui la gagnait et continua :

— Et quand, après une vaine recherche à travers le Ham, je suis revenue lasse et désespérée, ayant marché de terreur en terreur, à Hasslop House, il y avait de la lumière dans le salon jaune et dans le fauteuil de velours...

Molly fit la surprenante description de la singulière vieille femme solitaire, aux regards terribles.

— Assise sur la chaise de Lady Florence Honnybingle qui ne l'avait jamais occupée, acheva-t-elle.

Harry Dickson approuva de la tête mais n'ajouta mot.

— Miss Gerald, dit-il après une pause relativement longue, vous avez vu tomber l'homme ivre, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle à voix basse.

— L'homme est mort, le saviez-vous ?

— Je m'en doutais, murmura-t-elle.

— De quoi est-il mort ?

— Je... je ne sais pas !

— C'est regrettable, mais passons. Pensez à votre fiancé, maintenant, et dites-moi si, dans tout ce que vous lui racontiez, il n'a jamais rien relevé d'intéressant selon lui ?

La jeune femme secoua lentement la tête.

— John Allan n'était pas causeur, mais la dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit : « On approche ! » Et cela parce que je lui avais rapporté un mot que j'avais entendu chuchoter à plusieurs reprises autour de la table ronde du salon jaune, comme j'écoutais à la porte.

— Et ce mot ?

— Raratonga.

— Ah, fit Dickson... vraiment.

Brusquement, il se leva et prit Molly Vinck par la main.

— Vous avez dit avoir marché ce soir de terreur en terreur et vous avez hésité quand je vous ai demandé la cause de la mort de l'ivrogne.

» Vous savez que je veux vous aider, mais alors, vous devez savoir...

— Que je vous dois toute la vérité, gémit la jeune femme... Eh bien, Mr. Dickson, j'ai peur... *j'ai peur de la peur de Ham.*

— Qu'est-ce que c'est ?

Alors Molly Vinck murmura d'une voix épouvantée :

— Je ne sais, Mr. Dickson, il n'a pas de visage, mais il se promène toutes les nuits par le Ham... Je l'ai évité tant de fois et, à chaque fois, mon cœur a cessé de battre. C'est le marchand d'oiseaux... Il circule la nuit avec une petite cage sous le bras...

4. On joue de la clarinette dans Ham

Harry Dickson regarda longuement la jeune femme et une lueur de sympathie s'alluma dans son regard.

— Il nous importe en effet de retrouver John Allan Mason, dit-il, car je suppose qu'il était bien près de découvrir ce que vous appelez le mystère de Ham, quand cette chose inattendue lui est arrivée.

» Etiez-vous présente, Miss Gerald, au moment où le digne Mr. Doove a fait la description du fuyard ?

— Présente... oui et non, j'écoutais aux portes et même, à ce moment, je regardais par le trou de la serrure, c'est devenu une coutume chez moi, et je crois que je le fais habilement. Vous comprenez, la déformation des habitudes... Je crains de ne plus pouvoir passer devant une porte close, sans regarder par l'ouverture !

— Et vous n'avez rien vu de spécial à ce moment ?

— Ces dames écoutaient. Miss Pilcarter et la veuve Bubsey me tournaient le dos. Dans la glace, je voyais le visage de Mr. Doove. Quant à ma maîtresse et à Miss Pumpkin, elles étaient tournées de mon côté. Attendez...

Molly Vinck passa à plusieurs reprises sa main sur son front.

— Oui, maintenant que je recompose cette scène dans ma mémoire, je revois deux choses. D'abord, un geste stupide de Miss Pumpkin, qui a pris son couteau à dessert et a fait mine d'y jouer un air de clarinette. Aussitôt, j'ai vu s'abattre la main de Mr. Doove sur la sienne, comme s'il voulait la réprimander pour ce mouvement incongru. Ensuite, il y avait le fauteuil en velours d'Utrecht qui attend toujours Lady Florence Honnybingle. Ce siège occupe une place sempiternelle. Or, au moment où je regardais dans le salon jaune, il était tourné de dos vers la porte. Je suppose qu'on a dû le remettre dans sa position coutumière, car lorsque j'ai servi la bière à Mr. Doove, il était de nouveau en place. Décidément, ce fauteuil me hante...

Harry Dickson regarda l'heure.

— Miss Gerald, dit-il, nous voici alliés, mais je crains de devoir vous demander un concours bien difficile, sinon redoutable. Il n'est pas loin de quatre heures. Il fait encore nuit close. Vous pourriez retourner à Ham et chez Mrs. Hasslop sans être vue surtout que vous

avez appris à éviter *le marchand d'oiseaux qui se promène la nuit*. Le voulez-vous ? J'ai besoin de vous dans la place !

Molly Vinck devint pâle.

— J'accepte, dit-elle enfin à voix basse.

Le détective lui serra fortement la main.

— Je n'attendais pas moins de la fiancée de John Allan Mason qui, pour s'être écarté du droit chemin, n'en reste pas moins à mes yeux un gentleman et un homme courageux. Accordez-moi encore cinq minutes et puis Tom Wills vous conduira en auto jusqu'à la limite frontière de la cité de Ham.

Ces cinq minutes furent consacrées au tracé succinct d'un plan du quartier, avec les noms et adresses des habitants.

— Si vous avez besoin de nous, dit le détective, entrez chez Morgan par la porte de la cour. Il possède le téléphone et recevra des instructions à ce sujet.

Le front de la jeune femme se rembrunit.

— Morgan est un âne, dit-elle, il y a longtemps que John Allan et moi l'avions reconnu, mais il ne nous gênait guère. Voilà qu'il a tiré sur mon fiancé, soi-disant par légitime défense. Or, John ne s'est jamais servi d'une arme contre quelqu'un...

— Moi aussi, je pense qu'il s'est passé quelque chose là-bas qui ne concorde pas avec le rapport de la police. Mais cela n'a aucune importance. Nous trouverons... ce qu'il y a à trouver, Miss Gerald !

— Oh, appelez-moi toujours Molly Vinck, dit la jeune femme en le quittant, je crois que je me déciderai à adopter ce nom sans éclat et sans histoire !

— A bientôt donc, Miss Molly, je pense bien que, d'ici une huitaine, au jour de réception de Mrs. Hasslop, vous aurez de mes nouvelles à Ham !

Quatre heures sonnaient.

La voiture de Tom Wills ronflait devant la porte.

*

Trois jours se passèrent sans autres nouvelles, si ce n'est que Tom Wills voyait fort peu son maître.

Le détective restait pendant des heures confiné dans son cabinet de travail, tandis que des garçons de salle des différentes bibliothèques de Londres lui apportaient par autorisation spéciale, des livres en quantité, au grand désespoir de Mrs. Crown qui en voyait le cabinet de travail envahi.

Le soir du troisième jour vers minuit, le téléphone sonna.

C'était Morgan qui appelait le détective à l'appareil.

— J'ai reçu des nouvelles de la femme que vous connaissez,

Mr. Dickson, dit l'agent secret, elle me les a fait parvenir d'une façon habile. Comme je prenais le frais ce soir sur la porte de la cour, elle m'a glissé un billet dans la main sans avoir l'air de rien. En voici la teneur :

« Mr. Dickson.

Depuis deux jours, vers onze heures du soir, jusque fort tard, quelqu'un joue de la clarinette dans Ham, je crois que cela vient de Narrow Street. Mrs. Hasslop se tient presque toute la journée dans le salon jaune et, le soir, avant de se mettre au lit, elle le ferme à clé. Je ne sais si elle ne se défie pas de moi, mais parfois, je sens ses regards s'appesantir sur moi, et je vous assure qu'ils ne sont pas rassurants. Hier, ces dames sont venues, bien que ce ne soit pas leur jour. Je n'ai pas osé monter longtemps le guet devant la porte. D'ailleurs, elles causaient à voix basse. Mais pendant le bref moment que j'ai consacré à les observer de la manière que vous connaissez, j'ai été étonnée de leur trouver à toutes les quatre *une mine cruelle que je n'avais jamais vue jusqu'ici*. Surtout Miss Pumpkin qui m'a toujours semblé être la créature la plus insignifiante et la plus innocente du monde. Eh bien, on aurait dit une diablesse fraîchement échappée de l'enfer. Certainement, quelque chose se trame dans l'ombre, des événements nouveaux se préparent. Un pressentiment me dit qu'il y a du John Allan là-dessous. Ne l'abandonnez pas, n'oubliez pas que je n'ai que lui au monde ! Je passe presque tous les jours devant la porte de la cour de Morgan. Si vous avez des instructions à me donner, qu'il laisse cette porte ouverte et je saurai que je dois entrer.

Molly.

P.S. : Depuis notre rencontre, le marchand d'oiseaux n'a pas réapparu de toute la nuit, bien que je sois restée des heures entières à l'affût derrière les rideaux de ma fenêtre. »

— Très bien, Morgan, dit Harry Dickson en le remerciant, tenez-vous prêt. Je pense que les temps d'attente seront bientôt révolus.

Harry Dickson se frotta les mains et lança une œillade à Tom Wills.

— Nous approchons, mon petit, déclara-t-il d'un air triomphant, mais il s'en tint à cette parole toujours si riche de promesses lorsqu'elle venait de lui.

Tom n'eut pas le temps de lui poser des questions car, pour la seconde fois, le téléphone sonna.

C'était le docteur Mills qui les appelait de l'Institut de médecine légale.

— Demain, les corps des deux électrocutés seront confiés à la

terre, dit le petit docteur avec emphase. Y voyez-vous un inconvénient, Mr. Dickson ?

— Pas du tout, docteur, répondit le détective, surtout si vous voulez parfaire vos recherches d'après une idée qui m'est venue tout à l'heure.

» Voulez-vous encore une fois examiner les brûlures aux mains des morts, et me dire si elles ne présentent pas certaines caractéristiques ? Tenez, la présence d'un peu de sable noir dans les pores de l'épiderme, par exemple !

— Ce sera l'affaire d'une couple de minutes, répondit la voix étonnée du médecin légiste. D'ici là, je vous resonnerai.

En effet, ce court laps de temps écoulé, le téléphone retentit de nouveau.

— Etes-vous sorcier, satané Dickson ? cria le petit docteur à l'autre bout du fil. La vérité est que ces brûlures peuvent à peine être appelées de ce nom. La couleur sombre des taches est due en effet à une fine poussière noire, du sable d'ailleurs, incrustée fortement dans les pores. Que signifie cela... pour moi c'est bien pire que du latin ou plutôt du sanscrit, car le latin, cela me connaît encore un peu...

Harry Dickson se mit à rire.

— Un peu de patience, mon vieil ami, et excusez-moi si je garde encore pour moi le mot de cette cruelle énigme !

Tom Wills, qui avait écouté en silence, secoua la tête.

— Je suppose qu'il me faudra patienter comme le bon docteur Mills, bougonna-t-il, aussi je n'insiste guère. Mais j'aimerais beaucoup entendre le petit air de clarinette qui se joue de nuit dans Ham !

— Je n'attendais que l'expression de ce désir pour l'exaucer, déclara Harry Dickson d'un air joyeux. Nous allons faire un tour de ce côté, Tom !

— Et le marchand d'oiseaux ?

— Il ne s'y promène pas pour le moment.

— Comment le savez-vous, maître ?

— Parce que l'on joue de la clarinette dans Ham, mon garçon !

Tom Wills se détourna d'un air rogue et descendit au garage pour en faire sortir l'automobile qui devait les mener aux confins du singulier quartier.

Quand il vint annoncer au maître que la voiture était prête, il le trouva occupé à étudier la carte qu'il avait composée avec l'aide de Molly Vinck.

— Cherchez-vous l'adresse du joueur de flûte ? gouailla le jeune homme.

— Précisément, mon petit !

— Et l'avez-vous trouvée ?

— Pourquoi pas ? Ce n'était guère difficile. En route !

Ils garèrent la voiture dans l'impasse habituelle et entrèrent bravement dans Ham endormi, par une des ruelles conduisant vers Church Gardens.

Rien ne bougeait dans la nuit. On se serait cru dans une ville morte dont les habitants avaient fui, laissant des maisons vides et abandonnées.

Harry Dickson fit halte devant une grande demeure seigneuriale et l'examina longuement.

— La maison de Lady Honnybingle, dit-il. Je pense qu'il serait intéressant d'y faire un tour.

— Vous voulez y entrer ? demanda Tom, saisi de crainte.

— Oui, répondit le maître avec décision, ne fût-ce que pour vous montrer quelque chose à quoi vous ne vous attendez nullement.

Ayant dit, il glissa son rossignol dans la serrure qui s'ouvrit sans peine.

— Comment, murmura son élève, pas de verrous, pas de chaînes ?

— Et pour quoi faire ? demanda Harry Dickson en allumant audacieusement sa lampe électrique.

— Que faites-vous ? s'écria Tom, effrayé, on pourrait nous surprendre ?

Pour toute réponse, le détective se mit à rire.

Il traversa un grand hall que le rayon de sa lampe éclairait à peine, monta des escaliers de marbre et poussa une porte à double battant.

Une grande salle vide se trouvait devant eux ; Harry Dickson ne se donna pas la peine de la parcourir, mais, à la file, il poussa d'autres portes qui, toutes, donnaient dans des salles sonores, vides et poussiéreuses.

— Et le reste est à l'avenant, déclara-t-il.

— Mais cette maison est vide ! inhabitée ! éclata Tom Wills.

— Tout ce qu'il y a de vide et d'inhabité, répéta railleusement le maître.

— Et Lady Honnybingle ?

— Elle n'y est pas, pour le bon motif qu'elle n'y a jamais habité et... qu'il n'y a pas de Lady Honnybingle.

— Mais la petite vieille que Miss Molly a entrevue l'autre soir par le trou de la serrure ?

— Ça, répondit Harry Dickson, ça également, c'est une autre histoire !

Ils étaient arrivés au second étage de la grande maison vide et se tenaient devant une des fenêtres donnant sur un jardin hâve et sauvage comme une jungle ; au loin, une verrière éclairée trouait la nuit.

Tout à coup, Tom Wills prit le bras de son maître.

— On joue de la clarinette ! dit-il.

— Là-bas... où vous voyez briller ce toit vitré. En effet ! Et savez-vous qui habite cette maison de mélomanes ?

— Comment le saurais-je, dit Tom d'un ton de reproche.

— Un peu de réflexion vous l'aurait appris : Miss Pumpkin !

Ils restèrent à écouter quelque temps encore les plaintives modulations de la clarinette, jouant des airs inconnus sur un rythme mélancolique et berceur.

— Nous en savons assez pour ce soir, déclara tout à coup le détective, d'autant plus que notre nuit est loin d'être finie.

Un quart d'heure plus tard, ils avaient quitté Ham sans avoir fait de rencontre et avaient repris place dans leur voiture.

Harry Dickson s'était mis au volant, et, suivant le fleuve, il arriva dans le misérable quartier de Shadwell.

Il dépassa les rues aux nombreux bouges à matelots et s'engagea dans un dédale de ruelles sinistres où la voiture avait peine à passer ; enfin, il tourna au plus court en s'engageant sous un grand porche au fond duquel s'ouvrait une spacieuse cour dallée.

Un grondement de mécaniques et de moteurs leur parvenait et, au bruit des freins serrés à bloc, un homme en blouse bleue sortit d'une sorte d'atelier éclairé par deux ampoules nues.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton malveillant, ce n'est pas un garage, ici, vous savez !

— Bonsoir, Til, dit brusquement le détective, vous ne reconnaissez donc pas vos amis ?

— Dickson ! s'écria le mécanicien, que me voulez-vous ? Vous savez bien que je n'en suis pas !

— Je le sais, Til, répondit cordialement le détective, et vous savez aussi que je ne vous veux pas de mal, parce que je sais que vous êtes un honnête homme.

» Ah, si Danny avait voulu faire comme vous !

Il avait suivi l'homme dans un pauvre atelier où tournaient deux moteurs électriques et où des fraiseuses étaient en mouvement.

Au nom de Danny, l'ouvrier chancela et une plainte monta à ses lèvres.

— Danny, rauqua-t-il avec peine... Vous savez sans doute...

— Il est mort, dit lentement Harry Dickson, et je sais comment.

Il se tourna vers son élève.

— Je vous présente Til Randow, dit-il d'une voix grave, un honnête homme dans toute l'étendue du mot, mais qui aimait pourtant tendrement un frère qui, hélas, n'avait pas fait comme lui dans la vie.

L'ouvrier baissa la tête et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues noircies.

— Si vous venez me demander quelque chose à son sujet, Mr. Dickson, murmura-t-il avec peine, vous devriez savoir que je n'ai jamais été au courant de ses projets ni de ses actions.

— Je le sais, mon brave Til, acquiesça le détective, mais pour autant que votre frère pourra être vengé, je le ferai. Peut-être que vous pourrez m'aider.

La sombre figure de Til Randow s'éclaira.

— Demandez-moi tout ce que vous voulez ! gronda-t-il, c'était mon frère unique, il a toujours été bon pour moi et pour les miens.

— Il ne s'agit pourtant pas de votre frère, Til, continua Harry Dickson, mais d'un de ses... confrères, si je puis dire, un homme qui, lui non plus, n'est pas méchant ; pourtant, la justice se montrerait sévère pour lui si elle mettait jamais la main sur lui. Je veux parler de John Allan Mason !

Til sursauta.

— Mason ! s'écria-t-il, je sais qu'il a sauvé plusieurs fois mon pauvre frère de la prison. Oui, je le connais, mais n'attendez pas de moi que je vous dise l'une ou l'autre chose qui pourrait le perdre ou lui nuire.

Harry Dickson posa une main cordiale sur son épaule.

— Au contraire, Mason court le même danger auquel votre frère a succombé. Je veux le sauver, Til, et vous pouvez m'aider.

— Comment cela ? Dites vite... je vous crois ! s'écria Til Randow.

— En me disant où il habite.

Til respira profondément et hésita.

— Votre parole, Dickson, que cela ne pourra servir que pour le salut de Mason ?

— Vous l'avez, Til !

Un sourire attristé parut sur le visage soucieux du mécanicien.

— Très bien... Vous n'aurez pas à aller bien loin, alors. C'est moi qui donne asile à Mason, bien que, depuis plusieurs jours, je ne l'aie plus vu.

Il fit signe aux deux détectives de le suivre derrière l'atelier.

Dans un coin, un escalier en spirale montait vers les combles. Til le gravit et traversa une suite de petites salles encombrées de mécaniques hors d'usage. A la fin, il poussa une porte fort bien dissimulée et tourna un commutateur.

Ils étaient dans une chambre meublée avec goût qui devait servir à son occupant de chambre à coucher et de studio.

— Vous êtes chez John Allan ! déclara Til Randow.

— Y a-t-il une armoire secrète ?

— Oui... mais est-ce bien nécessaire ?

— Tout ce qu'il y a de nécessaire et surtout, c'est d'une

urgence capitale : Mason est en danger !

— Soit... Dans ce cas, descendez dans l'atelier et restez-y jusqu'au moment où je reviendrai, car je ne l'ouvrirai pas devant vous. Mais vous pouvez me dire ce que vous y cherchez.

— C'est parfait et je n'en demande pas davantage. Je désire connaître tout ce que vous pourrez y trouver concernant un certain Jaak Tortelboom.

Til Randow poussa un cri et regarda le détective avec stupeur.

— Tortelboom... vous dites bien Tortelboom... un Hollandais ?

— Un Flamand, mais c'est tout comme.

Til était devenu livide et chancelait comme un homme ivre.

— Mr. Dickson, dit-il enfin avec peine, je vais vous révéler quelque chose qui vous désenchantera fort, sans doute, mais tant pis. Cela me concerne personnellement et je suis donc en droit de vous le dire si tel est mon bon plaisir. Eh bien, je ne suis pas l'honnête homme que vous croyez, puisque je suis le seul et unique complice de John Allan Mason.

Harry Dickson sourit.

— Mon pauvre Til, ne vous mettez pas dans tous vos états, il y a bien longtemps que je m'en doutais, mais je sais aussi que vous n'avez jamais agi que par gratitude pour un homme qui vous a tirés de la misère, vous, votre frère et tous les vôtres.

— Si vous voulez tirer quelque chose de Jaak Tortelboom, il faudra aller vite en besogne, Mr. Dickson. Vous rappelez-vous l'affaire Armin ?

— Dirk Armin ! Ce bizarre criminel accusé de je ne sais combien de meurtres et d'autres forfaits et qui est parvenu à faire durer l'enquête pendant plus de trois ans ? Qui donc n'en aurait pas entendu parler ?

— Eh bien, dit Til Randow, le vieux Dirk Armin n'est personne d'autre que Jaak Tortelboom.

— Tonnerre ! rugit Harry Dickson, il a été condamné à mort !

— Et il sera pendu ce matin ! ajouta Til.

5. La dernière heure d'un condamné

Harry Dickson ameuta littéralement Scotland Yard. Après une suite de coups de téléphone, un haut fonctionnaire du Département de l'Intérieur consentit enfin à le recevoir malgré l'heure indue.

— La Grâce Royale a été refusée à Dirk Armin, lui signifia-t-on d'une manière peu amène, et la justice doit suivre son cours.

On ne lutte pas contre la tradition en Angleterre, surtout celle des cours de justice, Harry Dickson ne l'ignorait pas.

Aussi donna-t-il un autre cours à l'entretien qui dura plus d'une heure.

— Mais c'est un crime... un crime que vous me proposez là, dit enfin le haut dignitaire tout en hésitant déjà.

— J'en prends la responsabilité, décida Harry Dickson. Que la justice anglaise s'en prenne à ma personne après, si cela lui convient.

— Heu... fit l'autre, embarrassé, il est plus probable qu'elle se souviendra des immenses services que vous lui avez rendus et que vous continuez à lui rendre.

— Comme je le ferai encore tout à l'heure, trancha le détective.

La résistance de l'officiel avait fondu et il signa toutes les autorisations que lui demandait Harry Dickson.

Quand l'automobile des détectives arriva dans Paternoster Row, les premiers badauds stationnaient déjà sur les trottoirs proches de la sinistre prison de Newgate.

Les arrivants eurent fort à faire pour se débarrasser d'un flot de curieux qui voulaient absolument voir en eux Jack Ketch^{3} et son aide, et furent finalement reçus par le directeur de service.

— Il vous reste une heure, Mr. Dickson, dit le fonctionnaire, après quoi, je dois procéder aux formalités de la levée d'écrou, qui précèdent l'exécution.

— C'est plus qu'il ne me faudra, répondit le détective, mais ne vous pressez pas trop pour pendre Dirk Armin !

— Que voulez-vous dire ? La mort du condamné a été fixée pour l'aube de ce jour.

— En quoi je ne vous contredis pas, répliqua Harry Dickson qui partit vers la cellule forte en laissant le directeur étrangement

rêveur.

Dirk Armin ne dormait pas quand le surveillant en chef introduisit près de lui le visiteur inattendu.

C'était un vieillard à la stature imposante et que trois années de dure détention ne semblaient pas avoir abattu outre mesure.

— Jaak Tortelboom, je vous salue ! commença le détective quand, sur son désir, le surveillant l'eut laissé seul avec le condamné.

Celui-ci eut un bref sursaut de surprise.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Je me nomme Harry Dickson.

— Ah ! fit l'homme, cela explique beaucoup de choses. Que me voulez-vous, mon cher détective, maintenant que je suis aux portes de la mort ?

— J'ai des questions à vous poser.

— Je ne suis plus homme à y répondre, dit l'autre avec sarcasme.

— Et une proposition à vous faire.

— Vous ne pourriez me proposer ni la vie ni la liberté, alors... ?

Harry Dickson se pencha vers lui et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Une légère rougeur monta aux joues blêmes du condamné et une lueur parut dans ses yeux.

— Demandez toujours, dit-il d'une voix brève, et je verrai s'il me plaît de vous répondre.

— Je ne vais pas commencer par vous poser des questions, mais par vous raconter des choses que vous ignorez peut-être, et d'autres qui vous démontreront que je n'ignore pas tout de vous.

— J'écoute, dit l'autre, imperturbable... avez-vous une cigarette à m'offrir ?

Le détective lui tendit son étui et l'homme y puisa avidement.

— Délicieuse, cette ultime cigarette, ricana-t-il.

Harry Dickson prit la parole.

— Jaak Tortelboom est votre vrai nom, et durant la plus grande partie de votre vie, vous n'avez pris aucune peine pour le cacher.

» Vous êtes Flamand, de Bruges ou de Gand, je crois...

Un faible sourire éclaira la face du vieillard.

— Ô ma ville merveilleuse ! soupira-t-il.

— Il fut un temps, continua le détective, où vous étiez coté comme un des meilleurs officiers de marine du monde.

— Cela est vrai, répliqua l'autre simplement.

— Vous avez plus de soixante-dix ans à présent, bien que vous ne les paraissiez guère, Tortelboom, et il y a, disons quarante ans,

vous avez soudain quitté l'Europe pour naviguer uniquement dans les mers du Sud.

» Un jour, vous abordez l'île de Raratonga et vous y restez.

Le condamné devint singulièrement attentif et ses yeux exprimaient un étonnement admiratif pour son interlocuteur.

— Une fois là-bas, vous désarmez votre schooner, vous laissez partir votre équipage à bord d'un voilier australien qui retourne à Sydney et vous restez dans l'île, où vous gagnez bientôt *l'hinterland*.

» En ces temps, c'était encore une jungle redoutable et inconnue.

» Vous risquez votre peau, car les insulaires sont jaloux de leur tranquillité.

» Mais vous trouvez grâce aux yeux d'une toute jeune et ravissante prêtresse du culte aux dieux lares de l'endroit. Vous l'épousez et devenez un seigneur puissant et redouté dans l'île.

Le vieillard leva la main.

— Vous venez de me rappeler des choses que je croyais enfouies dans ma mémoire. Oui, j'ai épousé Râdha, non par amour de la puissance que me valait une telle union, mais par amour tout court. Nous avons été heureux, très heureux et pendant longtemps.

— Jusqu'au jour, qui n'arriva que beaucoup d'années plus tard, où un mystérieux schooner mutilé par une rude tempête jeta l'ancre dans une des baies de votre île. C'était le *Nightingale*.

— Très bien, continuez, approuva Tortelboom.

— L'étrange équipage ! A part le capitaine qui s'appelait Simmons et était Anglais, il n'y avait à bord que... des convicts.

» C'étaient des forçats condamnés à la relégation qui, sur la terre australienne qui leur avait été assignée, avaient pris femme parmi des condamnées punies de la même peine. Simmons, qui faisait métier d'évadeur, les avait embarqués avec promesse de les conduire en Amérique. La tempête en décida autrement.

» Vous étiez un homme généreux, votre épouse ne voyait que par vos yeux. Vous avez fait bon accueil à ces errants et ils ont obtenu le droit de se fixer dans votre lointain domaine.

» Mais vous connaissez la maxime populaire : un fruit pourri dans un panier de fruits sains gâte le tout. Que dire alors de quelques fruits sains égarés dans une hottée de sujets avariés !

» Au contact de la horde farouche, tout changea dans le royaume îlien : la soif des richesses s'installa là où jadis régnait la plus belle insouciance de l'or. Raratonga est riche : on y péchait en ces temps les perles du plus superbe orient du monde. Vous, Tortelboom, vous avez essayé pourtant de réagir, mais celle sur qui l'insidieux poison eut le plus de prise fut la douce Râdha. Et vous avez capitulé pour elle. La bande de convicts, le capitaine Simmons à sa tête, devint

vosre étar-major, et vos sujets, d'hommes libres, devinrent des esclaves qui arrachèrent au péril de la mer, des requins et des pieuvres, les huitres perlières de l'océan.

» Peut-être que les insulaires se seraient lassés de cet esclavage, mais Râdha était une prêtresse que les naïfs autochtones considéraient presque comme une déesse.

» Des années se passèrent, vous vous étiez montré un chef de grande envergure, car non seulement les îliens vous obéissaient, mais également les convicts qui s'étaient établis dans l'île. La plus grande part des trésors amassés vous appartenait. Jusqu'au jour...

» Jusqu'au jour où Râdha vous trahit.

» Oui, les autres Européens avaient lentement acquis une désastreuse influence sur elle. Elle devint rapace... elle ne pouvait assez rassembler de richesses, et elle organisa de véritables expéditions pirates dans les mers voisines.

» Vous avez eu alors une explication terrible avec elle, et dans l'ombre, quelqu'un a tiré un coup de feu sur vous.

» Pendant des mois et des mois, vous avez lutté contre la mort, dans un cruel état de folie, et quand enfin vous avez été guéri, vous avez découvert que Râdha et ses complices avaient quitté l'île depuis bien longtemps, emportant la plus grande partie des trésors amassés.

— Halte, intervint ici Tortelboom, mes instants sont comptés et je ne désire pas les attrister par les plus lugubres souvenirs de ma vie. Une question que je désire vous poser, Harry Dickson, comment connaissez-vous ce roman ?

— Ce roman, vous dites bien, avoua le détective, et vous m'interrompez au moment où je serais obligé, faute de science plus étendue, d'en écrire une fin imaginaire, si toutefois j'étais romancier et non détective.

» Mais il s'est trouvé sur votre chemin, depuis votre retour en Europe, un homme qui vous a rendu service un jour et qui est parvenu très habilement à en savoir presque autant sur votre compte que moi-même.

» Cet homme était à ce moment piqué par la tarentule littéraire : il écrivit le roman, en y changeant les noms, le fit éditer et obtint si peu de succès que l'éditeur envoya tous les volumes au pilon.

» Un seul en réchappa pourtant et fut déniché au fond d'une bibliothèque populaire où personne ne l'avait encore demandé en lecture.

— Le nom de l'auteur ? demanda Tortelboom.

— John Allan Mason !

— Bon, déclara le condamné en hochant la tête, je comprends... un garçon intelligent, ce Mason, je l'ai beaucoup aimé, après tout.

— Sans lui avoir tout dit, je pense qu'il est autant en danger de mort en ce moment que vous-même.

Tortelboom poussa un cri.

— Ne dites pas cela, Dickson !

— Pourquoi ? demanda le détective.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues du maudit.

— C'est mon fils, murmura-t-il... Il était très jeune encore quand, je l'ai envoyé en Angleterre, pour le soustraire au triste monde de mon île.

— Et il n'a rien fait pour vous sauver ?

Tortelboom secoua la tête avec énergie.

— Je ne l'aurais pas voulu, entendez-vous, jamais !

— Pour quelle raison ? Je vous en supplie, dites-la moi !

Mais Tortelboom secoua de nouveau la tête avec une volonté farouche.

— Ceci est le secret de la tombe, de la mienne qui est proche, dit-il d'une voix sombre.

— Soit, dit Harry Dickson, mais votre fils est en danger et... le marchand d'oiseaux qui se promène la nuit est mort !

Tortelboom se leva : son visage était transfiguré.

— Dieu est bon, dit-il, ah, Dickson, avec quelle joie je vais mourir !

En proie à une émotion qu'il dissimulait mal, le détective tira de sa poche quatre grosses boulettes noires.

— Le poison des îles... qui donne une mort douce et indolore, murmura avidement le condamné.

— Les voici, dit Harry Dickson, je suis en droit de vous les remettre car, même si j'avais obtenu pour vous votre liberté d'homme innocent, vous n'en voudriez plus, je crois !

— C'est la vérité des vérités ! affirma Tortelboom. Et maintenant, écoutez-moi...

Une aube sale parut aux croisillons de la fenêtre du cachot quand le condamné eut fini de parler.

Harry Dickson lui tendit la main et Tortelboom la garda longuement dans la sienne.

— Je vais rejoindre tout à l'heure un être bien cher, à qui Dieu aura certainement pardonné ses fautes et ses errements, puisqu'elle a beaucoup aimé.

» Je vous remercie, Dickson, et que Dieu vous bénisse. N'oubliez pas que, d'après les croyances de mon île perdue qui sont un peu restées miennes, le suicide n'est pas un crime. Il n'appartient qu'à la sagesse de Dieu d'en juger !

Il tenait en main les quatre globes noirs.

Des pas résonnèrent dans le corridor de la geôle et un doigt

impérieux frappa à la porte de la cellule.

Le détective ouvrit.

Le directeur était là, ainsi que des gardiens, le pasteur et un homme au visage neutre qui se tenait à l'écart.

— Mon révérend, dit Harry Dickson, votre présence seule est encore nécessaire ici.

Immobile sur sa chaise, la tête légèrement inclinée sur la poitrine, Jaak Tortelboom, ancien roi des Iles, semblait profondément endormi.

De ce sommeil dont on ne se réveille que devant la justice de Dieu, la seule qui compte sur la terre et dans le ciel.

*

Après un court repos, Harry Dickson avait repris sa place devant son bureau, la mine fatiguée et triste.

— Et Ham ? demanda tout à coup Tom Wills, qui avait écouté avec attention le récit des événements survenus à la prison de Newgate.

— Il fournira la fin du roman de Mason, Tom, dit doucement le détective.

— Et quand donc ? s'impatienta le fougueux jeune homme.

— Mardi, à la prochaine réception de Mr. Hasslop.

— Et Mason, sera-t-il encore en vie ?

— Certainement, il y a de bonnes raisons pour cela !

— Cela m'échappe, grommela l'élève, et comme toujours, c'est trop fort pour moi !

— Quelques jours de patience, Tom ! plaisanta le maître. S'il y a une vie qui est en danger dans Ham, ce n'est pas la sienne.

— Mais laquelle ?

— Celle du digne Mr. Doove !

— Et pourquoi pas celle de Mason ?

— Parce qu'on s'attend dans Ham à le voir épouser Miss Pumpkin !

— Hein ? cria Tom Wills éberlué.

— Et non seulement Miss Pumpkin, mais encore Miss Pilcarter, la veuve Bubsey et même la vénérable dame Hasslop !

— Assez ! hurla Tom, n'en dites pas davantage ou je deviens fou à lier. Pourquoi pas les autres femmes de Ham également pendant que vous y êtes ?

— Cela se ferait, s'il y en avait encore, mais à présent, Tom, les personnes que je viens de vous nommer, sont les seules et uniques habitantes de Ham, avec le digne Mr. Doove... Toutes les autres maisons, malgré leurs rideaux propres, sont aussi vides d'occupants

que la belle demeure de Church Gardens où était censée habiter la mystérieuse Lady Honnybingle.

— Mais c'est la bigamie en plein ! cria Tom qui ne voulait pas démordre de son incrédulité.

— La bigamie, c'est la loi de Ham, comme elle fut jadis celle de l'île heureuse de Raratonga !

6. Les passagers du « Nightingale »

Molly Vinck fit comme par le passé au début de l'après-midi. Ce mardi de réception ne devait différer en rien des précédents.

Seulement, quand toutes les invitées furent réunies, un pigeon s'envola des vieux toits de Ham et, quelques minutes plus tard, arriva à tire-d'aile dans un colombier voisin de Baker Street.

Son propriétaire le cueillit tout de suite, détacha un mince rouleau de papier fixé à sa patte et courut l'apporter à Harry Dickson.

Tout le monde est présent – Doove est dans son échoppe. M. – lut le détective.

Il appela Tom Wills qui arriva sans se faire attendre.

— Nous entrons bravement dans Ham aujourd'hui, dit-il, et le ferons sans danger si nous évitons Big Street avec l'échoppe du digne Mr. Doove et la maison de Mrs. Hasslop. Nous prendrons par les ruelles et Church Gardens. Pour le moment, c'est Narrow Street qui nous intéresse, mais nous y accéderons par un chemin particulier.

Auparavant, il téléphona à Morgan.

— Je vous envoie à tout hasard quatre hommes, dit-il, il se peut que nous en ayons besoin, il se peut aussi que non.

L'après-midi était gris et venteux. De lourds nuages chassaient bas dans le ciel et la Tamise roulait des flots cendreaux.

— Triste fin d'apothéose, murmura Dickson comme ils approchaient de Manchester Road.

Ils entrèrent bravement par la ruelle où Randow avait trouvé une mort si bizarre et marchèrent vers Church Gardens.

Chemin faisant, Tom Wills regarda les petits carreaux verdis des fenêtres, tendus de fine mousseline blanche.

— Je ne puis me faire à l'idée que tout ceci est vide, murmura-t-il.

— De pauvres masques, approuva le détective, voilà ce que sont encore ces façades au passé redoutable. Le roman de Ham se termine surtout à cause de la loi éternelle du monde. Le pauvre genre humain n'est pas immortel, Tom !

Ils s'arrêtèrent devant la maison de Lady Honnybingle.

Ils entrèrent sans prendre l'ombre d'une précaution.

Harry Dickson se dirigea immédiatement vers le jardin, le

traversa dans toute sa longueur et, avisant un mur croulant, trouva bientôt la brèche qu'il lui fallait pour s'introduire chez le voisin.

— Nous voici dans Narrow Street, dit-il et savez-vous chez qui, Tom ?

— Comment le saurais-je ? répondit Tom d'un air assez maussade, car il lui déplaisait de vivre encore et toujours dans l'ignorance des choses.

— Chez cette tendre Miss Pumpkin !

Une porte vitrée donnait à l'intérieur de la maison. Sans vergogne, le détective fit voler le carreau en éclats et tira le verrou d'intérieur.

Un bruit étourdissant les accueillit et les détectives se virent au milieu d'un hall spacieux transformé en une véritable volière. Un nombre considérable d'oiseaux de toute espèce voletaient derrière les fins grillages, emplissant l'air de leurs pépiements aigus.

— Nous sommes chez le marchand d'oiseaux ! s'écria Tom Wills.

— Pas du tout, répliqua Harry Dickson, mais seulement chez le restaurateur.

Tom n'eut pas le temps de lui demander l'explication d'une affirmation aussi inattendue, car Dickson, faisant un porte-voix de sa main, cria à haute voix, deux ou trois fois :

— John ! John Allan Mason !

Une voix lointaine répondit enfin :

— Qui m'appelle ?

— Un ami... Je viens de la part de Miss Letitia Gerald.

Un moment, ce fut le silence, puis la voix reprit :

— Je suis quelque part dans les caves... guidez-vous d'après ma voix. Je compterai tout le temps à haute voix. Je commence : Un, deux, trois, quatre...

Les caves étaient énormes et solidement voûtées la voix de Mason, comptant toujours, arrivait déjà à soixante sans que les détectives eussent pu s'assurer de la direction à prendre.

— La résonance de ces souterrains nous joue un tour, marmotta le détective. Courage, Mr. Mason, nous finirons bien par vous découvrir.

— Cent dix... cent trente... cent cinquante...

Ce fut Tom qui arriva le premier dans la zone la plus proche du son, mais il n'y avait là que des pierres.

— Une minute, s'écria tout à coup le maître, voici des petits secrets que je n'ignore pas !

Il désignait une minuscule statuette posée dans une niche près de la voûte.

Comme il voulait l'enlever, elle résista, et Dickson tira plus

fort.

Un claquement sec de déclic se fit entendre et une fente lumineuse parut entre les moëllons du mur d'en face.

— Hurrah ! s'écria la voix de John Allan Mason.

Il les reçut dans une chambre souterraine meublée avec un goût rare, où la ventilation était parfaite et où un lustre aux nombreuses bougies de cire jetait d'amicales lueurs.

— Hem, dit tout à coup le prisonnier, bonjour, Mr. Dickson, je ne sais si je dois me réjouir ou non d'une délivrance qui me vient de vous.

— Je viens en ami, Mr. Mason, dit gravement le détective, et aussi en quémendeur, puisque j'ai besoin de votre concours. Au surplus, je tiens à vous dire que j'en sais plus long sur votre compte que vous ne le croyez. Ce qui fait que je commencerai par vous apprendre qu'un détective ne pourrait rien contre vous, parce que... vous n'avez jamais été un voleur, ni même un délinquant !

John Mason le regarda d'un air soucieux.

— Hélas... je n'augure rien de bon de cette réhabilitation, car elle doit m'apprendre qu'en mon absence, bien des choses, que j'aurais voulu garder cachées vous ont été révélées. Est-ce juste ?

Harry Dickson approuva d'un lent et grave mouvement de la tête, et John Allan sourit tristement.

— Mon impuissance a été grande, murmura-t-il.

— Hélas ! dit à son tour le détective. Et je crois comprendre maintenant également, Mr. Mason, que vous n'avez jamais monté la garde devant Ham.

John Allan approuva à son tour d'un geste muet.

— Qu'en envoyant votre... fiancée dans Ham, vous n'avez jamais voulu vous servir de ses renseignements pour des fins malhonnêtes.

— Il n'en fut jamais question, déclara John en souriant tristement, mais cette pauvre Letitia n'aurait pas compris autrement. Quand tout cela appartiendra au passé, je devrai recommencer l'éducation de cette pauvre et chère enfant.

Harry Dickson regarda sa montre.

— Mr. Doove n'arrive qu'à six heures chez ces dames de Big Street, dit-il, il nous reste pas mal de temps pour bavarder, mais aussi pour chercher quelque chose. Tenez, Tom, vous allez vous promener quelque peu par les caves sans toutefois ouvrir ni portes ni boîtes ni casiers si d'aventure il y en avait. Mais si vous trouvez une statuette sœur de celle qui nous a fait ouvrir cette porte, venez me le dire, mais n'y touchez pas. A propos, il se pourrait que vous en trouviez plusieurs ; dans ce cas, il n'y a que celle se trouvant dans la direction de Big Street qui m'intéresse pour l'heure.

— *All right !* fit Tom Wills en s'éclipsant.

Harry Dickson s'installa aux côtés de John Allan Mason, et quelques instants plus tard, ils causaient comme les meilleurs amis du monde.

Une demi-heure s'était à peine écoulée que Tom vint annoncer que la statuette était découverte.

*

Mrs. Hasslop versa une dernière tasse de café à ses amies et remplit les verres de liqueurs variées.

— Etes-vous certaine, Hass, que cette sottie fille de servante n'écoute pas aux portes ? demanda la veuve Bubsey.

Mrs. Hasslop haussa dédaigneusement les épaules.

— Simple comme une chèvre, Mathilde, simple comme une chèvre, a dit le vieux, et il savait ce qu'il disait, ce damné Tortelboom.

— Il est mort, dit Miss Pilcarter à voix basse.

— Il ne nous a jamais aimées, dit brusquement la dame Hasslop, et nous lui avons assez obéi dans le temps et même après. Quant à cette mijaurée de Molly Vinck, eh bien, je ne songe guère à m'en embarrasser dans l'avenir.

— Elle prendra la place de Sir John Allan, ricana Miss Pumpkin, seulement, il n'arrivera plus d'air dans sa chambre et la fermeture de la porte ne fonctionnera plus.

Les autres approuvèrent, un rictus de joie féroce sur le visage.

— Le bateau s'appelle le *Nightingale* dit brusquement la veuve Bubsey. Il lèvera l'ancre à minuit à Gravesend.

Un triple soupir s'éleva autour de la table ronde.

— Ah, notre jeunesse, murmura Mrs. Hasslop, nous sommes de vieilles femmes à présent, de très vieilles femmes.

— Il nous reste John Mason, dit Miss Pumpkin avec force, il obéira à la loi, cette nuit, il sera mon mari.

— Le nôtre, rectifia sauvagement la veuve Bubsey dont le visage retrouva pour un moment un reflet d'ancienne beauté. Telle est la loi de l'île et il devra s'y soumettre.

Un peu de rouge monta aux joues flétries de l'effacée Miss Pilcarter, et Mrs. Hasslop approuva avec lassitude.

— Notre jeunesse est loin, mais là où nous allons, nous en retrouverons un reflet et la puissance nous reste acquise.

— Elle défailait dans Ham, murmura Miss Pumpkin, demain nous n'aurions pu résister aux forbans qui auraient pu l'envahir... ils sont morts cette nuit... ils n'ont jamais obéi qu'à *Elle !*

Les trois autres baissèrent la tête.

La pénombre était tombée et Mrs. Hasslop alluma elle-même

les lampes Carcel.

— On ne devrait pas vieillir, dit-elle tout à coup, et sa voix prit un accent désespéré.

— Parlez pour vous, Hass, grinça Miss Pumpkin, j'étais très jeune dans ce temps... Il me reste encore des années d'amour !

— Sotte ! gronda Mrs. Bubsey, ce n'est pas le moment de parler de ces bêtises, entendez-vous ! Il nous reste encore une chose à faire.

— Elle sera facile ! s'écria Miss Pumpkin.

— Ham... dit tout bas Miss Pilcarter, qui n'en avait jamais dit autant, nous n'avons pas été malheureuses ici.

— Des oiseaux en cage ! gronda Miss Pumpkin.

— Mais qui ne servent pas à être mangés ! riposta Miss Pilcarter en lui jetant un regard venimeux.

Un coup de sonnette retentit dans le corridor.

— Chut, fit Mrs. Hasslop, voici le digne Mr. Doove !

L'écrivain public entra l'instant d'après, saluant à la ronde, selon sa coutume.

— Il fait bigrement froid, dit-il en tendant ses maigres mains vers les flammes du foyer, et que nous donnez-vous à souper, chère Mrs. Hasslop ?

La dame de céans lui fit son plus beau sourire.

— Un gigot au jus, cher ami, et un plat de macaroni au gratin comme vous l'aimez. Je crois même que Molly a déniché un petit barillet d'huîtres de Cornouailles.

— Et nous boirons un verre de vin du Rhin avec cela ! jubila le digne Mr. Doove.

— Vous me prenez les paroles de la bouche, sir, répondit la dame, car voici une magnifique bouteille de Hochheimer, toute fraîche dans le seau à glace.

Elle appuya sur un timbre et la servante apparut.

— Servez les huîtres ! ordonna-t-elle.

Mr. Doove en avala une demi-douzaine puis réclama le vin.

— Je ferai le service, dit Miss Pumpkin.

Elle déboucha la svelte bouteille avec une dextérité d'échanson et remplit le verre du vieillard d'un superbe liquide doré.

Mr. Doove grogna d'aise.

Il leva le verre contre la clarté des lampes.

— Je bois... commença-t-il, je bois...

Il poussa un petit cri d'effroi.

Le verre venait de voler en éclats dans sa main levée, et le vin inondait sa serviette.

Mais un autre cri répondit au sien, poussé par Miss Pilcarter.

— Le fauteuil... le fauteuil de mylady !

Un hurlement de terreur s'éleva dans le salon jaune, car le

siège en velours d'Utrecht s'était mis à pivoter lentement sur lui-même.

— Un fantôme... sanglota Miss Pilcarter. Les morts reviennent.

— Pardon, dit une voix claire et nette, ce sont des vivants !

Une partie de la cheminée s'écarta comme un praticable et deux mains qui tenaient de lourds revolvers se braquèrent sur les invités.

Harry Dickson et John Mason entraient dans le salon jaune.

— Mesdames, dit le détective, nous arrivons à temps pour vous empêcher d'allonger la liste de vos crimes par l'assassinat du digne Mr. Doove !

Il se tourna vers l'écrivain public qui était devenu pâle comme un mort.

— Capitaine Simmons, déclara-t-il, vos quatre épouses ici présentes, avaient décidé de vous supprimer ce soir en vous faisant boire du vin empoisonné.

» Elles désiraient éperdument être veuves pour pouvoir se remarier ensuite, selon les coutumes de bigamie de l'île de Raratonga de jadis, avec John Allan Mason, héritier des droits du roi Jaak Tortelboom et de son épouse Râdha, autrement dit Lady Honnybingle !

Mrs. Hasslop fut la première à se remettre de son émotion.

— Nous sommes vieilles, dit-elle lentement, et nous avons assez vécu.

— John ! s'écria Miss Pumpkin avec violence... John Allan... Faut-il que je meure comme elles ! Car, vous le voyez, elles vont mourir !

— Personne de vous ne doit mourir, répondit John avec émotion, et je vais demander votre grâce à Harry Dickson qui est ici avec moi. Quand j'aurai parlé, qu'il décide de votre sort.

Harry Dickson approuva d'un mot.

— Je ne puis oublier, dit Mason, que là-bas dans l'île, quand j'étais un petit garçon, vous avez été de bonnes compagnes pour moi. Vous m'avez tenu sur vos genoux, vous avez partagé mes jeux. Il me serait impossible aujourd'hui d'être votre juge.

» M. Dickson, ces femmes sont riches, et leur fortune leur appartient, puisqu'elle provient des richesses de l'île de mes parents. N'oubliez pas qu'elles ont surtout obéi à l'étrange et terrible revirement d'âme subi par ma pauvre mère, quand Simmons l'a détournée de ses devoirs.

» Le *Nighlingale* est prêt à lever l'ancre, il porte le même nom que celui qui jadis conduisait la singulière fortune de femmes jeunes et belles. Il mènera aujourd'hui vers des terres lointaines des vieilles femmes qui ne vivront plus que pour les souvenirs et peut-être le

remords.

Harry Dickson, plus ému qu'il ne voulait le paraître, fit un signe d'assentiment.

— Qu'elles partent, dit-il, et que Dieu leur donne le temps nécessaire pour mener une vie de repentir.

John Allan s'approcha de Miss Pilcarter et la serra dans ses bras.

— Voulez-vous rester, Daisy ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, John, murmura-t-elle, je pars avec elles.

Mais la veuve Bubsey intervint.

— Mr. Dickson, dit-elle, Daisy a le droit de rester ici. Elle n'était pas une reléguée comme les autres, mais la fille d'une de ces réprouvées. Elle est la plus jeune, bien qu'elle ait tout fait pour ne pas le paraître. Elle est à peine plus âgée que John, qui doit avoir quarante ans aujourd'hui. Si elle était restée dans l'île, elle serait devenue sa femme.

— Mais je suis devenue la femme de cet homme, dit tout à coup Miss Pilcarter en regardant le digne Mr. Doove dans les yeux. Il a institué cette horrible loi de bigamie pour faire de nous ses esclaves. Je veux partir, moi aussi !

— Et moi, je vous dis que vous resterez, Daisy ! s'écria John Mason. Je n'ai plus de mère, je n'ai jamais eu de sœur. J'en aurai une à présent.

— Que Dieu vous bénisse, Daisy, dit la veuve Bubsey, vous avez toujours été bonne ! Eh... ricana-t-elle soudain, ce digne Mr. Doove a soif.

Sans qu'on l'eût vu faire, l'ancien capitaine s'était emparé de la bouteille de Hochheimer et en buvait de longs traits.

— Adieu la vie ! cria-t-il d'une voix horrible, satanées femelles, je ne fais que vous précéder chez le diable !

Il roula sur le sol et resta immobile après une courte convulsion d'agonie : le vin contenait de l'acide cyanhydrique.

Epilogue

— La fin du roman, la voici, raconta plus tard Harry Dickson à ses familiers qui se passionnaient pour l'affaire de Ham.

» Les anciens passagers du *Nighlingale*, le premier du nom, passèrent en Angleterre et, grâce à l'immense fortune de Râdha qui les avait suivis, achetèrent tout ce quartier de Ham.

» Râdha avait goûté au terrible poison du crime ; elle devint une des plus terribles criminelles de son temps, choisissant ses complices parmi les anciens bagnards qui résidaient dans sa cité.

» Mais elle entendait protéger cette dernière contre l'intrusion des forbans voisins et autres. Elle dicta ses lois aux autres bandes de Londres, qui, après quelques tentatives de révolte qu'ils payèrent très cher, ne tardèrent pas à mettre les pouces.

» Malheur à qui franchissait l'enceinte sacrée : une mort terrible et mystérieuse le frappait aussitôt !

» Car Rhâda était la prêtresse d'un de ces mystérieux cultes des tropiques qui usent de moyens terribles.

» Elle connaissait le secret de charmer d'affreux silures d'une force accrue par je ne sais quels sortilèges. Les silures sont de terribles reptiles aquatiques qui communiquent à ceux qui les touchent, des secousses électriques assez fortes pour tuer un homme.

» C'était elle, le marchand d'oiseaux qui se promenait la nuit avec des cages dans Ham, mais ces dernières, au lieu de donner asile à d'innocents volatiles, contenaient les terribles reptiles.

» Les oiseaux de la volière de Miss Pumpkin servaient à les nourrir.

» Râdha avait pris le nom de Lady Honnybingle et résidait de temps à autre dans Ham, mais possédait d'autres retraites à Londres.

» Toutes ces vieilles maisons de Ham communiquaient par leurs souterrains, et quand la terrible lady venait donner des ordres, elle le faisait la nuit, dans le salon jaune de Mrs. Hasslop. Elle y prenait place sur sa chaise et laissait ses ordres par écrit, pour autant qu'elle en donnât encore, car j'incline à croire qu'elle y venait surtout pour rêver... en fille nostalgique des îles qu'elle était restée.

» Entre-temps, Tortelboom revint en Europe puis en Angleterre, il y retrouva son fils qui s'y cachait sous le nom de Mason.

» A eux deux, ils ont tenté de reconquérir Lady Honnybingle, leur épouse et mère.

» Hélas... elle était devenue folle et ce n'était que par intermittence qu'elle consentait à les voir, à les aimer encore.

» Et quand elle commettra des erreurs qui la mèneront à deux pas de l'échafaud, c'est Tortelboom qui se laissera arrêter à sa place et se chargera de tous ses crimes.

» Cependant d'autres hommes avaient découvert la retraite de Râdha, des prêtres de l'île qui exigeaient le retour de l'ancienne déesse.

» Leur peau a une teinte verdâtre, qu'elle n'acquiert d'ailleurs qu'après de longs et pénibles traitements, et qui devient leur signe distinctif de prêtrise.

» Quand ils essayent de franchir la lisière interdite, ils meurent de la terrible mort que Râdha seule sait infliger.

» Mais Mason également guette sa mère dans le vain espoir de la sauver encore.

» Un jour, il assiste à la mort d'un des derniers prêtres.

» Il tire sur le silure, mais sa balle atteint le mort étendu par terre. Morgan sort au moment où le terrible reptile se balance dans sa fuite au-dessus de la porte du cabaret. La balle frôle Morgan et le blesse légèrement. Il riposte et, à son tour, blesse Mason. Celui-ci s'affole et s'enfuit dans la direction de Ham.

» De son échoppe, Doove le voit.

» Il n'a qu'à allonger la main pour presser une manette qui ouvre sous les pas du fuyard une trappe dissimulée dans le pavé. Ham est comme un théâtre truqué.

» Il veut mettre à mort le prisonnier qui, devant le tribunal des femmes appelé à statuer sur son sort, dévoile sa véritable identité.

» On décide de le garder prisonnier et Miss Pumpkin s'en charge.

» Cette nuit, la terrible lady et ses silures tuent un chef de bande, Randow, qui était venu, à la tête d'autres chefs de groupes de forbans, pour essayer de rompre l'entente.

» Elle entre par une voie souterraine dans la maison de Mrs. Hasslop et, selon sa coutume, se met à rêver sur sa chaise.

» Elle est lasse et fatiguée ! Une embolie fait le reste : Lady Honnybingle, ou plutôt Râdha, n'est plus.

» John Mason est, de ce chef, unique héritier de Ham.

» Mais Miss Pumpkin est devenue amoureuse de lui. Elle gagne ses compagnes à l'idée de repartir pour Raratonga et de lier John à leur sort en l'obligeant à se soumettre à la loi de bigamie du capitaine Simmons qui, dans le temps, avait épousé plusieurs bagnardes de son bord.

» Un rêve fou germe aussitôt dans le cœur et dans l'esprit de ces femmes.

» Partir... Retourner à l'île heureuse de naguère, peut-être retrouver un reflet de jeunesse et d'amour, rien n'est plus mystérieux que le tréfonds de ces âmes séniles.

» Et la mort du mari commun est décidée.

» Oui, il leur fallait partir, quitter Ham, car ce quartier n'était plus une retraite sûre depuis la mort de Râdha.

» Les silures n'obéissaient qu'à elle, et malgré les tentatives de Miss Pumpkin qui essaya sur eux les méthodes des charmeurs de serpents, ils refusèrent tout service et moururent l'un après l'autre.

» A ce propos, je vous dirai qu'à l'endroit où un silure touche la chair nue d'un homme, une plaque noirâtre piquée d'un peu du sable noir dans lequel on garde ces affreux animaux se forme. C'est ainsi que j'appris très vite la nature du tueur mystérieux de Ham.

— Et John Mason ? Et Molly Vinck ? demandaient les auditeurs.

— Il a fait démolir en partie le Ham pour y construire un hôpital pour marins, l'autre partie est devenue un bout de quartier qui vaut le voisinage.

— Oui, ce sont là des nouvelles de Ham, mais John et Molly ?

— Il offrit à Molly de l'épouser... Mais cette dernière avait pris la fatale habitude d'écouter aux portes, et elle l'avait fait également le jour de l'ultime explication dans le salon jaune.

» Elle refusa et quitta le pays. Tout ce que je sais encore d'elle, c'est qu'elle s'est mis en tête de gagner honnêtement sa vie et qu'elle y parvient.

— Et ce pauvre John est resté seul ?

— Non, il a épousé Miss Pilcarter, son amie d'enfance. Ils habitent l'Ecosse, dans la montagne, et la fille qui leur est née s'appelle Letitia.

— Ce n'est pas tout ? Et le *Nightingale* ?

— La main de Dieu s'est appesantie sur ce bateau qui transportait la singulière fortune des dernières habitantes de Ham.

» Au cours d'une terrible tempête, il se perdit corps et biens dans le golfe de Gascogne.

LES ENIGMES DE LA MAISON RULES

1. La fin d'une « partie d'intrigues »

La maison de M. Edwin Rules se trouve dans Clarendonstreet, à deux cents mètres de la Belgrave road, et certes, c'est une des plus vieilles des vieilles maisons de ce quartier gourmé de Westminster.

Elle se distingue des autres, non seulement par sa haute et noire façade aux sculptures patinées par les siècles, mais par son hautain refus d'alignement. Il faut, en effet, traverser une sorte de minuscule esplanade, qui fut jadis pelouse ou jardin, avant d'accéder au grêle perron de pierre bleue qui, après une escalade de sept marches, vous conduit à la porte, pourvue de grilles, de guichets, de ferronneries et de têtes de clous, comme un huis de couvent.

Mais cette porte ne se contente pas uniquement de cette armature peu ordinaire : elle s'enorgueillit d'une inscription en lettres gothiques que le profane ne parvient à déchiffrer qu'après bien des tâtonnements, et cela fait, il s'étonne ou s'effare, car cette inscription est bien singulière en vérité :

Chacun a son secret

Avez-vous le vôtre ?

J'ai le mien !

Je ne vous le demande pas.

Ne me demandez rien.

Des folkloristes, voire des historiens, ont copié cette étiquette, l'ont discutée, examinée et n'en sont pas devenus plus sages.

Mr. Rules, le maître de céans, interpellé à maintes reprises à ce sujet, a haussé les épaules d'un air de parfaite ignorance. Il y avait près de cinq cents ans que cette maison appartenait à la famille Rules dont il était le dernier représentant, mais ce n'était pas cela qui le rendait plus savant sur ce que de lointains ancêtres avaient fait sculpter dans le bois de sa porte.

D'ailleurs, l'actuel propriétaire de cette antique demeure était un homme sans science, heureux de pouvoir vivre une vie quiète mise en veilleuse, célibataire endurci, conservateur traditionaliste.

Il aimait recevoir quelques amis, en général petits bourgeois du quartier, les traiter convenablement, car il était un tantinet porté sur la bouche, et leur lire quelques poèmes qu'il composait sur des sujets tendres et désuets.

La maison Rules est spacieuse et dans les siècles passés, elle dut posséder une importante domesticité ; mais l'état de fortune

d'Edwin Rules ne lui permet plus un tel luxe et, à l'heure actuelle, on s'y contente de trois sujets : la sévère Miss Alice Donovan, la gouvernante, le domestique Mat Bellows, vieux maître Jacques de céans et Kate Grummer, la cuisinière... Mais quel cordon bleu ! À en croire les bonnes du voisinage, elle aurait décliné des offres princières pour rester au service de Mr. Edwin Rules.

Tous ces gens ont vécu jusqu'ici, au long de bien d'années, la vie tranquille de leur maître, n'y prévoyant certes pas l'intrusion des éléments troublants dont nous nous ferons les rapporteurs.

Aussi, l'aube du 20 octobre se leva-t-elle, pour les habitants de la maison de Clarendonstreet, sous le signe du parfait bonheur.

Mr. Edwin Rules, qui fêtait ce jour-là son cinquantième anniversaire, allait recevoir dignement ses amis.

Un énorme gâteau, sorti des fours de la célèbre pâtisserie Bresson, se dressait depuis la veille au milieu de la table, hérissé de cinquante petites bougies multicolores, qui brûleraient toutes d'une flamme éphémère à l'heure vespérale du dessert.

Dès sept heures du matin, Mr. Rules avait sonné la digne Miss Donovan et discuté avec elle d'une grave question :

— Mettrai-je mon complet tabac ou ma redingote vert bouteille, Miss Alice ? demanda-t-il d'un air préoccupé.

Miss Donovan fronça les sourcils, réfléchit et décida :

— Votre redingote verte est plus séante. Vous avez cinquante ans aujourd'hui, Sir Edwin, ce qui équivaut à dire que vous prenez congé de la jeunesse.

— Vous avez raison, Miss Alice, s'empressa de répondre l'excellent homme, vous avez toujours raison. Voudriez-vous me présenter la carte du menu ?

Miss Donovan manda sur-le-champ Kate Grummer, qui se lança aussitôt dans des explications volubiles et définitives :

— On se mettra à table à cinq heures, mais les invités sont prévus pour quatre heures trente : pendant les trente minutes suivantes, on leur servira du porto avec des talmouses froides. Après, on les traitera comme suit :

» Potage aux nouilles – Radis au beurre, une poivrade, des anchois, du céleri au gros sel.

» Des huîtres en coquilles ; des ortolans sur le plat – Des terrines de laitances de carpes ; un aloyau braisé – Un pâté de turbot ; un salmis de gibier ; un poisson de mer à la crème – Du faisan rôti ; un râble de lièvre en matelote – Des champignons au gratin et des artichauts à la barigoule comme entremets – un soufflé de potiron ; des puddings variés – et comme dessert, outre ce gâteau qui ne me paraît guère comestible, des fromages de France et d'Ecosse, des compotes, des fruits frais et des fruits à l'eau-de-vie.

Mr. Edwin Rules approuva de la tête.

— C'est merveilleux, dit-il. Pourtant, si je puis me permettre une observation – oh minime, très minime ! – J'aurais bien voulu un pâté de rognons poivrés...

— Des rognons au poivre à un dîner d'anniversaire comme celui-ci ? s'exclama Kate Grummer. Et mon honneur... que faites-vous de mon honneur, sir ?

— C'est juste, s'empressa le pauvre Edwin Rules... Rien n'aurait été plus désagréable à ce festin que des rognons au poivre !

Kate s'en alla la tête haute, fière de sa victoire, et le maître se retourna vers Miss Donovan.

— Voyons maintenant nos invités, dit-il.

— Nos hôtes et amis ordinaires, trancha la dame. Je cite d'abord l'honorable Francis Tunder, juge de paix et marguillier de la paroisse ; Mr. et Mrs. Belair, gens de bonne naissance ; les époux Crane...

Ici, Miss Alice retroussa légèrement le nez.

— Des commerçants, des gens tenant boutique, mais qui nous rendent service en nous vendant les meilleurs comestibles à des prix raisonnables.

— Mr. Anselmus Crane a écrit un livre de poésies, ajouta Mr. Edwin Rules.

— Ce n'est pas une raison pour l'inviter en tout cas, jugea aigrement la gouvernante : les gens de bien, qui ont écrit des livres de poésies, sont rares, monsieur Rules. Vous devriez le savoir !

Le pauvre homme baissa la tête et donna une larme furtive à son violon d'Ingres ; déjà Miss Donovan reprenait son énumération.

— Mr. Kay Bleacher, notre voisin, un homme dont la fortune est très belle.

— Je n'aime pas beaucoup... hésita Mr. Rules.

— Son parler est autoritaire, c'est entendu. J'attendais cette observation de votre part, sir, mais nous avons, ou plutôt vous avez, lui et vous, des intérêts communs ; vous savez bien qu'il possède un droit de servitude sur une partie de l'arrière-jardin et qu'il n'en fait jamais usage !

— Oui, oui, gémit le maître, vous avez toujours raison.

— La famille Lobster viendra. Ce sont vos cousins, je ne sais vraiment comment, et sans doute du côté d'Adam, mais ce sont vos cousins, et à un pareil dîner, on ne peut décemment éliminer complètement la famille. Nous aurons ainsi du coup sept personnes de plus à notre table : Mr. votre cousin Arthur Lobster et son épouse Anna Lobster née Cheeseman, les quatre filles Lobster, Ena, Greta, Wilma, et Leta, ainsi que leur vieille tante Auntie Lobster.

— Vous oubliez le vieux Mr. Quatrefages, interjeta Mr. Rules.

Vous savez bien qu'il ne quitte jamais les Lobster.

— C'est juste, cela nous fait huit Lobster, et puis cette digne Amalia Bedrop, la célèbre philanthrope.

Edwin Rules lui jeta un regard effrayé car, à ses yeux, la célèbre philanthrope apparaissait toujours sous les formes menaçantes du dragon de la fable.

— Comme vous le voyez, nous ne manquerons pas de monde, acheva Miss Alice d'un ton satisfait.

— Très juste, approuva son maître... Mais permettez, j'ai pris sur moi d'inviter Mrs. Jacqueline Maugham, la délicieuse poétesse de *Sourires d'Automne*.

Miss Donovan laissa entendre une sorte de sifflement, un véritable bruit de cobra en colère.

— Vous tenez beaucoup à sa présence sir ? demanda-t-elle d'une voix acide. Pourtant, dans le monde qui se respecte, cette dame n'est pas toujours reçue, ai-je entendu dire.

Mais cette fois-ci, Mr. Rules semblait disposé à faire figure de maître.

— J'y tiens beaucoup, dit-il d'une voix nette. J'aime beaucoup les écrits de cette dame, aussi l'ai-je invitée par lettre personnelle.

Miss Alice s'inclina.

— Vous êtes le maître, Sir Edwin, et il ne m'appartient pas de discuter vos ordres ni même vos désirs. Miss Jacqueline Braugham...

— Maugham, pardon...

— Soit... cette dame donc sera parmi nos invités.

— J'étrènnèrai ma cravate bleue à pois verts, décida brusquement Sir Edwin.

Miss Donovan eut un geste de noyé, qui aspire violemment l'air ; un instant, on aurait pu croire qu'elle allait se trouver mal ; mais elle tira prestement son flacon de sels de lavande de son réticule et s'inclina plus profondément que jamais.

— Je donnerai des ordres en conséquence à Bellows, murmura-t-elle d'une voix mourante.

Mr. Rules resta seul et, fier de fêter une double victoire, s'offrit une goutte de son cordial favori : un vieux sherry parfumé à l'orange.

La journée se passa en marches et contremarches de la part des domestiques et des fournisseurs. Vers trois heures, Bellows dressa, sous les regards sévères de la gouvernante, une table magnifique dans la salle à manger aux lourds et riches meubles flamands et hollandais.

À quatre heures quinze, les époux Crane, qui se piquaient toujours d'honneur d'arriver les premiers, sonnèrent à la porte, chargés de petits paquets, ce qui leur attira la sympathie momentanée de Miss Donovan.

Ils furent suivis presque aussitôt par les autres invités, à

l'exception de Kay Bleacher qui arriva lorsque le porto et les talmouses étaient servis. Miss Jacqueline Maugham n'était pas encore là quand le cartel du salon annonça, par un gargouillement préparatoire, qu'il allait sonner cinq heures.

La gouvernante espérait déjà la venue d'un commissionnaire porteur d'un mot d'excuse de la femme de lettres, quand le carillon de la porte de rue se mit en branle et que la retardataire fit son entrée.

— Sir Edwin, dit-elle en serrant la main de l'amphitryon, pour m'excuser de ce retard, j'invoque le cas de force majeure, et quelle force ! Puisqu'elle émanait d'un bizarre individu, qui voulait absolument m'offrir une promenade en auto !

— Un enlèvement ! s'écrièrent les jeunes filles Lobster. Oh ! racontez-nous cela, Miss Maugham ! C'est terriblement passionnant !

Miss Donovan jeta un regard terrible à la poétesse.

— Quelle intrigante, murmura-t-elle. À peine entrée, elle veut déjà à tout prix se rendre intéressante !

La jeune femme haussa des épaules insouciantes.

— Bah, vous déchanterez vite, mesdemoiselles ! Ce n'était qu'un fou. Il se tenait au volant d'une vieille voiture automobile, arrêtée à l'angle d'Elm Park Road, à vingt pas de ma demeure.

» Miss Maugham, s'écria-t-il dès qu'il m'eut vue, je désire vous parler d'urgence, mais ce triste cadre de rues et d'avenues enfumées et banales comme tout n'est guère propice à un entretien avec une personne de votre genre. Je veux vous emmener à la campagne, à Kingston ou à Epping... Ma vingt-quatre chevaux vous y conduira plus vite que le char ailé de la légende persane.

» Pour toute réponse, je hélai un taxi et je donnai ordre à mon chauffeur de me conduire à Clarendon street.

» Aussitôt, le vieil original mit sa propre voiture en marche et nous rattrapa à la hauteur de Burtons Court.

» — Miss Maugham ! s'écria-t-il. Ecoutez-moi.

» Au même moment, sa machine fit une embardée et heurta mon taxi, qui monta sur le trottoir. Le fou s'arrêta un instant, puis levant les bras au ciel, se mit à hurler : « Fatalité ! Fatalité ! » ! Après quoi il s'éloigna à toute vitesse, laissant mon chauffeur se débrouiller avec un agent de police, accouru dans l'intention de verbaliser.

— Sir Edwin Rules est servi ! annonça Mat Bellows.

Le dîner fut magnifique ; Kate Grummer s'était vraiment surpassée : à chaque service un concert de louanges s'élevait autour de l'immense table.

Il s'acheva à dix heures et alors Mr. Kay Bleacher annonça une surprise.

Mat Bellows entra aussitôt, porteur de deux imposantes valises dont il tira des défroques multicolores.

— Ceci, déclara Kay Bleacher s'appelle une partie d'intrigues. Tout le monde se revêt d'un de ces costumes qui, comme vous le voyez, sont tous des dominos, mais de différentes couleurs. Le jeu consiste à deviner qui se trouve sous la défroque. Gagne la partie l'invité qui a su garder le plus longtemps l'incognito. Il y a des masques à foison ! Déguisons-nous !

On applaudit à tout rompre, car la plupart des invités craignaient la monotonie des fins de repas, tournant à la conversation et à l'ennui.

La partie fut d'ailleurs bien conduite. Tous les costumes étaient amples et voilaient parfaitement les formes, tandis que les masques, composés de lours de soie à bavette de dentelle, couvraient complètement les visages. Les demoiselles Lobster furent les premières à être reconnues. Quant aux trois derniers, on hésita longtemps entre Miss Amalia Bedrop, Mr. Francis Tunder et le vieux M. Quatrefoies. On estima que ce dernier était le vainqueur du tournoi d'intrigues.

Cette partie avait follement amusé les invités, même la sévère Miss Bedrop, car pendant deux heures, on s'était poursuivi par toute la maison, poussant des cris, luttant contre les mains indiscretes, qui essayaient d'arracher les masques ou de pénétrer le mystère des dominos de couleur.

Sir Edwin Rules et Miss Donovan, qui conduisaient le jeu, n'y prenaient pas une part active, c'est-à-dire qu'ils n'avaient revêtu aucun déguisement. Ils circulaient à travers la maison, à la suite de la bande criarde et hilare, veillant à la bonne application des règles de la partie.

Ce ne fut que plus tard que Mr. Rules devait se souvenir d'un événement de minime importance pour le moment même.

Comme il se trouvait momentanément seul, dans le parloir du fond du corridor, un domino vint à lui et posa une main tremblante sur son bras.

— Faites cesser ce jeu, Sir Edwin, supplia une voix tremblante, rien de bon n'en résultera, je vous l'assure.

Mr. Rules ne reconnut pas la voix que le trouble ou l'émotion rendait indistincte. D'ailleurs, il avait bu plus que de coutume et la tête lui tournait un peu. Il se contenta de hausser les épaules.

Enfin, tout le monde fut démasqué et Mr. Quatrefoies proclamé vainqueur du tournoi d'intrigues.

À ce moment, une voix s'éleva, celle de Francis Tunder :

— Pardon... pardon... Nous ne sommes pas au complet. Il manque encore un, ou plutôt une invitée. Où est Miss Maugham ?

— Miss Maugham ! Miss Maugham ! cria-t-on.

Personne ne répondit à cet appel.

On chercha par toute la maison, mais on ne la retrouva pas.

Mr. Rules se souvint alors du domino qui l'avait accosté dans le

parloir et, en y pensant, il crut que la voix du masque pouvait fort bien être celle de Miss Maugham.

Sa première idée fut que quelqu'un, profitant du mystère d'un déguisement, avait fort bien pu manquer de respect à la femme de lettres, mais comme il y avait des jeunes filles présentes et qu'il ne désirait laisser planer de soupçon sur personne, il se tut.

— Elle se sera retirée, déclara Miss Donovan. D'ailleurs, son chapeau et son imperméable ne se trouvent plus au portemanteau.

Mr. Rules estima, in petto, que sa gouvernante pouvait avoir raison, tout en s'étonnant intérieurement d'un tel manque de convenances.

Cela jeta un froid bien compréhensible parmi les invités, qui se retirèrent vers une heure du matin, après une dernière coupe de champagne, bue presque en silence.

— Demain, j'irai voir Miss Maugham, décida Mr. Rules. Je lui demanderai des explications et, s'il le faut, je lui présenterai des excuses, car il me paraît qu'un des nôtres a dû lui manquer de respect.

Miss Donovan se récria.

— Je ne connais personne qui en soit capable, déclara-t-elle. Seulement, Miss Maugham, comme toutes les dames de son genre, n'aspire qu'à faire parler d'elle, tant en bien qu'en mal !

— C'est ce que nous verrons demain, dit Sir Edwin. Maintenant, allons dormir ; nous sommes tous très fatigués. Je vous remercie et je vous félicite, Miss Alice, de la façon magistrale dont vous avez organisé cette réception. Je vous souhaite la bonne nuit.

La gouvernante allait se retirer, quand on frappa à la porte du salon où ce bref entretien avait lieu.

C'était le domestique, Mat Bellows. Il paraissait inquiet et soucieux.

— Il y a, balbutia-t-il, il y que la lumière est allumée dans la bibliothèque de monsieur...

— Comment ? s'écria Miss Donovan. Pourtant j'en ai fermé moi-même la porte et mis la clef en poche, pour éviter que les participants au jeu d'intrigues y mettent du désordre.

— La lumière est allumée, s'obstina le domestique. J'ai vu une fente lumineuse sous la porte.

— Allons voir, c'est le plus simple, répondit la gouvernante.

La bibliothèque était une salle spacieuse, située au premier étage au fond d'un long corridor.

Quand Sir Edwin, la gouvernante et le domestique y débouchèrent, Miss Alice s'écria, mécontente :

— Où voyez-vous cette lumière, Bellows ? Vous voyez bien qu'il y fait au contraire noir comme dans un four !

Le vieux serviteur secoua la tête.

— J'ai vu ce que j'ai vu, s'obstina-t-il. Il y avait de la lumière sous la porte, une forte lumière blanche.

— Une forte lumière blanche, répéta Sir Edwin stupéfait, alors que je me rends si rarement dans cette pièce et que, pour tout éclairage, il n'y a qu'une petite ampoule qui ne donne qu'une pauvre clarté rougeâtre, tout au plus suffisante pour s'y diriger le soir !

— Il n'y a qu'à aller voir, trancha Miss Donovan. J'ai la clef.

— Je prendrais volontiers un revolver, murmura Sir Edwin.

Miss Alice frappa du pied avec impatience.

— C'est ridicule... Bellows aura pris un verre de trop à l'office et cela explique tout !

D'un geste décidé, elle tourna la clef dans la serrure et ouvrit la porte. La salle était plongée dans des ténèbres complètes et, après avoir tâtonné le long du chambranle, la gouvernante tourna le commutateur.

Au-dessus de la table, l'unique ampoule s'éclaira d'un filament rouge et triste.

— Là... vous voyez bien, s'écria triomphalement Miss Donovan. Il n'y a rien ici que de vieux livres et de la poussière, que vous enlèverez pas plus tard que demain, Bellows !

Le domestique, qui avait franchi le seuil d'un pas hésitant, contourna la table et poussa un grand cri de terreur.

— Il y a quelqu'un dans le fauteuil !

Ce fauteuil, qui était très haut, tournait son dossier vers la porte, de sorte que les entrants n'avaient pu découvrir cette présence en franchissant le pas de la porte.

— Un domino vert ! s'écria Miss Alice quand elle eut vu à son tour.

Mais, aussitôt, elle se prit à rire.

— C'est Miss Maugham... Elle est venue se reposer ici... et elle s'est endormie. Mais comment a-t-elle pu entrer ?

Après une courte hésitation, elle posa la main sur l'épaule du masque et le secoua doucement.

— Miss Maugham... réveillez-vous !

Le domino vert s'inclina doucement sur le côté et Miss Donovan recula avec effroi.

— Je n'ose pas... gémit-elle. Voyez-vous que quelque chose lui soit arrivé !

— Enlevez son loup, Bellows, ordonna Sir Edwin.

Le domestique obéit avec répugnance.

Le masque de soie noire glissa, et tous les trois poussèrent un même cri de terreur.

Ce n'était pas le visage de Miss Maugham, qui venait de leur apparaître, mais celui d'un homme inconnu, aux joues creuses et

fripées par l'âge. Et cet homme était mort... mort d'une manière tragique, car un mince filet de sang coulait d'une petite mais profonde blessure à la gorge, par où sa vie s'était enfuie.

2. Le deuxième crime

Une femme trop peu et un homme de trop, dit Tom Wills en matière de mot de la fin à la première enquête que son maître Harry Dickson, le célèbre détective, avait entrepris à propos de la mystérieuse affaire de la maison Rules.

Le détective approuva du geste.

— En effet, Tom. C'est ainsi que se présente le problème.

Il venait de passer une journée harassante à interroger tous ceux qui avaient été de la fête d'anniversaire de Mr. Edwin Rules.

— Notre nom mêlé à une affaire criminelle, avaient gémi les époux Lobster, et nous avons quatre filles à caser !

— Nous n'avons rien vu, rien remarqué de suspect, déclarèrent Mr. et Mrs. Crane, qui reçurent le détective dans leur arrière-boutique.

Puis, Mr. Anselme Crane sembla se raviser tout à coup.

— C'est peu de chose, dit-il soudain, et je ne sais si cela pourrait servir à l'enquête...

— Il n'y a pas de petites choses en matière de recherche criminelle, objecta vivement Harry Dickson.

— Je suis épicier en gros, monsieur, raconta Crane, mais à mes heures je suis poète, et sans en tirer un orgueil excessif, je vous apprendrai, à moins que vous ne le sachiez, que je suis lauréat du dernier tournoi de poésie régionale, institué par la municipalité de Kingston. À ce sujet, j'avais composé une ode à l'hommage des dignes magistrats qui me firent cet honneur.

» Je ne l'avais laissé lire à personne, pas même à ma femme, ici présente, et je comptais en garder la primeur pour les invités de Mr. Rules, voire à Sir Edwin lui-même qui, lui aussi, est l'ami de la Muse. Au dessert, un peu avant la surprise de Mr. Kay Bleacher, je suis passé dans le vestibule pour prendre mon manuscrit dans la poche de mon manteau. Il avait disparu ! Je n'ai rien voulu dire pour ne pas apporter une note discordante à cette réunion si charmante...

— Je suppose que vous en possédez le double, demanda Harry Dickson.

— Non, mais j'ai gardé le brouillon ; si cela vous intéresse, je puis le rechercher et vous le faire parvenir, proposa aimablement l'épicier-poète.

— Vous me feriez, certes, plaisir, répondit tout aussi poliment le détective. Si ce poème n'apporte aucune clarté à mon enquête, il me

procurera néanmoins le plaisir de lire une œuvre inédite d'un auteur que j'estime.

Mr. Anselme Crane rougit de plaisir et promit l'envoi par un prochain courrier.

Les explications de Mr. Kay Bleacher furent claires et nettes. Quinze jours auparavant, il avait assisté à une partie d'intrigues identiques chez des amis. On s'était amusé si royalement qu'il avait décidé d'en faire une réédition au profit des invités de son ami et voisin, Mr. Rules. Il avait même emprunté les dominos à ses amis.

— À propos, dit Harry Dickson, ces costumes vous sont-ils revenus au complet ?

— Certainement !

— Pourtant, Miss Maugham est partie sans que personne ne s'en soit aperçu. A-t-elle emporté son domino ou bien l'a-t-elle déposé quelque part ?

Kay Bleacher regarda le détective avec étonnement.

— Votre question est logique, répondit-il. Pourtant la vérité m'oblige à vous dire que les costumes sont au grand complet et je les ai rendus, ce matin même, à leurs propriétaires.

— Puis-je connaître le nom de ces derniers ?

— Certainement, ce sont les Feeder de Kingston, les richissimes propriétaires fonciers, que vous devez connaître.

Les époux Belair n'apprirent rien de nouveau au détective, ni Mr. Francis Tunder qui, en sa qualité de magistrat, déclara pompeusement « qu'il fallait que la pleine lumière fût faite ».

L'interrogatoire de Sir Edwin et de ses sujets fut tout aussi vain.

Mat Bellows parla longuement de la lumière blanche, très blanche et très intense, qu'il avait vue sous la porte de la bibliothèque, et Kate Grummer affirma son intention de quitter la maison, devenue selon elle inhabitable après une telle horreur.

La déposition de Miss Donovan fut sobre et claire ; elle pouvait bien admettre, que Miss Maugham se fût éclipsée sans qu'on s'en aperçût, mais non qu'un cadavre mystérieux fût introduit dans la maison, ou bien qu'un inconnu y mourût d'une façon aussi tragique.

En dernier lieu, Harry Dickson entreprit Miss Amalia Bedrop, et ce fut par elle qu'il apprit l'aventure de Miss Maugham que tous semblaient avoir oubliée ; elle la raconta au détective, avec forces remarques malveillantes à l'adresse de la femme de lettres disparue.

— Je n'ai ajouté aucune foi à la bizarre tentative d'enlèvement par un vieux birbe qui voulait la conduire à Kingston. Et si elle n'a pas réapparu à son domicile, c'est qu'elle veut faire continuer le petit jeu du mystère, dont, tôt ou tard, une femme de son genre pourra tirer bénéfice devant les imbéciles et les gogos qui admirent ses rimes !

— Ah ! se dit Harry Dickson en quittant la vieille fille, voici quelque chose au moins : une très ancienne auto, un vieux gentleman excentrique au volant et un agent qui s'apprête à verbaliser. Et puis, il y a le facteur commun.

— Facteur commun ? demanda Tom Wills.

— En une même journée, j'entends parler trois fois de Kingston, en trois circonstances dissemblables et même disparates si je puis dire. Donc retenons « Kingston ». À présent, téléphonons au poste de police de Burtons-Court.

On y retrouva facilement l'agent, qui avait dressé procès-verbal contre le chauffeur de taxi de Miss Maugham. C'était le n° 217, préposé au service de roulage dans le quartier.

— Envoyez-moi cet agent à l'institut de médecine légale, ordonna Dickson.

Une heure plus tard, s'y rencontrèrent le détective et l'agent n° 217.

Ce dernier était un jeune homme à mine éveillée, qui répondit d'une façon fort satisfaisante aux questions du détective.

— La jeune dame en question m'a raconté quelque chose dans le genre de ce que vous venez de me dire, monsieur Dickson. Il paraît qu'un vieux fou lui faisait des avances. Je n'ai pas encore fait mon rapport, car je reprends seulement mon service en ce moment.

— Avez-vous relevé le numéro de la vieille auto qui provoqua le petit accident ?

— Mais certainement, et le voici : c'est le S. 812-04.

— Reconnaissez-vous le conducteur de cette voiture ?

— Heu !... peut-être bien, mais je n'ai fait que l'entrevoir.

— Suivez-moi à la morgue de l'institut.

Un garçon de salle les mit en présence d'un casier étiqueté. Il fit fonctionner un levier et une civière mécanique glissa devant eux, portant un corps couvert d'un linceul de toile bise.

— Voici l'homme qui a été trouvé assassiné cette nuit dans Rules-House, dit Harry Dickson. On n'a trouvé sur lui aucune pièce d'identité, et personne de la police ne l'a reconnu jusqu'ici.

Il retira le drap mortuaire et le visage exsangue apparut.

Aussitôt, l'agent 217 poussa une exclamation.

— Mais, c'est le vieux fou qui conduisait l'antiquaille d'auto !

— À la bonne heure... Et ce numéro, S. 812-04, vous dit quelque chose ?

L'agent dodelina de la tête.

— J'y ai pensé cette nuit quand je transcrivais mes notes de la veille.

« C'est un vieux numéro, car la nomenclature se fait maintenant d'une autre façon ; le supplément 04 est porté devant le

nombre des trois chiffres et la lettre occupe la dernière place, c'est-à-dire qu'à l'heure actuelle, le numéro d'auto s'énoncerait de cette manière 04-812 S ; je crois qu'ils se rapportent tous à la municipalité de Kingston.

— Encore ! s'écria le détective.

Il courut aussitôt au téléphone et demanda le secrétaire communal de Kingston.

— Le numéro S. 812-04 ? Mais nous ne connaissons que lui ! fut la réponse. Pourtant, nous n'avons pas encore avisé Scotland Yard, croyant que la police locale suffirait. Cette vieille auto, un type de l'année 1906, une Darracq, appartenait à l'exposition du progrès automobile, qui se tient à ce moment à Kingston, sous les auspices de la ville.

» Elle y a été volée dans la nuit d'avant-hier.

— Les photos de police de cette nuit ont déjà dû vous parvenir, dit Harry Dickson. Parmi elles se trouve le portrait du voleur de votre auto.

» Il a été assassiné cette nuit et nous recherchons son identité ; veuillez regarder si, parmi ces photos, se trouve une figure de connaissance.

Deux minutes plus tard, la réponse du secrétaire arriva.

— Non, nous n'y reconnaissons personne !

— Très prochainement, vous recevrez ma visite, déclara le détective en coupant la communication.

Il était fatigué mais pas mécontent de sa journée ; il avait trouvé ce qu'il appelait des lignes convergentes.

— Nous dînerons un peu plus tôt que de coutume, Tom, dit-il à son élève, car il n'y a rien de tel qu'un bon repas, pris en toute tranquillité, pour rétablir son équilibre mental, rompu par les troubles et les fatigues de la journée.

» Après, nous ferons une visite vespérale à ce digne Mr. Edwin Rules qui, lui aussi, devra avoir retrouvé quelque peu ses esprits.

Entre chien et loup, un taxi les conduisit à Clarendon street, où ils furent reçus par Miss Donovan.

La gouvernante avait les yeux rouges d'avoir pleuré et manifestait un énervement certain.

— Sir Edwin a dû se mettre au lit avec une forte fièvre, dit-elle. Le médecin n'ose guère se prononcer, il craint une méningite. Le pauvre homme... lui pour qui une vie tranquille était tout. Je crains fort qu'il ne puisse, non seulement, répondre à vos questions mais les comprendre. Il délire. Il voit sa bibliothèque envahie par des cadavres sanglants et appelle Miss Maugham d'une voix déchirante.

Un éclair de colère brilla dans ses yeux sombres.

— Cette intrigante ! gronda-t-elle.

— Je me suis rendu aujourd'hui au domicile de Miss Maugham, dit le détective. Elle occupe dans une maison de rapport d'Elm Park Road, un petit appartement très coquet. Elle n'y habite que depuis six mois et personne ne semble l'y connaître davantage. Depuis quand Sir Edwin la connaît-il ?

— Exactement depuis quatre mois. À ce moment, elle publia un livre de poésies *Sourires d'Automne* qui, grâce à une excellente publicité, fit beaucoup parler d'elle. Mr. Rules lui envoya ses compliments et, en retour, reçut... sa visite. Elle lui laissa un portrait dédicacé que vous pouvez voir sur la cheminée.

Harry Dickson le regarda avec curiosité.

C'était une grande photo, en buste, d'une femme avenante sans être précisément belle et qui ne devait plus être de première jeunesse.

— Ce visage m'est inconnu, déclara-t-il, et j'avoue que son recueil de vers me l'est également. À propos, Miss Donovan, n'avez-vous jamais entendu Sir Edwin parler de Kingston ?

La gouvernante lui jeta un regard sincèrement étonné.

— Franchement non.

— Ni personne de vos amis ou familiers ?

— Mr. et Mrs. Belair possèdent une maison de campagne aux Woodlands, près de Kingston Gate.

— Ils n'y recevaient jamais Mr. Rules ?

— Non. Sir Edwin quitte rarement Londres et même sa maison qui, pour lui, est tout un monde, mais les Lobster s'y font inviter fréquemment.

— Et M. Quatrefages également ?

— Qui dit Lobster dit Quatrefages, pontifia Miss Donovan, bien qu'il ne fasse pas partie de la famille. Ce vieux garçon habite chez eux en appartement. Depuis leur mariage, il est parrain de leur fille aînée.

— Comment toutes ces personnes sont-elles entrées en relation avec Sir Edwin ? demanda Harry Dickson.

— A part celles de Lobster qui sont vaguement de la famille, elles sont toutes de voisinage, lentement tournées en amitié. Mon maître possède un faible pour la poésie, vous ne l'ignorez pas, et il aimait à s'entourer d'un cercle d'admirateurs simples et complaisants ; quant à Miss Bedrop, je la considère plutôt comme une amie personnelle et c'est à ce titre que Sir Edwin la reçoit.

— Tous ces gens venaient-ils ici en groupe ?

— Pour la plupart oui, exception faite toutefois pour Mr. Anselme Crane, poète lui-même. Mr. Rules et lui se lisaient mutuellement leurs œuvres, en discutaient, se prodiguaient des conseils, se livrant parfois à de sincères critiques.

— Ainsi, Mr. Crane voyait souvent Mr. Rules tout seul ?

— Assez fréquemment, en effet.

— Et Mr. Kay Bleacher ? demanda brusquement le détective.

Miss Donovan rougit et manifesta quelque embarras.

— C'est un homme un peu rude et il n'a certes rien pour plaire à Mr. Rules, puisqu'il affiche un mépris profond pour tout ce qui est art et lettres. Mais il est serviable et, sous une apparence revêche, réellement brave homme. Il a acheté la maison voisine, il y a plus de trois ans, ainsi qu'une partie de l'arrière-jardin, sur laquelle il concéda à Mr. Rules l'emploi d'une servitude, c'est-à-dire une bande de terrain par laquelle on accède à une arrière ruelle, qui nous sert de sortie.

La nuit était tombée et il faisait très sombre dans la pièce où le détective conversait avec la gouvernante ; elle voulut allumer l'électricité, mais il l'en empêcha.

— Cette fenêtre donne sur la cour, je crois. Permettez que j'y jette un coup d'œil. Il fait encore clair pour m'y reconnaître.

Cette cour était étroite et longue ; l'herbe y poussait drue entre les pavés et les eaux de pluie y avaient creusé de minces rigoles.

— Cette petite porte donne sans doute sur l'arrière-jardin dont nous venons de parler ? demanda Harry Dickson.

— En effet, mais on se sert très peu de cette issue.

— Pourtant elle est ouverte !

Miss Alice poussa un léger cri de stupeur.

— Mais elle ne l'est jamais !

Comme pour lui donner tort, le portillon s'entrebâilla tout à coup et une forme prudente s'encadra dans son ouverture.

— Chut, ordonna le détective à voix basse. Quelqu'un s'apprête à entrer dans votre cour, Miss Donovan.

— Dans ce cas, ce ne peut être que Mr. Bleacher... murmura la gouvernante. Bien que ce soit la première fois depuis qu'il habite ici, qu'il agisse de pareille manière.

— Il fait trop sombre pour reconnaître l'individu, qui se trouve à présent sur le pas de cette porte, bien qu'à sa taille vous puissiez aisément me dire si c'est votre voisin.

Miss Alice respira profondément et comprima les battements de son cœur.

— Ce n'est pas lui, finit-elle par déclarer dans un murmure troublé. Mr. Kay Bleacher est un homme de taille imposante, et celui-ci paraît tout menu.

— Qu'allez-vous faire, monsieur Dickson ?

— Le laisser approcher... Si je brusque les événements en paraissant dans la cour, il aura tout le temps de battre en retraite et de disparaître dans le labyrinthe des ruelles, qui se trouve derrière votre jardin.

— À condition de passer par la maison de Mr. Bleacher d'abord, riposta Miss Alice.

— Votre remarque est très juste ; l'homme vient donc de la maison voisine.

— Et doit pouvoir ouvrir notre porte, qui est pourtant toujours fermée à clef.

— Patientons encore un moment, conseilla le détective. Le voici qui s'approche... Ah diable !

Comme s'il avait pressenti le danger d'être découvert, l'inconnu se retourna brusquement, retraversa le seuil et laissa retomber la porte derrière lui. Avec une exclamation de dépit, le détective s'élança hors du parloir et gagna la cour qu'il traversa en courant.

La petite porte avait été fermée à clef, et il lui fallut retourner auprès de Miss Donovan qui, après de nerveuses recherches, finit par découvrir la clef toute rouillée qui ouvrait le portillon.

Un temps précieux s'était écoulé et devait être considéré comme perdu ; le détective maudissait sa prudence.

Une fois la porte franchie, on se trouvait dans un jardin hâve et tourné en jungle, dont une façade bien plus moderne que celle de Rules-House, occupait le fond ; ce devait être la maison de Kay Bleacher.

Une seule fenêtre était éclairée au rez-de-chaussée.

Harry Dickson s'approcha et quand il fut à dix pas, il entendit soudain des éclats de voix.

— F... moi la paix, hurlait une voix furibonde dans laquelle le détective reconnut celle de Kay Bleacher. J'en ai assez de vos manières d'espion ! m'entendez-vous ?

Harry Dickson se tenait à présent tout près de la fenêtre, sans pouvoir rien voir toutefois à cause du store baissé, mais il entendit le murmure rapide d'une voix volontairement voilée.

— Je fais ce que je veux ! rugit Bleacher.

La réponse prit quelques secondes, mais ne fut pour le détective aux écoutes qu'un décevant et à peine audible murmure.

— Non, encore une fois non... et cela restera non !

Quelque chose chut ou fut renversé dans la pièce, puis tout retomba dans le silence.

Le détective était perplexe !... Ah ! s'il avait pu voir au moins ce qui se passait derrière cette fragile barrière de toile jaune du store !

À sa droite, une porte de véranda était entrouverte... Allait-il entrer ? Mais, de quel droit ? Il ne pouvait rien reprocher à Kay Bleacher et ne se sentait nullement autorisé à perpétrer une violation de domicile.

Mais la porte ouverte était tentante à sa curiosité.

Enfin, après une suprême hésitation, il se décida.

La véranda était obscure, tout bruit s'était tu dans la maison.

Comme un chat, prenant bien garde de ne heurter aucun meuble, l'intrus passa par la pièce vitrée, traversa en biais un hall minuscule et vit, à sa gauche, la lumière filtrer par la porte entrebâillée de la chambre où la conversation, qu'il avait interceptée à moitié, avait dû être tenue.

La première chose qu'il vit en avançant la tête, ce fut la lourde et imposante stature de Kay Bleacher, assis dans un large fauteuil en rotin. Le gros homme se tenait légèrement penché en avant mais ne bougeait pas. Soudain, les yeux du détective s'écarquillèrent : sur la table, sous la clarté crue d'une puissante lampe à incandescence, une flaque rouge s'élargissait.

Harry Dickson bondit dans la pièce et souleva la tête de Mr. Bleacher.

Il vit qu'il arrivait trop tard...

Le voisin de Mr. Rules était mort sans avoir poussé un cri ni une plainte ; un coup de poignard lui avait percé le cœur.

3. L'homme dans la tour

« Toutes les choses vont par trois », prétend un vieux dicton populaire.

Harry Dickson devait être tenté de lui donner raison, dès le lendemain de ce deuxième meurtre.

Car, pour mystérieux, il l'était, le meurtre de Kay Bleacher, perpétré à quelques pas d'Harry Dickson en personne.

Après les constatations d'usage qui ne révélèrent rien, comme c'est souvent le cas en pareille matière, après une longue et fastidieuse entrevue avec les envoyés de Scotland Yard, le lendemain du crime, Harry Dickson revenait dans son home de Bakerstreet, la tête basse, en proie à des pensées tumultueuses et contradictoires.

Mrs. Crown, sa gouvernante, lui annonça, dès son entrée qu'une dame tout éplorée l'attendait au parloir.

Harry Dickson s'y rendit de mauvaise humeur, décidé à éconduire vivement la fâcheuse, quand il reconnut dans cette dernière Mrs. Crane.

La brave femme était toute pâle et ses mains tremblaient fébrilement.

— Anselme, mon mari, n'est pas rentré cette nuit, gémit-elle dès qu'elle vit le détective. Cela ne lui est jamais arrivé, monsieur Dickson, et je vous jure que c'est parce qu'il lui est arrivé malheur.

— Voyons, calmez-vous, madame, invita le détective, et racontez-moi ce que vous savez à ce sujet.

— Que vous dire, monsieur Dickson ? se lamenta la pauvre femme en se tordant les mains de désespoir. Hier après-midi, après votre départ, Anselme a cherché longuement après le brouillon du poème qui vous était destiné, sans parvenir à mettre la main dessus. Il s'énervait et s'étonnait, car c'est un homme d'ordre qui n'a jamais égaré le moindre bout de papier. Que dire alors d'un poème auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux et dont la copie lui avait déjà été ravie d'une façon aussi singulière.

— Une œuvre unique ! lui ai-je entendu répéter à plusieurs reprises et que je n'arriverai jamais à reconstituer.

» Enfin vers le soir, il prit son manteau et son chapeau.

» Il ne sortait jamais le soir, surtout sans moi. Je lui demandai la raison de cette chose inhabituelle.

» — Je vais chercher, répondit-il. Et sans rien ajouter, il

s'éloigna avec précipitation. Je ne l'ai plus revu !

— Avant de venir ici, vous êtes-vous informée chez vos amis ? demanda Dickson.

— J'ai téléphoné chez les Belair, chez les Lobster, mais personne ne l'avait vu. J'ai voulu un moment me rendre chez Mr. Rules, mais je me doutais bien qu'après le terrible événement de la veille, mon mari n'aurait pas voulu déranger son ami pour une pareille chose.

Une étrange émotion s'empara soudainement du détective.

Il revit la forme indécise de la nuit hésiter sur le seuil du portillon de la cour de Rules-House. C'était une silhouette menue, presque chétive, et Mr. Anselme Crane était bien près d'être un nain !

Pourtant, il ne laissa rien paraître du trouble qui l'envahissait et continua à questionner la visiteuse.

— Mr. Crane a été proclamé lauréat du dernier tournoi poétique de la ville de Kingston. Quelqu'un a dû sinon le pousser, le prôner à cet effet ?

— Certainement, et mon mari lui était très reconnaissant de ce chef. C'était le voisin et ami de Mr. Rules... Mr. Kay Bleacher.

— Pourtant Mr. Bleacher semble être bien le dernier à vouloir s'occuper d'art, de lettres et surtout de poèmes ! s'écria Harry Dickson.

— Il paraît qu'il en est ainsi, et il se peut fort bien qu'il n'ait agi de la sorte que pour faire plaisir à Sir Edwin ; je dois toutefois vous avouer, monsieur Dickson, que Mr. Kay Bleacher s'est beaucoup intéressé à l'œuvre de mon mari, qui parlait surtout des richesses anciennes de la ville.

Par quelques habiles paroles, le détective réconforta, tant bien que mal, la femme éplorée et promit de se livrer sans retard à des recherches de nature à retrouver son mari.

Quand il fût seul dans son cabinet de travail, il tomba dans une profonde méditation.

— Deux crimes... Deux disparitions... Kingston... Voilà comment s'énonce cette équation mutilée, murmura-t-il.

— Voyons ce que les époux Belair pourraient m'apprendre encore, ajouta-t-il en feuilletant le bottin du téléphone.

La servante des Belair lui apprit que ses maîtres venaient de quitter Londres pour passer quelques jours dans leur maison de campagne des Woodlands.

« Il faudra que je me décide à faire comme eux, se dit-il en appelant son élève Tom Wills. »

— Nous allons nous offrir une partie de campagne, mon garçon, annonça-t-il. Les journées sont un peu brèves, mais la nature en automne conserve encore bien des charmes. Faites sortir l'auto du garage.

La journée était splendide et vraiment estivale. Ils quittèrent Londres par Ravenscourt Park, filèrent sur Barnes endormi entre les eaux des réservoirs de Castelnau, ses canaux et la rive rétrécie, longèrent la verte splendeur de Richmond Park, pour s'arrêter aux portes de la ville de Kingston.

Le cottage des époux Belair était situé au milieu d'une belle solitude florale, à un mille de la route et presque à l'orée d'une magnifique futaie, aux allures de forêt. C'était une bâtisse étirée en longueur, à étage unique, aux murs rocheux tapissés de lierre épais et dont l'extérieur justifiait assez bien son nom austère et ancien de « Prieuré ».

La petite auto des Belair, une Willys Knight, stationnait devant la porte et un jardinier, à l'air niais, en retirait les bagages, dont le nombre et l'ampleur révélaient l'intention des propriétaires de faire un séjour plutôt prolongé à cet endroit.

— Bonjour, Parker ! dit aimablement le détective.

— Vous vous trompez certainement, sir, répondit le domestique. Mon nom est Bowlinson, Thomas Bowlinson pour vous servir. Mais, à trois milles d'ici, au château du colonel Mac Gregor, il y a un garçon d'écurie qui se nomme Parker. Pourtant, il ne me ressemble pas. Mais si vous voulez aller le voir, je vous indiquerai le chemin.

Bowlinson semblait avoir un penchant inné pour le bavardage, et Dickson ne se fit pas faute d'en profiter.

— Mais non, mais non... je vous dois des excuses, car il me semblait que votre maître m'avait dit que son chef jardinier se nommait Parker...

Au titre de chef jardinier, l'homme se rengorgea.

— Non, je m'appelle Bowlinson tout comme mon père et mon grand-père et mes autres braves gens d'aïeux, dit-il en partant d'un rire stupide. Voulez-vous voir Mr. ou Mrs. Belair ? Alors, vous êtes mal tombé, puisqu'ils ne sont pas ici. Ils font un peu de footing par la campagne, histoire de se donner de l'appétit. Etes-vous de leurs invités ?

— En effet ! déclara le détective avec aplomb.

— Dans ce cas, soyez les bienvenus. Entrez donc au salon, je viens justement d'enlever les housses des fauteuils. J'allais tout arranger dans le « Prieuré » pour l'hiver, car ordinairement mes maîtres n'y viennent plus après le mois de septembre. Mais une fois n'est pas coutume, n'est-il pas vrai ?

Les deux détectives s'installèrent dans un grand et triste salon aux meubles ternes, où le moindre bruit se répercutait sinistrement comme dans une salle des pas perdus d'un palais.

Bowlinson, qui se sentait autorisé à les accueillir en hôtes

bienvenus en lieu et place de ses maîtres, tira une mince carafe d'un des bahuts et leur servit deux verres d'un porto éventé.

— Mrs. Belair a commandé le lunch pour une heure, dit-il. Je vais dire à ma nièce, qui fait office de cuisinière pendant le séjour des maîtres, de soigner particulièrement le menu. Nous avons un canard aux petits pois et une excellente omelette au jambon. On n'en fait pas de meilleure à dix lieues à la ronde.

Une délicieuse odeur de beurre fondu annonçait que ledit cordon bleu activait ses fourneaux. En regardant sa montre, Harry Dickson vit qu'on n'était plus qu'à une demi-heure de l'heure annoncée pour le repas.

Bowlinson les quitta pour retourner à ses occupations et le détective profita de cette circonstance pour examiner les lieux.

— Une vieille maison... commença-t-il.

Mais Tom Wills, qui avait pris les devants et fouillait d'un regard indiscret dans une armoire transformée en bibliothèque, s'écria soudain :

— *Sourires d'Automne*, par Jacqueline Maugham !

Vivement, le maître s'empara du mince volume relié de cuir fauve que lui tendait son élève.

À peine l'eut-il ouvert, qu'il poussa un léger sifflement de surprise : il venait de lire une dédicace, tracée d'une main ferme sur la page de garde :

À *Monsieur Kay Bleacher* – *Hommage reconnaissant*.

— Des poésies dédiées à Kay Bleacher, murmura-t-il, vraiment nous sombrons de plus en plus dans l'extraordinaire. Voici un témoignage pour le moins inattendu, le proclamant protecteur des arts ou simplement des poétesses !

— Comment ce livre est-il en possession des Belair ? demanda Tom Wills.

— Bah ! il se peut qu'il leur fût simplement prêté, comme cela arrive souvent, répondit le maître en haussant les épaules.

Il feuilletait le volume d'un doigt assez distrait, quand son attention fut de nouveau sollicitée, et de la manière la plus inattendue.

Les deux dernières pages, qui étaient blanches, semblaient avoir été collées l'une contre l'autre. Détachées depuis, on pouvait y voir encore la trace d'un petit poème manuscrit, hâtivement effacé à la gomme encre, qui avait dû se composer de six vers assez brefs.

— Vite... un crayon, Tom ! ordonna le détective.

Il tourna la page et se mit à couvrir la feuille intérieure de la couverture d'un nuage de mine de plomb. Puis, il souffla doucement sur la poussière qui, en s'envolant, laissa quelques traces.

— Des lettres... des mots ! s'écria Tom avec enthousiasme, en voyant le graphite former des courbes en plein et en délié.

En s'aidant d'une loupe, ils purent lire :

Chacun a son secret

Avez-vous le vôtre,

J'ai...

C'était tout, le truc de la mine à plomb, d'un emploi si avantageux en bien des circonstances, ne révélait rien de plus.

— C'est facile à compléter, murmura Harry Dickson :

J'ai le mien

Je ne vous le demande pas

Ne me demandez rien.

En d'autres mots, c'est l'inscription mystérieuse qui se trouve sur la porte d'entrée de la maison Rules. Que signifie-t-elle au juste ? Je n'en sais rien, mais il faudra le trouver. Seulement elle ne comporte que cinq vers et il y en a eu six d'écrits sur cette feuille intercalaire. C'est vraiment dommage, car je suppose que le dernier devait être le plus intéressant.

— Et les Belair qui ne reviennent pas ! s'impatienta Tom Wills.

Harry Dickson regarda la pendule dont les aiguilles annonçaient déjà la demie de deux heures.

À ce moment, Bowlinson entra, faisant une figure longue d'une aune.

— Ma nièce Betty est désolée, gémit-il, le lunch est raté, le canard va devenir dur comme une trique et l'omelette sèche comme une feuille d'automne. Je ne sais que penser... car les maîtres sont d'une exactitude d'horloge quant aux repas !

— Bah, le rassura le détective, nous reviendrons une autre fois. Je suppose que Mr et Mrs Belair ont dû accepter une invitation imprévue, quelque part en ville.

Bowlinson haussa une épaule mécontente.

— Je ne le crois pas ; ils ne sont pas fort liants de nature.

Harry Dickson le menaça malicieusement du doigt.

— Votre mémoire est en défaut, mon brave Bowlinson, vous oubliez... Que diable, voici que je vous fais un reproche et que moi-même j'oublie un nom. Le vieux chose... machin... Attendez, ce portrait va me servir à retrouver son nom.

Brusquement, il mit sous le nez du jardinier la photo de l'étrange mort de Rules-House. Heureusement, le portrait avait été fait avec un certain flou et, à première vue, ne révélait pas la mort tragique, ni même la simple mort du personnage.

— Hé ! s'écria Bowlinson dès qu'il le vit... En effet, mais il a bien mauvaise mine là-dessus. Il est venu quelques fois ici, mais je ne crois pas qu'il habite dans ces parages. Quand il arrivait ici, c'était toujours vers le soir. Il s'appelait Trill et Mr. Belair lui donnait le titre de professeur. C'est tout ce que je sais à son sujet... Mais attendez, ma

nièce Betty en saura peut-être davantage, car c'est un vrai trésor aux nouvelles, cette petite pie bavarde ! Holà Betty ! venez donc par ici !

À cet appel, une souillon à la mine futée arriva en courant, s'essuyant les mains à un tablier fort douteux.

— Betty, dit son oncle, voici des messieurs de ma connaissance qui pensent que nos maîtres sont allés trouver le professeur Trill, mais le diable m'emporte si je sais où ce vieux drôle perche ! Et toi ?

Betty se mit à rire d'un air surnois.

— J'ai reçu un jour une couronne pour me taire à ce sujet, dit-elle.

Harry Dickson se mit à rire de bonne humeur.

— Et moi, je vous en donne deux pour ne plus le faire, s'écria-t-il. Ah, ce vieux cachottier de Trill, je vais enfin le surprendre chez lui, et nos amis Belair en même temps. Voici le prix de votre indiscretion, ma chère Betty !

La servante se saisit avidement des deux belles pièces bien trébuchantes.

— Ce sera pour ma robe de noces, dit-elle, car je me marie à la Noël. Eh bien, sir, il y a quelques semaines, le patron m'a donné une lettre à porter à Mr. le professeur Trill, en me recommandant de ne jamais rien dire à quiconque à ce sujet, car, ajouta-t-il, le professeur travaille dans le secret d'une retraite qu'il ne veut dévoiler à personne. Il me donna une couronne et m'indiqua le chemin. C'était bien drôle en vérité.

» Je devais traverser la forêt de Richmond dans presque toute sa longueur, jusqu'à la hauteur des étangs Ponds ; en longeant un sentier qui n'était pas plus large que deux pieds d'homme, j'arriverais près d'une vieille tour en ruine où je n'aurais qu'à glisser la lettre entre deux pierres et à crier à plusieurs reprises : « Trill ! Trill ! » Puis, je pouvais me retirer.

» Je crois que ce vieux bonhomme était fou car, lorsqu'il venait ici, il s'amusait à détraquer toutes les pendules de la maison !

Les détectives prirent congé des deux bavards et prirent place dans leur auto, qui démarra.

— Donc, les Belair ont menti en affirmant qu'ils ne connaissaient pas l'homme mort. Et d'un ! déclara Harry Dickson. Quant à leur absence, elle est facilement explicable. Ils auront vu de loin notre auto arrêtée devant leur porte et ils auront pris peur. Où sont-ils allés ?

— Peut-être à la vieille tour dont nous parla Betty, opina Tom Wills.

— La supposition est loin d'être mauvaise, Tom, répondit gravement le maître. En admettant que les Belair veuillent se cacher, cette ruine leur offre peut-être des chances d'une retraite assez sûre.

L'auto suivait une large route forestière qui les conduisit, en moins d'une demi-heure, au centre de l'énorme parc de Richmond, aux allures de forêt.

Arrivés au bord des Ponds, les deux détectives abandonnèrent leur voiture et, après quelques recherches, finirent par découvrir l'étroit sentier dont leur avait parlé l'indiscrète servante.

Le bois y formait plutôt un fourré épais, aux végétations depuis longtemps négligées et retournées complètement à l'état sauvage.

Tout à coup, Tom Wills prit le bras de son maître.

Un bruit d'abord très vague se précisait devant eux, s'amplifiant de seconde en seconde, celle d'une moto roulant à très lente allure.

— Elle vient vers nous, murmura Harry Dickson. Je parierais gros qu'elle se dirige vers le même endroit que nous-mêmes.

Ils n'avancèrent plus qu'avec une circonspection extrême, prenant bien garde de ne faire craquer aucune branche sèche, surtout que le bruit de la moto venait de s'éteindre brusquement.

Il n'était pas loin de trois heures quand ils virent, entre les frondaisons jaunies par l'automne, paraître les contours sombres de la tour en ruine. Harry Dickson, faisant signe à Tom de le suivre avec prudence, n'avança plus qu'en rampant sous le couvert.

La tour était un cylindre de moellons décrépis, aux créneaux croulants, se dressant, au milieu d'une petite jungle d'orties et d'avoines folles.

Des pierres et des plantes rudérales parsemaient la minuscule clairière et, nulle part, ne se détectait un signe de vie.

Soudain, le détective tomba en arrêt devant un reflet métallique, qui brillait au milieu d'un fourré de ronces : c'était une motocyclette, mais quelle machine ! Elle devait dater des premiers âges des motos : courte, trapue, avec un petit moteur ridicule, refoulé en arrière du cadre grossier.

Harry Dickson s'en approcha et, du doigt, désigna une étiquette collée sur le réservoir à essence et portant cette inscription :

Exposition rétrospective du mobile à moteur – Ville de Kingston.

— Tout comme la voiture volée par... mais par Trill, que diable, marmotta Tom Wills.

— Très intéressant, répondit le maître à voix basse, mais il le sera encore davantage d'apprendre qui pilotait cette antiquaille.

Il se mit à surveiller attentivement les alentours. Rien ne parut ; tout resta plongé dans le silence complet.

Des geais criards s'ébrouaient dans les branches, un faisan doré s'envola d'un buisson, des perdrix égaillées se rappelaient éperdument à l'orée prochaine du bois. Ce furent là toutes les manifestations de vie que Dickson et son élève purent percevoir.

Le soleil commençait à baisser vers l'horizon et les ombres s'allongeaient ; déjà l'on entendait le cri crépusculaire d'un engoulevent annoncer la venue du soir.

— N'attendons pas l'obscurité, décida le détective. Brusquons les choses.

Il sortit de sa retraite, suivi de son élève, et s'avança hardiment à découvert vers la ruine.

En contournant la tour, ils se trouvèrent bientôt devant une porte aux ferrures rouillées, entrouverte.

Harry Dickson la poussa et se trouva dans une petite salle circulaire, prenant jour par d'étroites meurtrières et complètement vide, mais une échelle montait vers le plafond et débouchait dans une trappe ouverte.

Rapidement, il en gravit les échelons et arriva dans la chambre d'étage.

Celle-ci, en meilleur état que le rez-de-chaussée, comportait quelques meubles sordides : un lit de camp, une table, un escabeau, quelques vagues ustensiles de ménage et une lampe d'écurie. Quelqu'un avait dû habiter cette lamentable retraite.

Ce fut Tom Wills qui fit la nouvelle découverte tragique.

Après avoir jeté un coup d'œil dans la pièce, il regarda derrière un pan de maçonnerie s'avançant de biais dans la chambre.

— Il y a un homme derrière ! s'écria-t-il.

Harry Dickson s'élança et, dans la pénombre, vit un corps suspendu à deux pieds du plancher.

En poussant une exclamation, il tira son couteau, trancha la corde...

Un corps tomba lourdement.

— Mort ! s'écria Dickson.

Par le fenestron unique tombait un rayon de clarté jaune qui vint éclairer un visage tordu et violacé.

— Ah ! par exemple ! s'écrièrent-ils tous deux.

Ils se trouvaient devant le cadavre de Mr. Francis Tunder.

4. La singulière Journée de Kingston

Miss Donovan quitta à pas menus la chambre de son maître. Le médecin du quartier venait de se retirer après avoir prescrit une potion calmante au malade. À présent, Mr. Rules, après un accès de fièvre tumultueuse, s'endormait dans un calme relatif.

La gouvernante se retira dans le petit salon attendant à sa chambre personnelle et s'empara d'un ouvrage de main ; alors seulement, elle pensa qu'elle était seule dans la maison avec Sir Edwin.

Dans l'après-midi, Mat Bellows et Kate Grummer lui avaient brusquement annoncé leur décision de partir sur-le-champ.

— Nous en avons assez de ces histoires de meurtre dans lesquelles nous ne tenons nullement à être impliqués, lui avait dit insolemment la cuisinière. Si l'on peut vous donner un conseil, miss, faites-en autant.

— Allez ma fille, avait répondu la gouvernante avec hauteur, je ne vous retiens pas, mais que dois-je penser de vous, Bellows, un vieux serviteur si dévoué à son maître ?

Bellows ouvrit la bouche pour répondre, mais Kate le prévint.

— Mat m'obéit, dit-elle avec un sourire triomphant. Au surplus, nous sommes fiancés et nous allons nous marier pour nous établir dans une pension de famille dans Battersea. Il est temps de quitter cette maison pleine de diableries, ne trouvez-vous pas !

— Diableries, que voulez-vous dire ? balbutia Miss Alice.

— Allons, miss, ne faites pas l'innocente, gouailla la servante. Vous en savez autant que nous à ce sujet, si pas davantage. Mat et moi, nous n'en avons rien dit à la police, par respect pour le patron, qui est un brave homme, et parce que les gens de la justice auraient peut-être démoli la moitié de cette maison que nous aimons, pour se former une idée au sujet de certaines choses. Voyons, Miss Alice, qui d'autres que des démons s'amuseraient à faire du bruit à l'heure où tout le monde dort, et quel bruit ! Des voitures qui roulent, des trains qui sifflent au loin, des roues qui tournent ! Toute la maison en tremblait parfois sur ses bases et, pourtant, il n'y a d'autres mécaniques dans la maison que de vieilles horloges, les unes aussi patraques que les autres. Si Mr. Rules était sage, il déménagerait sûrement, quoi que cela pût lui coûter de quitter sa chère demeure.

Maintenant qu'elle était seule, Miss Donovan réfléchissait à ces

paroles. Ah ! elle ne les ignorait pas, ces étranges rumeurs qui la tenaient parfois longuement éveillée, aux écoutes des ténèbres nocturnes.

Dans le temps, elle en avait parlé à Mr. Rules mais il l'avait suppliée de ne rien en dire aux autres, ni même d'en parler encore avec lui.

— Il y a un secret dans la maison, Miss Alice, avait-il répondu, je ne sais pas lequel ; sans doute qu'il est celui de mes ancêtres. Sans pouvoir jamais le pénétrer, leurs ombres ont dû m'en constituer gardien. Non, non, ne me reprochez rien. J'ai cherché partout, j'ai sondé les murs, le sol des caves, je n'ai jamais rien trouvé, mais les bruits reviennent.

Miss Alice s'était inclinée.

Et puis, il fallait bien le dire à son honneur, la maison aurait été pleine de diables qu'elle y serait restée tout de même... par amour pour son maître. Il était si doux, si avenant avec elle, il écrivait de si beaux vers, qu'il lui lisait parfois à la lumière amicale de la lampe. Et même il y en avait qu'il avait faits pour elle, rien que pour elle !

Au fond de son cœur aimant de vieille fille, elle avait espéré, et continuait à le faire confusément, qu'un jour les sentiments de Mr. Rules se préciseraient et qu'un beau rêve prendrait corps.

Mrs. Alice Rules, née Donovan ! Elle avait souvent composé des cartes de visite à ce nom, que chaque fois elle confiait au feu avec un soupir.

À présent, une fatalité terrible s'était abattue sur la chère demeure et Miss Alice s'en sentait presque coupable.

Pourquoi n'avait-elle pas usé davantage d'énergie envers son maître aimé ? Pourquoi, quand l'homme mort avait été trouvé dans la bibliothèque, ne s'était-elle pas jetée aux pieds du grand Harry Dickson ? Pourquoi ne lui avait-elle pas parlé des rumeurs diaboliques qui la gardaient dans un éternel état d'angoisse ? Pourquoi n'avait-elle pas demandé au détective de se livrer à une exploration impie, peut-être, mais salvatrice ?

Avec un nouveau soupir, elle se leva, remonta à la chambre du malade et vit qu'il était profondément endormi. Dans son âme, un combat violent se livrait : allait-elle rompre les pactes du silence promis à son maître ?

— Oui, murmura-t-elle, j'irai trouver Harry Dickson, ce soir même, lui seul peut nous sauver... le sauver !

Elle retourna dans sa chambre, mit son manteau, s'enfonça un béret sur la tête, et elle s'apprêtait à descendre dans le hall quand elle s'arrêta soudain.

Un bruit lointain et têtù naissait dans des profondeurs inconnues de la maison, un bruit de roues et de bielles haletantes en

action, une rumeur hallucinante de mécaniques occultes.

Elle hésita. Il lui était impossible de laisser le maître seul, dans cette maison en proie au mystère, bien qu'il fût endormi.

Le téléphone, dont on se servait d'ailleurs rarement, était dans la bibliothèque.

Depuis la sinistre trouvaille de l'autre jour, elle répugnait à y entrer encore mais, à présent, sa résolution prévalut.

D'un pas ferme, elle gravit le petit escalier de la dépendance, traversa le corridor d'étage, entra dans la grande pièce obscure.

Le vide, les longues théories de livres, la tranquille lueur de l'unique lampe lui parurent choses rassurantes.

Elle connaissait par cœur le numéro d'appel du détective. Elle l'avait tant de fois cherché dans le bottin en ces derniers jours, sans toutefois parvenir à se résoudre à s'en servir !

À présent, d'une main mal assurée elle le forma au rotary.

Le grésillement de la sonnerie lointaine lui répondait déjà...

Tout à coup, l'écouteur lui tomba des mains.

Elle eut la conscience soudaine d'une présence hostile, atroce à ses côtés.

Avec un cri d'effroi, elle se recula contre la table.

Quelque chose palpita dans la lumière falote de la lampe, quelque chose comme une ombre démesurée.

Elle poussa un grand cri d'horreur :

— Au secours !

Le secrétaire municipal de Kingston était dans tous ses états, et Harry Dickson eut fort à faire pour le calmer.

— Cette maudite exposition rétrospective du mobile, s'écria le fonctionnaire, qui aurait pu penser que cette foire aux quincailleries aurait pu nous donner tant de tintouin ?

— Qui a eu l'idée de l'organiser ? demanda le détective.

— Mr. Kay Bleacher. Il était natif de Kingston et possédait de très nombreux intérêts, qu'il cachait pourtant assez habilement, car il roulait le fisc comme pas un... Mais cela ne sont pas mes affaires. Sur ses indications, nous avons fait le tour de la ville et, chez quelques particuliers, nous sommes parvenus à nous faire délivrer à titre de prêt, de vieilles guimbardes automobiles, qui faisaient assez bien dans le décor. Et voici qu'on nous vole une ancestrale Darracq, puis une tout aussi vieille motocyclette belge.

— Connaissez-vous Mr. Anselme Grane ?

— Ce toqué qui fut proclamé lauréat à notre dernier tournoi de poésie ? s'exclama le secrétaire avec colère. Si je le connais ! Un intrigant qui s'est fait donner le prix par protection... tenez, par celle

de ce même Kay Bleacher. Un poème symbolique où personne ne comprenait rien.

— Pouvez-vous me le donner à lire ?

— Certainement, et à garder si le cœur vous en dit !

Le fonctionnaire se leva et se mit à fouiller dans un casier de carton vert dont il retirait des liasses de papiers en secouant la tête.

— Pourtant je l'avais mis ici et je suis le seul à posséder la clef de cette armoire à casiers... Au diable, le poème n'y est plus !

— Mr. Kay Bleacher venait-il parfois dans ce bureau et y restait-il seul ? demanda Harry Dickson.

— Assez souvent... Voulez-vous prétendre qu'il aurait enlevé ce poème ?

— S'il l'a fait, il ne pourra plus nous le dire en tout cas, murmura le détective. De quoi était-il question dans cette œuvre ?

— Des beautés artistiques anciennes de la ville de Kingston, mais comme je vous l'ai dit, on n'y comprenait pas grand-chose. Il y mêlait des noms d'objets impossibles, comme une équerre...

— Une équerre ? fit Harry Dickson d'un ton rêveur.

— C'est idiot, n'est-il pas vrai ? Mais Kay Bleacher a tellement insisté qu'Anselme Crane emporta le prix de deux cent cinquante livres contre un concurrent, ou plutôt une concurrente qui le méritait certes plus que lui.

— Miss Jacqueline Maugham ? demanda Harry Dickson.

— Comment savez-vous cela ? s'écria le secrétaire.

— Non, mais je m'en doutais, ce qui souvent signifie la même chose, répondit le détective en riant.

— Avez-vous l'œuvre de Miss Maugham en votre possession ?

— Non, elle lui a été retournée.

— Je suppose qu'il n'était pas question d'équerre dans son poème ?

— Non, en effet !

— Ni de règlement, par exemple ?

— De règlement ?... Ah mais si ! Vous savez donc tout ! hurla le magistrat.

— Non, mais ce que je sais c'est que dans notre langue les mots équerre et règlement sont homonymes et se traduisent par le même mot : « rule » et au pluriel : rules !

Le secrétaire le considéra avec atterrement.

— Rules... la maison Rules, balbutia-t-il ! Mon Dieu, monsieur Dickson, tout ceci aurait-il quelque rapport avec cette maison mystérieuse ?

Harry Dickson ne répondit que par un simple haussement d'épaules.

— Il me reste encore d'autres questions à vous poser et les

minutes sont précieuses, monsieur le secrétaire, dit-il. Avez-vous traité personnellement avec Mr. Crane ou avec Miss Maugham ?

— Certainement non. Miss Maugham ne fut jamais qu'une correspondante et quant à Mr. Crane, les avis sur son triomphe étaient tellement partagés que, sur les instances de Mr. Kay Bleacher, on ne le reçut pas officiellement. Nous nous sommes contentés de lui adresser un chèque du montant de son prix.

Harry Dickson prenait des notes fébriles.

— Qui s'occupe de votre exposition rétrospective ? demanda-t-il soudain.

— Heu... un vieil innocent du nom de Borlock, Jeremias Borlock. Un petit rentier assez original, s'occupant de mécanique et à qui nous devons d'ailleurs une grande partie des pièces exposées.

— Bien, je continue : Les époux Belair n'habitent pas la ville de Kingston même mais leur résidence d'été se trouve sur le territoire de votre commune. Les connaissez-vous ?

— Très peu, puisqu'ils ne font ici que de brèves apparitions, aussi irrégulières que possible, je crois. Ce sont des gens très solitaires et qui aiment à s'isoler dans la partie boisée de la contrée. Ce sont des sauvages, voilà mon avis et ils ne dépensent pas un sou à Kingston ; aussi tout le monde les ignore dans la ville et les environs.

— Je vous remercie. À présent je voudrais rendre visite à votre remarquable exposition rétrospective du mobile.

— Est-ce de l'ironie ? demanda le fonctionnaire d'un ton aigredoux. Car, à vrai dire, ce show n'a rien de bien remarquable et n'attire pas beaucoup de visiteurs. Maintenant que Mr. Bleacher, qui la patronnait, n'est plus, je ne pense pas qu'elle restera encore longtemps ouverte.

— Raison de plus pour faire diligence, observa le détective en riant.

— Je vous donne un pas de conduite. Le hall, qui abrite cette manifestation de mécanique ancienne, est attendant à la maison communale.

Le secrétaire les conduisit vers une salle oblongue, éclairée par deux globes électriques, où se pavanaient quelque deux douzaines de vieilles guimbardes d'anciens modèles, de locomotives à vapeur, des cabs électriques à batteries, des moteurs primitifs à essence et à alcool.

Il n'y avait pas de visiteurs et devant une table se tenait un vieux bonze à lunettes, compulsant d'inutiles prospectus.

— Je vous présente Mr. Jeremias Borlock, dit le secrétaire, directeur et gardien bénévole de ce sanctuaire passager. Je ne crois pas que vous avez connu une grande affluence aujourd'hui, sir ?

Mr. Borlock répondit d'une voix crépitante :

— Aujourd'hui comme les autres jours, l'exposition n'a attiré

que de rares visiteurs, tous munis d'entrées de faveur. Ils ont tout critiqué et se sont moqués de tout, comme le font d'ordinaire les gens qui ne paient pas. Je proteste contre le manque de surveillance nocturne de ces trésors, puisqu'une magnifique motocyclette, le premier type du genre sorti des usines belges de Herstal, a été dérobée.

— Je le regrette d'autant plus qu'elle vous appartient, tout comme la Darracq également volée, déclara poliment le secrétaire municipal. Heureusement que les deux machines avaient été convenablement assurées.

— Que m'importe l'argent ! s'écria Mr. Borlock avec véhémence. Le dédommagement, que me versera la compagnie d'assurances, me rendra-t-il mes pièces uniques ?

Harry Dickson le regarda avec curiosité.

— La mécanique est votre passion, monsieur Borlock ? demanda-t-il.

— La mécanique ? riposta aigrement le vieillard. Non monsieur, je m'en moque comme un poisson d'une pomme, mais je m'intéresse énormément au document mécanique. Cette réponse vous suffit-elle ?

« Pas commode, le vieux fou », pensa le détective, puis il reprit plus affable que jamais :

— Soyez tranquille, Monsieur Borlock, votre ravissante moto vous sera bientôt rendue, je vous en donne l'assurance.

Un éclair brilla derrière les verres fumés des lunettes.

— Vraiment ? Vous m'en voyez bien aise, sir, mais comme je suppose que vous êtes de la police, je me permets d'en douter. Car, depuis quand les autorités, qui ont pour obligation de nous protéger, nous et nos biens, tiennent-elles leurs promesses ?

— Bah, répondit calmement le détective, cela arrive parfois, monsieur Borlock !

Le vieux partit d'un éclat de rire insolent.

— Je suppose que vous faites beaucoup d'auto ou tout au moins de la moto, monsieur Borlock, insinua Harry Dickson.

— Moi ? Jamais ! Cela ne m'intéresse nullement ! Adieu, messieurs, je crois qu'il est l'heure de fermer ces locaux.

Les détectives se retirèrent et prirent congé de l'aimable secrétaire.

Dès que ce dernier se fut éloigné, Dickson se dirigea vers la loge du concierge. Ce dernier prenait le frais sur le pas de sa porte, et le détective l'aborda sans détours.

— Mon nom est Harry Dickson, dit-il, et je vous prie de me répondre sans réticences ni mensonges, si vous ne voulez pas que je retienne tout contre vous !

L'employé se troubla.

— Je... n'ai rien fait de répréhensible, balbutia-t-il.

— C'est à voir comment un tribunal l'appréciera, répliqua sévèrement le détective, car vous savez que la complicité est jugée à l'égal du crime lui-même. Depuis combien de temps jouez-vous le rôle de Mr. Borlock quand il est absent de l'exposition, mon ami ?

L'homme chancela et se mit à trembler comme une feuille.

— Comment le savez-vous ? murmura-t-il d'une voix éteinte.

— Par un tas de choses, mon ami, que je veux bien vous dévoiler, maintenant que vous avouez. Par vos chaussures à boucles, qui sont d'une forme qu'on voit rarement aux pieds d'un portier de maison communale, par votre pantalon à sous-pieds, d'un modèle qui semble avoir été fait spécialement dans le temps pour des fous comme le vieux Borlock, par les traces de maquillage gras que vous avez si mal fait disparaître de votre visage et par le fait que le cendrier de Mr. Borlock est rempli de vos cigarettes à tabac noir, alors que l'excellent homme n'en fume pas !

— Hélas, gémit le gardien, je ne pensais pas mal faire. Mr. Borlock m'avait dit qu'il n'avait confiance qu'en lui-même pour garder l'exposition et que seule sa présence, personnelle et constante, pouvait éloigner les voleurs. Il me payait très bien et je n'ai dû que lui promettre la plus complète discrétion au sujet de notre substitution.

— Et au sujet de la motocyclette dont il se sert, n'est-il pas vrai ? Où se trouve cette machine ?

— Ici, derrière ma loge, cachée sous une vieille toile à voile.

— Très bien ! Ecoutez, mon ami, je vous promets de vous tirer du très mauvais pas où, sans le vouloir je l'admets, vous vous êtes engagé. Mais vous allez agir comme je le veux et pas autrement. Non seulement je m'engage à vous dégager de toute poursuite judiciaire, mais à vous récompenser plus largement que pourrait le faire le sieur Borlock.

— Que me faudra-t-il faire ? demanda le portier complètement gagné à la nouvelle cause.

— Continuer à remplacer Borlock, mais en me téléphonant immédiatement dès qu'il aura de nouveau enfourché sa motocyclette. Une puissante machine sans aucun doute ?

— Un bolide, s'écria le gardien, une Harley-Davidson monstrueuse. Ah ! si vous l'aviez vu revenir de Londres, tout à l'heure, seul, un avion aurait pu le suivre ! Il était à peine de retour depuis un quart d'heure et avait repris sa place dans la salle d'exposition, quand vous êtes venu en compagnie du secrétaire municipal.

Harry Dickson lui glissa un billet d'une livre, qui fit loucher le bonhomme d'intense plaisir.

— Je comprends, dit-il en clignant de l'œil, vous représentez

les intérêts de la compagnie d'assurances et le vieux birbe essaye de se faire payer le grand prix pour la ferraille qu'il a dû voler lui-même. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de ce genre sous ces singulières manigances.

Harry Dickson ne dit pas non et quitta le concierge, tous les deux fort satisfaits l'un de l'autre.

— La journée fut bien meilleure pour nous que je ne l'avais pensé, en partant pour Kingston, ce matin, déclara Harry Dickson quand il eut pris place au volant de son auto au côté de Tom Wills.

— Nous retournons à Londres ? demanda le jeune homme.

— Oui, mais en faisant un petit détour par le « Prieuré » ; il se peut bien que le bon Bowlinson soit déjà au lit, mais pour des vieux amis comme nous sommes, il daignera bien le quitter pour quelques minutes.

Comme ils s'approchaient des Woodlands, ils virent au loin une des fenêtres du cottage des Belair encore éclairée.

— Les Belair sont peut-être revenus ? suggéra Tom Wills.

— Je n'en crois rien, répondit le maître. Je pense plutôt que notre camarade Bowlinson veille encore, très inquiet au sujet de ses maîtres.

Il en était ainsi, car au premier coup de sonnette, le vieux jardinier vint ouvrir, suivi de sa nièce.

— Ah, c'est vous, messieurs ! dit-il. Je croyais que mes maîtres rentraient. Je ne vous cache pas que je suis très inquiet sur leur sort. Les avez-vous vus, au moins ?

— Non, je vous l'avoue, Bowlinson, et je ne suis revenu ici que pour m'enquérir d'eux. Je retourne à Londres et, encore ce soir, je me propose de sonner à leur porte. A propos, vous pourriez me rendre un petit service. Le voulez-vous ?

Bowlinson ne demandait pas mieux.

Harry Dickson fouilla dans son portefeuille et en retira un portrait qu'il mit sous les yeux du jardinier.

— Connaissez-vous ce monsieur et cette dame ?

Bowlinson et Betty qui, elle aussi se pencha avidement sur la photo, secouèrent la tête en signe d'ignorance.

— Non, nous ne connaissons pas ces personnes.

— Oh ! cela n'a pas grande importance. Bonsoir Bowlinson... bonsoir Betty. Je vous reverrai bien d'ici votre mariage, ma gentille, pour y aller de mon petit cadeau de noces.

— Chic ! vous êtes de vrais gentlemen ! s'écria Betty ravie.

Quand l'auto démarra, Tom Wills s'empara de la photo que Dickson avait glissée derrière son dos contre le coussin du siège.

Il poussa une exclamation de stupeur.

— Comment, ni Bowlinson ni sa nièce ne connaissaient ces

gens ?

— Certainement non, répondit Harry Dickson.

— Cela me dépasse, confessa Tom d'une voix ahurie.

Car la photo représentait Mr. et Mrs. Belair.

5. La dernière nuit de Rules-House

On s'affairait au central téléphonique métropolitain à cause de nombreux dérangements survenus dans la soirée.

Le mécanicien en chef, préposé au service du quartier de Westminster, surveillait en ce moment les lignes de Belgrave Road et de Clarendonstreet.

— Si les abonnés pouvaient me f... la paix pendant quelques minutes encore, tout serait fini, grommelait-il, mais c'est comme s'ils s'étaient entendus tous à téléphoner, à cette heure. Tenez, voilà encore un cylindre qui se met en mouvement, il faudra le regarder de près, sinon c'est le court-circuit. Il rajusta d'un coup sec le casque écouteur sur sa tête et tout à coup sursauta : une voix de femme appelait au secours, puis brusquement la communication fut coupée.

Du geste, il appela le chef de bureau qui passait et le mit au courant.

— Quel est le numéro de l'appelant et celui de l'appelé ? demanda celui-ci.

Le mécanicien le lui dit et le chef se mit à feuilleter fébrilement le bottin des adresses.

— Rules... Clarendonstreet... Diable, il me semble avoir lu qu'il y avait eu du vilain dans cette cambuse, et l'appelé c'est... Jour de Dieu, c'est Harry Dickson ! Passez-moi le téléphone de service et sonnez Mr. Dickson.

Ce fut Mrs. Crown qui répondit que son maître était absent.

— C'est regrettable, mais voulez-vous demander à Mr. Dickson de sonner le central dès qu'il sera de retour. C'est d'une extrême urgence !

Le détective apprit cela en rentrant et s'exécuta aussitôt.

— La journée n'est donc pas finie, murmura-t-il en raccrochant l'écouteur. Il nous faudra aller vivement à Rules-House.

— Si l'on téléphonait d'abord ? proposa Tom Wills que la fatigue gagnait.

— Soit, mais j'ai dans l'idée que ce sera en vain.

En effet, personne ne répondit à cet appel.

— Raison de plus de ne pas perdre de temps, trancha le détective, en reprenant place avec Tom Wills dans l'automobile.

Clarendonstreet était noire et déserte. Aux coups de sonnette du détective, personne ne vint ouvrir la porte de la maison Rules.

— Passez-moi les rossignols, Tom !

La serrure, bien qu'antique et rébarbative, n'opposa pas grande résistance aux outils modernes de cambriole, et les détectives se trouvèrent bientôt dans le hall pénombreux à peine étoilé par une infime veilleuse.

Les salles du rez-de-chaussée étaient vides et en ordre ; Dickson ne s'y attarda pas. Il savait que Mr. Rules était malade et se dirigea immédiatement vers sa chambre à coucher.

Sous l'effet de la potion soporifique, le maître de céans dormait profondément et ne se réveilla pas à l'arrivée des intrus.

— Laissons-le continuer son somme profitable, décida Harry Dickson, et mettons-nous en quête de Miss Donovan, car je suppose que l'appel est venu d'elle. Les autres domestiques me paraissent être absents et cela ne m'étonnerait pas s'ils avaient rendu leur tablier à la gouvernante.

Ils firent en vain le tour de la maison ; dans l'appartement de Miss Alice, ils s'attardèrent plus longtemps.

— Je me souviens que son manteau et son chapeau étaient pendus l'autre jour à cette patère, murmura Dickson. Miss Donovan, en femme d'ordre, ne doit pas changer souvent la place de ses vêtements. On pourrait en déduire qu'elle est sortie, ou qu'elle s'apprêtait à le faire au moment de l'appel au secours.

Ils s'étaient aventurés dans la maison en faisant aussi peu de bruit que possible, comme s'ils y craignaient une présence hostile et redoutable.

En dernier lieu, ils arrivèrent au corridor d'étage qui conduisait à la bibliothèque.

— Nous aurions dû commencer par-là peut-être, murmura Harry Dickson, puisque le téléphone s'y trouve...

Mais Tom se jeta brusquement devant lui.

— Faites attention, maître... Il y a de la lumière sous la porte !

Harry Dickson s'avança et posa la main sur le loquet.

A ce moment, une voix aimable cria de l'intérieur :

— Entrez !

Machinalement, le détective obéit.

Assis dans le fauteuil de cuir, dans l'avare clarté de la lampe, fumant tranquillement sa pipe, se tenait M. Quatrefages.

Pendant quelques secondes, le détective resta interdit, puis il s'avança vers le vieux gentleman et accepta sa main tendue.

— Votre présence dans cette maison me semble assez singulière, dit-il, mais je vous avoue pourtant qu'elle ne m'étonne pas outre mesure.

— Non, n'est-ce pas ? répondit M. Quatrefages. Il n'y a en effet pas lieu de s'étonner à ce sujet. Ma présence ici est logique, monsieur Dickson.

— Oui... assez... Je me complais à l'affirmer à mon tour.

— Je crois que nous cherchons la même chose, dit le vieillard.

— Pas tout à fait pour le moment, mais cela viendra. Savez-vous où se trouve Miss Donovan ?

— En venant ici, d'une manière un peu clandestine comme cela m'est arrivé plus d'une fois, j'ai trouvé son chapeau par terre et ce fauteuil renversé. De plus, la porte de cette salle était fermée à clef à l'intérieur, j'en ai conclu ce que vous conclurez comme moi.

— Et... demanda Dickson d'une voix contenue, pensez-vous pouvoir la retrouver ?

M. Quatrefages hocha pensivement la tête.

— Hélas, je suis loin d'être Harry Dickson, mais maintenant que vous êtes là, cela pourrait aller sur des roulettes, la chance aidant. Que pensez-vous de la lumière blanche ?

— Celle que l'on vit sous la porte, le soir de la sinistre découverte ? s'écria Tom Wills.

M. Quatrefages acquiesça en souriant.

— Celle-là même, mon jeune ami !

— Elle me semble être assez inutile, dit Harry Dickson.

M. Quatrefages le regarda avec admiration.

— Inutile, monsieur Dickson... Voilà le mot qu'il fallait dire et je crois maintenant que je vois plus clair quant à cette clarté... inutile. Je suppose qu'elle n'éclairait pas cette bibliothèque.

— Mais, quoi alors ? demanda Tom Wills interloqué.

— Seulement le dessous de la porte !

Harry Dickson regarda longuement l'étrange et flegmatique bonhomme.

— Epatant ! finit-il par murmurer.

Le vieillard se récria.

— Oh ! ne dites pas cela. Sans votre mot « inutile » je n'aurais pas trouvé.

Il prit quelques papiers traînant sur la table, dont la couleur bleutée trahissait des plans.

— Une drôle de construction que Rules-House, monsieur Dickson, comme toutes ces vieilles bâtisses du reste. Il y a vraiment quelque chose qui me chiffonne là-dedans. Regardez-moi ceci, oui ce rectangle tracé à l'encre blanche. Cela représente la bibliothèque où nous sommes à cette heure. Sous elle, se trouve le petit salon de Miss Donovan. Avez-vous remarqué comme il est de dimensions restreintes, alors qu'il devrait logiquement avoir celles de cette salle-ci ? Ah, les constructeurs des siècles passés ne s'ingéniaient qu'à faire du mystère !

Harry Dickson poussa une exclamation, et se mettant le dos contre la porte, se baissa, puis se jeta à plat ventre.

— Tom, ordonna-t-il, marchez droit devant vous, et retirez tous les livres qui se trouvent presque à même le plancher, à la hauteur de ma tête.

Le jeune homme obéit avec empressement et, bientôt, les tomes épais jonchant le plancher, un espace bâilla contre le mur d'en face.

— Voyez-vous une fente dans la muraille ? Une fente horizontale pour préciser ?

— Oui, en effet, elle est là ! s'écria son élève.

— La lumière blanche brilla derrière elle par conséquent, déclara M. Quatrefages. C'était vraiment simple, mais je n'avais pas trouvé. Si je m'en rapporte aux habitudes des temps passés qui virent naître cette maison, les portes secrètes étaient presque toutes à glissière, manœuvrant de bas en haut ou inversement. Maintenant, toutes les difficultés sont levées.

Harry Dickson éclata d'un rire joyeux ; il écarta Tom Wills et se mit à explorer le pan de muraille.

On entendit un bruit sourd et une sorte de panneau oblong quitta le mur et remonta, découvrant un espace d'ombre.

— Voilà l'escalier-échelle, dit tout à coup le détective. Passez-moi votre lampe, Tom, mon garçon !

La lumière très vive de la torche électrique inonda un réduit bizarre où des formes tout aussi bizarres apparurent.

— Monsieur Quatrefages, s'écria Harry Dickson, je vous laisse de garde ici. Vous savez bien que quelqu'un pourrait venir nous déranger.

— Certainement, répondit le vieillard, faites... Je ne suis pas si curieux de nature qu'on serait enclin à le croire.

Harry Dickson descendit une échelle et sauta à terre. Tom en fit autant.

— Allumez-moi cette excellente lampe à incandescence à alcool, dit le maître en désignant une sorte de bec de gaz descendant du plafond. Ils se trouvaient dans une large chambre, encombrée d'une multitude d'appareils scientifiques fort désuets, et dont un des coins était occupé par une bizarre machine à rouages multiples.

Dans un coin, sur un étroit lit improvisé, Miss Donovan, dont les habits lacérés découvraient les solides bras nus, était étendue immobile.

— Morte ! s'écria Tom Wills.

— Non, endormie seulement, répliqua Dickson. Tenez, on lui a fait quelques piqûres aux bras. Mais je crois bien que nous avons ici tout ce qu'il nous faut pour la réveiller.

Le détective endossa une blouse de mécano pendue à la muraille, s'empara de quelques flacons et d'un bassin d'eau et s'empressa autour de l'endormie.

Un puissant révulsif fit bientôt son effet : Miss Donovan poussa un profond soupir et ouvrit les yeux.

— Où suis-je ? s'écria-t-elle.

— En pleine sécurité, Miss Alice, répondit le détective d'une voix rassurante.

La gouvernante reconnut le détective et l'expression d'effroi disparut de son visage altéré.

— Ainsi, vous avez entendu mon appel ! murmura-t-elle.

— Oui, et tout est pour le mieux... À présent, recouchez-vous et continuez à dormir, ou faites semblant. Nous avons encore un peu de travail ici. Voyons, cette chambre serait-elle unique ?

Elle l'était, ou presque, car elle ne s'amplifiait que d'un réduit exigü, contenant un gros tas de ferrailles.

— Quel étrange laboratoire ; remarqua Tom Wills.

— Hum, répondit le maître, étrange dans ce sens qu'il aurait tout au plus contenté un chercheur d'il y a plus d'un siècle. Regardons maintenant ce que contient ce petit placard.

Il avisait une sorte d'armoire, en partie encastrée dans la muraille. L'ayant ouverte, il la trouva vide.

Mais bientôt sa figure s'éclaira.

— Ceci simplifie bien des choses, dit-il.

À ce moment, la voix de M. Quatrefages sonna, très étouffée dans les hauteurs.

— Monsieur Dickson, une communication téléphonique pour vous !

— Elle doit venir de Mrs. Crown, dit le détective. Je lui avais fait part de mon intention de venir ici. Holà monsieur Quatrefages, que dit-on ?

— Un monsieur téléphone de Kingston. Il s'excuse de n'avoir obtenu la communication qu'avec plus d'une heure de retard. Il dit que le vieux est parti avec la motocyclette.

— Une heure de retard et une Harley-Davidson... Eteignez la lumière, Tom, et vous, Miss Donovan, faites semblant de dormir comme je vous l'ai dit.

Les détectives s'installèrent dans l'ombre, après avoir crié à M. Quatrefages d'éteindre sa lampe lui aussi et de ne pas bouger pour le moment.

Une demi-heure s'écoula encore dans une attente silencieuse et immobile ; enfin un bruit de portes, lointaines et refermées, leur parvint.

— Attention, murmura le détective, tenons-nous dans ce coin,

derrière cette machine... Voilà celui que l'on attendait !

Ils entendirent une rumeur sourde paraissant venir de l'intérieur du placard, puis des battants claquèrent et une allumette fut frottée.

Une flammèche rousse, portée à distance, s'approcha de la lampe à incandescence. Une petite détonation sèche éclata et, le manchon s'enflammant, une vive lumière blanche inonda la chambre.

— Bon, elle dort encore, la stupide pécore ! grommela une voix méchante.

Tom Wills ouvrit de grands yeux.

Il vit un dos voûté se courber sur Miss Donovan et, tout à coup, il vit les deux mains de son maître jaillir en avant et s'abattre sur les épaules de l'intrus.

Celui-ci poussa un hurlement de terreur.

C'était Jeremias Borlock.

Le singulier vieillard resta un instant immobile comme une statue, ses yeux brasillant de colère derrière ses lunettes.

— Sales flics ! hurla-t-il. Je vous revaudrai cela.

— Quels vilains mots pour sortir d'une bouche aussi gracieuse, gouailla Harry Dickson.

Puis, d'une main preste, faisant voler en l'air les lunettes aux verres fumés et une courte perruque grise, il démasqua le visage convulsé de rage et de désespoir de Miss Amalia Bedrop.

Rapidement, le détective lui glissa le cabriolet d'acier autour des poignets.

— J'arrête le démon de Rules-House ! cria-t-il d'une voix tonnante.

6. Perpetuum mobile

Quelques jours se passèrent encore, avant que Harry Dickson fût à même d'expliquer complètement les énigmes de la maison Rules, car Miss Amalia Bedrop s'enferma dans un silence méprisant, tandis que Sir Edwin restait plongé dans un état proche de l'hébétéude.

Un soir, comme Dickson achevait de classer les notes qui devaient lui servir à établir son rapport définitif sur cette étrange affaire, on sonna et Mrs. Crown introduisit, à quelques instants d'intervalle, M. Quatrefages et Miss Alice Donovan.

— Eh bien, monsieur Quatrefages, demanda le détective, comment vont les Belair ?

Le vieillard prit une mine chagrine.

— Euh ! ils sont naturellement sous les verrous, mais ce n'est pas là capture qui vaille. Ils s'en tireront avec une minime peine d'emprisonnement, les autres...

— Ont pris le large, je m'en doutais bien, acheva le détective. Ce sont des coquins diablement rusés, je le confesse.

Il se tourna vers Miss Alice et son élève.

— Pour commencer, je vous présente mon collègue Quatrefages, inspecteur auprès de la police métropolitaine de Londres, et spécialisé dans la recherche des voleurs internationaux et des bandits de la haute finance. Mon ami Quatrefages est d'origine française, comme son nom le dit, et la finesse de sa race lui vient bien à point dans le difficile métier qui est le sien.

Le vieillard hocha tristement la tête.

— Pourtant, elle vient d'être battue en brèche une fois de plus...

— C'était de la dure besogne, affirma Harry Dickson. Et maintenant frappons les trois coups du régisseur et que le rideau se lève sur le dernier acte, donc celui du dénouement de ce drame que nous avons vécu dans les derniers jours. Rendons-nous en pensée dans Clarendonstreet, à la maison Rules, et avant même d'y entrer, nous sommes déjà devant l'énoncé du problème.

Chacun a son secret

Avez-vous le vôtre ?

J'ai le mien !

Je ne vous le demande pas,

Ne me demandez rien.

» Etait-ce là une simple forfanterie, ou bien l'expression de la fantaisie d'un constructeur d'antan ? Non, la maison Rules avait son secret et je dois, à la vérité, de dire que c'est un secret que de tout temps l'humanité a recherché avec une ferveur sans pareille.

» Maintenant, retournons de quelques années en arrière, parcourons une vieille rue de Covent-Garden connue pour les clubs sans nombre, les uns plus originaux que les autres, qui s'y coudoient si je puis dire. L'un d'eux porte le nom peu ordinaire du « Club des chercheurs d'inconnu ». Sur la liste de ses membres, nous trouvons inscrits plusieurs noms de notre connaissance : Francis Tunder, Kay Bleacher, Nelson Belair, Arthur Lobster et Miss Amalia Bedrop. Ces amateurs d'inconnu ont tourné leurs recherches du côté des siècles enfuis et, à leur programme, figure la découverte de la pierre philosophale, de la panacée, de l'élixir de longue vie, et du mouvement perpétuel.

» Un beau jour, un membre correspondant, du nom de Harfang Trill, une sorte de vagabond illuminé, y dépose un mémoire de nature sensationnelle : il est parvenu à mettre la main sur un appareil découvert au cours du 18^e siècle, et réalisant, d'après lui, le mouvement perpétuel.

» Au lieu de créer l'enthousiasme, sa révélation éveille les appétits fantastiques et tout ce monde, ou presque, ne cherche plus qu'une chose, ravir pour son propre compte le secret de Trill.

» Ce dernier pourtant s'est bien gardé de tout dire. Il a simplement fait mention du petit poème inscrit sur la porte de la maison Rules, en affirmant que le point de départ est là. Pour le reste, il continue ses travaux, quelque part dans une solitude forestière des environs de Kingston.

» Aussitôt, les autres forment une alliance contre lui et partent en campagne. La première partie de cette lutte, c'est une sorte de siège de Rules-House ; de gré ou de force il faut s'y introduire ; la seconde partie se joue autour de Trill lui-même, donc à Kingston.

» Pour ce qui a trait à la maison Rules, ce n'est pas difficile : le propriétaire est un poète qui aime recevoir des amis des lettres. Grâce à ce doux faible, on arrive facilement à forcer l'entrée de cette maison ; après quelques habiles travaux d'approche, tout ce monde y est reçu en ami.

» Dans ce groupe se trouve un homme d'action, qui entrevoit surtout d'immenses bénéfices matériels dans la découverte prodigieuse, c'est Kay Bleacher. Ce dernier est le type de l'homme d'affaires sans scrupules, mais toujours prêt à risquer ses capitaux si la chose en vaut la peine. Il achète la maison voisine de Rules-House, et cette demeure devient presque à sa merci grâce à une servitude existante. Il se crée bientôt de puissants intérêts à Kingston même, ce

qui fait que Harfang Trill est bien proche également de tomber sous sa coupe.

» Mais Kay Bleacher manque de finesse. Il lui faut un allié personnel, qu'il trouve en la personne d'Amalia Bedrop. Cette dernière est riche, mais elle aussi entend arrondir sa fortune. Ces deux sont faits pour s'entendre. Mais Trill, bien que bohème jusqu'à la moelle, n'est pas un imbécile ; il a vent de la conspiration qui a pour but de le spolier de sa découverte ; il se défend.

» À présent surgissent, plutôt en dehors de la combine, deux êtres vraiment extraordinaires, ce sont Anselme Crane et Miss Jacqueline Maugham.

» Qui sont-ils en réalité ? Un honnête commerçant, poète à ses heures, et une femme de lettres de talent ? Sans doute, mais cela uniquement pour les besoins de leur cause, et quelle cause ! Crane et Miss Maugham sont des escrocs de génie, grands organisateurs de combinaisons louches à gros rendement.

» Ils vivent une curieuse vie double, grâce à deux falots complices, les époux Belair. Ces derniers servent en quelque sorte de rabatteurs de gibier pour le couple Crane-Maugham.

» Nelson Belair a naturellement tout raconté à Crane, qui voit aussitôt tout le profit qu'il peut tirer de cette affaire, et surtout des profits immédiats. Il loue, dans les environs de Kingston, un cottage sylvestre, le « Prieuré », qui voisine avec la retraite de Harfang Trill, et cela au nom des Belair. De fait, les Belair n'y viennent jamais, mais le couple Crane-Maugham, qui y porte le nom de Mr et Mrs Belair. Voici maintenant le mécanisme de leur action, qui est celui de toute l'affaire.

» Au fond, ils se moquent pas mal du « perpetuum mobile ». Ils ne pensent qu'à faire de l'argent, quitte pourtant à se jeter sur l'invention s'il est prouvé qu'elle en vaut la peine. Pour le moment, ils se font des revenus en faisant « chanter » quelques victimes autour d'eux.

» La principale est Kay Bleacher qui est la plus riche... et ils l'entreprennent de deux manières différentes.

» Lors d'un concours régional de poésie, connu pour celui décernant le prix le plus important d'Angleterre, il est appelé à juger d'un poème de Mr. Crane, poème dont lui seul comprend le sens caché, grâce au mot « rules », qui s'y trouve habilement introduit.

» Kay Bleacher sent le danger et... il s'emploie à faire donner le prix à Mr. Anselme Crane. Mais, il y a un autre compétiteur, ou plutôt une compétitrice, Miss Maugham, qui elle aussi fait usage de ce mot fatidique : Kay Bleacher, pour la consoler de son échec, y va de quelques cadeaux plantureux.

» Est-ce tout ? Non... Bleacher, au cours de ses visites à Rules-

House, est tombé amoureux de l'une des demoiselles Lobster, mais il craint comme l'enfer la jalousie de son alliée Amalia Bedrop : nouvelle raison pour acheter à maintes reprises le silence du couple Crane-Maugham.

» Autre victime : Francis Tunder. Les coquins ont traité en cachette avec lui, promettant de le mettre en possession de la découverte de Harfang Trill, moyennant de solides avances, cela va sans dire.

» Mais, dans cette troupe de gens insensés, il y a un honnête homme : Arthur Lobster. Dans tout cela il ne voit que du feu. Il ne constate qu'une chose, avec une réelle terreur : la liaison coupable qui va s'ébaucher entre Kay Bleacher et l'une de ses filles. Il s'en ouvre à son seul ami, son locataire M. Quatrefages.

» Celui-ci se livre à une enquête discrète et ne tarde pas à voir clair dans les manigances du couple Crane-Maugham. Désormais, il se fera inviter avec les Lobster à chaque réception de Sir Edwin.

» Tout cela n'empêche pas les autres de continuer avec passion la chasse à la chimère, et le membre le plus opiniâtre du club c'est Amalia Bedrop, qui d'ailleurs possède des connaissances scientifiques très étendues. Elle parvient à savoir que Trill a scindé sa découverte : qu'une partie continue à rester cachée dans Rules-House, tandis que l'autre est en sa possession. Elle va ruser.

» L'exposition rétrospective du mobile naît à Kingston, sous les auspices d'un certain Borlock, patronné par Kay Bleacher, et qui n'est personne d'autre qu'elle-même.

» Elle a tendu un piège à Trill et celui-ci ne se fait pas faute d'y tomber : piqué par la tarentule de la mécanique, il veut exposer les pièces les plus curieuses de ce show : une vieille auto et une tout aussi vieille moto.

» Or, dans ces deux machines se trouvent dissimulées les pièces qui devront servir à compléter la découverte.

» Cela aussi, elle est parvenue à le savoir. Et comment ?

» Grâce à Crane et C°, qui sont parvenus à capter la confiance de Trill et qui ont vendu contre belles espèces cette partie de son secret à Kay Bleacher et à Miss Bedrop.

» Que fait cette dernière, une fois à la tête de son exposition ?

» Grâce à la complicité administrative d'un ami de Bleacher, elle se fait délivrer les papiers de propriété des deux machines... Trill est frustré.

» Or, ce vieux fou sait se défendre.

» Il vole les deux véhicules, cache la moto dans la tour forestière et, avec sa guimbarde, retourne à Londres sur la piste des Belair dont il a percé enfin l'identité et compris la félonie.

» Nous savons comment il rencontre Jacqueline Maugham.

» Nous savons aussi qu'elle raconta en toute véracité cette histoire, et cela pour deux raisons : d'abord pour faire comprendre à son complice Crane que leur jeu commençait à être mis à jour, ensuite pour voir si son récit n'aurait pas troublé un des convives.

» Il en fut ainsi : Tunder s'effraya et Miss Maugham le vit. Elle crut comprendre qu'il avait approché Trill et avait conspiré avec lui.

» Le soir même elle disparut, sentant que le pavé de Londres devenait trop brûlant, et comme M. Quatrefages subtilisa, dans la poche de Mr. Anselme Crane un nouveau poème à chantage, ce dernier comprit également qu'il était plus que temps de devenir prudent.

» Expliquons maintenant les faits par ordre chronologique :

» Une femme en domino essaye de faire comprendre un péril à Mr. Rules : c'est la jeune fille Lobster, amie de Kay Bleacher, qui sent le danger autour d'elle, mais elle ne réussit pas à attirer l'attention de Sir Edwin.

» Trill qui avait découvert, depuis le temps, la chambre secrète de Rules-House, s'y introduit sous un domino d'emprunt, celui que Jacqueline Maugham abandonna lors de son départ précipité, mais Miss Bedrop le voit. Elle le suit jusque dans la bibliothèque, aperçoit la trappe ouverte donnant sur le laboratoire clandestin, comprend qu'elle vient de mettre la main sur le véritable secret de Rules-House et tue Trill assis dans le fauteuil de cuir.

» Le lendemain est celui du deuxième drame : le meurtre de Kay Bleacher. Le soir tombe, la jeune Ena Lobster est allée à son rendez-vous coupable chez Kay Bleacher. Ils ignorent que Miss Bedrop peut à présent s'introduire aussi bien dans la demeure de ce dernier que dans celle de Sir Edwin, grâce au secret surpris la veille.

» Tout à coup, Amalia se dresse devant eux...

» Ena s'enfuit, et je la vois au loin dans l'ombre, inquiète et hésitante.

» Entre-temps il y a une courte explication entre Kay et Amalia... Celle-ci, ivre de jalousie, et sachant à présent comment un meurtre se perpètre facilement, tue Bleacher de la même manière qu'elle assassina Trill.

» Entre-temps Anselme Crane, que ma visite poussa au comble de l'inquiétude, prit le large, retrouva sa complice, et tous deux décidèrent de retourner une dernière fois au « Prieuré », pour y penser à une retraite plus sûre.

» Quand ils aperçurent mon auto devant leur porte, ils se virent perdus et s'enfuirent à travers bois.

» Comment ils passaient devant la vieille tour, ils y trouvèrent Francis Tunder qu'ils voulurent faire chanter une dernière fois, en le menaçant de dévoiler son rôle dans l'affaire de Rules-House. Le

malheureux a dû leur promettre tout ce qu'ils ont voulu...

» Quand il fut seul, Tunder fit tourner une dernière fois la moto détentrice du secret partiel et, tout à coup déçu et rempli de terreur, il s'est pendu.

» De loin, sans le savoir, nous avons assisté à ce drame.

» Inutile de revenir sur le reste, puisque nous le savons. Mon ami Quatrefages surveillait attentivement Rules-House et c'est ainsi que nous l'avons trouvé dans la bibliothèque, plongé dans une profonde méditation et nous attendant un peu.

— Comment saviez-vous, maître, que Borlock, ou plutôt Miss Amalia, faisait de la motocyclette ? demanda Tom Wills.

— Un motocycliste portant des culottes de drap noir... ironisa le détective, et qui se sert d'une machine énorme. Mais de véritables gerbes de gouttes d'huile s'y étalaient... cela crevait les yeux.

— Et... et... le secret, le mouvement perpétuel ? demanda lentement Miss Alice, qui avait écouté sans mot dire.

— Hélas, il n'existe pas... affirme la grande science de certains chercheurs du siècle dernier.

» La machine, qui devait d'après son inventeur réaliser le mouvement prodigieux, n'était autre qu'un curieux moteur à alcool où les explosions s'opéraient à l'aide d'un ingénieux dispositif de fusée tournante.

» De nos jours, cet appareil, qui eut été considéré comme formidable il y a deux cents ans, ne serait plus qu'un jouet de maniement assez malaisé.

— Et pour cela des hommes sont morts, sanglota Miss Alice.

Harry Dickson eut un geste vague.

— Les chimères sont de grandes coupables, dit-il, et elles ne sont pas près de quitter notre pauvre monde sublunaire.

L'appareil, qui aurait pu rester connu sous le nom de « premier moteur à explosion », si on avait pu le garder, fut reconstitué, grâce à plusieurs pièces détachées retrouvées dans les vieilles machines de Trill. Malheureusement, quand on le mit en marche, il explosa complètement, blessant un des mécaniciens qui avaient présidé à la résurrection.

Ainsi nos musées techniques ont perdu une de leurs plus belles pièces.

Sir Edwin Rules habite encore la maison de Clarendonstreet, mais il a fait abattre la bibliothèque ainsi que la chambre secrète, et l'inscription mystérieuse a disparu de sa porte.

Il a épousé Miss Alice Donovan et désormais le secret de Rules-House est celui du bonheur.

Anselme Crane et Jacqueline Maugham ont dû gagner le continent ; la police anglaise n'est pas parvenue à les arrêter.

M. Quatrefages s'en montre fort dépité, surtout que cet échec arrive à la veille de sa mise en retraite, et il s'accuse de ne pas s'en aller d'un beau départ...

On prétend que Miss Ena Lobster, revenue à de meilleurs sentiments, ferait tout au monde pour lui faire oublier ce chagrin en devenant Mrs. Quatrefages. Malgré la différence d'âge, on leur prédit pourtant une union très heureuse.

Quant à Harry Dickson...

Mon Dieu, il se trouva bientôt mêlé à d'autres affaires tout aussi sensationnelles et pour lui les énigmes de la maison Rules furent remplacés bien vite par d'autres, ce qui formait pour lui une autre sorte de « *perpetuum mobile* ».

FIN

« La livraison originale intitulée « Les vingt-quatre heures prodigieuses » comporte également un autre récit que nous publions à la suite de celui-ci, dans l'ordre déterminé par Jean RAY ».

Voir note 1.

{3} *Le bourreau.*